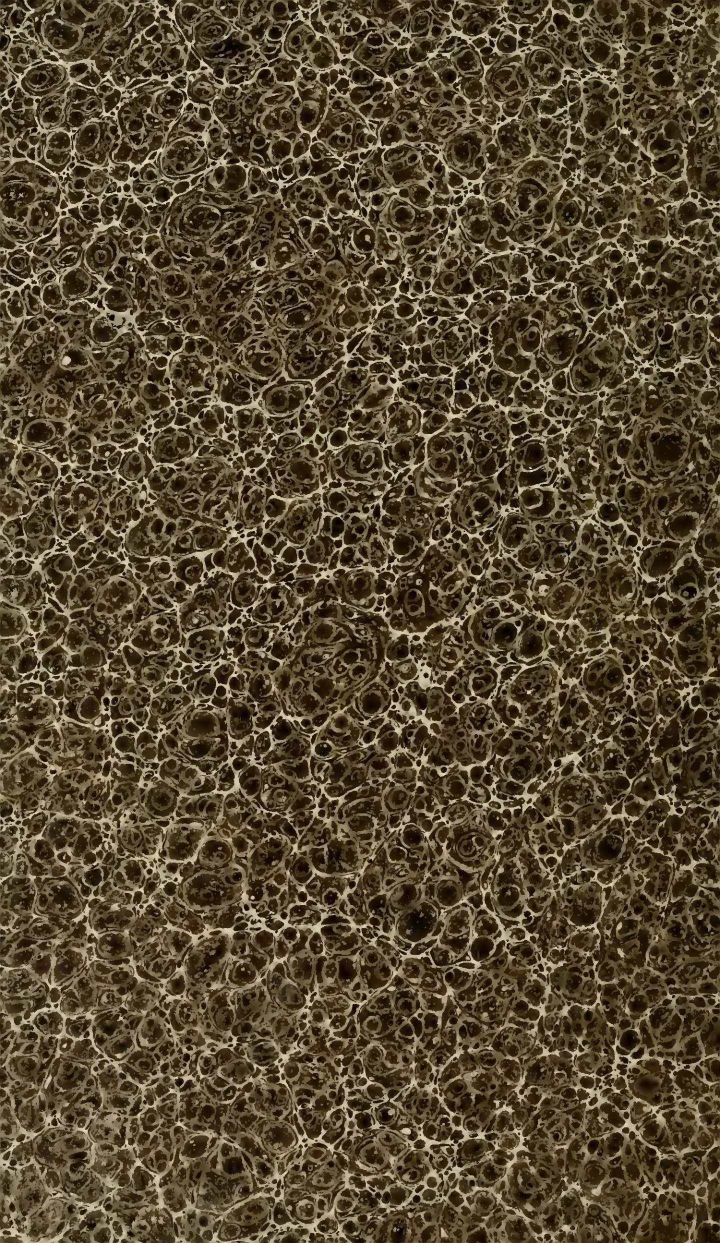
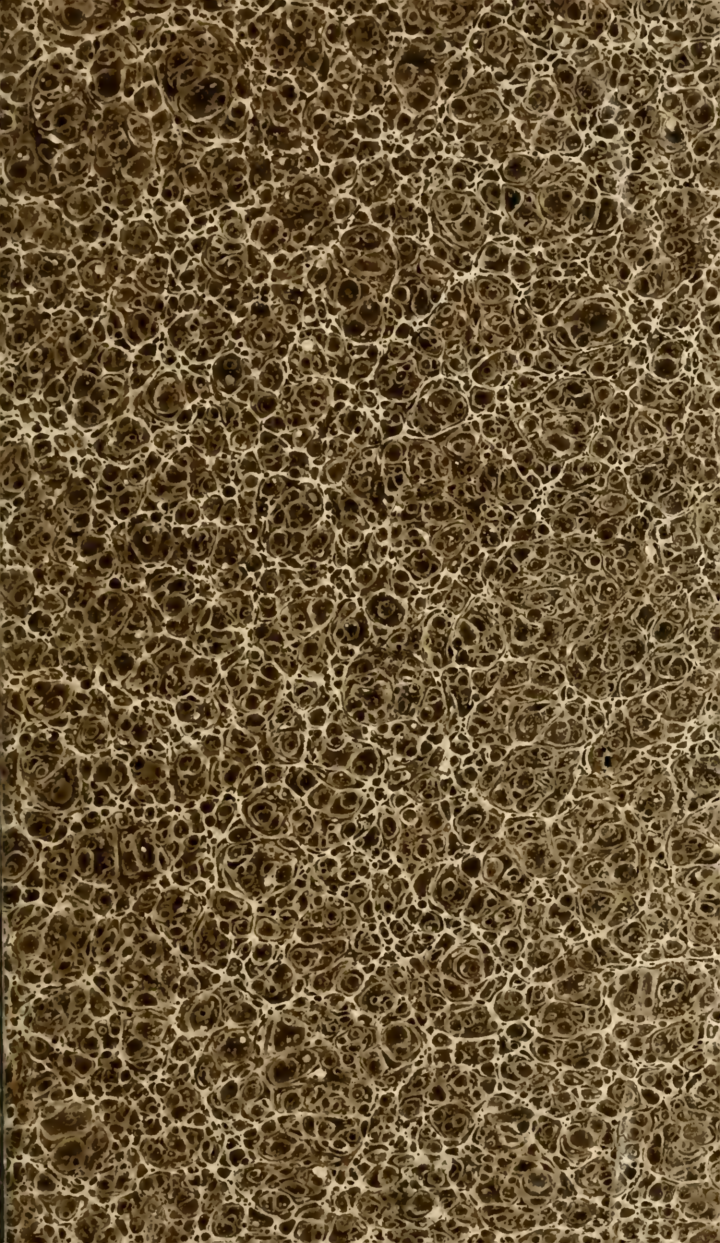






PQ
2429
.S6
A6
1843
SMRS

OEUVRES

DE

MADAME DE SOUZA

Voir des "Lettres de Mme de Souza à la Ctesse d'Albany" in: "Lettres... de Sismondi". par St-R. Taillandier M. Lévy 1863

Imprimé par Béthune et Plon.

OEUVRES

DE

MADAME DE SOUZA

NOUVELLE ÉDITION

Précédée d'une Notice sur l'Auteur et ses Ouvrages

PAR M. SAINTE-BEUVE

Adèle de Sénange

Charles et Marie

Eugène de Rothelin

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE SEINE

—

1843

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdemadamed00souz

NOTICE

SUR MADAME DE SOUZA

ET SES OUVRAGES.

Un ami qui, après avoir beaucoup connu le monde, s'en est presque entièrement retiré et qui juge de loin, et comme du rivage, ce rapide tourbillon où l'on s'agite ici, m'écrivait récemment à propos de quelques aperçus sur le caractère des œuvres contemporaines : « Tout ce que vous me dites de nos *sublimes* m'intéresse au dernier point. Vraiment, ils le sont ! Ce qui manque, c'est du calme et de la fraîcheur, c'est quelque belle eau pure qui guérisse nos palais échauffés. » Cette qualité de fraîcheur et de délicatesse, cette limpidité dans l'émotion, cette sobriété dans la parole, ces nuances adoucies et reposées, en disparaissant presque partout de la vie actuelle et des œuvres d'imagination qui s'y produisent, deviennent d'autant plus précieuses là où on les rencontre en arrière, et dans les ouvrages aimables qui en sont les derniers reflets. On aurait tort de croire qu'il y a faiblesse et perte d'esprit à regretter ces agrémens envolés, ces fleurs qui n'ont pu naître, ce semble, qu'à l'extrême saison d'une société aujourd'hui détruite. Les peintures nuancées dont nous parlons supposent un goût et une culture d'âme que la civilisation démocratique n'aurait pas abolis sans incon-

vénient pour elle-même, s'il ne devait renaître dans les mœurs nouvelles quelque chose d'analogue un jour. La société moderne, lorsqu'elle sera un peu mieux assise et débrouillée, devra avoir aussi son calme, ses coins de fraîcheur et de mystère, ses abris propices aux sentimens perfectionnés, quelques forêts un peu antiques, quelques sources ignorées encore. Elle permettra, dans son cadre en apparence uniforme, mille distinctions de pensées et bien des formes rares d'existences intérieures; sans quoi elle serait sur un point très au dessous de la civilisation précédente et ne satisferait que médiocrement toute une famille d'âmes. Dans les momens de marche ou d'installation incohérente et confuse, comme le sont les temps présens, il est simple qu'on aille au plus important, qu'on s'occupe du gros de la manœuvre, et que de toutes parts, même en littérature, ce soit l'habitude de frapper fort, de viser haut et de s'écrier par des trompettes ou des porte-voix. Les grâces discrètes reviendront peut-être à la longue, et avec une physionomie qui sera appropriée à leurs nouveaux alentours; je le veux croire; mais, tout en espérant au mieux, ce ne sera pas demain sans doute que se recomposeront leurs sentimens et leur langage. En attendant, l'on sent ce qui manque, et parfois l'on en souffre: on se reprend, dans certaines heures d'ennui, à quelques parfums du passé, d'un passé d'hier encore, mais qui ne se retrouvera plus; et voilà comment je me suis remis l'autre matinée à relire *Eugène de Rothelin*, *Adèle de Sénange*, et pourquoi j'en parle aujourd'hui.

Une jeune fille qui sort pour la première fois du couvent où elle a passé toute son enfance, un beau lord élégant et sentimental, comme il s'en trouvait vers 1780 à Paris, qui la rencontre dans un léger embarras et lui apparaît d'abord comme un sauveur, un très-vieux mari, bon, sensible, paternel, jamais ridicule, qui n'épouse la jeune fille que pour l'affranchir d'une mère égoïste et lui assurer fortune et avenir; tous les événemens les plus

simples de chaque jour entre ces trois êtres qui, par un concours naturel de circonstances, ne vont plus se séparer jusqu'à la mort du vieillard; des scènes de parc, de jardin, des promenades sur l'eau, des causeries autour d'un fauteuil; des retours au couvent et des visites aux anciennes compagnes; un babil innocent, varié, railleur ou tendre, traversé d'éclairs passionnés; la bienfaisance se mêlant, comme pour le bénir, aux progrès de l'amour; puis, de peur de trop d'uniformes douceurs, le monde au fond, saisi de profil, les ridicules ou les noirceurs indiqués, plus d'un original ou d'un sot marqué d'un trait divertissant au passage; la vie réelle en un mot, embrassée dans un cercle de choix; une passion croissante, qui se dérobe, comme ces eaux de Neuilly, sous des rideaux de verdure et se replie en délicieuses lenteurs; des orages passagers, sans ravages, semblables à des pluies d'avril; la plus difficile des situations honnêtes menée à fin jusque dans ses moindres alternatives, avec une aisance qui ne penche jamais vers l'abandon, avec une noblesse de ton qui ne force jamais la nature, avec une mesure indulgente pour tout ce qui n'est pas indélicat; tels sont les mérites principaux d'un livre où pas un mot ne rompt l'harmonie. Ce qui y circule et l'anime, c'est le génie d'Adèle, génie aimable, gai, mobile, ailé comme l'oiseau, capricieux et naturel, timide et sensible, vermeil de pudeur, fidèle, passant du rire aux larmes, plein de chaleur et d'enfance.

On était à la veille de la révolution, quand ce charmant volume fut composé; en 93, à Londres, au milieu des calamités et des gênes, l'auteur le publia. Cette Adèle de Sénange parut dans ses habits de fête, comme une vierge de Verdun échappée au massacre, et ignorant le sort de ses compagnes.

Madame de Souza, alors Madame de Flahaut, avant d'épouser fort jeune le comte de Flahaut, âgé déjà de cinquante-sept ans, avait été élevée au couvent à Paris. C'est ce couvent même qu'elle a peint sans doute dans

Adèle de Sénange. Il y avait un hôpital annexé au couvent ; avec quelques pensionnaires les plus sages, et comme récompense, elle allait à cet hôpital tous les lundis soirs servir les pauvres et leur faire la prière. Elle perdit de bonne heure ses parens ; les souvenirs du couvent furent ses souvenirs de famille : cette éducation première influa, nous le verrons, sur toute sa pensée, et chacun de ses écrits en retrace les vives images. Mariée, logée au Louvre, elle dut l'idée d'écrire à l'ennui que lui causaient les discussions politiques de plus en plus animées aux approches de la révolution ; elle était trop jeune, disait-elle, pour prendre goût à ces matières, et elle voulait se faire un intérieur. Dans le roman d'*Emilie et Alphonse* la duchesse de Candale, récemment mariée, écrit à son amie mademoiselle d'Astey : « Je me suis fait une petite retraite dans un des coins de ma chambre ; j'y ai placé une seule chaise, mon piano, ma harpe, quelques livres, une jolie table sur laquelle sont mes dessins et mon écritoire ; et là, je me suis tracé une sorte de cercle idéal qui me sépare du reste de l'appartement. Vient-on me voir ? je sors bien vite de cette barrière pour empêcher qu'on y pénètre ; si par hasard on s'avance vers mon asile, j'ai peine à contenir ma mauvaise humeur ; je voudrais qu'on s'en allât. » Madame de Flahaut, en sa chambre du Louvre, dut se faire une retraite assez semblable à celle de Madame de Candale, d'autant plus qu'elle avait dans son isolement une intimité toute trouvée. Si on voulait franchir son cercle idéal, si on lui parlait politique, elle répondait que M. de Sénange avait eu une attaque de goutte, et qu'elle en était fort inquiète. Dans *Eugénie et Mathilde*, où elle a peint l'impression des premiers événemens de la révolution sur une famille noble, il est permis de lui attribuer une part du sentiment de Mathilde, qui se dit *ennuyée* à l'excès de cette révolution, toutes les fois qu'elle n'en est pas désolée. *Adèle de Sénange* fut donc écrite sans aucun apprêt littéraire, dans un simple but de passe-temps in-

time. Un jour pourtant, l'auteur, cédant à un mouvement de confiance qui lui faisait lever sa barrière idéale, proposa à un ami d'arranger une lecture devant un petit nombre de personnes; cette offre, jetée en avant, ne fut pas relevée; on lui croyait sans peine un esprit agréable, mais non pas un talent d'écrivain. *Adèle de Sénange* se passa ainsi d'auditeurs; on sait que *Paul et Virginie* avait eu grand'peine à en trouver. La révolution parcourant rapidement ses phases, madame de Flahaut quitta Paris et la France après le 2 septembre. M. de Flahaut, emprisonné, fut bientôt victime. A force d'or et de diamans, prodigués par la famille et les amis du dehors à l'un des geôliers, il était parvenu à s'évader et vivait dans une cachette sûre. Mais quelqu'un raconta devant lui que son avocat venait d'être arrêté comme soupçonné de lui donner asile; M. de Flahaut, pour justifier l'innocent, quitta sa retraite dès six heures du matin, et se rendit à la Commune où il se dénonça lui-même; il fut peu de jours après guillotiné. Robespierre mort, madame de Flahaut partit d'Angleterre avec son fils, et vint en Suisse, espérant déjà rentrer en France; mais les obstacles n'étaient pas levés. Rôdant toujours autour de cette France interdite, elle séjourna encore à Hambourg, et c'est dans cette ville que la renommée, désormais attachée à son nom par *Adèle de Sénange*, noua sa première connaissance avec M. de Souza, qu'elle épousa plus tard, vers 1802. Elle avait publié dans cet intervalle *Émilie et Alphonse* en 1799, *Charles et Marie* en 1801.

Charles et Marie est un gracieux et touchant petit roman anglais, un peu dans le goût de Miss Burney. Le paysage de parcs et d'élégans *cottages*, les mœurs, les ridicules des ladies chasseresses ou savantes, la sentimentalité languissante et pure des amans, y composent un tableau achevé qui marque combien ce séjour en Angleterre a inspiré naïvement l'auteur. Un critique ingénieux, et certes compétent en fait de délicatesse, M. Patin, dans un juge-

a.

ment qu'il a porté sur madame de Souza *, préfère ce joli roman de *Charles et Marie* à tous les autres. Pour moi, je l'aime, mais sans la même prédilection. Il y a, si je l'ose dire, comme dans les romans de Miss Burney, une trop grande profusion de tons vagues, doux jusqu'à la mollesse, pâles et blondissans. Madame de Souza dessine d'ordinaire davantage, et ses couleurs sont plus variées. C'est dans *Charles et Marie* que se trouve ce mot ingénieux, souvent cité : « Les défauts dont on a la prétention ressemblent à la laideur parée ; on les voit dans tout leur jour. »

Si le voyage en Angleterre, le ciel et la verdure de cette contrée, jetèrent une teinte lactée, vaporeuse, sur ce roman de *Charles et Marie*, on trouve dans celui d'*Eugénie et Mathilde*, qui parut seulement en 1811, des reflets non moins frappans de la nature du nord, des rivages de Hollande, des rades de la Baltique, où s'était assez longtemps prolongé l'exil de madame de Flahaut. « La verdure » dans les climats du nord a une teinte particulière dont la » couleur égale et tendre, peu à peu, vous repose et vous » calme... Cet aspect ne produisant aucune surprise laisse » l'âme dans la même situation ; état qui a ses charmes, » et peut-être plus encore lorsqu'on est malheureux. Assises dans la campagne, les deux sœurs s'abandonnaient » à de longues rêveries, se perdaient dans de vagues » pensées, et, sans avoir été distraites, revenaient moins » agitées. » Et un peu plus loin : « M. de Revel, dans la » vue de distraire sa famille, se plaisait à lui faire admirer » les riches pâturages du Holstein, les beaux arbres qui » bordent la Baltique, cette mer dont les eaux pâles ne » diffèrent point de celles des lacs nombreux dont le pays » est embelli, et les gazons toujours verts qui se perdent » sous les vagues. Ils étaient frappés de cette physionomie » étrangère que chacun trouve à la nature dans les climats

* Répertoire de Littérature.

» éloignés de celui qui l'a vu naître. La perspective riante » du lac de Ploën les faisait en quelque sorte respirer plus » à l'aise. Ne possédant rien à eux, ils apprirent, comme » le pauvre, à faire leur délassement d'une promenade, » leur récompense d'un beau jour, enfin à jouir des biens » accordés à tous. » Madame de Souza d'ordinaire s'arrête peu à décrire la nature ; si elle le fait ici avec plus de complaisance, c'est qu'un souvenir profond et consolateur s'y est mêlé. La riante Adèle de Sénange, qui ne connaissait que les allées de Neuilly et les peupliers de son île, la voilà presque devenue, au bord de cette Baltique, la sœur de la rêveuse Valérie.

Adèle de Sénange, en effet, dans l'ordre des conceptions romanesques qui ont atteint à la réalité vivante, est bien sœur de Valérie, comme elle l'est aussi de Virginie, de mademoiselle de Clermont, de la princesse de Clèves, comme Eugène de Rothelin est un noble frère d'Adolphe, d'Édouard, du Lépreux, de ce chevalier des Grieux si fragile et si pardonné. Je laisse à part le grand René dans sa solitude et sa prédominance. Heureux celui qui, puisant en lui-même ou autour de lui, et grâce à l'idéal ou grâce au souvenir, enfantera un être digne de la compagnie de ceux que j'ai nommés, ajoutera un frère ou une sœur inattendue à cette famille encore moins admirée que chérie ; il ne mourra pas tout entier !

Eugène de Rothelin, publié en 1808, paraît à quelques bons juges le plus exquis des ouvrages de madame de Souza, et supérieur même à *Adèle de Sénange*. S'il fallait se prononcer et choisir entre des productions presque également charmantes, nous serions bien embarrassé vraiment, car, si *Eugène de Rothelin* nous représente le talent de madame de Souza dans sa plus ingénieuse perfection, *Adèle* nous le fait saisir dans son jet le plus naturel, le plus voisin de sa source, et pour ainsi dire, le plus jaillissant. Pourtant, comme art accompli, comme pouvoir de composer, de créer en observant, d'inventer

et de peindre, *Eugène* est une plus grande preuve qu'*Adèle*. En appliquant ici ce que j'ai eu l'occasion de dire ailleurs au sujet de l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, chaque âme un peu fine et sensible, qui oserait écrire sans apprêt, a en elle-même la matière d'un bon roman. Avec une situation fondamentale qui est la nôtre, situation qu'on déguise, qu'on dépayse légèrement dans les accessoires, il y a moyen de s'intéresser à peindre comme pour des mémoires confidentiels, et d'intéresser à notre émotion les autres. Le difficile est de récidiver lorsqu'on a dit ce premier mot si cher, lorsqu'on a exhalé sous une enveloppe plus ou moins trahissante ce secret qui parfume en se dérobant. Dans *Adèle de Sénange* la vie se partage en deux époques, un couvent où l'on a été élevée dans le bonheur durant des années, un mariage heureux encore, mais inégal par l'âge. Dans *Eugène de Rothelin*, l'auteur n'en est plus à cette donnée à demi personnelle et la plus voisine de son cœur; ce n'est plus une toute matinale et adolescente peinture où s'échappent d'abord et se fixent vivement sur la toile bien des traits dont on est plein. Ici c'est un contour plus ferme, plus fini, sur un sujet plus désintéressé; l'observation du monde y tient plus de place, sans que l'attendrissement y fasse faute; l'affection et l'ironie s'y balancent par des demi-teintes savamment ménagées. La passion ingénue, coquette parfois, sans cesse attrayante, d'Athénaïs et d'Eugène, se détache sur un fond inquiétant de mystère; même quand elle s'épanouit le long de ces terrasses du jardin ou dans la galerie vitrée, par une matinée de soleil, on craint M. de Rieux quelque part absent, on entrevoit cette figure mélancolique et sévère du père d'Eugène; et, si l'on rentre au salon, cette tendresse des deux amans s'en vient retomber comme une guirlande incertaine autour du fauteuil aimable à la fois et redoutable de la vieille maréchale qui raille et sourit, et pose des questions sur le bonheur, un La Bruyère ouvert à ses côtés.

Marie-Joseph Chenier a écrit sur madame de Souza, avec la précision élégante qui le caractérise, quelques lignes d'éloges applicables particulièrement à *Eugène* : « Ces jolis romans, dit-il, n'offrent pas, il est vrai, le développement des grandes passions ; on n'y doit pas chercher non plus l'étude approfondie des travers de l'espèce humaine ; on est sûr au moins d'y trouver partout des aperçus très fins sur la société, des tableaux vrais et bien terminés, un style orné avec mesure, la correction d'un bon livre et l'aisance d'une conversation fleurie,... l'esprit qui ne dit rien de vulgaire et le goût qui ne dit rien de trop. » Mais indépendamment de ces louanges générales, qui appartiennent à toute une classe de maîtres, il faut dire d'*Eugène de Rothelin* qu'il peint le côté d'un siècle, un côté brillant, chaste, poétique, qu'on n'était guère habitué à y reconnaître. Sous cet aspect le joli roman cesse d'être une œuvre individuelle et isolée, il a une signification supérieure ou du moins plus étendue.

Madame de Souza est un esprit, un talent qui se rattache tout-à-fait au dix-huitième siècle. Elle en a vu à merveille et elle en a aimé le monde, le ton, l'usage, l'éducation et la vie convenablement distribuée. Qu'on ne cherche pas quelle fut sur elle l'influence de Jean-Jacques ou de tel autre écrivain célèbre, comme on le pourrait faire pour madame de Staël, pour madame de Krüdner, pour mesdames Cottin ou de Montolieu. Madame de Flahaut était plus du dix-huitième siècle que cela, moins vivement emportée par l'enthousiasme vers des régions inconnues. Elle s'instruisit par la société, par le monde ; elle s'exerça à voir et à sentir dans un horizon tracé. Il s'était formé dans la dernière moitié du règne de Louis XIV, et sous l'influence de madame de Maintenon particulièrement, une école de politesse, de retenue, de prudence décente jusque dans les passions jeunes, d'autorité aimable et maintenue sans échec dans la vieillesse. On était pieux, on était mondain, on était bel-esprit, mais

tout cela réglé, mitigé par la convenance. On suivrait à la trace cette succession illustre, depuis madame de Maintenon, madame de Lambert, madame du Deffand (après qu'elle se fut réformée), madame de Caylus et les jeunes filles qui jouaient *Esther* à Saint-Cyr, jusqu'à la maréchale de Beauvau *, qui paraît avoir été l'original de la maréchale d'Estouteville dans *Eugène de Rothelin*, jusqu'à cette marquise de Créquy qui est morte centenaire, et dont je crains bien qu'un homme d'esprit ne nous gâte un peu les mémoires **. Madame de Flahaut, qui était jeune quand le siècle mourut, en garda cette même portion d'héritage, tout en le modifiant avec goût et en l'accommodant à la nouvelle cour où elle dut vivre.

D'autres ont peint le dix-huitième siècle par des aspects moqueurs ou orageux, dans ses inégalités ou ses désordres. Voltaire l'a bafoué, Jean-Jacques l'a exalté et déprimé tour à tour. Diderot, dans sa *Correspondance*, nous le fait aimer comme un galant et brillant mélange; Crébillon fils nous en déroule les conversations alambiquées et les licences. L'auteur d'*Eugène de Rothelin* nous a peint ce siècle en lui-même dans sa fleur exquise, dans son éclat idéal et harmonieux. *Eugène de Rothelin* est comme le roman de chevalerie du dix-huitième siècle, ce que *Tristan le Léonais* ou tel autre roman du treizième siècle était à la chevalerie d'alors, ce que *le petit Jehan de Saintré*

* C'est bien elle et non pas la maréchale de Luxembourg (comme on l'a dit par erreur dans le tome Ier des Mémoires de madame de Créquy), qui a servi d'original au portrait de la maréchale d'Estouteville.

** Dans un passage d'une bienveillance équivoque, l'auteur de ces Mémoires exprime, à propos du ton exquis de grand monde, qu'il ne peut refuser à l'auteur d'*Adèle de Sénange*, un étonnement singulier et tout-à-fait déplacé à l'égard de madame de Flahaut. Mais, quand les motifs sur lesquels l'auteur des Mémoires s'appuie ne seraient pas d'une exagération visible, son étonnement ne me paraîtrait pas plus fondé; car, suivant moi, on n'est jamais en condition d'observer mieux, d'apprécier et de peindre plus finement ce monde-là (si l'on a le tact) que lorsque, n'en étant pas tout-à-fait, de bonne heure on y arrive.

ou *Galaor* étaient au quinzième *, c'est-à-dire quelque chose de poétique et de flatté, mais d'assez ressemblant. Eugène est le modèle auquel aurait dû aspirer tout homme bien né de ce temps-là, c'est un Grandisson sans fadeur et sans ennui; il n'a pas encore atteint ce portrait un peu solennel que la maréchale lui a d'avance assigné pour le terme de ses vingt-cinq ans, ce portrait dans le goût de ceux que trace mademoiselle de Montpensier. Eugène, au milieu de ce monde de convenances et d'égards, a ses jalousies, ses allégresses, ses folies d'un moment. Un jour, il fut sur le point de compromettre par son humeur au jeu sa douce amie Athénaïs. — « Quoi! m'affliger! lui dit celle-ci le lendemain; et ce qui est pis encore, risquer de perdre sur parole! Eugène avoir un tort! Je ne l'aurais pas cru. » Eugène a donc quelquefois un tort, Athénaïs a ses imprudences; mais ils n'en sont que plus aimés. La maréchale tient dans l'action toute la partie moralisante, et elle en use avec un à-propos qui ne manque jamais son but; Athénaïs et Eugène sont le caprice et la poésie, qui ont quelque peine à se laisser régler, mais qui finissent par obéir, tout en sachant attendrir leur maître. Lorsqu'à la dernière scène, *dans une de ces allées droites où l'on se voit de si loin*, madame d'Estouteville s'avance lentement, soutenue du bras d'Eugène, je sens tout se résumer pour moi dans cette image. Si jamais l'auteur a marié quelque part l'observation du moraliste avec l'animation du peintre, s'il a élevé le roman jusqu'au poëme, c'est dans *Eugène de Rothelin* qu'il l'a fait. Qu'importe qu'en peignant son aimable héros, l'auteur ait cru peut-être proposer un exemple à suivre aux générations présentes, qui n'en sont plus là; il a su tirer d'un passé récent un type non encore réalisé ou prévu, un type qui en

* Ce nom même de *Rothelin*, si gracieux et aimable à prononcer, rappelle une branche descendante du preux Dunois. L'abbé de Rothelin, cet ami bien doux et fidèle du cardinal de Polignac, en était.

achève et en décore le souvenir. — L'apparition d'*Eugène* fut saluée d'un quatrain de madame d'Houdetot.

Après *Eugène de Rothelin*, nous avons à parler encore de deux romans de madame de Souza, plus développés que ses deux précédens chefs-d'œuvre, et qui sont eux-mêmes d'excellens ouvrages, *Eugénie et Mathilde* et *la Comtesse de Fargy*. Le couvent joue un très-grand rôle en ces deux compositions, ainsi qu'on l'a vu déjà dans *Adèle de Sénange*. Il y a en effet dans la vie et dans la pensée de madame de Souza quelque chose de plus important que d'avoir lu Jean-Jacques ou La Bruyère, que d'avoir vu la révolution française, que d'avoir émigré et souffert, et assisté aux pompes de l'Empire, c'est d'avoir été élevée au couvent. J'oserai conjecturer que cette circonstance est demeurée la plus grande affaire de sa vie, et le fond le plus inaltérable de ses rêves. La morale, la religion de ses livres, sont exactes et pures; toutefois ce n'est guère par le côté des ardeurs et des mysticités qu'elle envisage le cloître; elle y voit peu l'expiation contrite des Héloïse et des La Vallière. L'auteur de *Lélia*, qui a été également élevée dans un couvent et qui en a reçu une impression très-profonde, a rendu avec un tout autre accent sa tranquillité fervente dans ces demeures. Mais j'ai dit que l'auteur de *la Comtesse de Fargy*, d'*Eugénie et Mathilde*, appartient réellement par le goût au dix-huitième siècle. Le couvent, pour elle, c'est quelque chose de gai, d'aimable, de gémissant comme Saint-Cyr; c'est une volière de colombes amies; ce sont d'ordinaire les curiosités et les babils d'une volage innocence. « La partie du jardin, qu'on nommait pompeusement *le bois*, n'était qu'un bouquet d'arbres placés devant une très-petite maison tout-à-fait séparée du couvent, quoique renfermée dans ses murs. Mais c'est une habitude des religieuses de se plaire à donner de grands noms au peu qu'elles possèdent; accoutumées aux privations, les moindres choses leur paraissent considérables. » Le couvent de Blanche, le couvent d'Eu-

génie, sont ainsi faits. Pourtant dans celui d'Eugénie, au moment de la dispersion des communautés par la révolution, il y a des scènes éloquentes, et cette prieure décharnée, qui profite avec joie de la retraite d'Eugénie pour gouverner la maison, ne fût-ce qu'un jour, est une figure d'une observation profonde.

La Comtesse de Fargy se compose de deux parties entremêlées, la partie d'observation, d'obstacle et d'expérience, menée par madame de Nançay et par son vieil ami M. d'Entrague, et l'histoire sentimentale du marquis de Fargy et de son père. Cette dernière me plaît moins; en général, à part *Eugène de Rothelin* et *Adèle de Sénange*, le développement sentimental est moins neuf dans les romans de madame de Souza que ne le sont les observations morales et les piquantes causeries. Ces types de beaux jeunes gens mélancoliques, comme le marquis de Fargy, comme ailleurs l'Espagnol Alphonse, comme dans *Eugénie et Mathilde* le Polonais Ladislas, tombent volontiers dans le romanesque, tandis que le reste est de la vie réelle saisie dans sa plus fine vérité. Madame de Souza a voulu peindre, par la liaison du vieux M. d'Entrague et de madame de Nançay, ces amitiés d'autrefois, qui subsistaient cinquante ans, jusqu'à la mort. Comme on était mariée au sortir du couvent, par pure convenance, il arrivait que bientôt le besoin du cœur se faisait sentir; on formait alors avec lenteur un lien de choix, un lien unique et durable; cela se passait ainsi du moins là où la convenance régnait, et dans cet idéal de dix-huitième siècle, qui n'était pas, il faut le dire, universellement adopté. L'aimable M. d'Entrague, toujours grondé par madame de Nançay, toujours flatté par Blanche, et qui se trouve servir chaque projet de celle-ci sans le vouloir jamais, est un personnage qu'on aime et qu'on a connu, quoique l'espèce ne s'en voie plus guère. Madame de Nançay a vécu aussi, contrariante et bonne, et qu'avec un peu d'adresse on menait sans qu'elle s'en doutât: « Madame de Nançay

rentra chez elle disposée à gronder tout le monde, elle n'ignorait pas qu'elle était un peu susceptible, car dans la vie on a eu plus d'une affaire avec soi-même, et si, l'on ne se connaît pas parfaitement, on se doute bien au moins de quelque chose. »

Eugénie et Mathilde, que nous avons déjà beaucoup cité, est le plus long et le plus soutenu des ouvrages de l'auteur, toujours *Eugène* et *Adèle* à part. L'auteur y a représenté au complet l'intérieur d'une famille noble pendant les années de la révolution. Eugénie qui a été forcée de quitter son couvent, et qui devient comme l'ange tutélaire des siens, attire constamment et repose le regard avec sa douce figure, sa longue robe noire, ses cheveux voilés de gaze, sa grande croix d'abbesse si noblement portée. Il y a un bien admirable sentiment entrevu, lorsqu'étant allée dans le parc respirer l'air frais d'une matinée d'automne, tenant entre ses bras le petit Victor, l'enfant de sa sœur, qui, attaché à son cou, s'approche de son visage pour éviter le froid, elle sent de vagues tendresses de mère passer dans son cœur; et le comte Ladislas la rencontre au même moment. Ce qu'Eugénie a senti palpiter d'obscur, il n'est point donné à des paroles de l'exprimer, ce serait à la mélodie seule de le traduire *.

* L'esquisse de ce motif virginal, que nous proposons à quelque gracieux compositeur, serait celle-ci :

LA PROMENADE D'EUGÉNIE.

— EUGÉNIE PARLE. —

Dors, cher Enfant, je sens ta main légère
A mon cou nu mollement s'attacher,
Je sens ton front en mon sein se cacher ;
Dors, cher Enfant, je suis aussi ta mère!

Ta pauvre mère hélas! est tout effroi
Pour son Edmond que son amour rappelle :
Se dérobant, il est allé fidèle
Mêler son risque au péril de son roi.

Dans *Eugénie et Mathilde*, madame de Souza s'est épanchée personnellement plus peut-être que partout

A mon cou nu pose ta main légère;
Dors, cher Enfant; je suis aussi ta mère!

Tant de malheur peut-il fondre à plaisir,
Quand le matin rit dans la vapeur blanche,
Quand le rayon qui mourait sur la branche
Est en passant si tiède à ressaisir?

A mon cou nu pose ta main légère;
Dors, cher Enfant; je suis aussi ta mère!

Mais, dès qu'ainsi ton doux soin m'est rendu,
D'où vient, Enfant, que ta bouche innocente
Soulève en moi le soupir, et qu'absente
J'aille peut-être au rêver défendu?

Éveille-toi! je sens ta main légère
A mon cou nu de trop près s'attacher,
Ce front trop tiède en mon sein se cacher;
Éveille-toi! je ne suis point ta mère!

Tout cœur fidèle a son signe et son vœu:
Edmond l'honneur; Mathilde Edmond lui-même;
Mais ces soupirs, tressaillement que j'aime,
Sont-ils de moi, d'une vierge de Dieu?

De mon cou nu lève ta main légère:
Éveille-toi! je ne suis point ta mère!

M'est-il permis le baiser de l'enfant,
Ce vague heureux qu'en le berçant prolonge
Ma solitude, et, la nuit, dans un songe
L'enfant Jésus reparu plus souvent?

De mon cou nu lève ta main légère:
Éveille-toi! je ne suis point ta mère!

Mais non, mon Dieu n'est pas un Dieu cruel.
Par ce front pur, en cette claire allée,
Tenterait-il sa servante exilée,
Dieu des petits et de Ruth et Rachel?

Dors, cher Enfant; je sens ta main légère
A mon cou nu de plus près s'attacher,
Ton frais baiser en mon sein se cacher:
Dors, cher Enfant; je suis encor ta mère!

ailleurs. Je n'ai jamais lu sans émotion une page que je demande la permission de citer pour la faire ressortir. C'est le cri du cœur de bien des mères sous l'Empire, que madame de Souza, par un retour sur elle-même et sur son fils, n'a pu s'empêcher d'exhaler. Madame de Revel, malheureuse dans son intérieur, se met à plaindre les mères qui n'ont que des filles, parce qu'aussitôt mariées, leurs intérêts et leur nom même séparent ces filles de leur famille. Pour la première fois depuis la naissance de Mathilde, elle regrettait de n'avoir pas eu un fils : « Insensée! s'écrie madame de Souza interrompant le récit; » comme alors ses chagrins eussent été plus graves, ses » inquiétudes plus vives! — Pauvres mères, vos fils dans » l'enfance absorbent toutes vos pensées, embrassent » tout votre avenir, et, lorsque vous croyez obtenir la ré- » compense de tant d'années en les voyant heureux, ils » vous échappent. Leur active jeunesse, leurs folles pas- » sions les emportent et les égarent. Vous êtes ressaisies » tout à coup par des angoisses inconnues jusqu'alors.

» Pauvres mères! il n'est pas un des mouvemens de leur » cœur qui ne fasse battre le vôtre. Hier enfant, ce fils » est devenu un homme; il veut être libre, se croit son » maître, prétend aller seul dans le monde.... Jusqu'à ce » qu'il ait acheté son expérience, vos yeux ne trouveront » plus le sommeil que vous ne l'ayez entendu revenir! Vous » serez éveillées bien long-temps avant lui; et les tendres » soins d'une affection infatigable, ne les montrez jamais. » Par combien de détours, de charmes, il faudra cacher » votre surveillance à sa tête jeune et indépendante!

» Dorénavant tout vous agitera. Cherchez sur la figure » de l'homme en place si votre fils n'a pas compromis son » avancement ou sa fortune; regardez sur le visage de » ces femmes légères qui vont lui sourire, regardez si un » amour trompeur ou malheureux ne l'entraîne pas!

» Pauvres mères! vous n'êtes plus à vous-mêmes. Tou- » jours préoccupées, répondant d'un air distrait, votre

» oreille attentive reçoit quelques mots échappés à votre » fils dans la chambre voisine.... Sa voix s'élève.... La » conversation s'échauffe.... Peut-être s'est-il fait un en- » nemi implacable, un ami dangereux, une querelle » mortelle. Cette première année, vous le savez, mais » il l'ignore, son bonheur et sa vie peuvent dépendre de » chaque minute, de chaque pas. Pauvres mères! pauvres » mères! n'avancez qu'en tremblant.

» Il part pour l'armée!.... Douleur inexprimable! in- » quiétude sans repos, sans relâche! inquiétude qui s'at- » tache au cœur et le déchire!.... Cependant si, après » sa première campagne, il revient du tumulte des camps, » avide de gloire, et pourtant satisfait, dans votre pai- » sible demeure; s'il est encore doux et facile pour vos » anciens domestiques, soigneux et gai avec vos vieux » amis: si son regard serein, son rire encore enfant, sa » tendresse attentive et soumise vous font sentir qu'il se » plaît près de vous. ... oh! heureuse, heureuse mère! » — Ceci s'imprimait en 1811; Bonaparte, dit-on, lut quelque chose du livre et fut mécontent *.

* Il ne l'était pas du reste toujours. Une fois, au retour d'un voyage à Berlin, madame de Souza arrivait à Saint-Cloud pour voir l'impératrice Joséphine. L'Empereur était sur le perron, impatient de partir pour la chasse; les fougueux équipages, au bas des degrés, trépignaient. La vue d'une femme le contraria, dans l'idée sans doute que ce serait une cause de retard pour l'impératrice qu'il attendait. Il s'avança le front assez sombre vers madame de Souza, et, la reconnaissant, il lui demanda brusquement: « Ah! vous venez de Berlin? eh bien! y aime-t-on la France? » — Elle vit l'humeur au front du sphinx redoutable: Si je réponds *oui*, songea-t-elle, il dira, c'est une sotte: si je réponds *non*, il y verra de l'insolence... — « Oui, sire, répondit-elle, on y aime la France... comme les vieilles femmes aiment les jeunes. » La figure de l'Empereur s'éclaira: « Oh! c'est très-bien, c'est très-bien! » s'écria-t-il deux fois, et comme la félicitant d'être si heureusement sortie du piége. Quant à madame de Souza, récompensée par le glorieux sourire, elle aime à citer cet exemple pour preuve que l'habitude du monde et de laisser naître ses pensées les fait toujours venir à propos: « car, dit-elle, cette réponse s'était échappée si à part de ma volonté, et presque de mon esprit, que je fus tentée de me retourner aussitôt pour voir si personne ne me l'avait soufflée. »

Nous ne dirons rien des autres écrits de madame de Souza, de *mademoiselle de Tournon*, de *la duchesse de Guise*, non qu'ils manquent aucunement de grâce et de finesse, mais parce que l'observation morale s'y complique de la question historique, laquelle se place entre nous, lecteur, et le livre, et nous en gâte l'effet. *Mademoiselle de Tournon* est le développement d'une touchante aventure racontée dans les mémoires de Marguerite de Valois. L'auteur de *Cinq-Mars* a su seul de nos jours concilier (bien qu'imparfaitement encore) la vérité des peintures d'une époque avec l'émotion d'un sentiment romanesque. On était moins difficile du temps de *la princesse de Clèves*, on l'était moins du temps même où parut *mademoiselle de Clermont* ; on ne saurait s'en plaindre ; si cette charmante nouvelle n'était pas faite heureusement, pourrait-elle se tenter aujourd'hui qu'on a lu dans le méchant grimoire de la Princesse Palatine : « Madame la Duchesse avait les trois plus belles filles du monde. Celle qu'on appelle mademoiselle de Clermont est très-belle, mais je trouve sa sœur la princesse de Conti plus aimable. Madame la Duchesse peut boire beaucoup sans perdre la raison ; ses filles veulent l'imiter, mais sont bientôt ivres et ne se savent pas gouverner comme leur mère. » Oh ! bienheureuse ignorance de l'histoire, innocence des romanciers primitifs, où es-tu ?

Ceux qui ont l'honneur de connaître madame de Souza trouvent en elle toute cette convenance suprême qu'elle a si bien peinte ; jamais de ces paroles inutiles et qui s'essaient au hasard, comme on le fait trop aujourd'hui, un tour d'expression net et défini, un arrangement de pensées ingénieux et simple, du trait sans prétention, des mots que malgré soi l'on emporte, quelque chose enfin de ce qu'a eu de distinctif le dix-huitième siècle depuis Fontenelle jusqu'à l'abbé Morellet, mais avec un coin de sentiment particulier aux femmes. Moraliste des replis du cœur, elle croit peu au grand progrès d'aujourd'hui ; elle

serait sévère sur beaucoup de nos jeunes travers bruyans, si son indulgence aimable pouvait être sévère. L'auteur d'*Eugène de Rothelin* goûte peu, on le conçoit, les temps d'agitation et de disputes violentes. Un ami qui l'interrogeait, en 1814, sur l'état réel de la France jugée autrement que par les journaux, reçut cette réponse, que l'état de la France ressemblait à un livre ouvert par le milieu, que les ultras y lisaient de droite à gauche au rebours pour tâcher de remonter au commencement, que les libéraux couraient de gauche à droite se hâtant vers la fin, mais que personne ne lisait à la page où l'on était. La maréchale d'Estouteville pourrait-elle dire autrement de nos jours?— Une épigraphe d'un style injurieux lui ayant été attribuée par mégarde dans un ouvrage assez récent, madame de Souza écrivit ce modèle de rectification où l'on reconnait tout son caractère : « M*** a été induit en erreur, ce mot » fut attribué à un homme de lettres ; mais, quoiqu'il soit » mort depuis long-temps, je ne me permettrai pas de le » nommer. Quant à moi, je n'ai jamais écrit ni dit une » sentence fort injuste qui comprend tous les siècles, et » qui est si loin de ces convenances polies qu'une femme » doit toujours respecter. » L'atticisme scrupuleux de madame de Souza s'effraie avant tout qu'on ait pu lui supposer une impolitesse de langage.

SAINTE-BEUVE.

— Madame de Souza est morte à Paris, le 16 avril 1836, conservant, jusqu'à son dernier moment, toute la bienséance de son esprit et l'indulgence de son sourire.

ADÈLE DE SÉNANGE

OU

LETTRES DE LORD SYDENHAM.

AVANT-PROPOS.

Cet ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères extraordinaires : mon ambition ne s'est pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des situations nouvelles. J'ai voulu seulement montrer, dans la vie, ce qu'on n'y regarde pas, et décrire ces mouvemens ordinaires du cœur qui composent l'histoire de chaque jour. Si je réussis à faire arrêter un instant mes lecteurs sur eux-mêmes, et si, après avoir lu cet ouvrage, ils se disent : *Il n'y a là rien de nouveau*, ils ne sauraient me flatter davantage.

J'ai pensé que l'on pouvait se rapprocher assez de la nature et inspirer encore de l'intérêt, en se bornant à tracer ces détails fugitifs qui occupent l'espace entre les événemens de la vie. Des jours, des années, dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentimens, de petits intérêts, de nuances fines et délicates. Chaque moment a son occupation, et chaque occupation a son ressort moral. Il est même bon de rapprocher sans

cesse la vertu de ces circonstances obscures et inaperçues, parce que c'est la suite de ces sentimens journaliers qui forme essentiellement le fond de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai tâché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un temps qui semblait imposer à une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel, de ne guère réfléchir, et même d'écarter la prévoyance; et il a été achevé dans les intervalles d'une longue maladie: mais, tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

..... A faint shadow of uncertain light,
Such as a lamp whose life doth fade away,
Doth lend to her who walks in fear and sad affright.

Seule sur une terre étrangère avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses premières études seraient le fruit de mon travail.

Mon cher enfant! si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au moins mes amis excitent votre application, en vous rappelant qu'elle eût fait mon bonheur! et ils peuvent vous l'attester, eux qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé; eux qui si souvent ont détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuse bonté ils me faisaient raconter les petites joies de votre enfance, vos petits bons mots, les premiers mouvemens de votre bon cœur! Combien je leur répétais la même

histoire, et avec quelle patience ils se prêtaient à m'écouter! Souvent à la fin d'un de mes contes, je m'apercevais que je l'avais dit bien des fois : alors ils se moquaient doucement de moi, de ma crédule confiance, de ma tendre affection, et me parlaient encore de vous!.... Je les remercie.... Je leur ai dû le plus grand plaisir qu'une mère puisse avoir.

A. DE F.....

Londres, 1795.

LETTRE I. — Paris, ce 10 mai 17..

Je ne suis arrivé ici qu'avant-hier, mon cher Henri, et déjà notre ambassadeur veut me mener passer quelques jours à la campagne, dans une maison où il prétend qu'on ne pense qu'à s'amuser. J'y suis moins disposé que jamais : cependant, ne trouvant point d'objection raisonnable à lui faire, je n'ai pu refuser de le suivre ; mais j'y ai d'autant plus de regret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit et me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré hier matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup. Elle m'a inspiré un intérêt que je n'avais pas encore ressenti ; je voudrais la revoir, la connaître... Mais je vais livrer à votre esprit moqueur tous les détails de cette aventure.

Je m'étais promené à cheval dans la campagne, et je revenais doucement par les Champs-Élysées,

lorsque je vis sortir de Chaillot une énorme berline qui prenait le même chemin que moi. J'admirais presque également l'extrême antiquité de sa forme, et l'éclat, la fraîcheur de l'or et des paysages qui la couvraient. De grands chevaux bien engraissés, bien lourds; d'anciens valets, dont les habits, d'une couleur sombre, étaient chargés de larges galons : tout était antique, rien n'était vieux ; et j'aimais assez qu'il y eût des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être, avaient fait le brillant et le succès de leur jeunesse. Nous allions entrer dans la place, lorsqu'un charretier, conduisant des pierres hors de Paris, appliqua un grand coup de fouet à ses pauvres chevaux qui, voulant se hâter, accrochèrent la voiture et la renversèrent. Je courus offrir mes services aux femmes qui étaient dans ce carrosse, et dont une jetait des cris effroyables. Elle saisit mon bras la première : l'ayant retirée de là avec peine, je vis une grande et grosse créature, espèce de femme de chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne pensa qu'à crier après le charretier, protester que madame la comtesse le ferait mettre en prison, et ordonner aux gens de le battre, quoique jusque-là ils se fussent contentés de jurer sans trop s'échauffer. Je laissai cette furie pour secourir les dames à qui je jugeai qu'elle appartenait, et dont, injustes que nous sommes, elle me donnait assez mauvaise opinion.

La première qui s'offrit à moi était âgée, faible, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune

personne à laquelle j'allais donner mes soins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, se jeter dans les bras de son amie, l'embrasser, lui demander si elle n'était pas blessée, s'en assurer encore en répétant la même question, la pressant, l'embrassant plus tendrement à chaque réponse. Elle me parut avoir seize ou dix-sept ans, et je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi beau.

Lorsqu'elles furent un peu calmées, je leur proposai d'aller dans une maison voisine pour éviter la foule et se reposer. Elles prirent mon bras. Je fus étonné de voir que la jeune personne pleurait. Attribuant ses larmes à la peur, j'allais me moquer de sa faiblesse, quand ses sanglots, ses yeux rouges, fatigués, me prouvèrent qu'une peine ancienne et profonde la suffoquait. J'en fus si attendri, que je m'oubliai jusqu'à lui demander bien bas, et en tremblant : « Si jeune! connaissez-vous déjà le malheur? Auriez-vous déjà besoin de consolation? » — Ses larmes redoublèrent sans me répondre : j'aurais dû m'y attendre; mais avec un intérêt vif et des intentions pures, pense-t-on aux convenances? Ah! n'y a-t-il pas des momens dans la vie où l'on se sent ami de tout ce qui souffre?

En entrant dans cette maison, nous demandâmes une chambre pour nous retirer. L'extrême douleur de cette jeune personne me touchait et m'étonnait également. Je la regardais pour tâcher d'en pénétrer la cause, lorsque la dame plus âgée, qui sentait peut-être que les pleurs de la jeunesse demandent

encore plus d'explications que ses étourderies, me dit : « Vous serez sans doute surpris d'apprendre que la douleur de ma petite amie vient des regrets qu'elle donne à son couvent ; mais elle y fut mise dès l'âge de deux ans : long-temps auparavant, je m'y étais retirée près de l'abbesse avec laquelle j'avais été élevée dans la même maison. Nous fûmes séduites par les grâces et la faiblesse de cette petite enfant : l'abbesse s'en chargea particulièrement ; et depuis, son éducation et ses plaisirs furent l'objet de tous nos soins. Sa mère l'avait laissée jusqu'à ce jour, sans jamais la faire sortir de l'intérieur du monastère ; et nous pensions qu'ayant deux garçons, elle désirait peut-être que sa fille se fît religieuse ; mais tout-à-coup, avant-hier, elle a fait dire qu'elle la reprendrait aujourd'hui. Adèle se désolait en pensant qu'il fallait quitter ses amies, et j'ose dire sa patrie ; car, sentimens, habitudes, devoirs, rien ne lui est connu au-delà de l'enceinte de cette maison. Aussi, lorsque la voiture de sa mère est arrivée, et que cette femme que vous avez vue s'est présentée comme la personne de confiance à qui nous devions remettre notre chère enfant, nous avons craint qu'il ne fallût employer la force pour la faire sortir et l'arracher des bras de l'abbesse. J'ai voulu adoucir sa douleur en la suivant et la présentant moi-même à une mère qui désire sans doute la rendre heureuse, puisqu'elle la rappelle auprès d'elle. »

A ces mots, les pleurs de la petite redoublèrent,

et sa vieille amie la supplia de se calmer. « Par pitié pour moi, lui disait-elle, ne me montrez pas une douleur si vive; pensez à celle que je ressens! Au nom de votre bonheur, ma chère Adèle, faites un effort sur vous-même; si cette femme revenait, que ne dirait-elle pas à votre mère? déjà elle a osé blâmer vos regrets. » — La pauvre petite sentait sûrement qu'elle ne pouvait pas lui obéir, car elle se précipita aux pieds de son amie, et cacha sa tête sur ses genoux; nous n'entendîmes plus que ses sanglots.

Presque aussi ému qu'elles-mêmes, je m'en étais rapproché; j'avais repris leurs mains, je les plaignais, j'essayais de leur donner du courage, lorsque cette espèce de gouvernante qui, je crois, nous avait écoutés, rentra et dit en me voyant si attendri, si près d'elles : « Comment donc, monsieur! mademoiselle doit être fort sensible à votre intérêt! Je doute cependant que madame la comtesse fût satisfaite de voir mademoiselle faire si facilement de nouvelles connaissances. » — Je me rappelai que sa mère l'avait toujours tenue loin d'elle, qu'elles étaient parfaitement étrangères l'une à l'autre; et je repartis avec mépris : « C'est une facilité dont madame sa mère jouira bientôt; elle sera, je crois, fort utile à toutes deux. — Je n'entends pas ce que monsieur veut dire. — Eh bien! lui répondis-je, vous pourrez en demander l'explication à madame la comtesse. — Je n'y manquerai pas, » dit-elle en ricanant; et, charmée de montrer son autorité, elle

ajouta avec aigreur : « Mademoiselle, la voiture est prête; je vous conseille d'essuyer vos yeux, afin que madame votre mère ne voie pas la peine avec laquelle vous retournez vers elle. » — Nous nous levâmes sans lui répondre, et nous la suivîmes dans un silence que personne n'avait envie de rompre.

Avant de monter en voiture, Adèle me salua avec un air de reconnaissance et de sensibilité que rien ne peut exprimer. Sa vieille amie me remercia de mes soins, de l'intérêt que je leur avais témoigné. Je lui demandai la permission d'aller savoir de leurs nouvelles; elle me l'accorda, en disant : — « Je pensais avec peine que peut-être nous ne nous reverrions plus. » — Concevez-vous, Henri, que cette petite aventure si simple, qui vous paraîtra si insignifiante, m'ait laissé un sentiment de tristesse qui me domine encore?

Que pensez-vous d'une mère qui peut ainsi négliger son enfant? oublier le plus sacré des devoirs, le premier de tous les plaisirs? —Ah! pauvre Adèle, pauvre Adèle!... En la voyant quitter sa retraite pour entrer dans un monde qu'elle ne connaît pas; en voyant sa douleur, je sentais cette sorte de pitié que nous inspire le premier cri d'un enfant. Hélas! le premier son de sa voix est une plainte; sa première impression est celle de la souffrance! que trouvera-t-il dans la vie?

Je faisais des vœux pour le bonheur d'Adèle, et je me disais avec mélancolie combien il était incertain qu'elle en connût jamais. Malgré moi, je re-

gardais ses larmes comme de tristes pressentimens ; et je me reproche de l'avoir laissée sans lui dire, au moins, que je ne l'oublierais pas, et qu'elle comptât sur moi, si jamais elle avait besoin d'un ami zélé ou compatissant. Mais, adieu, mon cher Henri, je pars, et je pense avec plaisir que j'ai beaucoup de chemin à faire, bien du temps à être seul. Il est pourtant assez ridicule de faire courir des gens, des chevaux, pour arriver dans une maison dont je voudrais déjà être parti.

LETTRE II. — Au château de Verneuil, ce 16 mai.

Me voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette sensible Adèle ; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, si j'eusse pu deviner qu'il existait parmi nous une jeune fille soustraite au monde depuis sa naissance, unissant à l'éducation la plus soignée l'ignorance et la franchise d'une sauvage, avec quel empressement je l'eusse recherchée ! que de soins pour lui plaire ! quel bonheur d'en être aimé ! Je ne lui aurais demandé que d'être heureuse et de me le dire. Quel plaisir de la guider, de lui montrer le monde peu à peu et comme par tableaux, de lui donner ses idées, ses goûts, de la former pour soi ! Avec quelle satisfaction je l'eusse fait sortir de sa retraite pour lui offrir à la fois toutes les jouissances, tous les plaisirs, tous les intérêts ! Dans sa simplicité, peut-être aurait-elle cru que mes défauts appartenaient à tous les hommes ; tandis que

son jeune cœur n'aurait attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissait... Mais il est trop tard, beaucoup trop tard ; ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes : n'y pensons plus ; n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connais pour les portraits et pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand j'y suis arrivé, madame de Verneuil et sa société avaient l'air de m'attendre, de me désirer; et quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, tous avaient un air de connaissance et même d'amitié qui vous aurait charmé. Lord D... a parlé de ma fortune, dont je ne savais pas jouir ; de ma jeunesse, dont je n'usais pas ; de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies : enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau et si ridicule, qu'il paraissait divertir beaucoup madame de Verneuil. Cette jeune femme riait, questionnait, plaisantait, comme si je n'eusse pas été dans la chambre. Je désirais tant d'être distrait que, pour la première fois, j'enviai cette disposition à s'amuser ; et souhaitant qu'elle me communiquât sa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que celles qu'elle me donnait. Lui demandais-je un nom ? elle me peignait la personne. Elle a un tel besoin de rire et de se moquer, qu'elle n'aime et ne remarque que les choses ridicules; c'est un jeune chat qui égratigne, mais qui joue toujours. Comme elle n'a jamais la préten-

tion d'occuper tout un cercle, qu'elle ne cherche même pas à attirer l'attention, elle parle toujours bas à la personne qui est près d'elle ; ce qui donne à sa malignité un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne.

Elle m'a fait connaître cette société comme si j'y eusse passé ma vie. — « Voyez, me disait-elle, ces deux personnes qui disputent avec tant d'aigreur, ce sont deux hommes de lettres. Leur présence constitue beaux esprits les maîtres d'une maison. L'un, plein d'orgueil, entendra volontiers du bien des autres, parce que l'opinion qu'il a de sa supériorité empêche qu'il ne soit blessé par les éloges qu'on donne à ses rivaux ; l'autre, pensant et disant du mal de tout le monde, permet aussi qu'on se moque de lui quelquefois. Tous deux pleins d'esprit, tous deux méchans ; avec cette différence que, pour faire une épigramme, l'un a besoin d'un ressentiment, et qu'il ne faut à l'autre qu'une idée. — Pour cet homme avec des cheveux blancs et un visage encore jeune, » me dit-elle, en me désignant un homme entouré de jeunes gens qui l'écoutaient comme un oracle, « il a éprouvé des malheurs sans être malheureux. Tour à tour riche et pauvre, personne n'était plus magnifique, et personne ne se passe mieux de fortune. Les femmes ont occupé une grande partie de sa vie ; parfait pour celle qui lui plaît jusqu'au jour où il l'oublie pour une qui lui plaît davantage : alors son oubli est entier ; son temps, son cœur, son esprit sont remplis lorsqu'il est amusé.

A peine sait-il qu'il a donné des soins à d'autres objets ; et si jamais on veut le rappeler à d'anciennes liaisons, on pourra les lui présenter comme de nouvelles connaissances. Il sera toujours aimable, parce qu'il est insouciant. Vous semblez étonné, ajouta-t-elle, c'est peut-être que vous n'avez pas assez démêlé l'insouciance de la personnalité. » — Je la priai de vouloir bien m'expliquer la distinction qu'elle en faisait. — « L'homme insouciant ne s'attache ni aux choses, ni aux personnes, » me répondit-elle ; « mais il jouit de tout, prend le mieux de ce qui est à sa portée, sans envier un état plus élevé, ni se tourmenter de positions plus fâcheuses. Lui plaire, c'est lui rendre tous les moyens de plaire ; et n'étant assez fort ni pour l'amitié ni pour la haine, vous ne sauriez lui être qu'agréable ou indifférent. L'homme personnel, au contraire, tient vivement aux choses et aux personnes ; toutes lui sont précieuses ; car, dans le soin qu'il prend de lui, il prévoit la maladie, la vieillesse, l'utile, l'agréable, le nécessaire : tout peut lui servir pour le moment ou pour l'avenir. N'aimant rien, il n'est aucun sentiment, aucun sacrifice, qu'il n'attende et n'exige de ce qui a le malheur de lui appartenir. — Mais vous ne me parlez point des femmes ? — C'est, me répondit-elle en riant, que j'y pense le moins possible ; cependant, j'ai fait un conte tout entier pour elles. Je ne me suis occupée que des vieilles : je ne regarde point les jeunes, j'ai toujours peur de les trouver trop bien ou trop mal. » — Je dois entendre

demain ce petit ouvrage [*] ; s'il en vaut la peine, je vous l'enverrai. — Adieu, donnez-moi donc de vos nouvelles.

LETTRE III. — Paris, ce 24 mai.

Je me plaisais assez chez madame de Verneuil, mon cher Henri ; son esprit me paraissait toujours nouveau, suffisamment juste, un peu railleur par le besoin de s'amuser ; mais sa gaieté si vraie, que je la partageais sans le vouloir, quelquefois même sans l'approuver. Enfin, près d'elle, j'étais occupé sans être amoureux, et je l'amusais, disait-elle, sans l'intéresser. Un sage de vingt-trois ans la faisait rire ; et ma raison lui paraissait plus ridicule que la folie des autres. Elle se serait moquée bien davantage, si elle avait su que cet Anglais si sévère restait occupé malgré lui d'une jeune personne qu'il n'avait vue qu'un instant. — Adèle avait fait sur moi une impression qui m'étonnait, et que vainement je voulais détruire. Son souvenir venait se mêler à toutes mes pensées, soit que je voulusse l'éloigner, en me représentant combien l'amour serait dangereux pour une âme ardente comme la mienne ; ou qu'entraîné, sans m'en apercevoir, j'osasse penser au bonheur d'un mariage formé par une mutuelle affection. Adèle ne cessait de m'occuper. — J'avais beau me dire qu'elle n'était plus à son couvent ; que

[*] Ce conte est placé à la fin du volume.

peut-être je ne la retrouverais jamais, qu'il fallait l'oublier ;

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient *,

et la raison même me parlait d'elle. Madame de Verneuil seule avait le pouvoir de me distraire : je la cherchais avec soin ; je me plaçais à ses côtés comme un homme qui craint ou fuit un danger. Je commençais à espérer que si le hasard ne me faisait pas rencontrer Adèle, je finirais sûrement par n'y plus penser, lorsqu'hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une dispute chez madame de Verneuil, pour savoir s'il était plus heureux d'être aimé d'une très-jeune personne, que de l'être par une femme qui eût déjà connu l'amour. Les vieillards préféraient l'innocence ; la jeunesse voulait des sacrifices, de grandes passions : on dissertait lourdement, lorsque madame de Verneuil fit ces vers :

* Voici le couplet de l'ancienne chanson que cite lord Sydenham :

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

Amans, amans, si vous voulez m'en croire,
A des cœurs innocens consacrez vos désirs ;
Supplanter un amant peut donner plus de gloire,
Soumettre un cœur tout neuf donne plus de plaisir.

Personne ne les sentit plus que moi, et seul je ne les louai point. J'osai même contredire madame de Verneuil, plaisanter sur l'amour, douter de l'innocence : je disputais pour le plaisir d'entendre des raisons que j'avais repoussées mille fois. Ma tête était remplie d'Adèle, et je passai le reste du jour, la nuit entière, à y penser. — Je me disais que la voir n'était pas m'engager.... que peut-être je négligeais un bien que je ne retrouverais pas..... D'autres fois, redoutant l'amour, je me promettais de la fuir. Mais bientôt, me moquant de moi-même, je m'admirais de me créer ainsi des dangers et une perfection imaginaire. Je pensai qu'elle avait sûrement des défauts que l'habitude de la voir me ferait découvrir; et que pour cesser de la craindre, il ne fallait que la braver. La pitié vint encore se mêler à toutes mes réflexions. Je me la représentai malheureuse ; car je ne doute point que sa mère, après l'avoir abandonnée si long-temps, ne l'ait rapprochée d'elle pour la tourmenter. Une voix secrète me reprochait le temps que j'avais perdu. Dans cette agitation je me déterminai à partir, sachant bien que, même si je devenais amoureux, il serait impossible que je fusse assez insensé pour offrir mon cœur et ma main à celle que je ne connaîtrais pas.....

Que de temps je vais passer à l'étudier, à l'éprouver! Mais si un jour je puis acquérir la certitude qu'elle possède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux; si je peux lui plaire, qui pourra s'opposer à mon bonheur? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage? Un grand nom, une fortune immense; sûrement sa mère n'en demandera pas davantage. Elle verra un établissement convenable pour sa fille, et ne s'informera même pas si elle pourra être heureuse; mais mon cœur le lui promet, et si jamais elle m'appartient, puisse sa vie entière n'être troublée par aucun nuage!

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle; on me dit qu'il était trop tard, que, passé huit heures, personne ne pouvait être admis à la grille. Ce ne sera donc que demain que je saurai à qui m'adresser pour avoir de ses nouvelles; mais demain j'en aurai certainement, et je vous écrirai. Adieu, mon cher Henri.

LETTRE IV. — Paris, ce 26 mai.

Vous devez être content: n'avez-vous pas quelque secret pressentiment qui vous annonce une aventure ridicule? — J'allai hier au couvent d'Adèle, et je m'abandonnais aux plus flatteuses espérances. En entrant dans la cour, je vis beaucoup de voitures, de valets, de curieux qui attendaient; enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eût sur tous les vi-

sages une sorte de tristesse qui ne me donnait point l'idée d'une fête.

Je demandai l'abbesse : on me répondit qu'elle était à l'église ; qu'on y célébrait dans ce moment le mariage d'une jeune personne qui avait été élevée dans cette maison, mais que dans quelques instans je serais admis à la grille. A peine ce peu de mots avaient-ils été prononcés que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'église, et le peuple se presser au bas des degrés qui y conduisent. Bientôt les portes s'ouvrirent, et jugez de mon trouble en voyant paraître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle était couverte d'argent et de diamans. Cette magnificence contrastait si fort avec son extrême pâleur, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elles descendit l'escalier sans lever les yeux, donnant la main à un jeune homme que je crois être le marié, car il était paré aussi comme on l'est un jour de noces. Sa figure est belle, son maintien modeste et doux. Il la regardait avec des yeux qui semblaient chercher à la rassurer; cependant je ne lui trouvai point cet air heureux que l'on a lorsque le cœur est assuré du cœur..... Adèle, oserait-il vous épouser sans amour ?

Immédiatement après venait un vieillard goutteux, qui est sans doute le père du jeune homme. Il se traînait, appuyé sur deux personnes qui avaient peine à le soutenir ; et s'il n'avait pas eu l'air très-

souffrant, son extrême parure l'aurait rendu bien ridicule. La mère d'Adèle le suivait; je l'aurais devinée partout où je l'aurais rencontrée. Ses traits ressemblent à ceux de sa fille; mais qu'ils ont une expression différente! Adèle a l'air noble et sensible; sa mère paraît fière et sévère. Dans quelqu'état qu'elles fussent nées, la beauté de leur taille la régularité de leurs traits les feraient distinguer parmi toutes les femmes : mais Adèle a un charme irrésistible; son âme semble attirer toutes les autres; elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire, et vous laisse persuadé que si elle eût parlé, si elle fût restée, elle vous aurait attaché encore davantage.

Ils montèrent tous les quatre dans la même voiture; et, sans m'amuser à regarder le reste de la noce, je sortis à pied du couvent, prenant le chemin que je leur avais vu prendre. Je les regardai tant que je pus les voir, mais sans me hâter de les suivre. Je marchais lentement, livré à mes réflexions : ma tristesse augmentait, en me retrouvant sur cette même route où la première fois j'avais rencontré Adèle. Aussi lorsque je fus arrivé à l'endroit où sa voiture s'était cassée, je fus effrayé de ce danger comme s'il eût été présent. Je n'avais pas encore pensé qu'elle aurait pu être blessée, et cette idée me fit frémir. Il me fut impossible d'avancer davantage; j'allais, je revenais sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin j'entrai dans la maison où je l'avais conduite; je demandai cette chambre où ses larmes m'avaient

si vivement attendri ; et là j'interrogeai mon cœur, j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'était fait une vive idée.... Peut-être ne m'aurait-elle jamais aimé ; sûrement je ne l'aimais pas encore non plus ; mais elle avait réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur intérieur : biens suprêmes !... Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse enfant est livrée par la vanité ou la cupidité de ses parens à un homme dont elle ne connaît ni les qualités, ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour ; il n'y a pas non plus l'indulgence d'un âge avancé : la vie est un jugement continuel. Eh ! quelles sont les unions qui peuvent résister à une sévérité de tous les momens ? Les enfans même n'empêchent pas ces sortes de liens de se rompre. Ah ! pourquoi toutes ces idées ? pourquoi m'occuper encore d'Adèle ? Peut-être ne la reverrai-je jamais.... Cependant je ne puis cesser d'y penser. Les larmes qu'elle répandait en quittant son couvent étaient trop amères pour être toutes de regret ; je crains bien que la peur de ce mariage ne les fît aussi couler.

LETTRE V. — Paris, ce 16 juin.

Il y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri. Pendant ce temps ma vie a été si insipide, si monotone, que j'aurais craint de vous communiquer mon en-

nui en vous écrivant : je garderais encore le même silence, si, hier, je n'avais pas été tout-à-coup réveillé de cette léthargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui madame la marquise de Sénange.

J'avais traîné mon oisiveté au spectacle. Le premier acte était déjà assez avancé, sans que je susse quel opéra on représentait : et j'étais bien déterminé à ne pas le demander ; car étant venu pour me distraire, je prétendais qu'on m'amusât, sans même être disposé à m'y prêter. J'étais assis au balcon, à moitié couché sur deux banquettes, bâillant à me démettre la mâchoire, lorsqu'un monsieur très-officieux et très-parlant me dit : « Voilà une actrice qui chante avec bien de l'expression. — Elle me paraît crier beaucoup, lui répondis-je ; mais je n'entends pas un mot de ce qu'elle dit. — Ah ! c'est que monsieur ne sait peut-être pas qu'on vend ici des livres où sont les paroles de l'opéra ; si monsieur veut, je vais lui en faire avoir un. — Non, je ne suis pas venu ici pour lire : on m'a dit que ce spectacle m'amuserait ; c'est l'affaire de ces messieurs qui chantent là-bas ; je ne dois pas me mêler de cela. » — Alors il me quitta pour aller déranger quelqu'un de plus sociable que moi.

Continuant à ne rien comprendre à la joie ou aux chagrins des acteurs, je tournai le dos au théâtre, et me mis à examiner la salle, lorsqu'à quelque distance de moi on ouvrit avec bruit une loge dans laquelle je vis paraître Adèle, parée avec excès. Je n'ai jamais vu tant de diamans, de fleurs, de plu-

mes, entassés sur la même personne : cependant, comme elle était encore belle! Je sentais qu'elle pouvait être mieux, mais aucune femme n'était aussi bien. Sa mère et ce beau jeune homme étaient avec elle. Je jugeai à son étonnement, aux questions qu'elle parut leur faire, que c'était la première fois qu'elle venait à ce spectacle; et je ne sais pourquoi je fus bien aise que le hasard m'y eût conduit aussi pour la première fois.

Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entr'acte, elle promena ses regards sur toute la salle; mais à peine m'eut-elle aperçu, que je la vis parler à sa mère avec vivacité, me désigner, reparler encore, et toutes deux me saluèrent, en me faisant signe de venir dans leur loge. J'y allai; Adèle me reçut avec un sourire et des yeux qui m'assurèrent qu'elle était bien aise de me revoir. Sa mère m'accabla de remercîmens pour les soins que j'avais donnés à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'exagérations, je m'adressai au jeune homme, et lui fis une espèce de compliment sur mon bonheur d'avoir été utile à sa femme. « — Ma femme! reprit-il d'un air surpris; je n'ai jamais été marié. — Comment, lui dis-je en montrant Adèle, vous n'êtes pas le mari de cette belle personne? — Non, répondit-il, c'est ma sœur. — Votre sœur! Mais vous lui donniez la main à l'église le jour de son mariage? » — Adèle se retourna avec vivacité et me dit : « Est-ce que vous y étiez?.... » — Un air d'innocence et de joie brillait dans ses yeux et l'embel-

lissait encore ; il me semblait qu'un sentiment secret nous éclairait, au même instant, sur l'intérêt qui m'avait porté à la chercher.... Combien j'étais ému ! Insensé que je suis.... Hélas ! le jeune homme détruisit bientôt une si douce illusion en me disant : « Qu'il avait donné le bras à sa sœur parce que le marié, ayant été pris le matin d'une attaque de goutte, avait besoin d'être soutenu. — Quoi ! m'écriai-je avec une vivacité, une indignation dont je ne fus pas le maître, est-ce que ce serait ce vieillard qui marchait après vous ? — Oui, » répondit-il d'un air si embarrassé, que bientôt après il nous quitta. Un regard sévère de sa mère m'apprit combien mon exclamation lui avait déplu ; et voulant peut-être éviter que je ne fisse encore quelques réflexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays, sur mon goût pour les voyages, sur les lieux que j'avais parcourus, sur ceux où je comptais aller ; enfin elle m'excéda.

Mais combien j'étais plus tourmenté de voir cette Adèle, il n'y a pas encore un mois, si ingénue, si timide, maintenant occupée du spectacle comme si elle y eût passé sa vie ; riant, se moquant ; enchantée de voir et d'être vue ! Tout en elle me blessa ; paraissait-elle attentive ? J'étais choqué qu'elle pût se distraire de sa nouvelle situation. Sa légèreté me révoltait plus encore. Peut-elle, me disais-je, après avoir consenti à donner sa main à un homme que sûrement elle déteste, peut-elle goûter aucun plaisir ?... Je cherchais en vain quelques traces de lar-

mes sur ce visage dont la gaieté m'indignait. Si elle eût eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, je me dévouais à elle pour la vie : la pitié aurait achevé de décider un sentiment qu'une sorte d'attrait avait fait naître ; mais sa gaieté m'a rendu à moi-même. — Quelle honte que ces mariages ! Il y a mille femmes qu'on ne voudrait pas revoir, qu'on n'estimerait plus, si elles se donnaient volontairement à l'homme qu'elles se résignent à épouser.

Toute la magnificence qui entourait Adèle me semblait le prix de son consentement. Je me rapprochai d'elle ; et sans fixer un instant mes yeux sur les siens, j'examinais sa parure avec une attention si extraordinaire, qu'elle en eut l'air embarrassée. Mon visage exprimait le plus froid dédain, et je ne proférais que des éloges stupides. Voilà, disais-je, de bien belles plumes ! — Vos diamans sont d'une bien belle eau ! — Votre collier est d'un goût parfait. — Elle ne répondait que par monosyllabes, et cherchait toujours à tourner la conversation sur d'autres objets ; mais je la ramenais avec soin à l'admiration que semblait me causer sa parure. Ne paraissant frappé que de l'odieux éclat qui l'environnait, ne louant que ce qui n'était pas elle, je ne doutais pas qu'elle ne devinât les sentimens que j'éprouvais. Je lui parlai de sa robe, de ses rubans ! Mes regards tombèrent par hasard sur ses mains ; elle craignit sans doute que je ne louasse encore de fort beaux bracelets qu'elle portait, et remit ses gants avec tant

d'humeur, qu'un des fils s'étant cassé, tout un rang de perles s'échappa. La mère se récria sur la maladresse de sa fille, sur la valeur de ces perles qui étaient uniques par leur grosseur et leur égalité. — Elles ont coûté bien cher, dis-je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à son tour l'air du dédain : *elles sont sans prix*.... Je la considérai avec étonnement : elle baissa les yeux et ne me parla plus.

Que veut-elle dire avec ces mots *sans prix !*... Sa mère faisait un tel bruit, se donnait tant de mouvement, que nous nous mîmes aussi à chercher. Ces perles étaient toutes tombées dans la loge ; j'en retrouvai la plus grande partie, et les rendis à Adèle, qui me dit avec assez d'aigreur, qu'elle regrettait la peine que j'avais prise pour elle. — Sa mère s'émerveilla sur le bonheur de m'avoir toujours de nouvelles obligations, et me pria d'aller leur demander à dîner un des jours suivans. Je refusai ; elle insista : mais sa fille eut tellement l'air de le redouter, qu'aussitôt j'acceptai. Cependant ces mots *sans prix* me reviennent sans cesse.... Ah ! si elle était victime de l'ambition, de l'intérêt ! Si elle avait été sacrifiée !... Que je la plaindrais !.... Mais sa gaieté ! cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier !

LETTRE VI. — Paris, ce 20 juin.

J'ai été dîner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri, et comme vous aimez les portraits, les détails,

je vais essayer de vous faire partager tout ce que j'ai ressenti. — Je suis arrivé chez elle un peu avant l'heure où l'on se met à table. Jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité : une robe de mousseline plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retombaient en grosses boucles; point de rouge, point de poudre; enfin, si jolie et si simple, que j'aurais oublié son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux mari ne me les avait rappelés plus vivement que jamais. Cependant il m'a reçu avec assez de bonhomie, m'a fait mettre à table près de lui, m'a appris qu'il avait été en Angleterre, il y avait plus de cinquante ans; qu'il en avait alors vingt, et qu'il y avait été bien heureux. Pendant tout le dîner, il m'a parlé des Anglaises qu'il avait connues. Aucune d'elles ne vivait plus; et j'étais si peiné de répondre à chaque personne qu'il me nommait, elle est morte.... elle n'existe plus; — déjà!... encore! disait-il tristement. Les compagnons de sa jeunesse, qu'il avait vus mourir successivement, l'avaient moins frappé. Ce n'avait jamais été que la maladie d'un seul, la perte d'un seul qui l'avait affligé; mais là, il se rappelait à la fois un grand nombre de gens qu'il n'avait pas vus vieillir, quoiqu'il se souvînt qu'ils fussent tous de son âge. J'étais si fâché des retours qu'il devait faire sur lui-même, que, lorsqu'il m'a nommé une de mes tantes, que nous avons perdue à vingt ans, j'ai senti une sorte de douceur à lui apprendre qu'elle

était morte si jeune : et lui-même, probablement sans s'en rendre raison, s'est arrêté à elle, ne m'a plus parlé que d'elle, et s'est beaucoup étendu sur le danger des maladies vives dans la jeunesse. Je suis entré dans ses idées ; je ne m'occupais que de lui ; et réellement j'étais si malheureux de l'avoir attristé, que j'aurais consenti volontiers à passer le reste du jour à l'écouter ou à le distraire.

Après dîner, nous sommes retournés dans le salon. Monsieur de Sénange s'est endormi dans son immense fauteuil ; Adèle s'est mise à un grand métier de tapisserie, et moi je me suis approché d'elle. Je la regardais travailler avec plaisir. J'étais bien aise que le sommeil de son mari, la forçant à parler bas, nous donnât un air de confiance et d'intimité, auquel je n'aurais pas osé prétendre. Le respect qu'elle paraissait avoir pour son repos, sa douceur, tout faisait renaître en moi le premier intérêt qu'elle m'avait inspiré.

En observant la simplicité de sa parure, j'ai osé lui dire que je la trouvais presque aussi belle que le jour où elle était sortie du couvent ; elle m'a répondu assez sèchement, qu'elle ne faisait jamais sa toilette que le soir. J'ai vu qu'elle aurait été bien fâchée que je crusse que c'était pour moi qu'elle avait renoncé à tout son éclat ; mais le craindre autant, n'était-ce pas me prouver un peu qu'elle y avait pensé ? Elle m'a fait beaucoup d'excuses de m'avoir reçu en tiers avec eux, a dit que, sa mère étant malade, elle n'avait pas osé inviter du monde sans elle.... ; que si

elle avait su où je demeurais elle m'aurait fait prier de prendre un autre jour.... et, sans attendre ma réponse, elle s'est levée en me demandant la permission d'aller rejoindre sa mère. Elle a fait venir quelqu'un pour rester auprès de son mari, et, marchant sur la pointe des pieds, elle est sortie pour aller remplir d'autres devoirs. Je l'ai conduite jusqu'à l'appartement de sa mère. Avant de me quitter, elle m'a renouvelé encore toutes ses excuses.... Dites-moi, Henri, pourquoi cet excès de politesse m'affligeait? Pouvais-je attendre d'elle plus de bonté, plus de confiance? — Lorsqu'à l'Opéra elle me reconnut, m'appela, me reçut avec l'air si content de me revoir, n'ai-je pas cherché à lui déplaire, à l'offenser? Sans la connaître, n'ai-je pas osé la juger, lui montrer que je la blâmais, et de quoi? D'avoir, à seize ans, paru s'amuser d'un spectacle vraiment magique, et qu'elle voyait pour la première fois. Si je la croyais malheureuse, n'était-il pas affreux de lui faire un crime d'un moment de distraction, de chercher à lui rappeler ses peines, à en augmenter le sentiment?... Ah! j'ai été insensé et cruel : est-il donc écrit que je serai toujours mécontent de moi ou des autres?

LETTRE VII. — Paris, ce 29 juin.

Je suis retourné chez Adèle; on m'a dit que sa mère étant très-mal elle ne recevait personne. Voilà donc encore un malheur qui la menace, et elle

n'aura pas près d'elle un ami qui la console, un cœur qui l'entende. Sans ma ridicule sévérité, peut-être ses yeux m'auraient-ils cherché : j'avais vu couler ses larmes, elles m'avaient attendri ; n'était-ce pas assez pour qu'elle crût à mon intérêt? A son âge, l'âme s'ouvre si facilement à la confiance! la moindre marque de compassion paraît de l'amitié ; la plus légère promesse semble un engagement sacré ; le premier bonheur de la jeunesse est de tout embellir. Avant de me revoir, je suis sûr que, dans ses peines, la pensée d'Adèle s'est toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai retrouvée, ses yeux brillaient de joie, son cœur venait au-devant du mien ; pourquoi l'ai-je repoussé! — Je crois bien qu'il n'entrait dans ses sentimens que le souvenir de ses religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie. Elle me voyait encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin. Enfin elle me recevait comme un ami, et j'ai glacé jusqu'au fond de son cœur ces douces émotions qu'elle ressentait avec tant d'innocence et de plaisir! — Cette idée me fait mal. — Si je pouvais la voir, lui dire combien elle m'avait occupé ; lui apprendre les projets que j'avais formés, tout le bonheur qu'elle m'avait fait entrevoir, je crois que la paix renaîtrait dans mon âme, que le calme me reviendrait à mesure que je lui parlerais. Il ne m'est plus permis de paraître indifférent : l'intérêt vif qu'elle m'avait inspiré peut seul m'excuser et faire naître son indulgence.

Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me

croira plus ni injuste, ni trop sévère, je serai tranquille, et alors je verrai si je dois continuer mes voyages, ou céder au désir que j'ai d'aller vous retrouver.

LETTRE VIII. — Paris, ce 1 juillet.

Adèle ne reçoit encore personne, mais sa mère est mieux; ainsi je suis un peu moins tourmenté. — Que je voudrais qu'elle fût heureuse! son bonheur m'est devenu absolument nécessaire; ses peines ont le droit de m'affliger, et je sens cependant que sa joie et ses plaisirs ne sauraient suspendre mes ennuis. — Mais enfin, sa mère est mieux; jouissons au moins de ce moment de tranquillité.

Cette nouvelle ayant un peu dissipé ma sombre humeur, je me crus plus sociable, et j'allai hier à une grande assemblée chez la duchesse de ***. Il y avait beaucoup de monde, et surtout beaucoup de femmes. Ne connaissant presque personne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occasion d'essayer le beau système que vous avez découvert. Je m'amusai donc à chercher, d'après l'extérieur et la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir; ce qui, à une première vue, est, comme vous le prétendez, beaucoup plus aisé à deviner qu'il n'est facile de les juger elles-mêmes. Il y en avait une d'environ trente ans, qui n'a pas dit un

mot, et qui était toujours dans l'attitude d'une personne qui écoute, approuvant seulement par des signes de tête. Voilà qui est clair, me suis-je dit; c'est une pauvre femme dont le mari est si bavard qu'il l'a rendue muette: je suis sûr que depuis des années il lui a été impossible de placer un mot dans leur conversation. Quoique je n'en doutasse pas, je voulus m'en assurer, et me rapprochant d'un homme vêtu de noir, d'une figure assez grave, et qui se tenait comme moi dans un coin, à observer tout le monde sans parler à personne: « Oserais-je vous demander, lui dis-je, si cette dame qui est là-bas, en brun?... — Où? — Celle qui est si bien mise, à laquelle il ne manque pas une épingle? — Hé bien? — Si cette dame n'a pas un mari fort bavard? — Je ne le connais pas: ils sont séparés depuis long-temps. — Séparés!... mais au moins, ajoutai-je, son meilleur ami ne parle-t-il pas beaucoup? — Affreusement: avec de l'esprit; il en est insupportable. — J'en suis charmé, m'écriai-je. — Et pourquoi donc cela vous fait-il tant de plaisir? » — Alors je lui expliquai votre système, qu'il saisit avidement; et toujours jugeant, sur les personnes que nous voyions, le caractère de celles qui étaient absentes, nous fîmes des découvertes qui auraient fort étonné ces dames. Je me suis très-amusé; mais apparemment que je n'en avais pas l'air, car nous entendîmes une jeune femme qui disait en me regardant: « Comme les Anglais sont tristes! » — Je devinai que cela pouvait bien signifier: « Comme lord Sydenham est ennuyeux! » —

et mon compagnon l'ayant pensé comme moi, je m'en allai très-satisfait de mes observations, et regrettant seulement de ne vous avoir pas eu avec nous, pour vous voir jouir de ce nouveau succès.

LETTRE IX. — Paris, ce 12 juillet.

Je passai hier à la porte d'Adèle ; on me dit encore qu'elle ne recevait personne. J'allais partir, lorsque mon bon génie m'inspira de demander des nouvelles de monsieur de Sénange. On me répondit qu'il était chez lui, et tout de suite les portes s'ouvrirent. Ma voiture entra dans la cour; je descendis, tout étourdi de cette précipitation, et ne sachant pas trop si j'étais bien aise ou fâché de faire cette visite. — Un valet de chambre me conduisit dans le jardin où il était. Je l'aperçus de loin qui se promenait appuyé sur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai indécis, et souhaitais de m'en aller ; car, puisqu'elle m'avait fait défendre sa porte, il m'était démontré qu'elle ne désirait pas me voir ; mais le valet de chambre avançait toujours, et il fallut bien le suivre.

Lorsqu'il m'eut annoncé, le marquis et sa femme se retournèrent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurais vous rendre. Un trouble secret m'avertissait que j'étais désagréable à Adèle ; que peut-être son vieux mari ne me reconnaîtrait plus. Je me sentis rougir, je baissais les yeux, et je ne conçois pas encore comment je ne

suis pas sorti au lieu de leur parler. Je les saluai en leur faisant un compliment qu'ils n'entendirent sûrement pas, car je ne savais ce que je disais.

Monsieur de Sénange me reprocha d'avoir été si long-temps sans les voir. — Je lui dis que j'étais venu bien des fois, et n'avais pas été assez heureux pour les trouver. — Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mère, qui, pendant long-temps, l'avait empêchée de recevoir du monde; et son départ pour les eaux, qui, la laissant privée de toute surveillance maternelle, l'obligeait à garder encore la même retraite. « Mais, ajouta-t-elle, toutes les fois que vous viendrez voir monsieur de Sénange, je serai très-aise si je me trouve chez lui. » — Sa voix était si douce, que j'osai lever les yeux et la regarder. La sérénité de son visage, son sourire me rendirent le calme et l'assurance. Je marchai auprès d'eux, mesurant mes pas sur la faiblesse de monsieur de Sénange. J'éprouvais une sorte de satisfaction à imiter ainsi la bonne, la complaisante Adèle.

Après quelques minutes de conversation, je me sentis si à mon aise; monsieur de Sénange était de si bonne humeur que je me crus presque de la famille; et, sa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre, je pris doucement sa main et la passai sous mon bras en le priant de s'appuyer aussi sur moi. Il me regarda en souriant, et nous marchâmes ainsi tous trois ensemble. Hélas! il fut bien long-temps pour traverser une très-petite distance, un chemin qu'Adèle aurait fait en un instant si elle eût été seule. Je

l'admirais de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger mouvement de vivacité. Enfin nous arrivâmes auprès d'une volière devant laquelle il s'assit ; je restai avec lui. Pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avaient à manger, et continuellement allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, et même de moi. Nous restâmes là jusqu'au coucher du soleil. L'air était pur, le temps magnifique ; Adèle était aimable et gaie, les regards de monsieur de Sénange m'exprimaient une affection qui m'étonnait. Dans un moment où elle était auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement : « Je suis bien coupable de n'avoir pas d'abord reconnu votre nom ; je ne me le pardonnerais point s'il n'avait pas été indignement prononcé. Lorsque j'ai été en Angleterre, j'ai contracté envers votre famille les plus grandes obligations. J'ai aimé votre mère comme ma fille, je veux vous chérir comme mon enfant. Un jour je vous conterai des détails qui vous feront bénir ceux à qui vous devez la vie. » — Adèle revint et il changea de conversation. Je ne pus ni le remercier ni l'interroger ; mais s'il n'a besoin que d'un cœur qui l'aime, il peut compter sur mon attachement.

Sans pouvoir définir cette sorte d'attrait, je me sentais content près d'eux. Adèle voulut savoir si je trouvais sa volière jolie. Je lui répondis qu'elle allait bien avec le reste du jardin. Ce n'était pas en faire un grand éloge, car il est affreux : c'est l'ancien genre

français avec toute son aridité ; du buis, du sable et des arbres taillés. La maison est superbe, mais on la voit tout entière. Elle ressemble à un grand château renfermé entre quatre murailles ; et ce jardin, qui est immense pour Paris, paraissait horriblement petit pour la maison. Cette volière toute dorée était du plus mauvais goût. Adèle me demanda si j'avais de beaux jardins, et surtout des oiseaux? — Beaucoup d'oiseaux, lui dis-je ; mais les miens seraient malheureux s'ils n'étaient pas en liberté. J'essayai de lui peindre ce parc si sauvage que j'ai dans le pays de Galles ; cela nous conduisit à parler de la composition des jardins. Elle m'entendit, et pria son mari de tout changer dans le leur, et d'en planter un autre sur mes dessins. Il s'y refusa avec le chagrin d'un vieillard qui regrette d'anciennes habitudes ; mais dès que je lui eus rappelé les campagnes qu'il avait vues en Angleterre, il se radoucit. Les souvenirs de sa jeunesse ne l'eurent pas plutôt frappé, qu'il me parla de situations, de lieux qu'il n'avait jamais oubliés ; et bientôt il finit par désirer aussi que toutes ces allées sablées fussent changées en gazons. Ils exigèrent donc que je vinsse aujourd'hui, dès le matin, avec des dessins, avec un plan qui pût être exécuté très-promptement. Ainsi me voilà créé jardinier, architecte, et, comme ces messieurs, ne doutant nullement de mes talens ni de mes succès. — Adieu, mon cher Henri ; trouvez bon que je vous quitte pour aller joindre mes nouveaux maîtres.

LETTRE X. — Paris, ce 15 juillet.

J'arrivai chez monsieur de Sénange avec mon portefeuille et mes crayons ; il n'était que midi juste, et cependant Adèle avait l'air de m'attendre depuis long-temps. Voyons, voyons, me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut. J'osai lui représenter en souriant, que les ayant quittés la veille à la fin du jour, et revenant d'aussi bonne heure le lendemain, il était impossible que j'eusse eu le temps de travailler. Que ferons-nous donc? dit-elle d'un air un peu boudeur. — Je lui proposai de dessiner. — Aussitôt elle sonna pour avoir une grande table, auprès de laquelle je m'établis. Monsieur de Sénange fit apporter les plans de sa maison et ceux du jardin. Je mesurai le terrain, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher, les différens arbres qu'on emploierait, ceux qu'il fallait arracher, les sentiers, les gazons, les touffes de fleurs, la volière surtout; je n'oubliai rien. Cependant Adèle voulait une rivière, et comme il n'y avait pas une goutte d'eau dans la maison, il s'éleva entre eux un différend dont j'aurais bien voulu que vous fussiez témoin. Elle mit tout son esprit à prouver la facilité d'en établir une. Son mari l'écoutait avec bonté, s'en moquait doucement, louait avec admiration l'adresse qu'elle employait à rendre vraisemblable une chose impossible : elle riait, s'obstinait, mais ne montrait de volonté que ce qu'il en faut pour être plus aimable en se soumettant. Enfin, ils finirent par décider que ma peine serait

perdue, et qu'on ne changerait rien au jardin; mais que monsieur de Sénange ayant une fort belle maison à Neuilly, au bord de la Seine, ils iraient s'y établir; « et là, dit-il à Adèle, il y a une île de quarante arpens; je vous la donne. Vous y changerez, bâtirez, abattrez tant qu'il vous plaira; tandis que moi je garderai cette maison-ci telle qu'elle est. Ces arbres, plus vieux que moi encore, et qu'intérieurement je vous sacrifiais avec un peu de peine, l'été, me garantiront du soleil, l'hiver, me préserveront du froid; car à mon âge tout fait mal. Peut-être aussi la nature veut-elle que nos besoins et nos goûts nous rapprochent toujours des objets avec lesquels nous avons vieilli. Ces arbres, mes anciens amis, vous les couperiez! ils me sont nécessaires... — Adèle, » ajouta-t-il avec attendrissement, « puissiez-vous dans votre île planter des arbres qui vous protégent aussi dans un âge bien avancé!... » — Elle prit sa main, la pressa contre son cœur, et il ne fut plus question de rien changer. Elle déchira mes plans et mes dessins, sans penser seulement à m'en demander la permission ou à m'en faire des excuses. Son cœur l'avertissait, j'espère, qu'elle pouvait disposer de moi.

Le reste de la journée se passa en projets, en arrangemens pour ce petit voyage. Adèle sautait de joie en pensant à son île. Il y aura, disait-elle, des jardins superbes, des grottes fraîches, des arbres épais; rien n'était commencé, et déjà elle voyait tout à son point de perfection!... Heureux âge!...

je vous remerciais pour elle, avenir brillant, mais trompeur! ah! lorsque le temps lui apportera des chagrins, au moins ne la laissez jamais sans beaucoup d'espérances!...

Je ne pouvais m'empêcher de sourire, en l'entendant parler de la campagne, comme si j'avais toujours dû la suivre. Tous les momens du jour étaient déjà destinés : « *Nous* déjeûnerons à dix heures, me disait-elle; ensuite *nous* irons dans l'île; à trois heures *nous* dînerons, » et toujours *nous*. Je n'osais ni l'approuver, ni l'interrompre, lorsque monsieur de Sénange, averti peut-être par ces *nous* continuels, pensa à me proposer d'aller avec eux. La pauvre petite n'avait sûrement pas imaginé que cela pût être autrement, car elle l'écouta avec un étonnement marqué, et attendit ma réponse dans une inquiétude visible. Je l'avoue, Henri, je restai quelques momens indécis, comme cherchant dans ma tête si je n'avais pas d'autres engagemens; mais c'était pour jouir de l'intérêt qu'elle paraissait y attacher : et lorsque j'acceptai, tous ses projets et sa gaieté revinrent. Elle continua ainsi jusqu'au soir, que je les quittai, promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly; cependant j'attendrai que j'y sois arrivé pour croire à ce voyage. Il y a déjà trois jours de passés, et peut-être a-t-elle quitté, repris et changé vingt fois sa détermination. Elle a si vite renoncé à mon jardin anglais que cela m'inspire un peu de défiance.

LETTRE XI. — Neuilly, ce 16 juillet.

C'est de Neuilly que je vous écris, mon cher Henri; nous y sommes depuis hier, et j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle et de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez monsieur de Sénange, elle était si pressée d'aller voir son île, qu'à peine me donna-t-elle le temps de le saluer; il fallut partir tout de suite. « Allons, venez, » lui dit-elle en prenant son bras pour l'emmener. — Il se leva; mais au lieu d'aider sa marche affaiblie, elle l'entraînait plutôt qu'elle ne le soutenait. Dans une grande maison, le moindre déplacement est une véritable affaire. Tous les domestiques attendaient dans l'antichambre le passage de leurs maîtres; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ceux qu'ils avaient exécutés. Chacun d'eux avait quelque chose à dire, et Adèle répondait à tous : Oui, oui, oui, sans même les avoir entendus. Son mari voulait-il leur parler? elle ne lui en laissait pas le temps, et l'entraînait toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut; je pris l'autre bras de monsieur de Sénange, et lui servant de contre-poids, je m'arrêtais avec égard dès qu'il paraissait vouloir écouter ou répondre. J'espérais que cette attention rappellerait le respect d'Adèle, mais l'étourdie ne s'en aperçut même pas. — Elle répétait sans cesse : Dépêchons-nous donc, venez donc, allons-nous-en vite; enfin, son mari la suivit et nous montâmes en

voiture. Ah! un vieillard qui épouse une jeune personne doit se résigner à finir sa vie avec un enfant ou avec un maître; trop heureux encore quand elle n'est pas l'un et l'autre! Cependant Adèle fut plus aimable pendant le chemin. Il est vrai qu'elle ne cessa de parler des plaisirs dont elle allait jouir; mais au moins y joignait-elle un sentiment de reconnaissance, et elle lui disait je serai heureuse, comme on dit je vous remercie. Je commençais à lui pardonner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivâmes à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle ne regarda même pas; mais une avenue magnifique, une maison qui partout serait un château superbe, rien de tout cela ne la frappa. Elle traversa les cours, les appartemens sans s'arrêter, et comme elle aurait fait sur un grand chemin. Ce qui était à eux deux ne lui paraissait plus suffisamment à elle. C'était à son île qu'elle allait; c'était là seulement qu'elle se croirait arrivée; mais comme il était trois heures, monsieur de Sénange voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade. Adèle fut très-contrariée, et le montra beaucoup; car elle alla même jusqu'à dire que n'ayant pas faim, elle ne se mettrait pas à table, et qu'ainsi elle pourrait se promener toute seule et tout de suite.—Monsieur de Sénange prit un peu d'humeur. « Et vous, mylord, me dit-il, voudrez-vous bien me tenir compagnie? — Oui, assurément, lui répondis-je, et j'espère que madame de Sénange nous attendra, pour que nous soyons témoins de sa

joie à la vue d'une première propriété. — Ah! reprit son mari, j'en aurais joui plus qu'elle! » — Adèle sentit son tort, baissa les yeux, et alla se mettre à une fenêtre; elle y resta jusqu'au moment où l'on vint avertir qu'on avait servi. J'offris mon bras à monsieur de Sénange, car sa goutte l'oblige toujours à en prendre un.—Elle nous suivit en silence, et notre dîner se passa assez tristement. Adèle ne me regarda, ni ne me parla. En sortant de table, monsieur de Sénange nous dit qu'il était fatigué et voulait se reposer; il nous pria d'aller sans lui à cette fameuse île. « Adèle, ajouta-t-il avec bonté, nous avons eu un peu d'humeur; mais vous êtes un enfant, et je dois encore vous remercier de me le faire oublier quelquefois. » — Elle avoua qu'elle avait été trop vive, lui en fit les plus touchantes excuses, et parut désirer de bonne foi d'attendre son réveil pour se promener. Il ne le voulut pas souffrir. Elle insista; mais il nous renvoya tous deux, et nous partîmes ensemble.

Nous marchâmes long-temps, l'un auprès de l'autre, sans nous parler. Elle gagna le bord de la rivière, et s'asseyant sur l'herbe, en face de son île, elle me dit : « J'ai été bien maussade aujourd'hui, et vous m'avez paru un peu austère. Au surplus, continua-t-elle en riant, je dois vous en remercier : il est bien satisfaisant de trouver de la sévérité lorsqu'on n'attendait que de la politesse et de la complaisance. » — Cette plaisanterie me déconcerta, et je pensai qu'effectivement elle avait dû me trouver un

censeur fort ridicule. Elle ajouta : « Je me punirai, car j'attendrai que monsieur de Sénange puisse venir avec nous pour jouir de ses bienfaits. Je suis trop heureuse d'avoir un sacrifice à lui faire. » — Cette dernière phrase fut dite de si bonne grâce, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. « Si vous saviez, lui dis-je, combien vous me paraissez près de la perfection, vous excuseriez ma surprise lorsque je vous ai vu un mouvement d'impatience que, dans une autre, je n'eusse pas même remarqué. » — « N'en parlons plus ; » me répondit-elle en se levant ; elle regarda l'autre côté du rivage, comme elle aurait regardé un objet chéri, et le salua de la tête, en disant : « A demain, aujourd'hui j'ai besoin d'une privation pour me raccommoder avec moi-même. » — Elle s'en revint gaiement : monsieur de Sénange venait de s'éveiller lorsque nous rentrâmes. Adèle fut charmante le reste de la journée, et lui montra une si grande envie de réparer son étourderie, que sûrement il l'aime encore mieux qu'il ne l'aimait la veille. — Quant à moi, Henri, je resterai ici, au moins jusqu'à ce que monsieur de Sénange m'ait appris les raisons qui le portent à me témoigner un si touchant intérêt et à me traiter avec tant de bonté.

LETTRE XII. — Neuilly, ce 18 juillet.

Enfin, *elle* a pris possession de son île. Hier matin nous nous réunîmes, à neuf heures, pour dé-

jeûner. Monsieur de Sénange avait l'air plus satisfait qu'il ne me l'avait encore paru. La joie brillait dans les yeux d'Adèle, mais elle tâchait de ne montrer aucun empressement ; seulement elle ne mangea presque point. Pour moi, je pris une tasse de thé ; et comme il faut, je crois, que je sois toujours inconséquent, du moment qu'Adèle montra une déférence respectueuse pour son mari, je commençai à le trouver d'une lenteur insupportable. Sa main soulevait sa tasse avec tant de peine ; il regardait si attentivement chaque bouchée, la retournait de tant de manières avant de la manger, faisait de si longues pauses entre un morceau et l'autre, que j'éprouvais encore plus d'impatience qu'elle n'en avait eu la veille. Si elle avait pu lire dans mon cœur, elle aurait été bien vengée de ma sévérité. Après une mortelle heure, son déjeûner finit. Il s'assit dans un grand fauteuil roulant, et ses gens le traînèrent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y alla toujours sautant, courant, car sa jeunesse et sa joie ne lui permettaient pas de marcher. — Arrivés auprès du bateau, nous eûmes bien de la peine à y faire entrer monsieur de Sénange ; et c'est là que la vivacité d'Adèle disparut tout-à-coup. Avec quelle attention elle le regarda monter ! Que de prévoyance pour éloigner tout ce qui pouvait le blesser ! Quelles craintes que le bateau ne fût pas assez bien attaché ! Et moi, qui suis tous ses mouvemens, qui voudrais deviner toutes ses pensées, quel plaisir je ressentis lorsque approchés de l'autre bord, le pied dans son

île, je lui vis la même occupation, les mêmes soins, les mêmes inquiétudes, jusqu'à ce que monsieur de Sénange fût replacé dans son fauteuil, et pût recommencer sa promenade. Alors elle nous quitta, et se mit à courir sans que ni la voix de son mari, ni la mienne, pussent la faire revenir. Je la voyais à travers les arbres, tantôt se rapprochant du rivage, tantôt rentrant dans les jardins; mais en quelque lieu qu'elle s'arrêtât, c'était toujours pour en chercher un plus éloigné. Quoique j'eusse bien envie de la suivre, je ne quittai point monsieur de Sénange. Il fit avancer son fauteuil sous de très-beaux peupliers qui bordent la rivière, et renvoyant ses gens, il me dit qu'il était temps que je susse les raisons qui lui donnaient de l'intérêt pour moi. — « Mon jeune ami, il faut que vous me pardonniez de vous parler de mon enfance, me dit-il; mais elle a tant influé sur le reste de ma vie, que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelques mots. Ne vous effrayez pas, si je commence mon histoire de si loin, je tâcherai de vous ennuyer le moins possible.

» Mon père n'estimait que la noblesse et l'argent, et peut-être ne me pardonnait-il d'être l'héritier de sa fortune que parce que j'étais en même temps le représentant de ses titres. J'avais perdu ma mère en naissant; et toute ma première enfance se passa avec des gouvernantes sans jamais voir mon père. A sept ans il me mit au collége, dont je ne sortais que la veille de sa fête et le premier jour de l'an pour lui offrir mon respect. Les parens ne savent pas ce

qu'ils perdent de droits sur leurs enfans, en ne les élevant pas eux-mêmes. L'habitude de leur devoir tous ses plaisirs, d'obéir aveuglément à toutes leurs volontés, laisse un sentiment de déférence qui ne s'efface jamais et que j'étais bien éloigné d'éprouver. Je ne voyais dans mon père qu'un homme que le hasard avait rendu maître de ma destinée et dont aucune des actions ne pouvait me répondre que ce fût pour mon bonheur. Le jour même que je sortis du collége, il me fit entrer au service, en me recommandant d'être sage, avec une sécheresse qui approchait de la dureté; et sans y joindre le moindre encouragement, sans me promettre la plus légère marque de tendresse si je réussissais à lui plaire. Aussi, à peine fus-je à mon régiment que j'y fis des dettes, des sottises et que je me battis. Mon père me rappela près de lui; il me reçut avec une humeur, une colère épouvantable. Loin de me corriger, il m'apprit seulement qu'il avait aussi des défauts. Je me mis à les examiner avec soin; et chaque jour, au lieu de l'écouter, je le jugeais avec une sévérité impardonnable. Il voulut me marier, et, disait-il, m'apprendre l'économie : j'étais né le plus prodigue et le plus indépendant des hommes. Mon père, qui ne s'était jamais occupé de mon éducation, fut tout étonné de me trouver des goûts différens des siens, et une résistance à ses ordres que rien ne put vaincre. Il se fâcha; je persistai dans mes refus : ils le rendirent furieux; je me révoltai; et moi, que plus de bonté aurait rendu son esclave, rien ne pou-

vait plus ni me toucher ni me contenir. J'étais devenu inquiet, ombrageux. Revenait-il à la douceur? je craignais que ce ne fût un moyen de me dominer. Sa sévérité me blessait plus encore. Toujours en garde contre lui, contre moi, je le rendais fort malheureux, et je passais pour un très-mauvais sujet. Je le serais devenu, si un de ses amis ne lui eût conseillé d'éloigner ce monstre qui faisait le tourment de sa vie. On me proposa de sa part de voyager : j'acceptai avec joie, et je choisis l'Angleterre, parce que la mer qu'il fallait traverser semblait nous séparer davantage. La veille de mon départ, je demandai la permission de lui dire adieu; il refusa de me voir, et je m'en allai charmé de ce dernier procédé, car mes torts me faisaient désirer d'avoir le droit de me plaindre.

» J'arrivai à Calais, irrité contre mon père et toute ma famille. On me dit qu'un paquebot, loué par mylord B..., votre grand'père, allait partir dans l'instant. Je lui fis demander la permission de passer avec lui; il y consentit. En entrant sur le pont, je vis une femme de vingt-cinq ans, assise sur des matelas dont on lui avait fait une espèce de lit. Elle nourrissait un enfant de sept à huit mois, qu'elle caressait avec tant de plaisir, que je m'attendris sur moi-même et sur le malheureux sort qui m'avait empêché de recevoir jamais d'aussi tendres soins. Quatre autres enfans l'entouraient : son mari la regardait avec affection; ses gens s'empressaient de la servir; mais aucun ne parla français. Je tenais, dans

ma main, une montre à laquelle était attachée une fort belle chaîne d'or avec beaucoup de cachets ; elle frappa un de ces enfans qu'on promenait encore à la lisière : il se traîna vers moi, et me tendant ses petites mains, il semblait vouloir attraper ce qui lui paraissait si brillant. Je descendis la chaîne à sa portée, et la faisant sauter devant lui, je l'élevais dès qu'il était près de la saisir. Sa mère nous regardait avec un sourire inquiet ; je voyais bien qu'elle craignait que je ne prolongeasse ce jeu jusqu'à la contrariété. Touché d'une si tendre sollicitude, je pris cet enfant dans mes bras, je lui donnai ma montre pour jouer ; et croyant que, puisqu'on n'avait pas parlé français, on ne devait pas l'entendre, je lui dis tout haut, en l'embrassant : *Ah! que tu es heureux d'avoir encore une mère!* La sienne me regarda, et je vis qu'elle m'avait compris. Son père, qui jusque-là ne m'avait pas remarqué, se rapprocha de moi, ne me parla point du sentiment de tristesse qui m'était échappé, mais me fit de ces questions qui ne signifient que le désir de commencer à se connaître. — Je lui répondis avec politesse et réserve. Pendant ce peu de mots, l'enfant que je tenais encore, jeta ma montre par terre de toute sa force, et se pencha aussitôt pour la reprendre. Elle n'était pas cassée ; je la lui rendis avant que sa mère eût eu le temps de me faire aucune excuse. Je vis que cette complaisance m'avait attiré toute son affection, et surement nous étions amis avant de nous être parlé. Elle me pria de lui rapporter son enfant. — Hélas !

cette petite enfant s'est mariée depuis à votre père, et est morte en vous donnant le jour ; je ne pensais pas alors que je lui survivrais si long-temps. — J'entendis, au son de voix de lady B..., qu'elle la grondait en anglais, en lui ôtant ma montre. La petite fille se mit à pleurer ; mais, sans lui céder, sa mère essaya de la distraire; elle lui montra d'autres objets qui fixèrent son attention, et l'enfant riait déjà que ses yeux étaient encore pleins de larmes. — Lady B... me pria de lui cacher ma montre, car, me dit-elle, il est encore plus dangereux de leur donner des peines inutiles que de les gâter par trop d'indulgence.

» Je me remis à causer avec le mari. Cependant le vent devint si fort que nous fûmes obligés de descendre dans la chambre ; il augmenta toujours, et bientôt nous fûmes en danger... Mais je finirai le reste une autre fois, car voici madame de Sénange ; elle va jeudi passer la journée à son couvent ; si cela ne vous ennuyait pas trop, nous dînerions ensemble. » — Je n'eus que le temps de l'assurer que je serais très-aise de rester avec lui.

Adèle nous rejoignit extrêmement fatiguée de sa promenade ; elle était enchantée de ce qu'elle avait vu, et cependant ne parlait que de tout changer. Monsieur de Sénange avait du monde à dîner, nous rentrâmes bien vite pour nous habiller.

Je restai fort occupé de tout ce qu'il venait de me raconter. Je me demandais comment tous les pères voulant conduire leurs enfans, il y en a si peu qui

imaginent d'être pour eux ce qu'on est pour ses amis, pour toutes les liaisons auxquelles on attache du prix ? L'enfance compare de si bonne heure, qu'il est nécessaire d'être aimable pour elle. Il faut lui paraître le meilleur des pères, pour pouvoir se faire craindre sans risquer un moment d'être moins aimé. Alors, on n'a pas besoin de présenter toujours la reconnaissance comme un devoir ; elle devient un sentiment, et les obligations en sont mieux remplies. Adieu, mon cher Henri ; je vous écrirai aussitôt que monsieur de Sénange aura fini de m'apprendre ce qui le concerne.

LETTRE XIII. — Neuilly, ce 21 juillet.

Adèle est partie ce matin de fort bonne heure pour son couvent. Je suis resté seul avec monsieur de Sénange. Je sentais une sorte de plaisir à la remplacer dans les soins qu'elle lui rend. Aussitôt après dîner, je l'ai conduit sur une terrasse qui est au bord de la Seine ; ses gens nous ont apporté des fauteuils, et il a continué son histoire.

« Je ne vous ferai point, m'a-t-il dit, le détail des dangers que nous courûmes. J'en fus peu effrayé; non qu'un excès de courage m'aveuglât sur notre situation ou m'y rendît insensible, mais j'étais si occupé de la terreur dont cette jeune femme était saisie ! Elle regardait ses enfans avec tant d'amour ! elle les prenait dans ses bras et les pressait contre

son cœur, comme si elle eût pu les sauver ou les défendre. Je ne tremblais que pour elle, et je suis sûr qu'un grand intérêt non-seulement empêche la crainte, mais distrait de la douleur même ; car après que le premier danger fut passé, je m'aperçus que je m'étais fait une forte contusion à la tête, sans que j'aie pu alors me rappeler ni où ni comment.

» Quand nous fûmes un peu plus tranquilles, mylord B... vint à moi, et me jura une amitié que rien, disait-il, ne pouvait plus détruire. Effectivement, dans ces momens de trouble, on se montre tel que l'on est ; et peut-être me savait-il gré de n'avoir pas un instant pensé à moi-même. Pour lui, toujours froid, toujours raisonnable, il s'occupait de sa femme avec le regret de la voir souffrir, mais sans rien prévoir de ce qui pouvait la soulager, ou tromper son inquiétude. Nous arrivâmes à Douvres le lendemain au soir. Lady B... avait à peine la force de marcher : on la porta jusqu'à l'auberge, où elle se coucha, et je ne la revis plus du reste de la journée. Son mari vint me retrouver, nous soupâmes ensemble. Pendant le repas, m'ayant entendu dire qu'aucune affaire ne m'appelait directement à Londres et que la curiosité ne m'y attirait même pas, il me proposa d'aller passer quelques semaines dans leur terre, qui n'était qu'à une petite distance de cette ville. J'y consentis avec un sentiment de répugnance que je ne pouvais m'expliquer, et qui me tourmentait malgré moi. Je crois que le cœur pressent toujours les peines qu'il doit éprouver. Cependant, au-

cune bonne raison ne se présentant pour justifier mon refus, j'acceptai, par cette sorte d'embarras qui est une suite naturelle de la manière dont on m'avait élevé. Il fut décidé que nous partirions le lendemain de bonne heure. Je me retirai dans ma chambre, contrarié ; je fus long-temps sans pouvoir m'endormir. Je m'éveillai de mauvaise humeur : j'étais fâché de le suivre, je l'aurais été encore plus de rester. Lady B... m'attendait ; elle me fit les plus touchans remercîmens pour les soins que je lui avais rendus, et me présentant à ses enfans, elle leur dit de m'aimer, parce que je serais toujours l'ami de leur père et le sien. Je les embrassai tous, et après le déjeûner nous partîmes. Je montai dans sa voiture, les enfans allèrent dans la mienne. Je ne vous ferai point la description de la terre de lord B... ; vous devez la connaître aussi bien que moi, mais pas mieux, ajouta-t-il, car c'est le temps de ma vie, peut-être le seul, dont j'aie parfaitement conservé le souvenir. Depuis le premier moment où j'aperçus lady B... jusqu'au jour où je m'éloignai d'elle, il n'est pas un instant dont je ne me souvienne. Il semble que ce soit un temps séparé du reste de ma vie ; avant, après, j'ai beaucoup oublié ; mais tout ce qui la regarde m'est présent et cher. Ce que je ne saurais vous rendre, c'est l'espèce de charme qui régnait autour d'elle, et qui faisait que tout ce qui l'approchait paraissait heureux : une réunion de qualités telles, que j'ai mille fois entendu faire son éloge, et presque toujours d'une manière différente ; mais

tous la louaient, car il semblait qu'elle eût particulièrement ce qui plaisait à chacun.

» Cependant, j'étais dans une si triste disposition d'esprit, que les premiers jours je fus peu frappé de tout le mérite de lady B.... Insensiblement, je me sentis attiré près d'elle, et je l'aimais déjà beaucoup sans avoir pensé à l'admirer. Les premiers jours que je fus chez elle, je me promenais seul; et lorsque le hasard me faisait trouver avec du monde, je restais dans le silence, sans chercher à plaire, ni souhaiter d'être remarqué. Le mari, les entours de lady B..., devaient dire de moi que j'étais ennuyeux et sauvage; elle seule devina que j'avais des chagrins et une timidité excessive. Elle essaya de me rapprocher d'elle et de me faire parler, en me questionnant sur les objets qu'elle connaissait sûrement; aussi ne lui répondis-je que des demi-mots, qui ne faisaient que m'embarrasser davantage. Sa bonté lui fit sentir qu'il fallait d'abord m'accoutumer à elle avant d'obtenir ma confiance. Elle me proposa de l'accompagner dans ses promenades; dès le lendemain, je commençai à la suivre. Elle me fit faire le tour de son parc, et, passant devant un temple qu'elle avait fait bâtir, elle en prit occasion de me parler de la complaisance de son mari pour ses goûts, et de sa reconnaissance. De ce jour, sans me rien dire que ce qu'elle aurait permis que tout le monde sût, elle me traita avec un air de confiance et d'estime qui m'entraînait et me flattait. C'est toujours en me parlant d'elle-même que peu à peu elle m'amena à oser lui

confier mes peines. Alors elle me donna toute son attention ; elle m'écoutait avec intérêt, me questionnait sans curiosité, et finit par m'inspirer le besoin d'être toujours avec elle et de lui tout dire. Je trouvai en elle les avis et les consolations d'une amie éclairée, une politesse dans le langage qui aurait rappelé le respect au plus audacieux, et une bienveillance dans les manières qui attirait toutes les affections. Je lui parlai de mon père avec amertume ; elle me plaignit d'abord ; mais bientôt, reprenant sur moi l'ascendant qu'elle devait avoir, sans se donner la peine d'examiner si mon père avait usé de trop de rigueur, peu à peu elle me conduisit à penser que les torts des autres deviennent un titre à l'estime lorsqu'ils n'influent point sur notre conduite, mais ne sont jamais une excuse lorsqu'ils nous irritent au point de nous rendre répréhensibles. Enfin, elle sut prendre tant d'empire sur mon esprit, que je n'avais plus une seule idée qu'elle ne devinât. Elle lisait sur ma figure, rectifiait toutes mes opinions, et fit de moi l'homme bon et honnête qui n'a jamais pensé à elle sans devenir meilleur, et qui, depuis qu'il l'a connue, peut se dire qu'il n'existe pas une seule personne à qui il ait fait un moment de peine.

» Je commençais à me trouver parfaitement heureux ; j'adorais lady B... comme les sauvages adorent le soleil ; je la cherchais sans cesse. Mon père ne m'avait point appris à cacher mes sentimens sous ces formes qui donnent aux hommes et aux choses un poli qui les rend tous semblables : je ne vivais

que pour elle, je n'aimais qu'elle, et il n'était que trop facile de s'en apercevoir. Mylord B... ne paraissait plus chez sa femme qu'aux heures des repas; il parlait fort peu, et moins à moi qu'à personne. Je le remarquai sans m'en embarrasser; mais je la voyais souvent pensive, et cela m'inquiétait vivement.

» Un jour, après dîner, au lieu de rester dans le salon avec ses enfans, elle suivit son mari, et ne reparut plus du reste de la journée. Le soir, à l'heure du souper, ils vinrent tous deux se mettre à table. Je la trouvai fort pâle, et je vis qu'elle avait beaucoup pleuré; j'en fus si bouleversé, que je ne cessai de la regarder sans m'apercevoir combien cette attention était inconvenante. Je ne pensai plus au souper, j'oubliai de déployer ma serviette; elle ne mangea pas non plus. Lord B... ne soupait jamais, et, au bout de dix minutes, je l'entendis qui poussait sa chaise avec humeur, en disant que puisque personne n'avait appétit, il était inutile de rester à table plus long-temps. — Lady B..., toujours douce, toujours occupée des autres, vint me dire qu'une forte migraine la forçait à se retirer de bonne heure, mais qu'elle me priait de la suivre le lendemain à sa promenade du matin. Je la regardai sans lui répondre, car je ne pensais qu'à deviner ce qui pouvait l'avoir affligée. Elle me quitta, et ils s'en allèrent ensemble. Je regagnai ma chambre, où, pour la première fois, je connus à quel point je l'aimais. Je passai toute la nuit sans me coucher. J'avais beau

chercher, me creuser la tête, je ne concevais rien à sa douleur, et, me perdant en conjectures, je ne sentais bien clairement que le chagrin de lui savoir des peines, et le désir de donner ma vie pour la voir heureuse.

» Dès que le jour parut, j'allai me promener jusqu'à l'heure où elle descendait ordinairement; alors, ne la trouvant point dans le salon, je montai la chercher chez ses enfans. Leur chambre était ouverte; je m'arrêtai en voyant lady B... assise, le dos tourné à la porte, ayant ses quatre enfans à genoux devant elle; le cinquième, qu'elle nourrissait encore, était sur ses genoux. Ces enfans faisaient leur prière du matin. Lorsqu'ils eurent prié pour la santé de leur père et de leur mère, elle leur dit: « Demandez aussi à Dieu que monsieur de Sénange, qui a eu tant de soin de vous pendant la tempête, n'éprouve aucun accident pour son retour. » — Elle prit les deux petites mains de ce dernier enfant, les joignit dans les siennes, en levant les yeux au ciel, et sembla s'unir à leur prière. Je n'avais pas encore pensé à mon départ; jugez de ce que je devins, lorsque je l'entendis parler de voyage. Elle me trouva encore appuyé sur la porte; je ne pouvais revenir de mon saisissement. Elle devina que je l'avais entendue, et m'emmena dans les jardins. Je la suivis sans lui parler; elle garda aussi quelque temps le même silence, puis le rompit tout à coup, et me pria de l'écouter avec attention et sans l'interrompre. « Lorsque je vous rencontrai, me

dit-elle, je fus sensible à l'intérêt que je vous vis témoigner à mes enfans, et dès-lors vous m'en inspirâtes un réel. Le danger que nous courûmes ensemble et votre sensibilité l'augmentèrent encore; mais la mélancolie qui vous dominait lorsque vous vîntes ici me toucha davantage. La première peine, le premier revers influe si essentiellement sur le reste de la vie! Je craignais que, livré à vous-même, seul sur une terre étrangère, vous ne pussiez résister à cette grande épreuve, et je vous voyais près de vous laisser abattre par le malheur, au lieu de chercher à le surmonter. Je ne connaissais pas la cause de vos chagrins, j'essayai de pénétrer dans votre cœur, et vous me devîntes vraiment cher. Vous savez si je ne vous ai pas toujours donné les conseils que je voudrais que mes fils reçussent de vous. Quel plaisir je ressentais lorsque j'avais adouci votre caractère, rendu vos idées plus justes, vos dispositions plus heureuses! Mais ce bonheur si innocent a été mal interprété: on m'accuse d'avoir pour vous des sentimens plus tendres.... » — Ah! que je serais heureux! m'écriai-je. — « Ne m'interrompez pas, » me dit-elle sévèrement; et reprenant bientôt sa bonté, sa bienveillance ordinaire, elle ajouta: « Mon mari en a pris de l'ombrage sans que je m'en sois doutée: hier, il m'a avoué le tourment qu'il éprouve, et je lui ai promis que vous partiriez aujourd'hui.... » — Non, par pitié, non, lui dis-je en prenant ses mains dans les miennes. Que deviendrai-je! je suis tout seul au monde! — « Si même je m'oubliais jus-

qu'à permettre que vous restassiez près de moi, vous ne pouvez y demeurer toujours ; rendons notre séparation utile à tous deux, car vous ne voudriez pas faire le malheur de ma vie en troublant le repos de lord B.... Allons, mon jeune ami, du courage, vos chevaux vous attendent.... » — Comment, mes chevaux ! Et qui les a demandés?...— « Moi. Ma tendre amitié a voulu vous éviter les préparatifs d'une séparation trop affligeante pour nous.... » Et détournant ses yeux pleins de larmes, elle se leva. J'étais si frappé, je m'attendais si peu à ce prompt éloignement, qu'il ne me vint aucune objection ; d'ailleurs, je ne savais que lui obéir.

» Elle regagna le château le plus vite qu'il lui était possible, et, montant aussitôt avec moi dans la chambre de ses enfans, elle sembla devenir plus calme dans cet asile de paix et d'innocence. Cependant, elle paraissait respirer avec peine ; mais bientôt, reprenant son empire sur elle-même, elle me dit : « Je ne sais quel pressentiment m'a toujours persuadée que je mourrais jeune. Assurez-moi que si mes fils se trouvaient jamais dans votre pays, comme je vous ai rencontré dans le mien, seuls, sans conseil, sans parens, dans la jeunesse ou dans le malheur, jurez-moi que, vous souvenant de leur mère, vous seriez leur ami et leur guide... »—Ah ! je jure qu'ils seront toujours ce que j'aurai de plus cher ! — Je les embrassai tous en leur donnant les noms les plus tendres, et promettant solennellement de ne jamais les oublier. — « Ce n'est pas tout encore,

ajouta-t-elle ; s'il est vrai que j'aie adouci vos chagrins, que vous partagiez l'amitié que vous m'avez inspirée, récompensez mes soins en allant tout de suite retrouver votre père ; promettez-moi de le rendre heureux, et de vous y dévouer tout entier.... C'est encore m'occuper de vous, continua-t-elle en soupirant, et vous prouver que je crois à vos regrets; car il n'est de consolation pour les cœurs vraiment affligés que de s'occuper du bonheur des autres... » — Je tombai à ses pieds, je baisai ses mains avec respect, avec amour ; je pris tous les engagemens qu'elle me dicta, et je courus à ma voiture sans regarder derrière moi, ni penser à faire mes adieux à lord B....

» Je me hâtai de retourner à Paris; j'arrivai chez mon père justement trois mois après l'avoir quitté. Il ne m'attendait pas. Je me présentai devant lui sans permettre qu'on m'annonçât, et sans lui donner le temps de me témoigner son étonnement ou sa colère. « Mon père, lui dis-je, j'ai été bien coupable envers vous, mais je reviens pour vous consacrer ma vie. S'il est possible, oubliez le passé : daignez m'éprouver, je défie votre rigueur de surpasser mon respect et ma soumission. »

» Mon père, encore plus étonné de ce langage que de mon arrivée, me demanda à qui il devait un changement si inattendu. Je lui racontai tout ce que je viens de vous dire ; il s'attendrit avec moi, et, pour la première fois, m'appela son cher fils. — Je cherchai à lui plaire. Souvent je trouvai qu'il

me jugeait avec d'anciennes et d'injustes préventions; car les torts de la jeunesse laissent des impressions qu'on retrouve long-temps après être corrigé. Mais j'étais déterminé à le rendre heureux, et je parvins à m'en faire aimer. Je m'apercevais du succès de mes soins à la tendre reconnaissance qu'il avait prise pour lady B... Je lui écrivis plusieurs fois; elle me répondait toujours avec la même amitié, la même raison, mais elle se plaignait souvent de sa santé. Ses lettres devinrent plus rares : enfin, je reçus de Londres un paquet d'une écriture que je ne connaissais pas, et cacheté de noir. Ces marques de deuil me firent frémir; je n'osais ni l'ouvrir ni m'en éloigner. Il fallut bien cependant connaître mon malheur, et j'appris que lady B..., sentant sa fin approcher, avait chargé une femme de confiance d'une boîte qu'elle m'envoyait. J'y trouvai un petit tableau, sur lequel elle était peinte avec ses enfans; il était accompagné d'une dernière lettre d'elle, plus touchante que toutes les autres, où, me rappelant mes promesses, elle me bénissait avec sa famille. Je fus long-temps très-affligé, et jamais je n'ai été consolé. Mon père me proposa différens mariages; toutes les femmes me paraissaient si différentes de lady B..., que cette proposition me rendait malheureux. Il cessa de m'en parler, et vécut encore quelques années. J'eus la consolation de l'entendre me remercier en mourant, et mêler le nom de lady B... aux bénédictions qu'il me donnait. Je le regrettai du fond de mon âme. Sa mort me rappela vivement les torts

de ma jeunesse et tout ce que je devais à cette femme excellente. Je vous remettrai ces lettres et les portraits de votre famille. J'avais quitté votre grand-père avec si peu d'égards, que je n'osai jamais me rappeler à son souvenir ; mais je ne perdis point de vue ses enfans. J'appris avec intérêt leur mariage, celui de votre mère, et je vous assure que vous rendrez mes derniers jours heureux si votre affection me permet de remplir mes engagemens, et si vous comptez sur moi comme sur un second père. » — Je l'assurai de tout mon attachement. — Adieu. J'ai la main fatiguée d'avoir écrit si long-temps. En vérité, je commence à croire au bonheur, puisque le hasard m'a fait rencontrer ce digne homme.

LETTRE XIV. — Neuilly, ce 25 juillet.

Montesquieu a dit que, « comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de désirs. » Je l'éprouve, Henri, car, depuis que je sais les liaisons que monsieur de Sénange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite ; et, à présent, je voudrais apprendre ce qui a pu déterminer un homme si raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans ! car Adèle n'est qu'un enfant dont les inconséquences m'impatientent souvent, moi qui, plus rapproché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année.

Elle est revenue de son couvent les yeux rouges,

a été silencieuse et triste le reste de la soirée ; le lendemain elle a paru au déjeûner, gaie, fraîche, brillante de santé et de bonne humeur. Ce changement m'a tout dérangé. J'avais passé la nuit à rêver aux chagrins qu'elle pouvait avoir, et je suis sûr que, non-seulement elle a dormi tranquille, mais qu'oubliant sa peine, elle aurait été fort étonnée que j'y pensasse encore. Cependant, Henri, elle est fort aimable, oui, très-aimable ; ses défauts même vous plairaient, à vous qui ne cherchez dans la vie que des scènes nouvelles.

Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible qui ne dispute ni ne cède jamais. Son humeur est égale, habituellement gaie ; ses affections sont si vives, son caractère est si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne garder aucune mesure dans sa générosité ou dans ses promesses ; mais, oubliant bientôt qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies, et, passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre et vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel et d'une sincérité qui enchantent. Ne connaissant ni la vanité ni le mystère, elle fait simplement le bien, franchement le mal, et ne s'étonne ni d'avoir raison ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige tant que vous en paraissez fâché ; mais elle l'oublie aussitôt que vous êtes adouci, et il est presque certain que l'instant d'après elle vous offensera de même, s'en désolera de nouveau, et se fera pardonner encore.

Aucun intérêt ne la porterait à dire une chose qu'elle ne pense pas, ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir; et si jamais elle paraissait aimer, il serait bien difficile de lui résister. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante dont elle ne s'occupe presque pas, une grâce enchanteresse qui accompagne tous ses mouvemens, un besoin de plaire et d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, et qui ferait le tourment de celui qui serait assez fou pour en être amoureux, mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances; car elle est aussi coquette par instinct que toutes les femmes ensemble le seraient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement. Donne-t-elle à un pauvre? ce n'est point de la simple compassion, son visage lui peint le plaisir de l'avoir soulagé; le refuse-t-elle? ce n'est jamais sans lui exprimer le regret ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant quelquefois vos goûts, une phrase, un mot qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autres fois, manquant sans scrupule aux choses que vous désirez le plus, à celles même qu'elle vous avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente. Enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talens, ses grâces, ses

heureuses dispositions; un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi, prêterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsque, entre un septuagénaire et une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences et ma plus tendre amitié. Je vous laisse sur cette pensée, mon cher Henri, car je suis sûr qu'elle vous paraîtra si ridicule, qu'il vous serait impossible de m'accorder un instant d'intérêt après un pareil aveu.

LETTRE XV. — Neuilly, ce 4 août.

Je suis toujours à Neuilly, mon cher Henri; je comptais n'y passer que peu de jours, et les semaines se succèdent, sans que monsieur de Sénange me permette de penser encore à mon départ. Adèle me témoigne aussi beaucoup d'amitié; cependant je voudrais vous revoir. Je ne sais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais se trouver bien nulle part, mais j'éprouve le désir de m'éloigner.

La vie qu'on mène ici est douce, agréable, et me plairait assez si je pouvais m'y livrer sans inquiétude. On se réunit à dix heures du matin chez monsieur de Sénange. Après le déjeûner on fait une promenade que chacun quitte ou prolonge suivant ses affaires ou sa fantaisie. On dîne à trois heures; deux fois par semaine il y a beaucoup de monde, les autres jours nous sommes absolument seuls, et ce sont les momens qu'Adèle semble préférer. Après le dîner,

monsieur de Sénange dort environ une demi-heure, ensuite la promenade recommence, ou s'il y a quelque bon spectacle à Paris, Neuilly en est si près, qu'Adèle nous y entraîne souvent. La journée se passe ainsi, sans projets, sans prévoyance, et surtout sans ennui.

Adèle a commencé ses travaux dans l'île, je les dirige, et cette occupation suffit à mon esprit. Monsieur de Sénange suit avec nous le travail des ouvriers, il est toujours le juge et l'arbitre de nos différends. Il a l'air heureux ; mais c'est lorsqu'il paraît l'être davantage, qu'il lui échappe des mots d'une tristesse profonde.

Hier nous avons été à la pointe de l'île; elle est terminée par une centaine de peupliers très-élevés et très-rapprochés les uns des autres. Le jour y pénètre à peine, le gazon est d'un vert sombre, la rivière ne s'aperçoit qu'à travers les arbres. Dans cet endroit sauvage on se croit au bout du monde, et il inspire, malgré soi, une tristesse dont monsieur de Sénange ne ressentit que trop l'effet, car il dit à Adèle : « Vous devriez ériger ici un tombeau, bientôt il vous ferait souvenir de moi. » — La pauvre petite fut effrayée de ces paroles comme si elle n'eût jamais pensé à la mort. Elle rougit, pâlit et nous quitta aussitôt. Il m'envoya la chercher ; je la trouvai qui pleurait, et j'eus bien de la peine à la ramener ; car elle craignait que la vue de ses larmes n'augmentât encore l'espèce de pressentiment qui avait frappé monsieur de Sénange. Elle revint cependant ; et,

sans chercher à le rassurer, sa délicatesse s'empressa de l'occuper pour ne pas laisser à de pareilles réflexions le temps de renaître. A peine fûmes-nous dans le salon, qu'elle se mit au piano, répéta les airs qu'il préfère, chanta les chansons qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il céda à tous ses désirs, écouta la musique, joua aux échecs, mais fut pensif le reste de la soirée; et, pour la première fois, il se retira immédiatement après le souper.

Je restai seul avec Adèle, ses pleurs recommencèrent à couler. « Si vous saviez, me disait-elle, combien il est bon; tout ce que je lui dois! et quel tourment j'éprouve quand je considère son grand âge! Il est heureux; je donnerais ma vie pour le conserver, et dans quelque temps nous aurons peut-être à le pleurer... » Que je lui sus gré de m'unir ainsi aux sentimens les plus chers, les plus purs de son cœur! La pauvre petite était toute saisie : je voulus qu'elle descendît dans les jardins, espérant qu'une légère promenade et la fraîcheur de la nuit dissiperaient ces noires idées. Je lui donnai le bras; je la sentais soupirer. Elle marchait doucement, appuyée sur moi : pour la première fois elle avait besoin d'un soutien. Combien sa peine me touchait! Cependant, ne pouvant point arrêter ses larmes, j'essayai de traiter sa tristesse de vapeurs, sans vouloir l'écouter ni lui répondre plus long-temps; et doublant le pas, je la traînai malgré elle, jusqu'à la faire courir. Ce moyen me réussit mieux que tous mes dis-

cours; car, moitié riant, moitié se fâchant, je lui fis faire le tour de la terrasse. Dès qu'elle fut distraite, sa gaieté revint. Alors j'appelai la raison à mon secours; et quoique la nuit fût superbe, que j'eusse bien envie de continuer cette promenade, de lui demander ce qui avait pu occasionner un mariage qui me paraissait heureux, mais bien disproportionné, je me hâtai de la ramener, de crainte que ses gens ne trouvassent extraordinaire de nous voir rentrer plus tard. — Pour regagner mon appartement, il faut passer devant celui de monsieur de Sénange; je m'y arrêtai en demandant au ciel que le sommeil de cet excellent homme fût calmé par quelques songes heureux, et lui rendît assez de force pour espérer un long avenir.

P. S. Ce matin, monsieur de Sénange m'a fait dire qu'il avait passé une mauvaise nuit. Sans doute, hier il souffrait déjà; car je suis persuadé, Henri, que dans la vieillesse les inquiétudes de l'esprit ne sont jamais qu'une suite des maux du corps, comme, dans la jeunesse, les maladies sont presque toujours le résultat des peines de l'âme; et celui qui, vraiment compatissant, voudrait soulager ses semblables, risquerait peu de se tromper en disant au jeune homme qui souffre: « Contez-moi vos chagrins? » Et au vieillard qui s'afflige: « Quel mal ressentez-vous? »

LETTRE XVI. — Neuilly, ce 20 août.

Monsieur de Sénange a la goutte depuis quinze jours, mon cher Henri ; et, pendant que je passais tout mon temps à le soigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curiosité sur Adèle me plaît encore ; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, et en même temps vous me demandez si je l'aime moi-même? Oui, assurément je l'aime, mais comme un frère, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas sur le portrait que je vous en avais fait ; elle est bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyais. Si vous saviez avec quelle attention elle soigne monsieur de Sénange ! comme elle devine toujours ce qui peut le soulager ou lui plaire ! Elle est redevenue cette sensible Adèle qui m'avait inspiré un intérêt si tendre. Ce n'est plus madame de Sénange vive, étourdie, magnifique ; c'est Adèle, jeune sans être enfant, naïve sans légèreté, généreuse sans ostentation : il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude pour faire ressortir toutes ces qualités.

Depuis que monsieur de Sénange est malade, il ne reçoit personne ; aussi, la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le désir de m'absenter. Il supporte la douleur avec courage, ou plutôt avec résignation. Il ne se plaint pas ; quelquefois seulement on aperçoit ses craintes, mais jamais il ne laisse voir ce qu'il souffre. — Ces derniers jours, il nous

parlait de la vie comme d'une chose qui ne le regardait plus. Il est vrai que la goutte s'était montrée d'abord d'une manière effrayante ; mais depuis hier elle s'est heureusement fixée au pied. — C'est depuis sa maladie que j'ai véritablement commencé à connaître Adèle. Pourquoi le hasard ne me l'a-t-il pas fait rencontrer plus tôt ?... Vous savez que l'amitié de la jeunesse n'a jamais de réticence : Adèle me laisse lire dans son cœur ; ses pensées me sont toutes connues. Quelle simplicité ! quelle innocence ! Elle fait disparaître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes et la perfidie des femmes m'avaient inspirées. Près d'elle, je cesse d'être sévère ; je crois au bonheur, à la vérité, à la tendresse ; je crois à toutes les vertus. Ce visage calme, où le chagrin n'a pas encore laissé de traces, où le repentir n'en gravera jamais, répand de la douceur sur tout ce qui l'environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je sois amoureux ; si je croyais le devenir, je fuirais à l'instant. La bonté, la confiance de monsieur de Sénange ne seront point trahies. Je ne troublerai point les derniers jours d'un homme qui peut se dire : « Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine. » Je ne me permettrais pas même les plus insignifiantes attentions, si elles pouvaient lui donner de l'inquiétude. Je suis effrayé quand je vois, dans le monde, avec quelle légèreté on risque d'affliger un vieillard ou un malade ; sait-on si l'on aura le temps de le consoler ?... Ah ! ce ne sera pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années que le

ciel semble lui avoir accordées par prédilection. — Ainsi, mon cher Henri, aimez Adèle ; mais aussi, comme moi, chérissez-les, respectez-les tous deux.

LETTRE XVII. — Neuilly, ce 26 août.

Il n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, chaque jour davantage, l'intérieur de monsieur de Sénange. Tous les premiers mouvemens d'Adèle, tous les sentimens plus réfléchis de ce vieillard, sont également bons. Hier, pendant le déjeûner, le garde-chasse apporta un héron à Adèle. Cet homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étaient fort attachés les uns aux autres : « Ce matin, ajouta-t-il, ils étaient deux ; lorsque celui-ci est tombé, son compagnon a jeté plusieurs cris, et est revenu, jusqu'à trois fois, planer au-dessus de lui, en criant toujours. — Vous ne l'avez pas tué ? dit vivement Adèle. — Non, madame, répondit-il, prenant son effroi pour un reproche ; il est toujours resté trop haut pour que je pusse l'atteindre. » — A ces derniers mots, elle fut si indignée, qu'elle le renvoya très-sèchement, en lui défendant d'en tuer jamais. — Monsieur de Sénange sourit ; et, sans paraître avoir remarqué l'air mécontent d'Adèle, il parla de la voracité des hérons !... « Ces oiseaux, dit-il, mangent les poissons.... les plus petits surtout.... Dès qu'il fait soleil, et qu'ils viennent, pour se réjouir, sur la surface de l'eau, le héron les

guette.... les saisit.... les porte à son nid.... mais c'est pour nourrir sa famille.... et lui-même ne prend de nourriture que lorsque ses petits sont rassasiés.... » Je voyais qu'il s'amusait à varier toutes les impressions d'Adèle ; et je me plaisais aussi à la voir exprimer successivement ses regrets pour le héron, sa pitié pour les petits poissons, et de l'intérêt pour ce nid, qu'il fallait bien nourrir.... La pauvre enfant ne savait où reposer sa compassion.... Monsieur de Sénange l'appela près de lui ; il lui expliqua, sans chercher à trop approfondir ce sujet, tous les maux que, dans l'ordre de la nature, le besoin rendait nécessaires ; mais ne voulant point la fixer long-temps sur des idées qui l'attristaient, il dit qu'il se sentait mieux, et qu'une promenade lui ferait plaisir. Adèle demanda une calèche, et nous partîmes par le plus beau temps du monde. Le grand air ranimait monsieur de Sénange, et nous pûmes aller très-loin dans la campagne. Dans un chemin de traverse, bordé de fortes haies, nous trouvâmes une charrette qui portait la récolte à une ferme voisine : en passant, la haie accrochait les épis, et en gardait toujours quelques-uns ; Adèle le remarqua, et s'étonnait qu'on eût négligé de l'élaguer. « On ne la coupera que trop tôt, reprit monsieur de Sénange ; ce que cette haie dérobe au riche, elle le rendra aux pauvres : les haies sont les amies des malheureux. » Effectivement, à notre retour nous trouvâmes dans ce même chemin des femmes, des enfans, qui recueillaient tous ces épis avec soin, pour les porter

dans leur ménage. — Monsieur de Sénange les appela ; sa bienfaisance les secourut tous ; et je vis qu'après avoir osé faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux inévitables, il prenait plaisir à la faire arrêter sur des idées douces, que les moindres circonstances de la vie peuvent fournir à une âme sensible. — La réflexion d'Adèle fut qu'elle ne laisserait jamais couper de haies ; et monsieur de Sénange sourit encore, en voyant comment elle avait profité de la leçon du matin.

LETTRE XVIII. — Neuilly, ce 26 août.

Notre promenade n'a pas réussi à monsieur de Sénange : sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup ; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plu à m'apprendre les raisons qui l'avaient déterminé à se marier.

Sa famille est alliée à celle de madame de Joyeuse, mère d'Adèle, chez laquelle il allait fort rarement. Son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyait qu'à un ou deux grands dîners de famille qu'il donnait tous les ans. Un jour qu'il lui faisait une visite d'égard, pour la prier de venir chez lui avec d'autres parens, il lui demanda des nouvelles de sa fille. Madame de Joyeuse, d'un air bien froid, bien indifférent, lui répondit, qu'étant peu riche, elle la destinait au cloître, et ne prit même pas la peine d'employer la petite fausseté ordinaire en pareille circonstance : « ma fille veut absolument se faire re-

ligieuse. » J'ai à la remercier, me dit-il, des expressions qu'elle employa. Je leur dois, peut-être, mon bonheur; car je fus révolté de voir une mère disposer aussi durement de sa fille, et la livrer au malheur pour sa vie, uniquement parce qu'elle était peu riche. Cette jeune victime, sacrifiée ainsi par ses parens, ne me sortait pas de l'esprit. Après notre grand dîner, je proposai à madame de Joyeuse de la conduire au couvent où était Adèle. J'étais bien sûr qu'elle ne me refuserait pas; car c'est la première femme du monde pour tirer parti de tout: et la seule pensée que mes chevaux feraient cette course, au lieu des siens, devait la déterminer bien plus que le plaisir de voir sa fille. Nous arrivâmes au parloir à sept heures. C'était le moment de la récréation: on nous dit que les pensionnaires étaient au jardin; cependant nous attendîmes peu. Adèle arriva bientôt, rouge, animée, tout essoufflée, tant elle avait couru. Sa mère, loin de lui savoir gré de cet empressement, ne le remarqua même pas, la reçut d'un air froid, et parla long-temps bas à la religieuse qui l'avait accompagnée. Pour moi, continua monsieur de Sénange, qui ai toujours aimé la jeunesse, je me plus à lui demander quels jeux l'amusaient avec ses compagnes, et de quelles occupations ils étaient suivis? — Elle me peignit le colin-maillard, les quatre coins, avec un plaisir qui me rappela mon enfance; mais passant à ses devoirs, aux heures du travail, elle m'en parla avec une égale satisfaction. Cet heureux caractère m'inté-

ressa ; je demandai à sa mère la permission de venir la revoir. Elle n'osa pas la refuser à mon âge, quoiqu'elle n'eût encore permis à sa fille de recevoir personne. La semaine suivante je retournai à ce couvent. Adèle me reçut avec plaisir : je l'interrogeai sur la vie qu'elle avait menée jusqu'alors ; elle m'en parut fort contente : mais, lui demandai-je, si votre mère voulait vous faire religieuse ? — J'en serais charmée, me dit-elle gaiement, car alors je ne quitterais pas mes amies. — Et si elle vous mariait ? — Il faudrait aussi lui obéir ; mais je serais bien affligée, si elle me donnait un mari qui, m'emmenant en province, m'éloignât de mes compagnes et de mes religieuses. — Je ne pus m'empêcher de prendre en pitié cette âme innocente, toujours prête à se soumettre à sa mère, sans même considérer quels devoirs elle lui imposerait. Si elle se fût plainte, si elle eût senti sa situation, j'aurais peut-être été moins touché ; mais la trouver douce, résignée, m'intéressa bien davantage. Je ne pouvais me résoudre à lui laisser consommer ce sacrifice, sans l'avertir, au moins, des regrets dont il serait suivi. Je revins tourmenté de son souvenir et de son malheur, je voyais toujours cette pauvre enfant prononçant ces vœux terribles. Cependant il m'était bien difficile de la secourir ; car, dans le temps que mon père était irrité contre moi, il avait fait un testament qu'après il a oublié de détruire. Par cet acte, je ne jouissais que du revenu de sa fortune, et il ne m'était permis de disposer du fonds, qu'au

seul cas où je me marierais, alors j'en deviendrais le maître, la moitié seulement restant substituée à mes enfans. — Peut-être mon père, qui désirait passionnément que sa famille se perpétuât, avait-il pensé qu'en me gênant ainsi jusqu'à l'époque de mon mariage, je me résoudrais plus aisément à former des liens qui m'avaient toujours effrayé. Sa prévoyance n'a pas été vaine; car sans cette clause, je n'eusse jamais imaginé d'épouser, à mon âge, une si jeune personne. Je l'aurais dotée, mariée, en respectant son choix; mais je n'en avais pas la possibilité. Je revis Adèle souvent, et chaque fois elle m'intéressa davantage. M'étant bien assuré que son cœur n'avait point d'inclination, qu'elle m'aimait comme un père, je me déterminai à la demander en mariage. Je m'y décidai avec d'autant moins de scrupule, que je n'avais que des parens éloignés, qui jouissaient tous de fortunes considérables, et que j'étais résolu à la traiter comme ma fille. D'ailleurs ma vieillesse, ma faible santé, me faisaient croire que je la laisserais libre avant que l'âge eût développé en elle aucune passion. J'espérai qu'alors se trouvant riche, elle serait plus heureuse; car on dit toujours, lorsqu'on est jeune, que la fortune ne fait pas le bonheur; mais à mesure que l'on avance dans la vie, on apprend qu'elle y ajoute beaucoup. Madame de Joyeuse fut charmée de me donner sa fille; je crois bien qu'on rit un peu du vieillard qui épousait, avec tant de confiance, une enfant de seize ans; mais le bon caractère d'Adèle m'a justifié. Quant à

moi, j'espère ne lui avoir causé aucune peine. Cependant, si un jour je la voyais moins gaie, moins heureuse, je me persuaderais encore qu'un lien qui, naturellement, ne doit pas être long, vaut toujours mieux que le voile et les vœux éternels qui étaient son partage. »

Je remerciai monsieur de Sénange de sa confiance, en admirant sa bonté et sa générosité. « Mon jeune ami, me dit-il, ne me louez pas tant, je suis assez récompensé; n'ai-je pas obtenu l'amitié d'Adèle? Si j'avais prétendu à un sentiment plus vif, tout le monde se serait moqué de moi, et vous tout le premier; au lieu que je puis me dire : Il n'est pas une de ses pensées, un de ses sentimens, qui ne doive l'attacher à moi. Cela vaut mieux que les plaisirs de la vanité; l'expérience m'a appris qu'on a beau la flatter, elle n'est jamais complètement dupe; il y a toujours des momens où la vérité se fait sentir. » — Hé bien, Henri, aimez-vous monsieur de Sénange? Exista-t-il jamais un meilleur homme? et croyez-vous qu'Adèle eût raison de paraître satisfaite de se voir unie à lui? Comme ma sévérité était injuste et ridicule! Ah! Adèle, n'était ce pas assez de vous connaître pour vous aimer? fallait-il encore avoir à m'accuser auprès de vous?

LETTRE XIX. — Neuilly, ce 26 août.

Monsieur de Sénange est assez bien pour son état, mon cher Henri; mais quel état, ou plutôt quel âge

que celui où l'on compte à peine la souffrance, où l'on vous trouve heureux, parce que vous ne mourez pas! Il est vrai qu'aucun danger présent ne le menace; mais il a la goutte aux deux pieds, il ne saurait marcher, il ne peut même se mouvoir sans éprouver des douleurs cruelles; et on lui dit qu'il est bien, très-bien. Il ne paraît même pas trop loin de le penser; du moins, reçoit-il ces consolations avec une douceur qui m'étonne. — Serait-il possible qu'un jour j'aimasse assez la vie pour supporter une pareille situation?... peut-être.... si j'ai fait quelques bonnes actions, et si, comme lui, j'ai mérité d'être chéri de tout ce qui m'entoure.

Depuis qu'il est mieux, il ne veut plus que les promenades d'Adèle soient interrompues, et il nous renvoie avec autorité aux heures où nous sortions tous trois avant sa maladie. Le croiriez-vous, Henri? elles me sont moins agréables que lorsqu'il nous accompagnait. Je les commence en tremblant; et lorsqu'elles sont finies, je reste mécontent de moi, de mon esprit, de mes manières. Je suis continuellement tourmenté par la crainte d'ennuyer, ou, ce que j'ose à peine m'avouer, par celle de plaire. Monsieur de Sénange, avec toute sa bonté, est aussi par trop confiant. Croit-il que j'aie un cœur inaccessible à l'amour? Non: mais l'âge a tellement refroidi ses sentimens, qu'il est incapable d'inquiétude; peut-être aussi, et je le redoute plus encore, son estime pour moi est-elle plus forte que ses craintes. Les maris sont tous jaloux, ou imprudens à l'excès. Ce-

pendant je suis encore libre, puisque je prévois le danger, et que je pense à le fuir; mais le plaisir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de moi.

Avant-hier, après le dîner, monsieur de Sénange voulut se reposer : Adèle mit un chapeau de paille, ses gants, et me fit signe de la suivre. En sortant de la maison, elle prit mon bras : je ne le lui avais pas offert, je n'osai le lui refuser, mais je frémis en la sentant si près de moi. Elle n'avait jamais été à pied hors de l'enceinte des jardins ou de l'île, la faiblesse de monsieur de Sénange l'obligeant à aller toujours en voiture : seule avec moi, elle voulut entreprendre une longue course. Les champs lui paraissaient superbes. Elle ne connaît rien encore; car à peine eut-elle quitté son couvent, que la maladie de sa mère la retint près d'elle. Tout la frappait agréablement; les bluets, les plus simples fleurs attiraient son attention. Cette ignorance ajoutait encore à ses charmes; l'ingénuité de l'esprit est une preuve si touchante de l'innocence du cœur! J'aurais été très-content de cette journée, si, me redoutant moi-même, je n'avais pas craint de l'aimer plus que je ne le devais.

Le lendemain elle me proposa d'aller encore dans la campagne; je la refusai sous le prétexte d'affaire, de lettres indispensables. Son visage m'exprima un vif regret, mais sa bouche ne prononça aucun reproche; elle me dit avec un triste sourire : « J'irai donc seule. » — Sa douceur faillit détruire toutes

mes résolutions. Heureusement qu'elle partit sans insister davantage : si elle eût ajouté un mot, si elle m'eût regardé, je la suivais.... Je suis resté, Henri! mais je ne fus pas long-temps sans me le reprocher. A peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant, sans avoir personne avec elle ; un passant, le moindre bruit pouvait lui faire peur. Je trouvai qu'il y avait de l'imprudence à la laisser ainsi : enfin, après y avoir bien pensé, je pris mon chapeau, et, descendant bien vite par le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre. — Je la cherchai dans les jardins ; elle n'y était pas : le batelier me dit qu'elle n'avait point été dans l'île. C'est alors que je m'inquiétai véritablement ; je tremblai que seule, ne connaissant pas le danger, elle n'eût eu la fantaisie de revoir ces champs qui lui avaient paru si beaux la veille. Je n'en doutai plus, lorsque je trouvai la porte du parc ouverte. Je sortis aussitôt, et parcourant à perte d'haleine tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme ; car je sais trop qu'à son âge, lorsqu'une promenade plaît, on va sans penser qu'il faut revenir. Mais comme le jour tombait tout-à-fait, et que je voyais à peine à me conduire, il fallut bien regagner la maison. — Quelquefois je m'arrêtais, prêtant l'oreille au moindre bruit : peut-être, me disais-je, revient-elle aussi, bien loin derrière moi. Souvent je retournais sur mes pas, écoutant sans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, et je me promis bien, à l'avenir, de ne plus

consulter ma raison, et de tout abandonner au hasard. — En rentrant, je la trouvai tranquillement assise, qui travaillait auprès de son mari. Je fus au moment de la quereller, et lui demandai, avec humeur, où elle avait pu aller tout le jour? Elle répondit doucement, qu'après avoir fait quelques pas sur la terrasse, elle s'était ennuyée. « Et vous, me dit-elle, vos lettres sont-elles écrites? » Je ne fis pas semblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre. — Henri, je l'aime!... mais ne puis-je l'aimer sans le lui dire? Je puis être son ami; et si jamais elle était libre!... Ah! je m'arrête: l'amour n'est pas encore mon maître, et déjà je pense sans regret au moment où ce bon, ce vertueux monsieur de Sénange ne sera plus! encore un jour, et peut-être désirerais-je sa mort!... Non, je fuirai Adèle, j'y suis résolu. Ces six semaines passées ainsi, presque seul avec elle; ces six semaines m'ont rendu trop différent de moi-même. Je n'éprouve plus ces mouvemens d'indignation que les plus légères fautes m'inspiraient: la vertu m'attire encore, mais je la trouve quelquefois d'un accès bien difficile. Cependant, je m'en irai; oui, je m'en irai: il m'en coûtera, peut-être, hélas! bien plus que je ne crois.... Adieu: puisse l'amitié consoler ma vie et remplir mon cœur!

LETTRE XX. — Neuilly, ce 27 août.

Je me suis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle. En descendant chez monsieur de Sénange

pour le déjeûner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avait été depuis sa maladie. Adèle avait un air satisfait où je remarquais quelque chose de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux, et vingt fois je me suis arrêté. Non que je me flattasse qu'elle me regrettât long-temps : mais ils paraissaient heureux ; et il faut si peu de chose pour troubler le bonheur, que j'ai respecté leur tranquillité. Si monsieur de Sénange eût souffert, s'il eût été triste, mon départ eût sans doute ajouté bien peu à leur peine, et j'aurais osé l'annoncer. Tantôt, ce soir, me disais-je, à leur premier chagrin, je m'éloignerai sans qu'ils s'en aperçoivent. Combien je cherche à m'aveugler! Ah! s'ils étaient souffrans ou malheureux, pourrais-je les abandonner? Enfin je n'ai pas eu le courage d'annoncer cette résolution qui m'avait coûté tant d'efforts.

Après le déjeûner, la pluie empêchant Adèle de se promener, elle est remontée dans sa chambre; et, resté seul avec monsieur de Sénange, je lui ai proposé de faire une lecture. Mais à peine l'avais-je commencée qu'un de ses gens est venu m'avertir tout bas qu'on me demandait. Je suis sorti, et j'ai été très-étonné de voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que sa maîtresse m'attendait dans son appartement. Je n'y étais jamais entré; comme elle se rend chaque jour à dix heures du matin chez son mari, et qu'elle ne le quitte qu'aux heures de la promenade, c'est chez lui qu'elle passe sa vie, qu'elle

lit, dessine, fait de la musique. L'impossibilité où il est de s'occuper, le besoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laisser seul ; et pour moi, conservant nos usages, même chez les étrangers, j'aurais craint d'être indiscret si je lui avais demandé de voir sa chambre.

J'ai été surpris de l'air mystérieux de la femme qui me conduisait ; cependant je l'ai suivie.

Dès qu'Adèle m'a aperçu, elle s'est avancée vers moi avec joie, et sans me donner le temps de lui parler, elle m'a dit : « Monsieur de Sénange étant mieux, je veux célébrer sa convalescence ; il faut que vous m'aidiez à le surprendre. Dans quelques jours je donnerai une fête, un bal à toutes les pensionnaires de mon couvent. Nous chanterons des chansons faites pour lui ; il y aura un feu d'artifice, des illuminations. Ses anciens amis, mes compagnes, les malheureux dont il prend soin, tout ce qui l'intéresse sera invité ; heureuse de lui témoigner ainsi mon bonheur et ma reconnaissance! J'irai demain à mon couvent pour arranger tout cela ; voudrez-vous bien rester avec lui ? » — Pouvais-je la refuser? Ce n'est qu'un jour de plus, et un jour sans elle, c'est déjà commencer l'absence. — Je le lui ai promis ; alors elle s'est laissée aller à tout le plaisir qu'elle attend de cette fête. Elle me racontait son plan, le répétait de toutes manières ; et, pendant qu'elle jouissait d'avance de la surprise qu'elle voulait procurer à cet homme si digne d'être aimé, je pensais tristement que je n'en serais pas témoin, que bientôt je

ne la verrais plus. Malgré ces idées pénibles, je me suis trouvé heureux que le hasard m'ait fait connaître son appartement. C'est ajouter au souvenir de la personne que de se rappeler aussi les lieux où elle se trouve. J'ai examiné sa chambre avec soin; ses meubles, les plus petits détails, rien ne m'a échappé, je m'en souviendrai toujours. — Je lui ai demandé l'heure à laquelle elle se levait? — A huit heures, m'a-t-elle répondu. — Tous les matins à huit heures, me suis-je dit intérieurement, je ferai des vœux pour que rien ne trouble le bonheur de sa journée. J'ai voulu voir sa bibliothèque; elle a résisté longtemps : mes instances en ont été plus vives; enfin, elle a cédé à ce désir; et jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'est offert à ma vue a été un tableau fort peu avancé, mais où la tête de monsieur de Sénange et la mienne étaient déjà parfaitement ressemblantes! « J'aurais voulu, m'a-t-elle dit en riant, que vous ne le vissiez que lorsqu'il aurait été fini; je copie un des portraits de monsieur de Sénange, j'y ai moins de mérite; mais le vôtre, c'est de souvenir. » — A ces mots, la surprise, la joie ont troublé toute mon âme : « De souvenir? lui ai-je dit en tremblant; car je rappelais ses paroles pour qu'elle les entendît elle-même et qu'elle les prononçât encore. — Oui, a-t-elle repris avec une douce confiance. — Ah! me suis-je écrié, vous ne m'oublierez donc point? — Jamais, a-t-elle répondu. » — J'étais saisi, et sans oser la regarder, je lui ai dit : « Croyez aussi que ma pensée vous suivra toujours! »

Je n'osai plus lever les yeux, ni dire un mot; je regardais alternativement mon portrait, celui de monsieur de Sénange surtout... Il m'a rappelé à moi-même et a empêché mon secret de m'échapper. Elle est si vive qu'elle ne s'est pas aperçue de mon émotion, et m'a proposé gaiement de voir ses autres ouvrages, ses cartons, ses dessins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, et qui la représente dans son enfance : je le lui ai demandé vivement; elle me l'a accordé sans difficulté, et même reconnaissante de mon intérêt. J'aurais voulu qu'elle crût me faire un sacrifice; mais son innocence ne lui laissait pas deviner le prix que j'y attachais. Je l'ai priée du moins de ne dire à personne que je l'eusse obtenu. « Pourquoi ? m'a-t-elle demandé avec étonnement, n'êtes-vous pas notre meilleur ami ? — Ah! dites notre seul ami. — Non, monsieur de Sénange en a beaucoup. — Et vous ? — Pour moi, c'est bien vrai ! — Eh bien, dites donc, mon seul ami ! — Mon seul ami, a-t-elle répété en souriant ! — Promettez-moi, ai-je ajouté, que lorsque je serai absent, vous m'apprendrez tout ce qui pourra vous intéresser.... Vous me direz s'il est quelqu'un que vous me préfériez. — Ne parlez pas d'absence, m'a-t-elle dit doucement; vous gâtez toute ma joie. » — J'ai cessé d'en parler; mais la douleur et les regrets étaient dans mon cœur; elle m'a regardé avec inquiétude et a perdu cet air satisfait qui l'animait. Nous sommes descendus chez monsieur de Sénange presque aussi émus l'un que l'autre.

Souvent, dans le courant du jour, elle m'a considéré attentivement, comme si elle eût cherché dans mes yeux la cause ou la fin de sa peine. Après dîner, au lieu de se promener elle s'est mise à son piano, mais n'a plus joué ni chanté les airs brillans qui l'amusaient la veille. La journée a fini sans qu'elle ait retrouvé sa gaieté; et le soir, en me quittant, la pauvre petite m'a dit, les larmes aux yeux : « Mon seul ami, est-ce que vous pensez à partir? » — Ah! je crains bien de n'être pas seul malheureux! — Que n'êtes-vous avec moi, Henri! peut-être que l'amitié, en partageant mon cœur, rendrait moins vif le sentiment qu'Adèle m'inspire; mes peines en seraient moins amères. Mais ces désirs sont vains! vous ne viendrez pas, et il faut que je m'éloigne; il le faut absolument.

LETTRE XXI. — Neuilly, ce 28 août.

Adèle était allée dîner à son couvent. Quelle différence du jour où, pour la première fois, je restai seul avec monsieur de Sénange! Je ne pensais qu'à l'amuser; aujourd'hui je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçais en vain de l'occuper, de le distraire; le moindre soin me fatiguait; jamais le temps ne m'a paru si long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire les lettres de lady B...., trop heureux de trouver un objet qui pût l'intéresser! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clef d'un secrétaire qui est dans son cabinet, et m'a prié

d'aller les chercher. — En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle en miniature, fait par le meilleur peintre et enrichi de diamans, comme s'il avait besoin de cet entourage pour paraître précieux! Je l'ai regardé avec transport; sa beauté, sa douceur, la sérénité de son regard y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, et, par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon cœur. Insensé! il me semblait qu'en le possédant ainsi, ne fût-ce qu'un moment, j'en conserverais long-temps l'impression Mais je me promettais bien de le remettre lorsque je rapporterais ces lettres. Je suis rentré dans le salon avec le carton où elles étaient renfermées. Monsieur de Sénange les a prises et a voulu les lire lui-même. — Tranquille en le voyant satisfait, je me laissais aller à mes propres pensées; je l'entendais sans l'écouter. Le son monotone de sa voix, ne pouvant fixer mon attention, ajoutait encore à ma rêverie. Il était heureux, le temps se passait, et c'est tout ce qu'il me fallait. A cinq heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture; c'était Adèle. Mon cœur a battu avec violence, comme si elle n'avait pas dû venir ou que je ne l'attendisse pas... Elle nous a raconté qu'elle avait trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours un pan de mur de leur jardin est tombé. « Pour moi, m'a-t-elle dit, j'en ai été ravie; car lorsque la clôture est interrompue comme cela, par une sorte de fatalité, il est permis aux hommes

d'entrer dans l'intérieur des couvens ; et j'ai pensé que, ne connaissant pas ces sortes d'établissemens, vous auriez peut-être la curiosité d'en voir un. La supérieure m'a permis de vous y conduire après-demain, si cela peut vous être agréable. » — Je lui ai répondu courageusement que je craignais bien de ne pouvoir pas profiter de cette permission ; mais après ce grand effort, je n'ai plus senti que le désir de voir cet asile de son enfance. Elle a paru le souhaiter vivement, a insisté ; et tout ce que ma raison a pu conserver d'empire s'est borné à lui répondre que je tâcherais de la suivre. Mais j'y étais résolu ; ne vous moquez pas de ma faiblesse, Henri ; je partirai, soyez-en sûr : un jour de plus n'est pas bien dangereux. Peut-être aussi ces voiles, ces grilles, ces mortifications de tout genre, que des femmes embrassent avec ardeur et supportent sans se plaindre, ces exemples de courage feront rougir celui qui n'est assez fort, ni pour résister au danger, ni même pour le fuir. — D'ailleurs, quelque envie que j'eusse de m'éloigner, il faut bien que je reste, je ne sais combien d'heures, de jours, de temps encore ; car, imaginez que lorsque Adèle est arrivée, monsieur de Sénange a resserré ces malheureuses lettres de lady B..., et a remis le carton sur une table près de lui. Je lui ai offert de le reporter dans son secrétaire, mais je ne sais quelle fantaisie lui a fait préférer de le garder. Avant le souper, je lui ai proposé de nouveau d'aller le serrer ; il s'y est encore refusé : et, au moment de nous retirer, lui ayant fait entendre

qu'il ne fallait pas le laisser traîner sur sa table, il s'est impatienté tout-à-fait, a haussé les épaules, et a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le salon ; ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui demande.

Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamans, ne prévoyant pas quand il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en aperçoive ; n'osant ni le garder, ni le rendre, de peur de la compromettre ; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, et probablement obligé à la fin de déclarer, devant toute une maison, que c'est moi qui l'ai dérobé, parce que j'aime madame de Sénange ! Belle raison à donner à un mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'alors on pût la soupçonner de partager mes sentimens !... En vérité, Henri, je crois qu'il y a quelque démon qui s'amuse à me tourmenter.

LETTRE XXII. — Neuilly, ce 29 août.

Je ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poste me presse. Il est certain qu'un mauvais génie se mêle de toutes mes actions ; je me croirais ensorcelé, si nous étions encore à ce bienheureux temps où l'on accusait quelque être imaginaire de ses chagrins et de ses fautes, où il suffisait d'un moment de bonheur pour se

flatter qu'une divinité bienfaisante vous conduisait, et se plaisait à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me suis empressé de regarder le portrait d'Adèle. Après m'être dit, répété combien j'aime celle qu'il représente, je l'ai serré dans mon écritoire, afin qu'aucun accident, aucun hasard ne fît qu'on le découvrît si je le portais sur moi; et, satisfait de cette sage précaution, de cette heureuse prévoyance, je suis descendu chez monsieur de Sénange pour le déjeûner; il était encore seul. — « Venez, m'a-t-il dit vivement; hier, vous m'avez impatienté en me demandant ces lettres devant Adèle; allez les serrer bien vite où elles étaient, et revenez aussitôt. » — Henri, me voyez-vous, enrageant de tenir la clef du secrétaire lorsque je n'avais plus le portrait, et sans qu'il me fût possible d'aller le chercher? car ce cabinet n'a d'issue que par la porte qui donne dans le salon où était monsieur de Sénange. J'ai donc remis ce maudit carton; mais j'ai eu soin de ne faire que pousser le secrétaire, au lieu de le fermer, demeurant ainsi le maître de rendre ce trésor sans qu'on s'en aperçoive. En rentrant dans le salon, monsieur de Sénange m'a redemandé sa clef. « Quoique lady B..., m'a-t-il dit, fût la vertu même, je n'ai jamais voulu parler d'elle devant Adèle. J'étais si jeune alors, si amoureux; je me trouve si différent aujourd'hui! A mon âge, a-t-il ajouté en riant, les comparaisons sont dangereuses. D'ailleurs, elle a été élevée dans un couvent, où, suivant l'usage, les romans sont sévèrement défen-

dus, et où les chansons même qui renferment le mot d'amour ne se font jamais entendre. Aussi, son esprit est-il simple et pur comme son cœur. » Il aurait pu continuer long-temps son éloge, sans que je trouvasse qu'il en dît assez ; mais Adèle elle-même est venue l'interrompre. Son regard timide me disait qu'elle ne se fiait plus à l'avenir : la tristesse de la veille lui avait laissé une sorte d'abattement qui donnait à sa voix, à ses mouvemens, une mollesse, une douceur inexprimables. Il m'a été impossible d'y résister : je me suis approché d'elle, et lui ai demandé à quelle heure il fallait être prêt le lendemain pour la suivre au couvent. — Ce seul mot l'a ranimée, lui a rendu sa vivacité, son sourire, et je n'ai jamais été si heureux!... Je sens près d'elle un charme qui m'était inconnu. Ah! jouissons au moins de cette journée, oublions mes résolutions, et puissé-je ne penser à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter!

LETTRE XXIII. — Neuilly, 31 août, 2 heures du matin.

Immédiatement après le dîner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. Monsieur de Sénange lui dit d'emmener une de ses femmes, étant trop jeune pour aller seule avec moi. Son innocence n'en avait pas senti la nécessité, et ne s'en trouva pas gênée ; tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y soumettait avec peine. Elle partit gaîment, et je la suivis fort

ennuyé d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, et me présenta à la supérieure, qui me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller, par les dehors de la maison, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait avec Adèle me joindre par l'intérieur. — « Mais, lui dis-je, puisque je vais me trouver aussitôt que vous dans le monastère, pourquoi ne me laisseriez-vous pas suivre tout simplement madame de Sénange, sans m'ordonner de faire seul un chemin si inutile? — Non, me répondit-elle en souriant; la même loi qui suppose que vous êtes les maîtres d'entrer dans nos maisons lorsque la clôture en est interrompue par le hasard, nous défend de vous en ouvrir les portes. Les esprits forts peuvent se conduire par leur jugement; mais nous, qui sommes des êtres imparfaits, nous suivons la règle exacte, sans oser en interpréter l'esprit, ni permettre à l'obéissance d'établir des bornes que, tour à tour, la faiblesse ou l'exagération voudrait changer. »

Je conduisis donc Adèle à la porte de clôture. Dès qu'elle fut entrée, on la referma sur elle, avec un si grand bruit de barres de fer et de verroux, que mon cœur se serra comme si je n'avais pas dû la revoir dans l'instant même. Je me hâtai de faire le tour de la maison, et j'arrivai à cette brèche presque aussitôt qu'elle. La supérieure me reçut, accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. Peut-être m'accuserez-vous de folie; mais vérita-

blement je sentis une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle me vit dans le jardin, elle me demanda tout bas si je serais bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces dames; l'amie qui était avec elle le jour où je la rencontrai pour la première fois étant malade, elle désirait d'aller la voir. — Il fallut bien y consentir. — Elle se rapprocha de la supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, et me laissa avec cette digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

« Notre maison, me dit-elle, est à elle seule un petit monde séparé du grand. Nous ne connaissons ici ni le besoin ni la fortune : aucune religieuse ne se croit pauvre, parce qu'aucune n'est riche. Tout est égal, tout est en commun; ce qui nous est nécessaire se fait dans la maison. Les emplois sont distribués suivant les talens de chacune. Souvent nous cédons à leur goût; quelquefois nous le contrarions; car si les âmes tendres ont besoin d'être conduites avec douceur, même pour aimer Dieu, les cœurs ardens croient que pour gagner le ciel il faut une vie pleine d'austérités. Je cherche à connaître leur caractère sans paraître le deviner. Obligée de maintenir l'obéissance à la règle de ce monastère, je désire que ce soit avec peu d'effort, et qu'elles soient heureuses autant qu'il est possible. Toutes le deviennent par la seule habitude de les tenir continuellement occupées du bonheur des autres. Les ancien-

nes sont à la tête de chaque différent exercice : ne pouvant plus faire beaucoup de bien par elles-mêmes, elles ont au moins la consolation de le conseiller, d'apprendre aux jeunes à faire mieux ; et ces dernières trouvent une sorte de plaisir dans la déférence qu'elles ont pour celles d'un âge avancé. L'amour de la vertu a besoin d'aliment, et je regarderais comme bien à plaindre celles qui n'auraient aucun devoir à remplir. »

Je voulus tout voir. Elle me mena à la roberie * ; quatre religieuses étaient chargées de faire les vêtemens de toute la maison. C'était l'heure du silence ; elles se levèrent sans nous regarder, et se remirent à leur ouvrage sans nous parler. — De là nous allâmes à la lingerie : toujours d'aussi grands détails et aussi peu de monde pour y suffire. La supérieure, m'en voyant étonné, me demanda s'il ne fallait pas bien leur ménager de l'occupation pour toute l'année ? Nous parcourûmes ainsi toute la maison. Les religieuses me reçurent toujours avec la même politesse et le même recueillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie : là, le silence était interrompu ; on ne parlait pas assez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du soin de les distraire, et même de les amuser. C'était la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes et incurables, ne leur permettaient plus de sortir. Il y avait dans cette salle immense des

* Nom de la salle où l'on fait et serre les robes des religieuses.

oiseaux, un gros chien, deux chats, et, sur les fenêtres, entre deux châssis, des fleurs, de petits arbustes et des simples. La supérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amusemens. — « Mais, ici, ajouta-t-elle, tout ce qui divise l'attention soulage, et devient un de nos devoirs. Lorsque l'esprit ne peut plus être occupé long-temps, il a besoin d'être distrait. » — Il y avait dans cette chambre, comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidait au service, et des jeunes qui lui obéissaient.

Nous arrivâmes aux classes. C'est là que le souvenir d'Adèle l'offrit à moi comme si elle eût été présente ; j'aurais voulu voir la place qu'elle occupait, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison. Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles que l'affection et les habitudes rendent comme les enfans d'une même famille ! Je les considérais comme autant de sœurs d'Adèle, et je me sentais pour chacune un attrait particulier. Je leur demandai quelle était sa meilleure amie : « *C'est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois. — Et quelle est celle que madame de Sénange préférait ? » — Toutes regardèrent une jeune personne belle et modeste, qui baissa les yeux en rougissant ; elle paraissait plus confuse d'être distinguée qu'elle n'eût été sensible à l'oubli. Je fis des vœux pour son bonheur, et pour qu'elle conservât toujours cette heureuse simplicité.

Quel étonnant contraste de voir ces jeunes pen-

sionnaires élevées, avec les talens qui donnent des succès dans le monde et les vertus qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, et qui cependant n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables ! — On leur montre la musique, le dessin, divers instrumens. Leur taille, leur figure, leur maintien, sont soignés sans recherche, mais avec l'attention que pourrait y donner la mère la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenait mal ; la maîtresse n'eut qu'à la nommer pour qu'elle se redressât bien vite ; et il me parut que si c'était un défaut dans lequel elle retombait souvent, la religieuse avait pris la même habitude de la reprendre, sans humeur et sans négligence ; ce qui doit finir par corriger. Toutes travaillaient : une d'elles dévidait un écheveau de soie très-fine et si mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout, enfin, après avoir essayé de toutes les manières, elle y renonça, prit sa soie et la jeta dans la cheminée. La supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, et la jeta dans la rue : — « Peut-être, lui dit-elle en souriant, quelqu'un plus patient et plus pauvre que vous la ramassera... » La jeune fille rougit, et la supérieure, pour ne pas augmenter son embarras, chercha à m'éloigner en me proposant de me mener voir le service des pauvres. — « Cette institution, me dit-elle, vous prouvera, j'espère, que rien n'échappe à une charité bien entendue. Il y a plus d'un siècle qu'un vieillard a attaché à notre maison

un bâtiment et des fonds pour recevoir tous les soirs les gens de la campagne que leurs affaires forceraient à passer par Paris, et qui, n'ayant point d'asile, seraient exposés à mille dangers sans cette ressource. Ils n'ont besoin que d'un certificat de leurs curés pour être admis; mais ils ne peuvent rester que trois jours, car on ne suppose point que leurs affaires doivent les retenir plus long-temps. Cependant, nous ne nous sommes jamais refusées à accorder un plus grand délai à ceux qui annonçaient de vrais besoins. »

Tout en marchant, je lui demandai pourquoi elle avait repris cette jeune pensionnaire devant moi, et cependant sans la gronder. — « Il y a peu de jours, me dit-elle, qu'elle est avec nous, et elle avait besoin d'une leçon. Pour rien au monde, je ne l'aurais reprise devant personne d'une faute réelle. Le mystère avec lequel les instituteurs cachent les torts graves augmente la honte et le repentir des élèves; mais pour les étourderies de la jeunesse, les mauvaises habitudes, les distractions, nous croyons que tout ce qui peut imprimer un plus long souvenir doit être employé. Je ne l'ai pas grondée, parce qu'elle n'avait rien fait de mal en soi, et qu'il faut garder la sévérité pour des choses vraiment répréhensibles. Les enfans ont toutes les passions en miniature; leur vie est, comme celle des personnes faites, partagée entre *le mal*, *le bien* et *le mieux*. Nous reprenons rigoureusement celles qui annoncent des dispositions fâcheuses; nous montrons, nous conseillons douce-

ment le bien. Ce n'est pas l'obéissance, mais le goût qui doit y porter ; et nous louons, nous chérissons celles qui, plus avancées, croient à la perfection, et la cherchent. »

Nous arrivâmes à l'hôpital. Représentez-vous, Henri, une voûte immense, éclairée par trois lampes placées à une si juste distance les unes des autres, qu'on y voyait assez, quoique la lumière y fût sans éclat. Une table fort étroite, et occupant toute la longueur de la salle, était couverte de nappes très-blanches. Une centaine de pauvres y étaient assis, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit sur les murs des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité et à ne jamais manquer l'occasion d'une bonne œuvre. Dans le milieu de cette salle, était un prie-Dieu ; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bassin rempli d'une soupe assez épaisse pour les nourrir, et cependant fort appétissante. La supérieure la servit ; quatre jeunes religieuses lui apportaient promptement et successivement de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, et qu'elles reportaient à chaque pauvre. Ensuite, on leur donna à chacun un petit plat, dans lequel était un ragoût mêlé de viande et de légumes, avec deux livres de pain bis blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit tout haut une lecture pieuse. Le grand silence qui régnait dans cette salle prouvait également la reconnaissance du pauvre, et le respect des religieuses pour le malheur. Je m'informai avec soin des revenus et des dépenses de cet

établissement. Vous seriez étonné du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la supérieure entra dans les plus grands détails. Avec quelle modestie elle passait sur les peines que devait lui donner une surveillance si étendue! C'était toujours des usages qu'elle avait trouvés, des exemples qu'elle avait reçus, des secours et des consolations que ses religieuses lui donnaient. — « Une des premières règles de cette maison, me dit-elle, est de ne rien perdre, et de croire que tout peut servir. Par exemple, après le dîner de nos pensionnaires, une religieuse a le soin de ramasser dans une serviette tous les petits morceaux de pain que les enfans laissent; car la gourmandise trouve à se placer, même en ne mangeant que du pain sec, et je suis toujours étonnée du choix et des différences qu'elles y trouvent. On porte ces restes dans le bassin des pauvres; une pensionnaire suit la religieuse, qui se garde bien de lui dire : *regardez*, mais qui lui montre que tout est utile. Travaillent-elles, le plus petit chiffon, un bout de fil est serré, et finit toujours par être employé. En leur faisant ainsi pratiquer ensemble la charité qui ne refuse aucun malheureux, et l'économie qui seule nous met en état de les secourir tous, elles apprennent de bonne heure qu'avec de l'ordre, la fortune la plus bornée peut encore faire du bien; et qu'avec de l'attention, les riches en font chaque jour davantage. »

Après le souper, qui dura une demi-heure, tous les pauvres se mirent à genoux, et la plus jeune des

religieuses, se mettant aussi à genoux devant un prie-Dieu, fit tout haut la prière, à laquelle ils répondirent avec une dévotion que leur gratitude augmentait sûrement. Je fus frappé de la voix douce et tendre de cette religieuse. La pâleur de la mort était sur son visage; elle me parut si faible, que je craignais qu'elle n'élevât la voix. Après la prière, je lui demandai s'il y avait long-temps qu'elle avait prononcé ses vœux. « Il y a six mois, » me répondit-elle... Après un long soupir, elle ajouta : « J'étais bien jeune alors !... » et elle s'éloigna. — « Ah ! m'écriai-je, en me rapprochant de la supérieure, y en aurait-il parmi vous qui regrettassent leur liberté ? — Ne m'interrogez pas sur ma plus grande peine, me dit-elle en rougissant; veuillez croire seulement qu'alors ce ne serait pas ma faute, et que je leur donnerais toutes les consolations qui seraient en ma puissance. Leurs vertus, leur résignation, peuvent les rendre heureuses sans moi; mais elles ne sauraient avoir de peines que je ne les partage. Comme la plus simple religieuse, je n'ai que ma voix pour admettre ou pour refuser celles qui veulent prendre le voile. Lorsqu'une vraie dévotion les détermine, elles ne regrettent rien sur la terre. Mais il est de jeunes novices qu'un excès de ferveur trompe elles-mêmes, et d'autres qui, se fiant à leur courage, renoncent au monde pour des intérêts de famille, et nous le cachent avec soin. Le sort des religieuses qui se repentent est d'autant plus à plaindre que notre état est le seul dans la vie où il

n'y ait jamais de changement ni aucune espérance. »

Comme elle disait ces mots, Adèle revint avec deux ou trois de ses jeunes compagnes. Ni son retour, ni leur gaieté ne purent dissiper la tristesse que m'avaient inspirée les dernières paroles de la supérieure. J'en étais encore affecté lorsqu'elle nous avertit que, le souper des pauvres étant fini, il fallait leur laisser prendre un repos dont ils avaient besoin; et après nous avoir dit adieu, avoir encore embrassé Adèle, qu'elle appelait sa chère fille, elle regagna une grande porte de fer qui sépare l'hôpital de l'intérieur du couvent. Elle y rentra et referma cette porte sur elle avec ce même bruit de verroux, de triple serrure, qui donnait trop d'idée d'une prison. Je pensai à la douleur que devait éprouver cette jeune religieuse quand, chaque jour, ce bruit lui renouvelait le sentiment de son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly, monsieur de Sénange se fit traîner au-devant de nous, et reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui que lui avait causé son absence: « Bonjour, mes enfans, » nous dit-il avec joie. Mon cœur tressaillit en l'entendant nous réunir ainsi, quoique ce fût sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties. Mais quand j'en vins à cette jeune religieuse, j'osai le remercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. « Sans vous, lui dis-je vivement, sans vous, dans six mois, elle aurait été bien malheureuse! — Et malheureuse pour toujours! » me répondit-il.—

Il la regarda avec attendrissement, son visage était serein, mais des larmes tombaient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jeta à genoux devant lui et baisa sa main avec une tendre reconnaissance. « Ma chère enfant, lui dit-il en la pressant contre son cœur, dites-moi que vous ne regrettez pas notre union; je ne veux que votre bonheur; cherchez, demandez-moi tout ce qui pourra y ajouter! » — Tant d'émotions firent mal à ce bon vieillard; il pleurait et tremblait, sans pouvoir parler davantage. Je fis éloigner Adèle, et je donnai à monsieur de Sénange tous les soins que je pus imaginer; mais il fallut le porter dans son lit. Lorsqu'il fut un peu calmé, il s'endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impossible de trouver le repos. J'ai lu, je me suis promené; je vous écris depuis trois heures, il en est cinq, et le sommeil est encore bien loin. Cependant, je suis tranquille, satisfait, sans remords. Je ne me crois plus obligé de fuir; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il possible que mon cœur éprouvât jamais un sentiment dont cet excellent homme eût à se plaindre?

LETTRE XXIV. — Neuilly, ce 1er septembre, 2 heures après-midi.

Vous, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres: j'aime, j'estime

tout ce qui m'environne ; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens. Que faut-il de plus pour être heureux?

Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la supérieure pour lui demander la permission d'augmenter la fondation de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours, et le quatrième ils sont obligés de quitter cette maison : c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme assez considérable pour que l'on puisse leur donner de quoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir pour l'asile qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaissance peut-être plus vive encore pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, et dont il jouit, que lorsqu'il partage le même bienfait avec beaucoup d'autres ; car alors, il croit seulement que c'est un devoir qui a été rempli.

J'ai prié l'abbesse de donner cette aumône au nom d'*Adèle de Joyeuse*, pour qu'on la bénît et qu'on priât pour son bonheur. Quoique j'aime monsieur de Sénange, j'ai eu plus de plaisir à employer le nom de famille d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement : parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie? je tremble que le cours de sa vie n'en soit pas exempt, et je voudrais qu'il me fût possible de supporter toutes celles qui lui sont réservées.

— S'attendrit-on sur la maladie, sur la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le temps? je frémis pour Adèle; sa fraîcheur, sa jeunesse ne me rassurent plus assez. Et si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon cœur s'émeut; je forme le vœu sincère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné! — Enfin, je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle.

Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent je suis descendu chez monsieur de Sénange. J'avais sans doute cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions, car il a été le premier à le remarquer et à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison. Sans vouloir la donner, je suis convenu qu'il y en avait une qui touchait mon cœur. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusait fort le bon vieillard; mais elle est restée confondue de me voir rire, de m'entendre la prier de me féliciter, et l'assurer en même temps que non-seulement je n'avais vu personne, mais que je n'avais reçu aucune lettre. — Alors, feignant d'être effrayée, elle m'a dit que mes accès de tristesse et de gaieté avaient des symptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle se moquait de moi, et me paraissait charmante; sa bonne humeur ajoutait encore à la mienne.

Comme le déjeûner a duré trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet de chambre a eu le temps de revenir avec la réponse de la supérieure, qu'il m'a

remise sans me dire de quelle part. — C'est pour le coup que la curiosité d'Adèle a été à son comble; mais voulant continuer ce badinage, j'ai mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence. Enfin, cette plaisanterie s'est prolongée sans perdre de sa grâce. Mais, mon cher Henri, malgré votre goût pour les détails, je m'arrête. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne serez point triste, de mauvaise humeur, et si notre gaieté ne provoquera pas votre sourire dédaigneux? — Du reste, j'étais si disposé à m'amuser, que monsieur de Sénange a été obligé de nous avertir plus d'une fois qu'ayant du monde à dîner, Adèle aurait à peine le temps de faire sa toilette.

LETTRE XXV. — Neuilly, ce 2 septembre.

Notre journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le salon, Adèle courut au-devant de moi et me dit tout bas de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire, une personne qui ne parle point sans placer trois mots presque synonymes l'un après l'autre: Toujours trois, me dit-elle, jamais plus, jamais moins; et se rapprochant d'un homme jeune encore, qui avait l'air froid, même un peu sauvage, et dont tous les mouvemens étaient lents et toutes les expressions exagérées, elle me le présenta comme un parent de monsieur de Sénange.

— « Monsieur, me dit-il, vous pouvez compter sur ma considération, ma déférence et mes égards. » — Je m'assis près de lui, Adèle me demanda si enfin j'avais lu cette lettre que j'avais reçue avec tant de mystère. Ce monsieur s'empressa d'assurer que j'étais certainement trop poli, gracieux et civil pour ne pas prévenir ses désirs. — Je lui répondis que les Anglais n'étaient pas si galans. — Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse!* lui demandai-je avec étonnement. — Monsieur, me répondit-il, nous appelons souvent rudesse, et sûrement mal à propos, leur vérité, leur franchise et leur loyauté. »

Adèle riait aux éclats, et jusqu'au point de m'embarrasser; mais au lieu de s'apercevoir qu'elle se moquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement et sa joie admirables. Enfin on avertit qu'on avait servi; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, et s'en occupa tout le dîner. Elle avait pourtant assez de peine à le faire causer, car il est extrêmement sérieux; il ne parle presque jamais que lorsqu'on l'interroge, et répond toujours avec la même éloquence. Pendant le repas il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment : ce qu'il préférait était toujours sain, salubre et fortifiant; ce qui lui faisait mal était positivement indigeste, pesant et lourd. Au moment de son départ, Adèle l'engagea à revenir souvent; il l'assura que la gratitude, la reconnaissance et l'inclination l'y portaient, autant que sa

soumission, son respect et son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connaissance, il se retourna vers monsieur de Sénange, et lui dit que le mariage, qui, chez les autres, lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspirait le désir, l'envie et la jalousie. Puis, mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, et de l'autre saluant tout le monde avec un air gracieux, il s'en alla.

Adèle le reconduisit et l'invita encore à revenir bientôt. Je voulus lui parler un peu de cette disposition à la moquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions : je lui en fis quelques reproches ; elle prit alors le même ton que ce monsieur, et me pria de la laisser rire, s'amuser, se divertir, et de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant qu'il ne l'était lui-même. Elle faisait des rires si extravagans que sa gaieté me gagna. En dépit de ma raison je lui abandonnai ce parent qui, malgré ses ridicules, a l'air d'un fort bon homme. — Que je suis devenu faible ! Henri. Autrefois ce persiflage m'aurait été insupportable ; aujourd'hui, non-seulement il m'a diverti malgré moi, mais je l'ai même imité un instant.

Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. A peine fûmes-nous seuls qu'elle me reparla de cette lettre. Après m'être amusé quelques momens à l'impatienter encore, je la lui présentai telle qu'on

me l'avait remise le matin, car je ne sais quelle complaisance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet; nous nous assîmes au bord de la rivière, et nous la lûmes tous deux ensemble. La supérieure me mandait qu'elle avait fait assembler la communauté, que ses religieuses acceptaient avec gratitude la donation que je leur faisais au nom d'Adèle. Sa reconnaissance avait quelque chose de noble et d'affectueux, qui n'était point mêlé de cette exagération dont les gens du monde accompagnent si souvent les éloges qu'ils croient vous devoir. Je présentai aussi à Adèle une copie de la lettre que j'avais écrite à la supérieure. « Pardonnez-moi, lui dis-je vivement, pardonnez-moi d'avoir pris votre nom sans vous le dire. Cette bonne œuvre eût été plus parfaite si vous l'eussiez dirigée; mais je n'ai pas eu le temps de vous consulter. Entraîné par mon cœur, j'ai désiré et aussitôt j'ai voulu que votre nom fût connu et invoqué par les malheureux... Que le pauvre, lui dis-je tendrement, que le pauvre fatigué regarde s'il ne découvre point votre demeure! Qu'il s'empresse d'y arriver, la quitte avec regret, et se retourne souvent en s'en allant pour la revoir encore et vous combler de bénédictions! » — Adèle m'écoutait comme ravie; loin de penser à me faire de froids remercîemens, elle me demanda avec émotion de lui apprendre à faire le bien, à mieux user de sa fortune. Nous promîmes ensemble de ne jamais manquer l'occasion de secourir le malheur, et nous regagnâmes doucement la maison, où nous passâmes le

reste de la soirée, contens l'un de l'autre, occupés de monsieur de Sénange, et désirant également de le rendre heureux.

LETTRE XXVI. — Neuilly, ce 3 septembre.

Ce matin je suis descendu avant huit heures dans le parc; je m'y promenais depuis quelques instans lorsque j'ai vu Adèle ouvrir sa fenêtre. Je me suis avancé, elle m'a fait signe de ne point parler de crainte d'éveiller monsieur de Sénange, dont l'appartement est au-dessous du sien... Henri, que j'aime ce langage par signes! Les mouvemens d'une jeune personne ont tant de grâces, elle fait tant de gestes de trop de peur de n'être pas entendue! Adèle avançait un de ses jolis bras qu'elle baissait sur moi comme pour me fermer la bouche, et elle plaçait en même temps un de ses doigts sur ses lèvres... Pour me dire seulement un mot obligeant, que j'avais l'air de ne pas comprendre, elle finissait par des signes d'amitié... Je lui montrais le ciel qui était azuré, pas un seul nuage; je regardais sa fenêtre, je faisais quelques pas du côté de l'île, lorsque, me retournant encore vers sa fenêtre, je n'ai plus vu Adèle. Alors, quoiqu'elle ne m'ait pas dit un mot, j'ai été l'attendre au bas de l'escalier; elle est arrivée bientôt après, n'ayant qu'un simple déshabillé de mousseline blanche qui marquait bien sa taille; un grand fichu la couvrait: il n'était que posé sans être

attaché. Qu'elle était jolie! Henri; je me suis presque repenti de l'avoir engagée à descendre.

Arrivés au bord de la rivière, elle a bien voulu se confier à mes soins. Nous sommes d'étranges créatures! A peine Adèle a-t-elle été dans cette petite barque, au milieu de l'eau, seule avec moi, que j'ai éprouvé une émotion inexprimable; elle-même s'abandonnait à une douce rêverie. Comment rendre ces impressions vagues et délicieuses, où l'on est assez heureux parce qu'on se voit, parce qu'on est ensemble! Alors un mot, le son même de la voix viendrait vous troubler... Nous ne nous parlions pas; mais je la regardais, et j'étais satisfait! Il n'y avait plus dans l'univers que le ciel, Adèle et moi! et j'avais oublié l'une et l'autre rive!... Ah! que nous devenons enfans dès que nous aimons! Combien de grands plaisirs et de grandes peines naissent des plus petits événemens de la vie! Je la promenai ainsi quelque temps sur cette eau paisible; mais il fallut arriver. Dès qu'elle fut descendue dans son île sa gaieté revint, et son sourire me rendit ma raison. Je rattachai le bateau et nous entrâmes dans les jardins. Les ouvriers n'y étaient pas encore; il n'y avait pas le plus léger bruit. Après quelques momens de silence, nous avons parlé pour la première fois du jour où je l'avais rencontrée aux Champs-Élysées. C'est en même temps que nous avons osé tous deux nous le rappeler. Je l'ai priée de m'apprendre tout ce qui l'avait intéressée avant que je la connusse. Elle s'est assise sur le gazon, m'a permis de me pla-

cer auprès d'elle, et m'a raconté les détails de son enfance, le moment où elle est entrée au couvent, l'oubli, l'indifférence de sa mère qu'elle tâchait d'excuser, les soins, la tendresse des religieuses, enfin sa première entrevue avec monsieur de Sénange, et les visites qu'il lui faisait ensuite. Quand elle ne parlait que d'elle, son récit était court, elle ne disait qu'un mot; mais lorsque ses compagnes entraient pour quelque chose dans ses souvenirs, elle n'oubliait pas la moindre particularité. Les plaisirs de l'enfance sont si vrais, si vifs, que les plus petites circonstances intéressent.

Je veux, mon cher Henri, vous faire aimer une scène d'un parloir de couvent. — « A la seconde visite de monsieur de Sénange, j'étais, m'a dit Adèle, à la fenêtre de la supérieure, lorsque nous le vîmes entrer dans la cour. On retira de son carrosse une quantité énorme de paniers remplis de fruits, de gâteaux et de fleurs : mes compagnes faisaient des cris de joie à la vue de tant de bonnes choses. J'allai au parloir de la supérieure, mais j'y arrivai long-temps avant qu'il eût pu monter l'escalier : je le reçus de mon mieux. On posa tous ces paniers sur une table près de la grille, et je demandai à monsieur de Sénange la permission d'aller chercher mes jeunes amies qui, étant à goûter, prendraient chacune ce qu'elles aimeraient davantage. La supérieure le permit, et je courus les appeler. Elles vinrent toutes, et après avoir fait une révérence bien profonde, bien sérieuse, un peu gauche, elles

s'approchèrent de lui ; mais la vue des paniers fit bientôt disparaître cet air cérémonieux. Comme il était impossible de les faire entrer par la grille, chacune d'elles passait sa main à travers les barreaux, et prenait, comme elle pouvait, les fruits dont elle avait envie. Nous mangeâmes notre goûter avec une gaieté qui amusa beaucoup monsieur de Sénange. Il resta fort long-temps avec nous ; et, quand il s'en alla, nous le priâmes toutes de revenir le plus tôt possible. Il nous demanda, en souriant, ce qui nous plairait le plus, qu'il vînt sans le goûter ou le goûter sans lui ? Ces demoiselles reprirent leur air poli pour l'assurer qu'elles aimaient bien mieux le revoir. — Et vous, Adèle ? me dit-il. Moi, répondis-je gaiement, je regretterais beaucoup l'absent, quel qu'il fût. — Ma franchise le fit rire ; il promit de revenir bientôt et de ne rien séparer.

» Pendant huit jours nous ne parlâmes que de lui. Toutes les pensionnaires auraient voulu l'avoir pour leur père, leur oncle, leur cousin ; mais, s'il faut être vraie, aucune ne pensait qu'on pût l'épouser. Nous nous étions accoutumées bien vite à le regarder comme un ancien ami. Sûrement il me préférait à toutes, car un jour il me demanda si je serais bien aise d'être sa femme ? Je l'assurai que oui, mais sans y faire grande attention. Peu de jours après, ma mère écrivit à la supérieure qu'elle allait me prendre chez elle. Nous étions à la récréation lorsqu'on vint m'annoncer cette triste nouvelle. Ce fut véritablement un malheur général : mes compa-

gnes quittèrent leurs jeux, m'entourèrent, et nous pleurâmes toutes ensemble.

» Le lendemain une vieille femme de chambre de ma mère vint me chercher. Mes regrets étaient si vifs que, quoique ce fût la première fois que je sortisse du couvent, rien ne me frappa. J'étais étouffée par mes sanglots, le visage caché dans mon mouchoir. Je ne sais pas encore quel accident fit renverser notre voiture, car je ne me souviens que du moment où vous vîntes nous secourir. Je n'ai pas oublié l'intérêt que vous me témoignâtes; et le jour où je vous aperçus à l'Opéra, j'éprouvai un plaisir sensible. Quelque chose eût manqué au reste de ma vie, si je ne vous avais jamais retrouvé.

» A peine étais-je dans la chambre de ma mère, qu'elle me dit sèchement de m'asseoir près d'elle et de l'écouter. Je lui trouvai un air sévère qui me fit trembler; il était impossible que la chose qu'elle avait à m'annoncer ne me parût pas douce en comparaison de mes craintes : aussi, lorsqu'elle m'apprit qu'il ne s'agissait que d'épouser monsieur de Sénange, y consentis-je avec joie. Après avoir obtenu cet aveu, elle voulut bien me renvoyer au couvent où je devais rester jusqu'au jour de la célébration.

» En entrant dans la maison, je fis part à la supérieure de mon prochain mariage. Elle me regarda avec des yeux où la pitié était peinte : sa compassion m'effraya; et sans savoir pourquoi, je m'affligeai dès qu'elle parut me plaindre. Ensuite, j'allai dire

à mes compagnes que je devais épouser monsieur de Sénange : elles l'apprirent avec une surprise mêlée de tristesse. Bientôt je partageai cette impression que je leur voyais ; j'étais inquiète, incertaine : et, dans ce moment, on m'aurait rendu un grand service si l'on m'eût assurée que j'étais fort heureuse ou très à plaindre. Cependant, peu à peu, réfléchissant sur les vertus de cet excellent homme, mes amies cessèrent de craindre pour mon avenir.

» Le jour suivant, il m'écrivit une lettre si touchante, dans laquelle il paraissait désirer mon bonheur avec un sentiment si vrai que je sentis renaître toute ma confiance. Je me rappelle encore, avec plaisir, la complaisance qu'il eut pour moi lorsque nos deux familles étaient réunies pour lire mon contrat de mariage. Pendant cette lecture, qui était une affaire si importante, vous serez peut-être étonné d'apprendre que je ne songeais qu'au moyen de faire signer à la supérieure et à mes compagnes l'acte qui disposait de moi. N'osant pas en parler à ma mère, je le demandai tout bas à monsieur de Sénange, et il le proposa, le voulut, comme si c'était lui qui en eût la pensée. La supérieure vint donc avec les pensionnaires ; elles signèrent toutes, en faisant des vœux sincères qui ont été exaucés.

» Lorsque les notaires eurent emporté cet acte, qui m'était devenu précieux par les noms de tout ce que j'avais l'habitude d'aimer, je vis entrer quatre valets de chambre de monsieur de Sénange portant des corbeilles magnifiques remplies des présens de

noces. Les fleurs, les parures, enchantèrent mes compagnes ; les plus beaux bijoux m'étaient offerts : ma mère m'en apprenait la valeur et se chargeait de mes remercîmens. La troisième corbeille renfermait les diamans qu'on admira beaucoup, et dont ma mère me para aussitôt : mais ce qui étonna davantage, fut une paire de bracelets de perles de la plus grande beauté ; ce sont les bracelets, me dit-elle en riant, que je portais le jour où je vous vis à l'Opéra. Mes compagnes furent charmées de me voir si brillante. La quatrième corbeille était pleine de jolies bagatelles ; c'étaient des présens pour chacune d'elles, car monsieur de Sénange n'oubliait rien.

» Mon frère proposa d'en faire une loterie pour le lendemain : cette idée fut adoptée avec joie, et nous nous séparâmes fort contens les uns des autres. La loterie fut tirée, et le hasard, que je dirigeai, donna à chacune de mes compagnes ce qu'elle aurait choisi. J'obtins la permission d'être mariée dans l'église de mon couvent. A très-peu de différence près, toutes mes journées se passèrent ensuite comme celles dont vous avez été témoin. Depuis votre arrivée il y a un intérêt de plus ; et il est vif, je vous assure, car je serais fort étonnée si après moi vous n'étiez pas ce que monsieur de Sénange aime le mieux. »

Elle a terminé son récit par ces mots auxquels j'aurais bien voulu changer quelque chose. — Un jardinier nous a appris qu'il était onze heures. Nous avons couru au bateau : Adèle était inquiète de s'ê-

tre oubliée si long-temps, et ne savait pas trop comment excuser une pareille étourderie, car monsieur de Sénange déjeûne toujours à dix heures précises.

Nous revenions avec cet empressement, ce bruit de la jeunesse qui s'entend de si loin. Adèle a ouvert la porte du salon avec vivacité ; mais elle s'est arrêtée saisie, en y trouvant monsieur de Sénange établi dans son fauteuil ; il paraissait lire. Dès qu'il nous a vus, il a sonné pour que l'on servît le déjeûner. Il a pris son chocolat sans dire un mot ; Adèle n'osait pas lever les yeux, et nous sommes tous restés dans le plus grand silence. Le déjeûner fini, il a repris son livre ; Adèle a apporté son ouvrage près de lui, et je suis remonté dans ma chambre.

Que je suis embarrassé de ma contenance ! L'air froid et sévère de monsieur de Sénange me glace et m'impose au point que, s'il ne me parle pas le premier, il me sera impossible de lui dire une parole. Ah ! cette matinée si douce devait-elle finir par un orage !

LETTRE XXVII. — Ce 3 septembre au soir.

Au lieu de descendre à trois heures comme à mon ordinaire, j'ai patiemment attendu qu'on vînt me chercher pour dîner ; car j'aurais été trop confus de me retrouver peut-être seul avec monsieur de Sénange, craignant qu'il ne fût encore fâché ; mais

dans la salle à manger tout fait diversion. Il n'y a que les gens timides qui sachent combien on est heureux quelquefois d'avoir à dire qu'une soupe est trop chaude, un poulet trop froid ; chaque plat peut devenir un sujet de conversation ; et je ne pouvais guère compter sur mon esprit pour me fournir quelque chose de plus brillant. Mais comme rien n'arrive jamais, ainsi que je le prévois, ou que je le désire, en descendant, les gens m'ont averti qu'on m'attendait pour se mettre à table : j'ai donc été obligé d'entrer dans le salon. Aussitôt qu'Adèle m'a vu, elle s'est levée et a donné le bras à monsieur de Sénange : je me suis rangé sur leur passage ; et lorsqu'ils ont été devant moi, je leur ai fait une profonde révérence... Apparemment que, sans m'en apercevoir, j'avais supprimé depuis long-temps cette grave politesse ; car monsieur de Sénange s'est arrêté avec étonnement, m'a regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, et m'a rendu mon salut d'une manière si affectée qu'Adèle a fait un grand éclat de rire. Il a souri aussi : « Venez, m'a-t-il dit, mais ne la laissez plus s'oublier si long-temps ; elle ne sait pas encore combien le monde est méchant, et vous seriez inexcusable de la rendre l'objet d'une calomnie. » — J'ai voulu lui répondre ; il ne l'a pas permis, et nous sommes allés nous mettre à table. Pendant le repas, il m'a parlé avec encore plus d'amitié qu'à l'ordinaire, a traité Adèle avec plus de considération, lui a demandé souvent son avis, même sur des choses indifférentes ; et regardant ses gens

avec un sérieux presque sévère, que je ne lui avais jamais vu, il m'a prouvé qu'il fallait rappeler leur respect lorsqu'on voulait prévenir leurs malignes observations.

Quoiqu'il soit venu beaucoup de monde après dîner, Adèle a trouvé moyen de m'apprendre que le matin monsieur de Sénange étant resté encore longtemps sans lui parler, cela lui avait fait tant de peine qu'elle s'était mise à pleurer sans rien dire non plus; qu'alors il lui avait demandé ce qui l'affligeait, et qu'elle lui avait répondu qu'elle craignait de l'avoir fâché. — Non, a-t-il repris, mais j'ai été malheureux de voir que vous pouviez m'oublier. — Elle l'a assuré que jamais elle n'avait été plus occupée de lui, et lui a raconté tout ce qu'elle m'avait dit de son mariage, de sa reconnaissance, des pensionnaires, des goûters. « A mesure que je lui parlais, m'a-t-elle dit, la sérénité revenait sur son visage. — Je vous crois, a-t-il répondu; mais ceux qui ne vous connaissent pas auraient pu interpréter bien mal une promenade si longue et à une heure si extraordinaire. — J'ai promis d'être plus attentive, et il n'a plus voulu qu'il en fût question. » — Qu'il est bon! Henri, et quelle humeur j'aurais eue à sa place! Mais ne parlons plus de cet instant de trouble; c'est demain un jour de bonheur et de joie pour cette maison : demain nous célébrons la convalescence de monsieur de Sénange : combien il va jouir de la fête qu'Adèle lui prépare!

———

LETTRE XXVIII. — Ce 4 septembre.

Ah ! jamais, jamais je ne me promettrai aucun plaisir ; et même j'attendrai mes chagrins des choses qui plaisent ou qui réussissent aux autres hommes. — Légère Adèle, comme je vous aimais ! — Au surplus, j'ai moins perdu qu'elle ; c'était sa vie entière que j'espérais rendre heureuse, et sa coquetterie ne me causera que la peine d'un moment. Mais je suis trop agité pour écrire à présent ; demain je vous raconterai tous les détails de cette fête que, pour l'amour d'elle, j'avais si vivement désirée....

LETTRE XXIX. — Ce 5 septembre.

Hier matin, en descendant, je trouvai Adèle dans une galerie que monsieur de Sénange n'occupe que lorsqu'il a beaucoup de monde. Elle l'avait destinée à être la salle du bal : une place particulière, entourée de tous les attributs de la reconnaissance, était réservée pour monsieur de Sénange. Adèle vint au-devant de moi, et, sans me laisser le temps de parler, elle me pria d'aller lui tenir compagnie et surtout d'empêcher qu'il ne la fît demander. Je voulus lui dire combien j'étais heureux du plaisir qu'elle allait avoir ; elle ne m'écouta point. Je commençai deux ou trois phrases qu'elle interrompait toujours, en me disant de m'en aller. Cette vivacité m'impatientait un peu ; cependant, je lui obéis et

j'entrai chez monsieur de Sénange. Il posa son livre, et me dit en riant que son vieux valet de chambre l'avait mis dans le secret; mais qu'il jouerait l'étonnement de son mieux afin de ne rien déranger à la fête. — Nous entendions un bruit horrible de clous, de marteaux, de mouvement de meubles; et il s'amusait beaucoup de la bonne foi avec laquelle Adèle croyait qu'il ne s'apercevait point de tout ce tracas. — A dix heures précises, il me dit d'aller la chercher pour déjeûner; car il faudra être prêt de bonne heure, ajouta-t-il. Je revins avec elle; il eut la complaisance de se dépêcher, et bientôt il nous quitta, en disant assez naturellement qu'il allait passer dans sa chambre.

A peine fut-il sorti du salon, qu'Adèle le fit orner de fleurs, de guirlandes et de lustres. A midi, elle alla faire sa toilette; et, à près de deux heures, elle m'envoya prier de descendre chez monsieur de Sénange. Dès que j'y fus, on vint l'avertir que quelques personnes l'attendaient. Il se leva en me regardant mystérieusement, prit mon bras, et entra dans le salon: il y trouva ses amis qui s'étaient réunis pour l'embrasser et le féliciter sur sa convalescence. Tout le village vint aussitôt, les vieillards, la jeunesse, les enfans; il fut parfait pour tous. — Adèle le conduisit sur une pelouse qui borde la rivière: elle y avait fait placer une grande table, autour de laquelle ces bonnes gens se rangèrent; mais avant de s'asseoir pour dîner, chacun d'eux prit un verre, et but à la santé de leur bon seigneur: à sa

longue santé! s'écria Adèle; à sa longue santé! reprirent-ils tous à la fois.

Lorsqu'ils furent assis, nous revînmes dans la salle à manger; monsieur de Sénange fut fort gai pendant le repas. Nous étions encore au dessert, quand nous entendîmes le bruit d'une voiture, et vîmes paraître madame la duchesse de Mortagne, son fils et ses deux filles. Je reconnus l'aînée; c'était cette jeune pensionnaire, belle et modeste, qu'Adèle préférait à toutes, et dont j'avais été frappé dans les classes du couvent. Elle présenta son frère à son amie, qui le présenta, à son tour, à monsieur de Sénange, en lui disant qu'elle avait prié ses compagnes d'amener chacune un de leurs parens, afin que son bal ne manquât pas de danseurs.

Plusieurs voitures se succédèrent; et avant six heures, quarante jeunes personnes offrirent des fleurs, des vœux, pour le bonheur et la santé de ce bon vieillard: elles chantèrent une ronde faite pour lui; Adèle commençait, et elles répétaient ensuite chaque couplet, toutes ensemble. Ce moment fut fort agréable, mais passa bien vite. Après qu'il les eut remerciées, le bal commença. Elles furent toutes très-gaies: Adèle dit qu'elle désirait ne pas danser, pour s'occuper davantage des autres.

Je n'avais pas l'idée d'un besoin de plaire semblable à celui qu'elle a montré. Jamais on ne la trouvait à la même place: elle parlait à tout le monde; aux mères, pour louer leurs enfans..... aux filles, pour demander ce qui pouvait leur plaire.... aux

jeunes gens, pour les remercier d'être venus.... Réellement, j'étais confondu; elle me paraissait une personne nouvelle. — Elle ne me regarda, ni ne me parla de la journée. J'essayai un moment d'attirer son attention, en me plaçant devant elle, comme elle traversait la salle; mais elle se détourna, et alla causer avec monsieur de Mortagne, dont la danse brillante fixait les regards de tout le monde. J'entendis Adèle le plaisanter sur ses succès. — Il la pria de danser avec lui : et elle qui, dès le commencement du bal, n'avait pas voulu danser, pour mieux faire les honneurs de sa maison; elle qui avait refusé tous les autres hommes, après s'être très-peu fait prier, l'accepta pour une contre-danse! — Il faut être vrai, Henri, ils avaient l'air bien supérieurs aux autres. On fit un cercle autour d'eux pour les voir et les applaudir. Adèle, enivrée d'hommages, voulut danser encore, et toujours avec monsieur de Mortagne. Se reposait-elle un instant? il s'asseyait près de sa chaise. — Désirait-elle quelques rafraîchissemens? il courait les lui chercher. — Parlait-on d'une danse nouvelle? il était trop heureux de la suivre ou de la conduire. — Enfin, ils ne se quittèrent plus.... Il jouait avec son éventail, tenait un de ses gants qu'elle avait ôtés, et elle riait de ses folies. — Son bouquet tomba, il le ramassa, le mit dans sa poche, et elle le lui laissa. Je n'ai jamais vu de coquetterie si vive de part et d'autre.

A onze heures, les fenêtres du jardin s'ouvrirent, et l'on aperçut une très-belle illumination. Partout

étaient les chiffres de monsieur de Sénange, partout des allégories à la reconnaissance ; et Adèle ne pensa seulement pas à les lui faire remarquer.... Entraînée par mesdemoiselles de Mortagne et leur frère, elle courait dans les jardins. Je ne la suivis point ; car je puis être tourmenté, mais je ne m'abaisserai jamais jusqu'à être importun.

Monsieur de Sénange, craignant l'air du soir, n'osa pas se promener, et resta avec moi. Bientôt nous entendîmes sur la rivière une musique charmante ; et les vifs applaudissemens de toute cette jeunesse nous firent juger combien Adèle était contente d'elle-même. Vers minuit on commença à rentrer. Madame de Mortagne revint, et pria monsieur de Sénange de faire appeler ses enfans : après bien des cris et des courses inutiles, ils arrivèrent avec Adèle. Monsieur de Mortagne, en la quittant, lui demanda la permission de venir lui faire sa cour.... Elle lui répondit qu'elle serait très-aise de le voir, sans se rappeler qu'elle m'avait fait défendre sa porte long-temps, sous le prétexte que sa mère lui avait recommandé de ne recevoir personne pendant son absence. Elle embrassa ses sœurs avec plus de tendresse qu'elle n'avait fait aucune de ses compagnes.

Lorsqu'elles furent toutes parties, monsieur de Sénange remercia sa femme avec une bonté que je trouvai presque ridicule ; car si elle avait imaginé cette fête pour lui, au moins l'avait-elle bientôt oublié pour en jouir elle-même. — Comme elle

montait dans sa chambre, elle daigna s'apercevoir que j'étais déjà au haut de l'escalier, et elle me dit assez légèrement : « Bonsoir, Mylord! — Vous auriez pu me dire bonjour, lui répondis-je froidement. — Pourquoi donc? — Parce que vous ne m'avez pas vu de la journée. — Vous voulez dire parce que je ne vous ai pas remarqué, reprit-elle avec ironie. » — Je ne lui laissai pas le plaisir de se moquer de moi davantage, et je gagnai le corridor qui conduit à mon appartement. Au détour de l'escalier, je vis qu'elle était restée sur la même marche où elle m'avait parlé, et me suivait des yeux; elle croyait peut-être que je m'arrêterais un instant, mais je rentrai tout de suite dans ma chambre. — Je vous avais bien dit, Henri, qu'elle était coquette; cependant, j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de l'être à cet excès. Certes je ne suis point jaloux, car je voudrais pouvoir l'excuser : je voudrais même me persuader qu'un sentiment de préférence l'entraînait vers ce jeune homme; alors du moins elle pourrait m'intéresser encore!.... Mais elle le voyait pour la première fois!... Que dis-je, pour la première fois? Peut-être l'a-t-elle connu au couvent lorsqu'il y venait voir ses sœurs. Elle ne l'a jamais nommé, de crainte de se laisser pénétrer. Qui sait si cette fête n'a pas été imaginée pour l'introduire dans la maison? Et voilà cette sincérité que j'adorais, et qui n'était qu'un raffinement de coquetterie! — Ah! sans les égards que je dois à monsieur de Sénange, je serais parti cette nuit même, et elle ne m'aurait jamais

revu; mais je ne resterai pas long-temps, je vous assure : demain je remettrai son portrait, que j'ai eu la faiblesse de garder jusqu'à présent.

LETTRE XXX. — Même jour.

Je n'ai à me plaindre de personne ; Adèle même n'a point de tort avec moi. Ce n'est pas elle qui a cherché à m'aveugler ; c'est moi, insensé ! qui prenais plaisir à l'embellir, à la parer de toutes les qualités que je lui désirais, à me persuader que les défauts que je lui connaissais n'existaient plus, parce qu'ils n'avaient plus l'occasion de se montrer.... Elle ne se donnait pas la peine de paraître bien ; elle ne faisait que suivre ses premiers mouvemens, et il y avait plus de bonheur que de réflexion dans sa conduite. — Il m'aurait été trop pénible de la revoir ce matin ; j'ai fait dire qu'ayant été incommodé, je ne descendrais pas pour le déjeûner : mais j'entends du bruit dans le corridor :.... c'est la marche de monsieur de Sénange.... la voix d'Adèle.... On frappe à ma porte.... ah ! vient-elle jouir de ma peine ? . . . .

Ce sont eux, Henri, qui, inquiets de ce que je ne descendais point, sont venus voir si je n'étais pas plus malade qu'on ne le leur avait dit. Monsieur de Sénange, appuyé sur le bras d'Adèle, est entré en me disant qu'en bons maîtres de maison, ils désiraient savoir si je n'avais besoin de rien ?... Il s'est assis près de moi, et m'a questionné avec beaucoup

d'intérêt sur ma santé. Pendant ce temps, Adèle est restée debout, sans parler, précisément comme si elle ne fût venue que pour le conduire. Elle était pâle ; elle n'a pas levé les yeux.... j'étais assez faible pour souffrir de son embarras. Je sais qu'en France les femmes se permettent d'entrer dans la chambre d'un homme qui se trouve malade chez elles à la campagne ; mais le souvenir de nos usages donnait à la visite d'Adèle un charme qui me troublait malgré moi. Que je voudrais que cette maudite fête n'eût jamais eu lieu !.... Elle ne m'a rien dit ; seulement, en s'en allant, elle m'a demandé si je descendrais dîner ? — Je lui ai répondu que je serais dans le salon à trois heures.

Depuis que je l'ai revue, Henri, je me sens plus calme ; j'avais tort de craindre sa présence, je ne l'aime plus.... mais je sens un vide que rien ne peut remplir. Adèle occupait toute ma pensée, était l'unique objet de tous mes vœux ;... ce qui m'entoure m'est devenu étranger.... Adèle n'est plus Adèle.... Il me semble aussi que monsieur de Sénange n'est plus le même.... et moi !... moi !... que ferai-je de moi ?...

LETTRE XXXI. — Même jour.

Comment oser l'avouer ? j'ai trouvé qu'elle avait raison, que j'étais trop heureux : je vous assure que j'ai été injuste ; écoutez-moi. — A trois heures, je suis descendu dans le salon, ainsi que je l'avais

promis. Adèle travaillait ; elle ne m'a pas regardé ; j'ai cru apercevoir qu'elle pleurait. Ne me sentant plus la force de lui faire aucun reproche, je me suis éloigné, et j'ai été prendre, le plus indifféremment que j'ai pu, un livre à l'autre bout de la chambre. Elle continuait son ouvrage sans lever les yeux : bientôt j'ai vu de grosses larmes tomber sur son métier : toutes mes résolutions m'ont abandonné ; je me suis rapproché, et, entraîné malgré moi, « Adèle, lui ai-je dit, je n'existais que pour vous ! daigneriez-vous partager une si tendre affection ? pouvez-vous seulement la comprendre ? » — Elle a levé ses yeux au ciel : nous avons entendu le pas de monsieur de Sénange ; j'ai été reprendre mon livre.

Peu de temps après nous avons passé dans la salle à manger : j'ai essayé d'amuser monsieur de Sénange, mais il y avait trop d'efforts dans ma gaieté pour pouvoir y réussir. Adèle n'a pas dit un mot. En sortant de table je l'ai priée tout bas de m'écouter un instant avant la fin du jour : elle l'a promis par un signe de tête. Selon notre usage, j'ai joué aux échecs avec monsieur de Sénange ; il m'a gagné, ce qui lui arrive rarement.

A six heures, il est venu du monde : Adèle a proposé une promenade générale : elle l'a suivie quelque temps ; mais peu à peu elle a ralenti sa marche, et nous nous sommes trouvés seuls, assez loin de la société. J'avais mille questions à lui faire, et cependant j'étais si troublé, qu'il ne m'en venait

aucune. Enfin, je lui ai demandé si elle connaissait monsieur de Mortagne avant le bal : elle m'a assuré que non. « Monsieur de Mortagne, m'a-t-elle dit, est un parent très-éloigné de ma mère, et le chef de sa maison. Quoiqu'elle l'ait toujours recherché avec soin, elle n'a jamais permis que je le visse au couvent : depuis que j'en suis sortie, vous savez dans quelle solitude j'ai vécu. J'aime beaucoup ses sœurs; mais monsieur de Mortagne, je ne le connais pas. — Pourquoi donc avez-vous été si coquette avec lui? — Qu'appelez-vous coquette, m'a-t-elle demandé avec son ingénuité ordinaire?—Comment! me suis-je écrié, vous ne le savez pas? c'est involontairement que vous l'avez si bien traité! » — Elle m'a répondu qu'elle ne savait ni la faute qu'elle avait commise, ni ce qui m'avait fâché. « Dans le commencement du bal, m'a-t-elle dit, vous regardant comme de la maison, j'ai cru qu'il était mieux de s'occuper des autres : à la fin, la gaieté de mes compagnes m'a gagnée; tout le monde me priait de danser; j'en avais bien envie : monsieur de Mortagne danse mieux que personne, et je l'ai préféré. » — Mais il tenait vos gants; il a gardé votre bouquet! — « J'ai trouvé très-singulier, très-ridicule, qu'il y attachât du prix; et je les lui ai laissés, parce que je n'y en mettais aucun. — Vous ne savez donc pas, Adèle, que ce sont des faveurs que je n'aurais jamais pris la liberté de vous demander; et si quelquefois j'ai gardé les fleurs que vous aviez portées, au moins n'ai-je pas osé vous le dire. — Pourquoi? m'a-t-elle

répondu avec tristesse, cela m'aurait appris à n'en laisser jamais à d'autres. » — A ces mots, Henri, j'ai tout oublié : je lui ai juré de lui consacrer ma vie. — La plus tendre reconnaissance s'est peinte dans ses yeux ; elle me remerciait d'un air étonné, et comme si j'eusse été trop bon de l'aimer autant. — Quelle ravissante simplicité ! Bientôt toute la compagnie nous a rejoints ; il a fallu la suivre.

Le reste du jour, toutes les expressions innocentes, délicates, dont Adèle s'était servie, sont revenues à mon esprit, quelquefois encore avec un sentiment d'inquiétude que je me reprochais. Je suis heureux : je me le dis, je me le répète ; maintenant, je suis obligé de me le répéter, pour en être sûr. Combien on devrait craindre de blesser une âme tendre ! elle peut guérir ; mais qu'un rien vienne la toucher, si elle ne souffre pas, elle sent au moins qu'elle a souffert. Je suis heureux ; et pourtant une voix secrète me dit que je ne pourrais pas voir une fête, un bal, sans une sorte de peine ; le son d'un violon me ferait mal. Ah ! mon bonheur ne dépend plus de moi.

Ce soir, mon valet de chambre m'a remis une lettre qu'il m'a dit avoir été apportée avec mystère, et qui m'oblige d'aller à Paris dans l'instant. Une femme très-malheureuse, dont je vous ai déjà parlé, implore mon secours : sans doute elle a vu combien elle m'inspirait de pitié. Je ne puis trouver le moment d'apprendre à Adèle la raison qui me force à m'éloigner. Je n'ose pas lui écrire non plus ; car

cela pourrait paraître extraordinaire.... mais je ne serai qu'un jour loin d'elle.... cependant, si cette courte absence, surtout au moment de notre explication, allait lui déplaire!... Oh! non.... elle ne saurait soupçonner un cœur comme le mien.

LETTRE XXXII. — Paris, ce 6 septembre.

Voici la lettre qui m'a fait partir si brusquement; jugez, Henri, si je pouvais m'en dispenser.

Copie de la lettre de la sœur Eugénie, religieuse au couvent où Adèle a été élevée.

« C'est moi, Mylord, qui ose m'adresser à vous; c'est cette jeune religieuse qui faisait la prière le jour que vous vîntes voir le service des pauvres, au couvent de Sainte-Anastasie. Il me parut alors que vous deviniez la douleur dont j'étais accablée. J'aperçus dans vos regards un sentiment de compassion qui adoucit un peu mes profonds chagrins; je bénis votre bonté; je vous dus un bien incalculable pour les malheureux, celui de cesser un moment de penser à moi! celui plus grand encore d'oser prier le ciel pour vous, Mylord, qui, peut-être, n'avez aucun désir à former. Hélas! depuis long-temps, j'ai cessé d'invoquer Dieu pour moi-même; pour moi, qui l'offense sans cesse, qui, tour à tour, gémissant sur mon état, ou succombant sous le poids des remords, vis dans le désespoir du sacrifice que j'ai fait à la vanité. Mais, permettez-moi de chercher à

m'excuser à vos yeux ; pardonnez, si j'ose vous occuper un instant de moi, et vous parler des peines qui m'ont poursuivie depuis que je suis au monde.

» J'avais huit ans, lorsque ma mère mourut ; je la pleurai alors avec toute la douleur qu'un enfant peut éprouver ; mais je ne sentis véritablement l'étendue de la perte que j'avais faite, qu'après que l'âge m'eut appris à comparer, et que le bonheur de mes compagnes m'eut en quelque sorte donné la mesure de ma propre infortune. Alors il me sembla que ma mère m'était enlevée une seconde fois : je lui donnai de nouvelles larmes, et je repris un deuil que je ne quitterai jamais.

» Depuis, toutes les années de ma jeunesse ont été marquées par l'adversité. Mon père mourut de chagrin, à la suite d'une banqueroute qui lui enlevait tout son bien. Un seul de ses amis me conserva de l'intérêt ; je le perdis avant qu'il eût pu assurer mon sort. Il ne me restait plus que quelques parens éloignés ; les religieuses leur écrivirent. Les uns refusèrent de se charger de moi ; d'autres ne répondirent même pas : enfin, Mylord, que vous dirai-je ? je me vis à dix-sept ans sans amis, sans famille, sans protecteurs, à la veille d'éprouver toutes les horreurs de la plus affreuse pauvreté.

» On avait cru soigner beaucoup mon éducation, en m'apprenant à chanter, à danser ; mais je ne savais exactement rien faire d'utile : d'ailleurs j'aurais rougi alors de travailler pour gagner ma vie, et

j'étais encore plus humiliée qu'affligée de ma misère. Les religieuses seules m'avaient témoigné quelque pitié : leur retraite me parut une ressource contre les malheurs qui m'attendaient. Elles s'engagèrent à me recevoir sans dot, si je pouvais supporter les austérités de la maison. L'effroi de me trouver sans asile, si elles ne m'admettaient pas, me donna une exactitude à suivre la règle, qu'elles prirent pour de la ferveur. Tout entière à cette crainte, je passai l'année d'épreuve, sans considérer une seule fois l'étendue de l'engagement que j'allais contracter. Je n'avais devant les yeux que le malheur et l'humiliation où je serais plongée, si elles me rejetaient dans le monde. Mais, comme celui qui tombe et meurt en arrivant au but, le jour même que je prononçai mes vœux fut le premier instant où les plus tristes réflexions vinrent me saisir. Le soir, en rentrant dans ma cellule, je pensai avec terreur que je n'en sortirais que pour mourir. Je la regardai pour la première fois. Imaginez, Mylord, un petit réduit de huit pieds carrés, une seule chaise de paille, un lit de serge verte, en forme de tombeau, un prie-dieu, au-dessus duquel était une image représentant la mort et tous ses attributs. Voilà ce qui m'était donné pour le reste de ma vie!.... Je regardai encore la petitesse de cette chambre; et, involontairement, j'en fis le tour à petits pas, me pressant contre le mur, comme si j'eusse pu agrandir l'espace, ou que ce mur dût fléchir sous mes faibles efforts : je me retrouvai bientôt devant cette image,

qui m'annonçait ma propre destruction. En l'examinant plus attentivement, j'aperçus qu'on y avait écrit une sentence de Massillon : je pris ma lampe, et je lus que le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau. Ces idées m'accablaient ; je retombai sur ma chaise. Reprenant ensuite quelques forces, je m'approchai encore de ce tableau ; je le détachai pour le considérer de plus près. Mais comme il suffit, je crois, d'être malheureux, pour que rien de ce qui doit déchirer l'âme n'échappe à l'attention, après avoir lu, regardé, relu, je le retournai machinalement, et ce fut pour voir ces paroles de Pascal, écrites d'une main tremblante * : Si l'éternité existe, c'est bien peu que le sacrifice de notre vie pour l'obtenir ; et si elle n'existe pas, quelques années de douleur ne sont rien.... Ce doute sur l'éternité, ma seule espérance ; ce doute qui ne s'était jamais offert à moi, m'épouvanta ; je me jetai à genoux. Je ne regrettais pas ce monde que j'avais quitté, et qui m'effrayait encore ; mais les vœux éternels que je venais de prononcer me firent frémir. Je versais des larmes, sans pouvoir dire ce que j'avais ; je me désolais, sans former aucun souhait ; je ne sentais qu'un mortel abattement, dont je ne sortais que par des sanglots prêts à m'étouffer. Enfin, je fus

* Lorsqu'une religieuse meurt, sa cellule, ainsi que tout ce qui lui a appartenu, passe à la nouvelle postulante ; ces paroles avaient été probablement écrites par la dernière qui avait occupé cette chambre.

rendue à moi-même par le son de la cloche qui nous appelait à l'église ; je m'y traînai. Ma voix qui, jusque-là, s'était fait entendre par dessus celle de toutes mes compagnes, ma voix était éteinte : j'étais debout, assise comme elles, suivant tous leurs mouvemens, sans savoir ce que je faisais. Après l'office, les religieuses se mirent à genoux, pour faire chacune tout bas une prière particulière à sa dévotion. Je me prosternai aussi. A cette même place, où, la veille encore, j'avais invoqué le ciel avec tant de confiance, je joignis mes mains avec ardeur ; et, baignée de larmes, je m'humiliai devant Dieu ; je lui demandai, je le suppliai, de détruire en moi le sentiment et la réflexion. Je sortis de l'église avec mes compagnes ; et, pendant quelques jours, je fus un peu plus tranquille : mais je n'étais plus la même ; tout m'était devenu insupportable.

» La supérieure, dont la bonté est celle d'un ange, lisait dans mon âme. J'en jugeais aux consolations qu'elle me donnait ; car jamais un reproche n'est sorti de sa bouche : jamais non plus elle n'a voulu entendre mes douleurs. Un jour que, seule avec elle je me mis à fondre en larmes, les siennes coulèrent aussi : « Pleurez, mon enfant, me dit-elle, pleurez ; mais ne me parlez point. En voulant exciter la compassion des autres, on s'attendrit soi-même : on passe en revue tous ses maux ; et s'il est quelque circonstance qui nous ait échappé, on la retrouve, et elle nous blesse long-temps. D'ailleurs, vous vous révolteriez si, désirant vous donner du courage, je

m'efforçais de vous persuader que vous êtes moins à plaindre. Votre faiblesse s'autoriserait de ma pitié, pour se laisser aller au désespoir ; et vous imagineriez peut-être qu'il n'est point d'exemple d'un malheur semblable au vôtre.... Combien vous vous tromperiez!... Interdisez-vous donc la plainte, ma chère enfant : mais soyez avec moi sans cesse ; et, puissiez-vous faire usage de ma raison et de la vôtre ! »

» Depuis cet instant je ne la quittai plus. Souvent je me désolais, et elle ne paraissait y faire attention que pour essayer de me distraire. Quelquefois je riais jusqu'à la folie ; alors elle me regardait avec compassion, mais sans me montrer jamais ni impatience ni humeur. — Le croiriez-vous, Mylord ! son inaltérable douceur me fatigua ; combien il fallait que le malheur m'eût aigrie ! Bientôt, loin de la chercher, je l'évitai ; je m'enfonçai dans ma cellule pour être seule : et là, je pensais sans cesse à cet état où l'on ne conserve de la vie que les tourmens ; où tous les jours, toutes les heures de chaque jour se ressemblent ; à cet état qui serait la mort si l'on pouvait y trouver le calme. Ma santé dépérissait ; j'allais succomber, lorsqu'un jour, que la supérieure était venue me retrouver dans ma chambre, on accourut l'avertir que tout un pan du mur du jardin était tombé. Elle y alla ; je la suivis : la brèche était considérable ; et je ne saurais vous rendre le sentiment de joie que j'éprouvai en revoyant le monde une seconde fois. A cet instant, je ne me

sentis plus ; je riais, je pleurais tout ensemble. Les religieuses arrivèrent successivement ; la supérieure, pour leur cacher mon trouble, me renvoya. Le lendemain, dès cinq heures du matin, j'étais dans le jardin ; cette brèche donnait dans les champs et me laissait apercevoir un vaste horizon. Je contemplai le lever du soleil avec ravissement. La petitesse de notre jardin, la hauteur de ses murs, nous empêchent de jouir de ce beau spectacle. Je me mis à genoux ; mon cœur m'échappa, comme malgré moi ; et, dans ce moment d'émotion, je fis une courte prière avec ma première ferveur. Ce jour je retournai à l'église, je chantai l'office et j'y trouvai même une sorte de plaisir.

» La faiblesse de ma santé me laissait une liberté dont les religieuses ne jouissent que lorsqu'elles sont malades. J'en profitais pour ne plus quitter le jardin, mais sans oser franchir la ligne où le mur avait marqué la clôture ; car, dès que la possibilité de sortir se fut offerte, les malheurs qui m'attendaient dans le monde se présentèrent à mon esprit plus fortement que jamais. — Je restais des jours entiers sur un banc qui est en face de cette brèche, souvent sans me rappeler le soir une seule des réflexions qui m'avaient fait tant souffrir. — La supérieure fit venir les ouvriers ; l'architecte décida qu'il fallait abattre encore une portion de ce mur avant de le réparer. Chaque coup de marteau, chaque pierre qu'on emportait, me donnait un mouvement de joie ; il semblait que la paix rentrât dans mon âme à mesure

que l'espace s'étendait. Mais bientôt ils atteignirent l'endroit où ils devaient s'arrêter. Rien ne pourrait vous peindre le saisissement que j'éprouvai, lorsqu'un matin, venant comme à l'ordinaire pour m'établir sur ce banc, j'aperçus qu'il y avait une pierre de plus que la veille : on commençait à rebâtir!... Je jetai un cri d'effroi, et cachant ma tête dans mes mains, je courus vers ma cellule comme si la mort m'eût poursuivie : j'y restai jusqu'au soir, anéantie par la douleur. Ce même jour vous entrâtes dans le monastère avec madame de Sénange; je ne le sus qu'à l'heure du service des pauvres, seul devoir auquel je n'avais jamais manqué. Votre regard, votre pitié, seront toujours présens à mon cœur. Le lendemain, la supérieure m'apprit par quel hasard vous aviez eu la curiosité de voir notre maison. Elle me parla avec attendrissement de votre extrême bonté, de cette bonté qui va au-devant de tous les infortunés, et qui les secourt d'abord sans s'informer s'ils ont raison de se plaindre. Avec quelle reconnaissance elle me parla aussi de la donation que vous veniez de faire à notre hôpital! Vous avez vu ces malheureux un moment, et vos bienfaits les suivront par delà votre existence..... Ah! j'ose vous en remercier, moi, que le malheur unit, attache à tout ce qui souffre!

» Les jours suivans, je retournai au jardin; je m'y traînais lentement, comme on marche au supplice; je crois qu'une force surnaturelle m'y conduisait.... Ce mur s'élevait avec une rapidité qui me

désespérait. Quelquefois ne pouvant plus supporter l'activité des ouvriers, je fermais les yeux et restais là absorbée dans mes vagues et sombres rêveries. En me réveillant de cette espèce de sommeil, leur travail me paraissait doublé; je m'éloignais, mais sans être plus tranquille. Absente, présente, jour et nuit, à toute heure, je voyais ce mur, éternellement ce mur, qui s'avançait pour refermer mon tombeau. Je ne priais plus, car je n'osais rien demander. Alors Dieu, oui, Dieu, sans doute, rejetant un sacrifice profané par les motifs humains qui m'avaient décidée, Dieu m'inspira de m'adresser à vous. J'espérai dans votre bonté si compatissante. Cependant, la première fois que la pensée de manquer à mes vœux se présenta, je la repoussai avec horreur; mais hier, le mur était presque achevé!.... encore un instant et votre pitié même ne pourrait plus me secourir... Arrachez-moi d'ici, Mylord, arrachez-moi d'ici. Demain, à la pointe du jour, je me trouverai sur ce mur; les décombres m'aideront à monter : si vous daignez vous y rendre, je vous devrai plus que la vie. Mylord, ne rejetez pas ma prière; au nom de tout le bonheur que vous devez attendre, des peines que vous pouvez craindre, ayez pitiez de moi.

» Sœur Eugénie. »

P.-S. « Mylord, je n'abuserai point de votre bienfaisance; je refuserais la fortune s'il fallait avec elle vivre dans l'oisiveté. Placez-moi dans une ferme, donnez-moi des travaux pénibles, un désert où je

puisse au moins fatiguer mon inquiétude. Mylord, songez que vous pouvez prononcer mon malheur éternel. »

Il était près de onze heures lorsque je reçus cette lettre ; n'ayant pas le temps d'envoyer chercher des chevaux à Paris, je me fis mener par un des cochers de monsieur de Sénange : un peu d'argent me répondit de son zèle et de sa discrétion. Je montai en voiture avec mon fidèle John ; nous fûmes bientôt arrivés. Je reconnus facilement la portion de mur qui venait d'être bâtie ; cette pauvre religieuse n'y était pas encore. Nous eûmes le temps de rassembler des pierres pour nous approcher de la hauteur de cette brèche. Je commençais à craindre qu'elle n'eût rencontré quelqu'obstacle, lorsque je la vis paraître ; elle se laissa glisser doucement, et nous la reçûmes sans qu'elle se fût fait aucun mal. Épuisée par la violence de tous les sentimens qu'elle venait d'éprouver, elle s'évanouit. Nous la portâmes dans la voiture que je fis partir bien vite. L'agitation et le bruit la rappelèrent à la vie ; et ce fut par une abondance de larmes qu'elle manifesta sa joie, lorsque je lui dis « qu'elle était libre et que l'honneur et le respect veilleraient sur son asile. »

Nous arrivâmes à l'hôtel garni où j'ai conservé mon appartement. Elle s'était enveloppée avec tant de soin qu'on ne pouvait deviner son état de religieuse. Je lui parlais avec les égards les plus respectueux pour prévenir la première pensée qui aurait pu naître dans l'esprit des gens de la maison. Son

visage était pâle ; ses grands yeux noirs, presqu'éteints, suivaient sans intérêt les personnes qui marchaient dans la chambre. Je m'aperçus bientôt que son abattement, cet air résigné de la vertu souffrante, intéressaient l'hôtesse ; j'en profitai pour lui recommander de ne pas la quitter un instant ; et, me rapprochant d'Eugénie, je lui fis sentir combien il serait dangereux que cette femme pénétrât son secret. Je pensais bien qu'elle ne le dirait pas, car je la savais sensible et bonne ; mais je croyais qu'en forçant ainsi Eugénie à dissimuler sa peine, elle la sentirait moins vivement... Mon cher Henri, on fait bien des découvertes dans le cœur humain lorsqu'on a un véritable désir de porter du soulagement aux âmes malheureuses. Combien une sensibilité délicate aperçoit de moyens au-delà de cette pitié ordinaire, qui ne sait plaindre que les maux du corps ou les revers de la fortune ! — La crainte de parler, l'envie de laisser dormir sa garde, la fatigue, auront contribué à faire assoupir quelques momens ma pauvre religieuse.

Ce matin, elle s'est rendue dans le salon dès qu'elle a su que je l'y attendais. J'ai cherché les choses les plus rassurantes et les plus douces à lui dire : je lui ai présenté les soins que je lui rendais comme un devoir ; c'était son frère, un ancien ami, qui était auprès d'elle. Je suis parvenu à éloigner ainsi toutes les expressions de la reconnaissance, et nous n'avons plus parlé de son départ pour l'Angleterre, de son établissement, quand elle y serait, que comme d'af-

faires qui nous étaient communes. Nous avons été d'avis qu'il fallait partir sur-le-champ pour être certain d'échapper à toutes les poursuites ; quoique j'espère que l'esprit et la bonté de la supérieure l'engageront à ne commencer les démarches auxquelles sa place l'oblige, que lorsqu'elle sera bien sûre de leur inutilité. John, à qui je puis me fier, la conduira chez le docteur Morris, chapelain de ma terre. Elle trouvera dans sa respectable famille, sinon de grands plaisirs, au moins la tranquillité ; et elle a tellement souffert que la tranquillité sera pour elle le bonheur.

Adieu, je vais retrouver Adèle ; j'y vais plus satisfait encore qu'à mon ordinaire ; car j'ai à moi une bonne action de plus.

LETTRE XXXIII. — Neuilly, ce 7 septembre.

Adèle est malade ; elle a refusé de me voir. Cependant, monsieur de Sénange est calme ; il m'a dit, d'un air assez indifférent, qu'on ne savait pas encore ce qu'elle avait, mais que ce ne serait vraisemblablement rien. — Rien ! et elle ne veut pas me recevoir... Les gens vont dans la maison comme à l'ordinaire... Je ne vois point entrer de médecin. Il me semble qu'il y a là une négligence qui ne s'accorde point avec l'intérêt que monsieur de Sénange a pour elle. Est-ce ainsi que l'on aime lorsqu'on est vieux ? Ah ! j'espère que je mourrai jeune... J'éprouve une agitation que personne ne partage, dont personne

n'a pitié. Il ne m'est pas permis de savoir comment elle est ; j'étonne quand je demande trop souvent de ses nouvelles : ils la laisseront mourir !... Je viens de passer devant sa chambre, je suis resté longtemps contre sa porte, je n'ai entendu aucun mouvement ; peut-être qu'elle se trouvait mal.... Mais non, il y aurait eu de l'agitation autour d'elle ; je n'ai vu aucune de ses femmes, tout était fermé... Que devenir ? mon ami, je croyais que j'avais été malheureux ! Oh, non, je ne l'avais jamais été... Monsieur de Sénange me fait dire de descendre pour dîner ; il sort de chez elle, je cours le joindre....

7 septembre soir.

C'était tout simplement pour dîner avec du monde qu'il me faisait avertir. J'ai trouvé, comme dans un autre temps, quelques personnes qui étaient venues de Paris. Adèle est malade ! et rien ne paraissait changé dans la manière de vivre ; seulement monsieur de Sénange était froid avec moi. D'abord, j'ai aimé cette distinction ; c'était me dire que nous éprouvions la même peine. Mais ensuite je n'ai plus compris ce qu'il avait, lorsque après le dîner, au lieu de prendre mon bras selon son usage, il a sonné un de ses gens, et m'a dit avec une politesse embarrassée qu'il allait voir sa femme... Sa femme ! jamais il ne la nomme ainsi. — Resté seul dans ce grand salon, tout rempli d'Adèle, mille pensées à la fois me sont venues à l'esprit. Il n'y a point d'émotion que je n'aie éprouvée, point de petites habitu-

des que je ne me sois rappelées... Ah! dès qu'un sentiment vif nous occupe, faut-il que notre raison nous échappe? Je m'étais assis dans le fauteuil d'Adèle; j'y trouvais même un peu de tranquillité, et me rappelais avec douceur les momens que nous avions passés ensemble; lorsque tout-à-coup une voix secrète a semblé me reprocher d'avoir pris sa place, me presser de la quitter, me faire craindre qu'elle ne l'occupât plus... Cette pensée m'a causé une terreur si vive, que je me suis précipité à l'autre bout de la chambre. En me retournant, j'ai vu encore ce fauteuil, sa petite table, son ouvrage, des dessins commencés, et tout ce désordre d'une personne qui était là il y a peu d'instans et qui peut-être n'y reviendra plus... J'ai fermé les yeux et me suis enfui sans oser jeter un regard derrière moi.

Revenu dans ma chambre, je me suis empressé de prendre le portrait d'Adèle que je possède encore. Vous serez peut-être surpris que j'aie osé le garder jusqu'à présent; il est vrai que, dans le premier moment, je ne voyais que le danger de le conserver; mais bientôt, peu à peu, de jour en jour, je me suis accoutumé à cette crainte: je me suis fait aussi un bonheur nécessaire de regarder ce portrait. D'ailleurs, enhardi par la certitude que monsieur de Sénange ne va jamais dans le cabinet où il était serré, je remettais toujours au lendemain à m'en séparer.

Combien, dans les angoisses que j'éprouvais, ce portrait me devenait cher! Avec quelle émotion je contemplais les traits d'Adèle, son regard serein,

ce doux sourire, sa jeunesse qui devait me promettre pour elle de nombreuses années ! Je me sentais plus tranquille ; et, quoiqu'encore effrayé, j'osais espérer de l'avenir.

LETTRE XXXIV. — Ce 8 septembre.

Ne soyez pas trop sévère, ayez pitié de votre pauvre ami. Je ne suis plus le même : ou j'éprouve le bonheur le plus vif, ou je suis abîmé de douleur ; tout est passion pour moi. — Adèle gardait la chambre ; j'étais dévoré d'inquiétude, je craignais qu'elle ne fût menacée de quelque maladie violente. Je ne la voyais pas, je croyais que je ne devais plus la revoir ; son tombeau était devant mes yeux, je voulais mourir. Hé bien ! elle n'était seulement pas malade ; c'était un caprice ou l'envie de me tourmenter et d'essayer son empire. Mon ami ! est-ce que je serai comme cela long-temps ?

Ce matin, ne m'étant pas couché, ayant passé la nuit à écouter, à expliquer le moindre bruit, à huit heures j'ai entendu ouvrir son appartement. J'y ai couru aussitôt pour demander de ses nouvelles. Sa femme de chambre n'avait point refermé la porte ; jugez de mon étonnement ! Adèle était levée ; elle paraissait triste, mais tout aussi bien qu'à l'ordinaire. Dès qu'elle m'a aperçu, son visage s'est animé... « Que voulez-vous, monsieur ? laissez-moi, m'a-t-elle dit, laissez-moi, je ne veux voir personne. » — Ses femmes étaient présentes ; tremblant, je me suis retiré.

Elle a fait signe à une d'elles de fermer la porte sur moi ; j'ai regagné ma chambre et me suis perdu en conjectures. Qu'est-il arrivé? Qu'ai-je fait? Que peut-on lui avoir dit de moi? Serait-ce de la jalousie? ô Dieu! de la jalousie! Que je serais heureux! Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point malade.

LETTRE XXXV. — Ce 8 septembre, le soir.

A deux heures, j'ai fait demander à Adèle la permission de lui parler ; elle m'a refusé en disant encore qu'elle était souffrante.... Est-ce qu'il serait vrai? on peut être malade sans être changé... Mais non ; monsieur de Sénange, ses femmes, celle surtout qui ne la quitte jamais, qui l'aime comme son enfant, m'ont assuré qu'elle était beaucoup mieux. Je n'y puis rien comprendre. Elle m'a fait dire qu'elle ne descendrait pas pour dîner. Il m'était impossible de me trouver tête à tête avec monsieur de Sénange ; j'avais besoin de distractions, et je sentais que ce n'était qu'en me plaçant au milieu d'objets indifférens pour moi que je pourrais me retrouver.

Avec ce projet, j'ai été dans la campagne sans savoir où j'allais : je marchais comme quelqu'un qu'on poursuit. Je ne sais combien de temps j'avais couru, lorsqu'à la porte d'un petit jardin une jeune fille m'a crié : — « Monsieur, voulez-vous des bouquets? — Et à qui les donnerai-je? » lui ai-je répondu. Les larmes me sont venues aux yeux ; Adèle aime tant les fleurs!... Apparemment que j'étais

pâle et défait, car cette jeune fille me regardait avec compassion. — « Vous avez l'air tout malade, m'a-t-elle dit; entrez chez nous pour vous reposer. » — Je l'ai suivie machinalement; elle m'a fait asseoir sur un mauvais banc près de leur maison, et, se tenant debout devant moi, elle m'a regardé quelque temps avec un air d'inquiétude et de curiosité. Enfin, elle m'a dit : — « Voulez-vous prendre un bouillon? Nous avons mis le pot au feu aujourd'hui, car c'est dimanche. » — Je lui ai demandé seulement un morceau de pain et un verre d'eau; elle m'a apporté du pain noir, et, dans un pot de grès, de l'eau assez claire. Après avoir été assis un moment, je commençais à sentir toute ma lassitude, et je restais sur ce banc sans pouvoir m'en aller. Alors, cette jeune fille m'a appris que son père était jardinier fleuriste; qu'il était à l'église avec toute sa famille, qu'elle était restée, parce que c'était à son tour de garder la maison; mais qu'ils allaient bientôt rentrer, et que sa mère, qui s'entendait très-bien aux maladies, me dirait ce que j'avais.

Je l'ai remerciée par un signe de tête, et, fermant les yeux, je me suis mis à rêver à la bizarrerie de ma situation et au caractère d'Adèle. J'ai été bientôt arraché à mes réflexions par la jeune fille, qui m'a crié avec effroi : — « Monsieur, ouvrez donc les yeux; vous me faites peur comme cela! » — J'ai souri de sa frayeur; pour la dissiper, et pour répondre à l'intérêt qu'elle m'avait témoigné, je m'efforçais de lui parler; je lui ai demandé si elle avait des

frères et des sœurs. — « Onze, » m'a t-elle répondu en faisant une petite révérence, « et je suis l'aînée. » — « Quel âge avez-vous? — Quatorze ans, et je me nomme Françoise. » A chaque réponse, elle faisait sa petite révérence. — « Votre père gagne-t-il bien sa vie?— Oui; si ma mère n'avait pas toujours peur de manquer, nous ne serions pas mal. Notre malheur, c'est que dans l'été les bouquets ne se vendent rien, et que l'hiver toutes les dames en veulent, qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas. » — Alors, nous avons entendu le chien aboyer, et la famille est rentrée. Dès que le père et la mère ont pu m'apercevoir, ils ont appelé Françoise, lui ont parlé longtemps bas; puis, s'approchant, ils m'ont salué tous deux. Je leur ai dit combien Françoise avait eu soin de moi. — « Ah! c'est une bonne fille, a dit le père en lui frappant doucement sur l'épaule. — Bah! a repris la mère, pourvu qu'elle perde son temps, c'est tout ce qu'il lui faut. » —La petite mine de Françoise, qui s'était épanouie d'abord, s'est rembrunie bien vite. — Combien les parens devraient craindre de troubler la joie de leurs enfans! Il me semble que je remercierais les miens si je les entendais rire, si je les voyais contens. Mais je me promettais bien de dédommager Françoise. Sa mère s'est assise près de moi. Elle m'a offert une soupe, je l'ai refusée. Le bon père m'a proposé une salade du jardin. — « Oh! une salade, m'a-t-il dit en riant, comme vous n'en avez jamais mangé. » — Ce visage brûlé par le soleil, ce corps que la fatigue avait courbé, sa bonne humeur,

m'inspiraient une sorte d'affection mêlée de respect ; j'ai accepté sa salade pour ne pas le chagriner en le refusant. Françoise a couru bien vite la cueillir ; sa mère (madame Antoine) m'a présenté ses autres enfans, quatre garçons et six filles. A chaque enfant, elle criait d'une voix aigre : — « Otez votre chapeau, monsieur ; faites la révérence, mamselle. » — Et les petits de me saluer et de s'enfuir aussitôt. Le père a dit à sa femme d'aller accommoder ma salade ; il est resté avec moi. Je lui ai demandé avec quoi il pouvait entretenir cette nombreuse famille. — « Avec mes fleurs, m'a-t-il dit ; quand elles réussissent, nous sommes bien. Ma femme, comme vous avez vu, gronde un peu ; mais c'est sa façon ; et puis nous y sommes faits : Françoise chante, et cela m'amuse. — Combien gagnez-vous par an ? — Ah ! je vis sans compter : tous les soirs j'ajoute à mes prières : « Mon Dieu, voilà onze enfans ; je n'ai que mon jardin, ayez pitié de nous ; » et nous n'avons pas encore manqué de pain. — Vous devez beaucoup travailler ? — Dame, il faut bien un peu de peine. Dans ma jeunesse, il n'y en avait pas trop ; à présent, la journée commence à être lourde. Mais Françoise m'aide : elle porte les bouquets à la ville ; Jacques, le plus grand de nos garçons, entend déjà fort bien notre métier ; les petits arrachent les mauvaises herbes ; à mesure que je m'affaiblis, leurs forces augmentent, et bientôt ils se mettront tout-à-fait à ma place. Je ne suis pas à plaindre. — Quoi ! lui ai-je dit, avec une chaleur qui aurait été cruelle si elle

avait été réfléchie, quoi! vous ne vous plaignez pas! Onze enfans!... un jardin!... et vous dites que vous êtes content! — Oui, m'a-t-il répondu, fort content! Il ne nous est mort aucun enfant; nous n'avons encore rien demandé à personne : pourquoi nous plaignez-vous? Vous autres grands, on voit bien que vous ne connaissez pas les gens de travail. On a raison de dire que la moitié du monde ne sait pas comment l'autre vit. »

Que de réflexions fit naître en moi cet exemple de vertu et de modération; moi, qui ne me suis jamais trouvé heureux dans ma position, qu'on appelle brillante!.. J'ai serré la main de ce bon vieillard. Il n'avait pas prétendu m'instruire, et c'est peut-être pour cela que sa sagesse a si vivement frappé mon cœur....

Madame Antoine et Françoise ont apporté une petite table avec ma salade. Le bon père avait raison : jamais je n'en ai trouvé d'aussi bonne. Pendant ce léger repas, il me regardait avec l'air satisfait de lui-même. Madame Antoine et Françoise restaient debout devant moi, et, quoique je fusse sûr qu'elles n'avaient rien de plus à me donner, elles semblaient attendre que je leur demandasse quelque chose, et se tenaient prêtes à me servir. Les enfans aussi se sont rapprochés peu à peu; je ne les effrayais plus. Le père m'a prié de venir voir son jardin : le terrain était si peu étendu, si précieux, qu'on n'y avait laissé que de petits sentiers où nos pieds pouvaient à peine se placer. Nous marchions l'un après l'autre, et la

famille, jusqu'au dernier petit enfant, nous suivait, comme s'ils entraient dans ce jardin pour la première fois. Au milieu de ce tableau si touchant, je trouvais quelque chose de triste à ne voir que des arbustes dépouillés, des tiges dont on avait coupé les fleurs, ou quelques boutons prêts à éclore, et impatiemment attendus pour les vendre. Cela me présentait l'image d'une existence précaire, dépendante des caprices de la coquetterie et de toutes les variations de l'atmosphère. Je pensais, pour la première fois, que les inquiétudes du besoin pouvaient être attachées à la croissance d'une fleur !... J'ai abrégé cette promenade, qui me devenait pénible. Revenu près de la maison, j'ai appelé Françoise, et lui ai donné quelques louis pour s'acheter un habit; sa mère les lui a arrachés des mains, en disant qu'il fallait garder cela pour les provisions de l'hiver. — « J'y aurais songé, » lui ai-je répondu avec humeur, et j'ai encore donné à ma petite Françoise; puis j'ai offert au bon père de quoi habiller tous ses enfans, et j'ai demandé que cette somme ne fût employée qu'à cet usage. Je m'en allais, lorsque j'ai réfléchi que j'avais pu affliger madame Antoine en m'occupant plutôt du plaisir des enfans que des besoins du ménage; je sentais que les sollicitudes d'une mère sont encore de l'amour, et que son avarice n'est souvent qu'une sage précaution. Je suis alors retourné vers elle, et lui ai serré la main: — « Je reviendrai, lui ai-je dit, pour les provisions de l'hiver. — Ah! vous reviendrez! s'est écriée Françoise. — Il reviendra, di-

saient les petits. — Vous le promettez? dit le père. —Ne nous oubliez pas, dit la mère. »—Françoise tenait mon habit, le père une de mes mains; la mère s'était saisie de l'autre; les enfants se pressaient contre mes jambes. En me voyant ainsi entouré de ces bonnes gens, en pensant au bonheur que je leur avais procuré, j'oubliais mes propres peines; et quoique tous mes chagrins vinssent du cœur, je remerciais le ciel d'être né sensible.

Après les avoir quittés, je suis revenu tranquille par ce même chemin que j'avais traversé avec tant d'agitation. Le jour était sur son déclin, j'admirais les derniers rayons du soleil; la paix de cette bonne famille avait passé dans mon âme. Pour un moment, je me suis senti plus fort que l'amour; car j'ai pensé que, si je ne pouvais pas être heureux sans Adèle, au moins il pouvait y avoir sans elle des moments de satisfaction. Plus calme, j'ai cru que sa colère était trop injuste pour durer; et, en repassant devant son appartement, je me suis dit avec une tristesse moins douloureuse: Si elle a eu pour moi une affection véritable, nous nous raccommoderons bientôt;.... et si elle ne m'aimait pas!.... si Adèle ne m'aimait pas! ah! qu'au moins je ne prévoie pas mon malheur!

P. S. Il est dix heures, on vient de me dire que monsieur de Sénange est avec elle; je vais m'y présenter encore. Il est bien difficile que, chez eux, ils continuent long-temps à ne pas me recevoir.

LETTRE XXXVI. — Une heure du matin.

Je la quitte, Henri. C'est cet infernal cocher qui a tout dit, c'est sa maladroite indiscrétion qui m'a jeté dans toutes les folies que je crois vous avoir écrites. J'ai trouvé Adèle couchée sur un canapé; monsieur de Sénange était près d'elle. Ma présence, quoiqu'ils m'eussent permis de venir les joindre, a eu l'air de les étonner l'un et l'autre; je me suis assez légèrement excusé de n'être point revenu pour dîner. Monsieur de Sénange m'a demandé d'un air froid où j'avais été; je lui ai répondu que, sans m'en apercevoir, je m'étais trouvé à une trop grande distance pour espérer d'être rentré à temps. Je me suis mis à leur parler de Françoise, de son père, du jardin.... Pas la plus petite interruption de monsieur de Sénange ni d'Adèle. Cependant, lorsque j'en suis venu aux adieux de cette bonne famille, j'ai vu que je faisais quelque impression sur monsieur de Sénange. Il m'a demandé si j'avais foi aux compensations. Je ne l'ai pas compris, et l'ai avoué franchement. — « Croyez-vous donc, m'a-t-il dit, qu'on puisse enlever une femme aujourd'hui, et réparer ce scandale le lendemain en secourant une famille ? » Ce mot *enlever* m'a éclairé aussitôt : j'ai regardé Adèle, qui baissait les yeux. — « Je vois, leur ai-je dit, qu'on vous a parlé d'une aventure à laquelle, peut-être, je me suis livré sans réfléchir; mais vous me pardonnerez, j'espère, de n'avoir pas hésité lorsqu'il s'agissait d'arracher quelqu'un au

dernier désespoir. » — Et, sans attendre leur réponse, j'ai tiré de ma poche la lettre d'Eugénie, que j'ai lue tout haut. A mesure que j'avançais, l'attendrissement de monsieur de Sénange augmentait ; Adèle même a laissé tomber quelques larmes. Lorsque j'ai eu fini, il s'est approché de moi en m'embrassant : — « C'est à vous à nous excuser, m'a-t-il dit, de vous avoir soupçonné au moment où tant de générosité vous conduisait. Pardonnez-moi, mon jeune ami, je vous aime comme un père, et les meilleurs pères grondent quelquefois mal à propos. » — Pour Adèle, elle n'allait pas si vite, et elle m'a demandé où j'avais placé cette religieuse. Dès que j'ai dit qu'elle était partie le matin même pour l'Angleterre, elle a paru soulagée, et a respiré comme si je l'eusse délivrée d'un grand poids. — « Il fallait, a-t-elle repris, nous mettre dans votre secret, nous aurions partagé votre bonne action. — Ne me reprochez pas mon silence, lui ai-je répondu, il y a une sorte d'embarras à parler du peu de bien qu'on peut faire. — Pourquoi ? a-t-elle reparti vivement ; moi, j'en ferais exprès pour vous le dire. » — A ces mots, soit que monsieur de Sénange ait aperçu pour la première fois le sentiment d'Adèle, soit qu'en effet quelque douleur soudaine l'ait saisi, il s'est levé en disant qu'il souffrait. Je lui ai offert mon bras pour descendre chez lui ; il l'a pris sans me répondre. Elle nous a suivis. A peine avons-nous été arrivés dans son appartement, qu'il a demandé à se reposer, et a renvoyé Adèle. En sortant, elle m'a salué de la

main en signe de paix, et avec un sourire d'une douceur ravissante. Je me suis avancé vers elle. — « Pardonnez-moi, » avons-nous dit tous deux en même temps.

J'ai été obligé de la quitter aussitôt, car j'ai entendu monsieur de Sénange qui m'appelait. Cependant, lorsque je me suis approché de son lit, il ne m'a point parlé; il se retournait, s'agitait, et gardait le silence. De peur de le gêner, je suis allé m'asseoir un peu loin de lui. J'attendais toujours ce qu'il pouvait avoir à me dire, mais j'ai attendu vainement. Au bout d'une heure, il m'a prié de me retirer, en ajoutant qu'il ne voulait pas me déranger, et que le lendemain il me parlerait. Que veut-il me dire?.... S'il allait croire mon absence nécessaire!... Ce n'est plus mon bonheur seul que je sacrifierais, c'est Adèle même qu'il faudrait affliger, et jamais je n'en aurai le courage. — Que ma situation est horrible! Chacune des peines de l'amour paraît la plus forte que l'on puisse supporter. A ce bal, lorsque j'ai pensé qu'elle ne m'aimait pas, j'ai cru que c'était le plus grand des malheurs!... Hier, quand on parlait de sa maladie, ses souffrances m'accablaient; j'étais prêt à sacrifier et son affection et moi-même; il ne me fallait plus rien que de ne pas trembler pour sa vie. Aujourd'hui que je serai peut-être condamné à m'éloigner d'elle si monsieur de Sénange l'exige, que peut-être il portera la prudence jusqu'à vouloir qu'elle ignore que c'est lui qui a ordonné mon départ, que deviendrai-je, lorsqu'en prenant

congé d'elle, ses regards me reprocheront de m'en aller volontairement?... Jamais je ne pourrai le supporter.... jamais.

LETTRE XXXVII. — Ce 9 septembre, 6 heures du matin.

Il n'y avait pas deux heures que j'étais couché, lorsque j'ai entendu frapper à ma porte, et quelqu'un m'appeler vivement. J'ai ouvert aussitôt ; et l'on m'a dit de descendre bien vite, que monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Je l'ai trouvé sans aucune connaissance. Le médecin était près de lui : lorsqu'il a rouvert les yeux, je le tenais dans mes bras ; il m'a regardé long-temps. Ses yeux se fixaient de même sur tout ce qui l'entourait, sans reconnaître personne. — Le médecin m'a dit qu'il le trouvait fort mal, que son pouls était très-mauvais, et qu'il fallait promptement instruire sa famille de son état. J'ai chargé une des femmes d'Adèle de l'avertir, n'osant pas y aller moi-même : je sentais que ce n'était pas à moi de lui apprendre le genre de malheur qui la menaçait.

Quel spectacle pour elle, que d'assister à l'effrayante décomposition d'un être qu'elle aime comme son père! Monsieur de Sénange est défiguré, sans mouvement, sans parole : la douleur de cette malheureuse enfant déchire mon âme ; mais au moins Adèle n'a point de remords, et j'en suis accablé. Elle ne s'est pas aperçue de la peine qu'elle lui a

causée; et moi, j'étais sûr qu'il se couchait mécontent. Il a vu ses larmes; il a entendu ces mots si touchans : Moi, je ferais du bien exprès pour vous le dire! Il en aura senti une douleur vive, qui peut-être aura causé son accident. Quelle récompense!... il m'a reçu comme un fils; et non-seulement j'aime Adèle, mais je n'ai pas même eu la force de cacher mes sentimens! J'ai bien besoin qu'il revienne tout-à-fait à lui, et que je puisse lui dire que nous l'avons toujours chéri, respecté; que jamais nous n'avons été ingrats ni coupables envers lui; et s'il doit mourir de cette maladie, au moins que son dernier regard nous bénisse!.... S'il doit mourir, que deviendra Adèle? Me sera-t-il permis de m'affliger avec elle, de chercher à la consoler? Son âge... le mien... j'ignore les usages de ce pays... Combien j'aurais besoin de votre amitié et de vos conseils!

LETTRE XXXVIII.—Ce 10 septembre, 5 heures du matin.

On croit que monsieur de Sénange est un peu mieux; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a reconnu Adèle, et lui a serré la main. Il a plusieurs fois jeté les yeux sur moi, mais sans le plus léger signe d'affection. Sûrement il m'accuse : puisse-t-il avoir le temps d'apprendre combien mes sentimens ont été purs! J'ai dit, il est vrai, à Adèle que je l'aimais; mais ce mot si tendre, ce mot je vous aime n'appartient-il pas autant à l'amitié qu'à l'amour?

Monsieur de Sénange paraît avoir repris toute

sa connaissance; et cette nuit il a eu des momens de sommeil. Adèle ne l'a pas quitté. Dans les intervalles, elle lui parlait, le rassurait, cherchait à le distraire; tandis que j'étais dans un coin de la chambre, osant à peine me mouvoir, dans la crainte qu'il ne m'entendît, et que ma présence ne le troublât... Qu'il est affreux d'être obligé de cacher ses attentions, sa douleur, à l'homme qu'on respecte le plus!

Adèle attend aujourd'hui les parens de monsieur de Sénange; son intendant leur a fait part de l'état de son maître. Elle redoute fort ce moment; car elle sait qu'ils n'ont cessé de le voir qu'à l'époque de son mariage; mais l'espoir de quelques petits legs les ramènera. On a aussi envoyé un courrier à madame de Joyeuse. Adèle ne doute pas non plus qu'elle ne revienne aussitôt. Comme elle va nous tourmenter!... Ah! mes beaux jours sont passés! Que je m'en veux de n'en avoir pas mieux senti le prix!... Heureux temps où, seul entre Adèle et cet excellent homme, jamais ils ne me regardaient sans me sourire! où, lorsque je paraissais, ils semblaient me recevoir toujours avec un plaisir nouveau!... et je n'étais pas satisfait!...

LETTRE XXXIX. — Ce 10 septembre, 9 heures du soir.

Il y a bien peu de changement dans la situation de monsieur de Sénange. A nos inquiétudes, hélas! trop fondées, se sont joints les tourmens d'une fa-

mille qui, fort indifférente sur les souffrances de cet homme si digne de regret, importune tout ce qui l'entoure, pour avoir l'air de s'y intéresser.

Aujourd'hui, comme il paraissait être un peu moins mal, j'avais engagé Adèle à dîner dans la chambre qui précède celle où il est. J'obtenais de sa complaisance qu'elle prît quelque nourriture, lorsque nous avons été interrompus par un domestique qui a ouvert avec fracas les portes de la chambre où nous dînions, pour annoncer la vieille maréchale de Dreux, parente fort éloignée de monsieur de Sénange, et qu'Adèle n'avait jamais vue. — « Votre occupation me fait présumer, nous a-t-elle dit, que mon cousin est mieux. » Adèle, intimidée, a essayé de lui rendre compte de l'état du malade. La maréchale, que j'ai rencontrée plusieurs fois dans le monde, a fait semblant de ne pas me reconnaître, et a dit à Adèle : « C'est sans doute là monsieur votre frère? il vous soigne de manière à tromper vos inquiétudes. » — Adèle, embarrassée de ce nom de frère, ne répondait point ; mais après quelques minutes, elle m'a adressé la parole en me nommant Mylord. — La maréchale feignait de ne pas entendre ce titre étranger, et continuait à parler de moi comme du frère d'Adèle. Alors, il m'a paru convenable de lui dire que monsieur de Sénange étant venu en Angleterre dans sa jeunesse, il croyait avoir eu des obligations essentielles à ma famille. « J'ignorais ces détails, m'a-t-elle répondu avec aigreur ; car assurément je n'étais pas née lorsque monsieur de Sé-

nange était jeune. — Il m'a attiré chez lui, ai-je repris, et m'y a traité avec trop de bonté, pour que j'aie songé à le quitter depuis qu'il est malade. — Je ne blâme rien, a-t-elle répliqué d'un ton sec; mais vous trouverez bon que, ne sachant pas vos droits ici, et monsieur de Sénange étant à la mort, j'aie cru que sa femme ne voyait que ses proches parens. » — Adèle, avec plus de présence d'esprit que je ne lui en aurais soupçonné (l'orgueil blessé est un si grand maître!), Adèle lui a répondu, que tant que monsieur de Sénange vivait, il pouvait seul donner des ordres chez lui : « Si j'ai le malheur de le perdre, a-t-elle ajouté, alors, comme vous le dites, madame, je ne verrai plus que mes proches parens. » — La maréchale l'est à un degré si éloigné, qu'il aurait autant valu lui dire : Je ne me soucie pas de vous, et je ne vous verrai pas non plus. Cependant, elle n'avait rien à répondre, car Adèle s'était servie de ses propres expressions. Aussi est-elle restée dans le silence, et de si mauvaise humeur, que je crois bien qu'Adèle s'en est fait une ennemie pour la vie.

Il est venu encore un grand nombre de parens qui arrivaient tous avec un visage de circonstance. A peine avaient-ils salué Adèle, qu'ils allaient dans un autre coin de la chambre chuchoter et ricaner entre eux. La maréchale les appelait l'un après l'autre, parlait bas à chacun, riait et grondait derrière son éventail, et leur apprenait, je crois, par quelle jolie plaisanterie elle avait fait sentir à Adèle l'inconve-

nance de mon séjour dans sa maison. Je n'en ai pas douté, lorsqu'une de ces femmes, jeune cependant (à cet âge n'avoir pas d'indulgence!) est venue à moi avec minauderie, et m'a parlé d'Adèle en la nommant aussi ma sœur. Je n'ai pas daigné lui répondre, et elle a couru bien vite chercher les applaudissemens de ce groupe infernal.

La pauvre Adèle était si embarrassée, que des larmes tombaient de ses yeux. J'étais indigné, lorsqu'à mon grand étonnement on a annoncé madame de Verneuil qui, en me voyant, a souri et m'a appelé. « Je vous en supplie, lui ai-je dit tout bas, venez avec moi un instant; je vous crois bonne, et voici l'occasion d'être généreuse. » — Elle m'a suivi sur la terrasse, où je lui ai raconté, à la hâte, les motifs de mon séjour chez monsieur de Sénange, et de son amitié pour moi, et les impertinences de la maréchale. « Venez au secours de madame de Sénange, ai-je ajouté; ayez compassion de sa jeunesse. — Convenez, m'a-t-elle dit, que vous êtes parti de chez moi avec une légèreté qui me donne assez d'envie de vous tourmenter. — J'ai tort, mille fois tort; mais de grâce ne faites pas une réflexion, j'ai trop sujet de les craindre : allons, venez, soyez bonne, » lui ai-je dit en l'entraînant dans le salon, où je l'ai placée près d'Adèle.

Je tremblais pour sa première parole; car si malheureusement une idée ridicule l'avait frappée, nous étions perdus.... Par bonheur la maréchale l'a appelée; et, attirer son attention, c'est presque tou-

jours exciter sa moquerie. Elle lui a parlé long-temps bas; sûrement elle lui racontait ses gentillesses : lorsqu'à ma grande satisfaction, j'ai vu madame de Verneuil répondre d'un air si imposant, que bientôt chacun est allé se rasseoir, et a repris le sérieux que le moment exigeait. Madame de Verneuil est revenue près d'Adèle, et lui a dit, devant toute cette famille : « Vous trouverez simple, ma cousine, que nous ayons été fâchés du mariage de monsieur de Sénange : l'humeur nous a éloignés de lui, mais vous ne devez pas en souffrir; et, a-t-elle continué en élevant la voix, puisque cette triste circonstance nous rapproche, j'espère que nous ne nous éloignerons plus. » — Adèle l'a embrassée, et dès-lors la maréchale et le reste de la famille l'ont traitée avec plus d'égards. Mais madame de Verneuil m'a bien fait payer cette obligation; car aussitôt que le calme et la bienséance ont été rétablis dans le salon, elle m'a ordonné de la suivre sur la terrasse. Après m'avoir encore plaisanté sur la manière dont je l'avais quittée, elle m'a demandé si j'étais amoureux d'Adèle. — « Non, lui ai-je répondu gravement. — Vous ne l'aimez donc pas? a-t-elle dit en riant. Puisque vous ne l'aimez pas, je vais la livrer à la maréchale. — Oui, je l'aime, me suis-je écrié, mais je n'en suis pas amoureux. — Ah! vous n'en êtes pas amoureux! et se retournant, elle me dit : Je vais.... — Eh bien, oui! si vous le voulez j'en serai amoureux, » lui ai-je répondu, et je me suis saisi de ses mains pour la retenir malgré

elle : « Mais ayez pitié de son embarras et de sa jeunesse. — Et vous aime-t-elle? — Non certainement. — Elle ne vous aime pas!.... Fi donc! c'est une ingrate, et je l'abandonnerai. — Au nom du ciel, ai-je repris, n'abusez pas de ma situation; je dirai tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous la sauviez de cette maréchale. » — Alors s'asseyant elle m'a dit avec une majestueuse ironie : « Voyons si vous êtes digne de ma protection. » — Mais comme je ne voulais pas compromettre Adèle, et que je craignais de piquer l'esprit railleur de madame de Verneuil, je me suis jeté dans des définitions, divisions, subdivisions, sur le degré d'amour que je ressentais, sur celui qui était permis, sur l'espèce d'amitié que j'inspirais.... Plus je parlais, plus elle s'étonnait, se moquait, et faisait des questions si positives, avec un regard si malin, et en me menaçant toujours de cette maudite maréchale, que je m'embrouillais comme un sot, et me fâchais comme un enfant.

Enfin, la douce et triste Adèle est venue nous avertir que tout le monde était parti; « mais ils reviendront demain, » a-t-elle dit, en s'adressant à madame de Verneuil avec timidité, et comme pour la prier d'être encore son appui. Aussi, malgré le besoin qu'elle a de s'amuser, y a-t-elle paru sensible, et a-t-elle promis de revenir le lendemain. Quel horrible usage, que celui qui force à recevoir les personnes qu'on aime le moins, dans les momens où la vue des indifférens est un supplice, et à se priver de

ses amis, quand la solitude et les consolations de l'amitié seraient si nécessaires !

LETTRE XL. — Ce 11 septembre.

Monsieur de Sénange étant moins mal hier au soir, Adèle consentit à prendre un peu de repos. Je remontai aussi dans ma chambre, après avoir bien recommandé que s'il arrivait la moindre chose, s'il me nommait, on vînt aussitôt m'avertir ; car j'espérais toujours qu'il se souviendrait de moi, de mon attachement, de mon respect.

Heureusement pour la tranquillité de mon avenir, ce matin à cinq heures on est venu me dire qu'il m'appelait. J'ai couru chez lui : dès qu'il m'a vu, il m'a demandé où j'avais passé tout ce temps ? — J'ai serré sa main et lui ai dit que j'étais toujours resté près de lui. — « J'ai donc été bien mal, car je ne me rappelle pas.... » Et rêvant ensuite comme s'il cherchait à rassembler ses idées.... « Mon jeune ami, a-t-il ajouté, il se mêle à votre souvenir des sentimens pénibles.... mais je veux les éloigner dans ces derniers instans. Dites-moi, je vous prie, assurez-moi qu'Adèle m'aime encore. » — Je l'ai interrompu pour l'assurer qu'elle n'avait pas un reproche à se faire. — « Et vous ? » m'a-t-il dit. — Et moi ! ai-je repris, en tombant à genoux près de son lit, et moi !.... Je lui ai avoué mon amour, mes combats, ma résolution de fuir ; mais je lui ai protesté que, ni pour elle, ni pour moi, cet éloigne-

ment n'avait été nécessaire ; « et je vous jure, lui ai-je dit, que vous êtes toujours ce qu'elle aime le mieux. — Puis-je vous croire, » m'a-t-il demandé, en m'examinant avec une grande attention. Je lui ai affirmé que j'étais vrai avec lui, comme si je parlais à Dieu même. — « Je vous remercie, a-t-il répondu avec attendrissement ; Adèle pourra donc me dire adieu sans rougir, et un jour s'unir à vous sans remords, et sûre de votre estime! Je vous remercie, je vous remercie, » a-t-il répété plusieurs fois très-vivement.

Cette bonté céleste, cette abnégation de lui-même m'ont rappelé tous mes torts, et me les rendaient insupportables. Je me suis souvenu de ce portrait d'Adèle que j'avais dérobé avec tant d'imprudence, et dont je n'avais pas eu la force de me détacher. Dans ce moment solennel, dans ce moment d'éternelle séparation, il m'a été impossible de rien dissimuler. « Ah ! lui ai-je dit, un profond repentir pèse sur mon cœur. » — Il m'a regardé d'un air inquiet. « Parlez-moi, m'a-t-il répondu, pendant que je puis encore vous entendre et vous absoudre. »

J'ai osé lui avouer l'abus que j'avais fait de sa confiance. Il a levé les yeux au ciel : « Adèle en a-t-elle été instruite, a-t-il repris d'un ton sévère? — Jamais, me suis-je écrié ; je l'aurais redoutée plus encore que vous-même. » — Il est resté comme absorbé dans ses réflexions ; puis se ranimant tout-à-coup, il m'a dit : « Prenez ma clef ; allez cher-

cher ce portrait, replacez-le dans mon secrétaire; dépêchez-vous, la mort me poursuit, le temps presse. »

Je me suis levé aussitôt; j'ai couru dans ma chambre, et pris le portrait sur lequel j'ai jeté un triste et dernier regard; mais dans cet instant j'avais hâte de m'en séparer. Dès que je l'ai eu remis dans le secrétaire, je suis revenu tomber à genoux près du lit de monsieur de Sénange. Il était plus calme. « Pendant votre absence, m'a-t-il dit, j'ai fait un retour sur votre jeunesse, et je vous ai excusé. » — Après un assez long silence, il a ajouté : « Je vous pardonne; mais souvenez-vous que le portrait d'Adèle ne doit être accordé que par elle. Si jamais elle consent à vous le rendre, c'est qu'elle croira pouvoir s'unir à vous. Alors vous lui direz que je vous ai bénis tous deux.

J'ai voulu éloigner ces idées de mort, le rassurer sur son état; il ne l'a pas permis. « Je sais que je n'en reviendrai point, m'a-t-il dit; cependant, malgré moi, je crains de mourir.... Mon jeune ami, promettez-moi que, lorsque cet instant viendra, vous ne m'abandonnerez pas! » Je le lui ai promis, en essayant encore de calmer ses esprits : mais lorsque je lui disais qu'il était mieux, il souriait, et pourtant se répétait à lui-même qu'il mourrait, comme s'il eût craint de se livrer à de fausses espérances, ou qu'il eût eu besoin de se rappeler son état pour conserver son courage.

Il m'a parlé d'Adèle avec une tendresse extrême.

« Je ne la recommande pas à votre amour, m'a-t-il dit ; mais j'implore votre indulgence... Craignez votre sévérité... elle est jeune, vive, étourdie à l'excès... Promettez-moi de ne jamais vous fâcher sans le lui dire.... la condamner sans l'entendre... N'oubliez pas que, dans ce moment cruel où non-seulement il faut quitter tout ce qu'on aime... tout ce qu'on a connu... mais où il faut encore se séparer de soi-même.. dans ce moment je vous crois, vous la confie, et vous souhaite d'être heureux... Au moins, que son bonheur soit ma récompense ! »

Il tremblait, soupirait, essayait de retenir des larmes qui s'échappaient malgré lui, et tenait ma main si fortement serrée, qu'il m'était impossible de m'éloigner. Pour lui cacher la douleur que j'éprouvais, j'appuyais ma tête sur son lit sans pouvoir lui répondre, lorsqu'on est venu lui dire que son notaire était arrivé. « Allez, mon ami, m'a-t-il dit, j'ai quelques dispositions à faire ; vous verrez que je meurs en vous aimant et en vous estimant toujours. »

Je l'ai quitté l'âme brisée ; au bout d'une heure, j'ai entendu plusieurs voix m'appeler... Monsieur de Sénange venait d'être frappé d'une nouvelle attaque ; elle a été moins longue, moins fâcheuse que la première ; mais il est resté si faible, que le moindre accident peut nous l'enlever d'un moment à l'autre.

Huit heures du soir.

Depuis cette seconde attaque, monsieur de Sénange s'affaisse à vue d'œil; mais il ne paraît pas beaucoup souffrir; il a des absences fréquentes, pendant lesquelles il ne lui reste que le souvenir d'Adèle, mon nom qu'il répète souvent, et le regret de la vie qu'il sent encore, lors même qu'il ne peut plus connaître le danger de son état. La pauvre Adèle ne se fait point d'idée de la mort. Quand monsieur de Sénange parle, se meut, elle se rassure, et croit que les médecins se trompent; mais s'il reste dans le silence, elle se désole, l'appelle, l'interroge, voudrait même l'éveiller lorsqu'il s'assoupit; et l'image de la mort peut seule lui faire croire à la mort... La pauvre enfant!... dans quelques heures... — La pauvre enfant!...

Minuit.

C'est dans la chambre de monsieur de Sénange que je vous écris: il repose assez tranquillement, mais il est sans aucune espérance. Adèle me fait une pitié extrême; elle a passé la journée à genoux dans les prières, et toujours je l'ai vue se relever un peu consolée... Ah! c'est au moment où l'on va perdre ce qu'on aime, où tout ce qui l'entoure marque, à quelques minutes près, la fin de sa vie; c'est alors que l'athée, si l'athée peut aimer, c'est alors qu'il doit sentir le besoin d'un Dieu! — Mais j'entends la voix de monsieur de Sénange. — Il me deman-

dait pour me recommander encore Adèle : à mesure que la vie le quitte, il semble s'attacher plus fortement à tout ce qu'il a aimé. Il l'a appelée ; il a pris sa main, la mienne, et a parlé long-temps bas sans que je pusse l'entendre : seulement j'ai distingué plusieurs fois le nom de lady B.... Il est tombé sans connaissance en nous parlant ; Adèle a fait des cris si affreux, qu'il a fallu l'emporter de cette chambre, où elle ne le verra plus !... Je n'ai pu la suivre, car il a exigé que je restasse près de lui jusqu'à son dernier soupir, et je ne le quitterai pas....

12 septembre, 7 heures du matin.

Il n'est plus, Henri ! le meilleur des hommes a cessé de vivre, celui qui pouvait se dire : « Il n'existe personne à qui j'aie fait un moment de peine. » — Ah ! excellent homme !.... excellent homme !....

LETTRE XLI. — Paris, même jour.

Je ne suis plus à Neuilly, mon cher Henri ; c'est dans mon hôtel garni, c'est tout seul que j'ai à supporter mes regrets et mon extrême inquiétude. Ce matin, après vous avoir écrit deux mots, je me suis présenté chez Adèle, qui, en me voyant, a bien deviné la perte qu'elle avait faite, et s'est trouvée fort mal. J'étais à genoux près d'elle ; ses femmes l'entouraient, lorsque tout-à-coup madame de Joyeuse est entrée, et, sans remarquer l'état de sa fille, m'a

demandé pourquoi j'étais dans cette maison en une pareille circonstance. — Je n'ai pas daigné lui répondre, et je soutenais toujours la tête d'Adèle, qui n'apercevait rien de ce qui se passait autour d'elle. Sa mère m'a repoussé, et m'a dit de lui laisser prendre des soins qu'il était trop déplacé que je lui rendisse. Je n'ai point souffert qu'on m'arrachât Adèle dans cet état, et madame de Joyeuse a bien vu qu'il serait inutile de le tenter. Elle s'est promenée brusquement dans la chambre, attendant avec impatience qu'Adèle reprît ses esprits. Dès qu'elle a pu ouvrir les yeux, sa mère lui a reproché l'indiscrétion de sa conduite. — Adèle la regardait d'un air égaré; mais aussitôt qu'elle l'a reconnue, elle a caché sa tête sur moi, et a fondu en larmes. « Finirez-vous bientôt cette scène ridicule? lui a dit sa mère; votre mari est mort, et la décence exige au moins que vous paraissiez le regretter. — Paraître! » a dit Adèle en levant les yeux au ciel. — « Oui, lui a répondu sa mère, et il faut que lord Sydenham sorte à l'instant de chez vous. » — Furieux, j'allais lui répondre; mais Adèle a joint ses mains, et je me suis arrêté. — Cependant, je sentais que je devais m'en aller; Adèle même m'en a prié, en me disant tout bas qu'elle m'écrirait. Je l'ai donc laissée seule avec cette mère qui ne l'a jamais vue que pour la tourmenter. Quel supplice!... Je suis revenu dans un accès de rage qui dure encore; puisse-t-il continuer long-temps! car je redoute bien plus le calme qui lui succédera.

P. S. Un des gens d'Adèle arrive en ce moment pour me prier de me rendre tout de suite à Neuilly... Cet homme en ignore la raison ; mais il ajoute que toute la famille m'attend : *toute la famille!* Que puis-je avoir de commun avec elle? Ah! c'est Adèle seule que je vais chercher.

LETTRE XLII. — Paris, minuit.

Lorsque je suis arrivé à Neuilly, j'ai vu en effet toute la famille de monsieur et de madame de Sénange réunie dans cette galerie où Adèle avait donné une si belle fête. J'y avais tant souffert qu'il m'a pris un saisissement dont je n'ai pas été maître. Que nous sommes bizarres, Henri! Je regrettais monsieur de Sénange; je le regrettais du fond de mon cœur, et j'ai cessé tout-à-fait d'y penser. Bientôt un froid mortel m'a saisi lorsque j'ai aperçu monsieur de Mortagne près d'Adèle. Il semblait qu'il ne fût jamais sorti de cette chambre; qu'il m'y attendait pour me braver et me tourmenter encore. Je sais que le titre de parent lui donne le droit d'être chez elle dans cette circonstance. Mais le retrouver là, près d'elle, en noir comme elle, pouvant la voir chaque jour, à toute heure, tandis que le devoir, les convenances, sa mère, m'éloigneront!... le retrouver ainsi, a fait renaître tous mes sentimens jaloux; je ne pouvais ni respirer, ni parler.

Un notaire m'a dit que monsieur de Sénange avait ordonné que son testament ne fût ouvert que devant

moi. On l'a lu tout haut; pendant cette lecture, j'essayais de me calmer, ou au moins de cacher mon agitation. — Après avoir laissé toute sa fortune à Adèle, monsieur de Sénange fait quelques legs à des malheureux dont il prend soin depuis long-temps, et me nomme son exécuteur testamentaire; « espérant, ajoute-t-il, que les personnes qu'il avait le mieux aimées s'uniraient d'intérêt et d'affection après lui. » — A ces mots, j'ai vu monsieur de Mortagne s'embarrasser et regarder madame de Joyeuse, qui paraissait irritée : il m'a regardé aussi; et mes yeux ont dû lui apprendre qu'Adèle était à moi, et qu'on ne me l'arracherait qu'avec la vie. Nous ne nous sommes point parlé; toutefois, je suis certain que nos sentimens nous sont bien connus.

Par un codicille, monsieur de Sénange conseille à Adèle d'aller passer au couvent le premier temps de son deuil, et demande d'être enterré à la pointe de l'île, dans cet endroit solitaire dont il avait été frappé un jour; « dans cet endroit, dit-il, où le hasard ne pouvant conduire personne, le regret seul viendra me chercher, ou l'oubli m'y laisser inconnu. » — Comme l'usage permet d'offrir un présent à son exécuteur testamentaire, il me donne sa maison de Neuilly, et me prie de ne jamais venir en France sans y passer quelques jours. — Je le remercie de ce bienfait, car cette maison me sera toujours chère.

Les parens de monsieur de Sénange, après avoir

vu qu'ils n'avaient plus rien à espérer, sont partis en montrant plus ou moins leur humeur. Adèle a désiré d'aller à l'instant au couvent : sa mère a refusé d'y consentir ; mais la volonté de monsieur de Sénange lui a inspiré une résolution que, sans cela, elle n'eût jamais osé manifester. Je l'ai priée de me donner ses ordres, ou de permettre que j'allasse les recevoir. Madame de Joyeuse a prétendu s'y opposer encore ; mais Adèle a été encore courageuse, et a dit qu'elle me verrait avec plaisir. — Elle est partie avec ses femmes, et sa mère s'en est allée avec monsieur de Mortagne... Quelle union!... Je suis sûr que, pendant tout le chemin, ils n'ont pensé qu'aux moyens de m'éloigner, de me persécuter. Madame de Joyeuse me hait, et la haine des méchans n'est jamais stérile. Ah! faudra-t-il lutter long-temps avant d'être heureux? J'ai quitté sur-le-champ cette maison de deuil ; mais j'y retournerai pour la triste cérémonie. Adieu.

LETTRE XLIII. — Paris, ce 14 septembre.

Je viens de rendre à cet excellent homme les derniers devoirs : j'ai répandu sur sa tombe des larmes bien sincères. Ah! si après la mort on peut sentir les regrets de l'amitié, les miens doivent arriver jusqu'à lui. Mon âme s'attache à cette espérance ; car, Henri, je rejette avec effroi tous ces systèmes d'anéantissement total. Détruire les idées de l'immortalité de l'âme, c'est ajouter la mort à la mort. J'ai

besoin d'y croire ; c'est la foi que veut la nature, et que toutes les religions adoptent pour se faire aimer. Oh ! non ! je ne quitterai point Adèle sans espérer de la revoir....

Je reviens encore à ces paroles que monsieur de Sénange prononçait avec tant de simplicité : « Pas une personne à qui j'aie fait un moment de peine !... » Combien ces mots renferment de bonnes actions, d'heureux sentimens !.... Chaque jour de ses nombreuses années a été occupé, embelli par le bonheur de tout ce qui l'approchait... Ces momens qui échappent à l'attention des hommes, et dont le souvenir compose l'estime de soi-même, ces momens réunis sont tous venus s'offrir à sa pensée pour adoucir les maux attachés à la vieillesse. — Oh ! heureuse, mille fois heureuse la famille de celui qui n'aurait eu d'autre ambition que de parvenir à pouvoir se dire à sa dernière heure : « Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine !... » Paroles touchantes que j'aime à répéter, et qui ne sortiront jamais ni de mon esprit, ni de mon cœur !

LETTRE XLIV. — Paris, 1er octobre.

Je n'ai point encore été chez Adèle : je crois devoir laisser passer ces premiers jours sans chercher à la voir. Si je n'étais que son ami, je ne l'aurais pas quittée ; mais j'avoue qu'aujourd'hui ma fierté ne peut consentir à prendre un titre si différent de mes sentimens. D'ailleurs, qu'ai-je à faire d'aller trom-

per ou flatter madame de Joyeuse? Adèle est libre; les petits mystères, les faux prétextes, le nom d'ami pour cacher celui d'amant, tous ces détours doivent être bannis entre nous. Adèle seule dans l'univers a des droits sur moi. Mes volontés, mes défauts, mes qualités lui appartiennent, et seront à elle jusqu'à mon dernier soupir. Adèle est libre!.... Tous mes vœux seront remplis.

Elle m'écrira sans doute pour m'avertir de l'instant où je pourrai la voir. Mais que le temps me semble long! Je ne sais ni le perdre, ni l'employer. J'ai voulu revoir les chefs-d'œuvre des arts que Paris renferme; cependant, soit que cela tienne à ma situation, soit qu'ils n'eussent plus l'attrait de la nouveauté, ils ne m'ont point intéressé. J'ai bien reconnu l'inconvénient d'avoir voyagé trop jeune. Je n'avais que quinze ans lorsque mon père me fit parcourir cette grande ville. Nous passions la journée à voir tout à la hâte, spectacles, édifices, monumens, tableaux : il a éteint en moi la curiosité sans m'instruire, et m'a fait traverser ainsi toutes les cours de l'Europe. Je pourrais dire qu'aujourd'hui rien ne me serait nouveau, et que cependant tout m'est inconnu.

Pour achever de me mettre mal avec moi-même, le docteur Morris m'écrit que cette jeune religieuse se désole, passe ses jours dans les larmes, fuit le monde et repousse les consolations. Sa santé s'affaiblit d'une manière effrayante; et la mort qui, dans son couvent, lui paraissait être la fin de ses peines,

ne lui semble plus, aujourd'hui, que le commencement de ses maux. Il ajoute : « Que celui qui n'a pas l'âme assez forte pour se soumettre à son état, quel qu'il soit, ne sera jamais heureux dans quelque situation qu'on le place. » Si cela était vrai, la plus douce récompense d'un bienfait serait perdue. — Que je hais ces tristes vérités! On cherche à les apprendre, et on désire encore plus de les oublier. — Adieu.

LETTRE XLV. — Paris, 10 octobre.

Que d'obligations j'ai à monsieur de Sénange! Sans lui, je ne sais combien j'aurais encore passé de temps sans revoir Adèle : mais, grâce à l'affection qui l'a porté à me nommer son exécuteur testamentaire, les affaires nous rapprocheront malgré les usages, le deuil, les parens, et même en dépit de madame de Joyeuse.

Hier, un notaire me remit des papiers qu'il fallait qu'Adèle signât avec moi. Je lui écrivis pour demander la permission d'aller les lui porter ; elle me fit dire qu'elle m'attendait, et je partis dans une joie inexprimable de la revoir.

En arrivant au couvent, l'on me fit monter dans le parloir de son appartement. Elle courut à la grille, et me donna sa main à travers les barreaux ; il semblait qu'elle retrouvât le seul ami qui lui fût resté, l'ami qui avait été le témoin des jours de son bonheur. Cependant les crêpes dont elle était vêtue,

cette tenture noire qui couvrait toute la chambre me rappelèrent à moi-même, et, dans ce premier moment, nous ne parlâmes que de monsieur de Sénange. Elle me racontait mille traits de sa bonté, de sa bienfaisance; et ses pleurs coulaient avec une douleur si sincère, un respect si tendre, qu'elle m'en devenait plus chère.

Elle voulut que je lui rendisse compte de l'entretien qu'il avait eu avec moi la veille de sa mort. — Une réserve craintive m'empêchait de dire un mot des espérances qu'il m'avait fait entrevoir, de la félicité qu'il m'avait promise. Je ne sais quel sentiment secret me faisait préférer de m'accuser moi-même. Je lui confiai les aveux que j'avais osé lui faire; je parlai de ce portrait qui, pendant si longtemps, avait été ma seule consolation. — « Vous l'a-t-il laissé? » me dit-elle en baissant les yeux. — Il m'était facile de voir qu'elle en aurait été satisfaite, mais je fus encore sincère. « Non, lui répondis-je en tremblant, il m'a dit que vous seule pouviez le donner. » — Elle leva ses yeux au ciel, se détourna, comme si elle eût craint de rencontrer les miens, et garda le silence.

Ce don d'amour, je ne l'attendais pas; je n'aurais même pas voulu qu'elle me l'eût accordé, la perte qu'elle avait faite étant encore si récente : mais j'aurais désiré qu'un mot d'avenir m'eût permis de l'espérer pour un temps plus éloigné.

« Ah! lui dis-je, dans ses derniers instans, monsieur de Sénange prononçait votre nom, le mien;

il nous unissait dans ses pensées et dans ses vœux ; il nous appelait *ses enfans!* » — Elle se leva, comme si elle n'avait eu la force ni de résister, ni de céder à l'émotion que j'éprouvais ; elle s'en allait.... Cependant elle s'arrêta au milieu de cette chambre, et me dit adieu avec un faible sourire. Il y avait quelque chose de si tendre dans ce mot *adieu*, que le regret de se quitter, le désir de se revoir se faisaient également sentir ! — « Un mot encore, m'écriai-je, un seul mot! » — Elle posa la main sur son cœur, et me dit : « Les intentions de monsieur de Sénange me seront sacrées. » — Elle jeta sur moi un dernier regard, et sortit. Que le dernier regard est doux, et qu'il avoue plus qu'on n'aurait osé dire ! Je m'en allai aussi ; mais j'emportais avec moi cette promesse timide ; je l'entendais toujours : et, quoique Adèle eût prononcé seulement le nom de monsieur de Sénange sans oser y joindre le mien, j'étais bien sûr de toute son affection.

LETTRE XLVI. — Paris, 20 octobre.

Je l'ai revue encore ; nous étions si émus que nous avons été quelque temps sans pouvoir nous parler. Aux premiers mots, sa voix m'a causé un trouble inexprimable. Je m'arrêtais pour l'entendre, et quand je lui répondais, je voyais aussi qu'elle m'écoutait, même lorsque je ne parlais plus.

J'ai osé lui avouer mes sentimens; mais j'avais soin de soumettre mes espérances à sa volonté.

Cette réserve la rassurait et lui donnait de la confiance. Je lui ai rappelé qu'elle était libre. — Elle a souri, ses yeux se sont baissés et elle m'a dit bien bas et en rougissant : « Est-ce que vous me rendez » ma liberté? » — Quel mot ! et combien il m'a rendu heureux! Je suis tombé à genoux près de cette grille. Je lui faisais entendre tous ces sermens d'amour renfermés dans mon cœur pendant si long-temps. — Alors nous avons parlé sans contrainte de ce penchant qui nous avait entraînés l'un vers l'autre, et de notre avenir. C'était obéir encore à monsieur de Sénange, que de nous occuper de notre commun bonheur.

Elle m'a prié d'être plus respectueux pour sa mère, de la soigner davantage : « Tout ce que vous lui direz d'aimable, pensez que vous me l'adressez, m'a-t-elle dit, et que je vous en remercie : car je ne puis être tranquille que lorsque vous lui aurez plu ; et jusque-là, je crains toujours qu'elle ne se laisse aller à quelques-unes de ces préventions dont ensuite il est impossible de la faire revenir. »

J'ai promis tout ce qu'elle m'a demandé ; et lorsque je cédais à un de ses désirs c'était en souhaitant qu'elle en exprimât de nouveaux pour m'y soumettre encore. Nous avons ainsi passé trois heures, qui se sont écoulées bien vite. J'ai voulu savoir à quoi elle s'occupait dans sa retraite. Elle m'a répondu qu'elle s'était arrangée pour que sa vie fût à peu près distribuée comme elle l'était à Neuilly. « Je dessine,

joue du piano, travaille aux mêmes heures, m'a-t-elle dit. Le temps si heureux de nos longues promenades je le passe à continuer les leçons d'anglais que vous aviez commencé à me donner. Quoique seule, je fais mes lectures tout haut, je répète le même mot jusqu'à ce que je l'aie dit précisément comme vous. L'anglais a pour moi un charme d'imitation et de souvenir que le français ne saurait avoir. Je ne l'ai jamais entendu parler qu'à vous, et, quand je le prononce, il me semble vous entendre encore. Chaque mot me rappelle votre voix, vos manières : loin de vous, c'est ma distraction la plus douce. Si jamais vous me menez en Angleterre, je serai fâchée d'y trouver que tout le monde parle comme vous. »

Nous avons été interompus par mesdemoiselles de Mortagne. En entrant, l'aînée a appelé Adèle *ma sœur;* ce nom m'a fait tressaillir. Adèle a remarqué mon émotion, et s'est empressée de me dire que l'usage, dans les couvens, était que les religieuses, entre elles, se nommassent toujours ma sœur pour exprimer leur union et leur égalité. — « A leur exemple, a-t-elle ajouté, les pensionnaires qui s'aiment d'une affection de préférence, se donnent quelquefois ce nom qui les distingue parmi leurs compagnes ; et depuis l'enfance, mademoiselle de Mortagne et moi nous nous nommons ainsi. »

L'explication d'Adèle ne m'a point satisfait : ce nom de sœur m'avait causé une impression extraordinaire. Je crois que l'amour m'a rendu superstitieux ; car je suis tourmenté par une sorte de

pressentiment qui me trouble. Mademoiselle de Mortagne sœur d'Adèle!... j'en frémis encore.

LETTRE XLVII. — Paris, ce 2 novembre.

L'étiquette du deuil, les obsessions de madame de Joyeuse empêchent souvent Adèle de me recevoir. Elle craint si fort l'aigreur continuelle de sa mère, qu'elle aime mieux me tenir éloigné que d'oser avouer les sentimens qui nous unissent. Cependant à l'entendre, ma délicatesse devrait toujours être satisfaite; car elle appelle *devoirs* les choses qui me déplaisent le plus. — Si je lui reproche l'éloignement qu'elle me prescrit, elle dit qu'elle se *sacrifie* elle-même. — La peur qu'elle a de sa mère lui paraît du *respect*. — Elle nomme *décence* la soumission qu'elle a pour les plus sots usages; et dans nos continuelles disputes, Adèle n'a jamais tort et je ne suis jamais content.

Le dernière fois que je la vis, sa mère était chez elle. J'essayai vainement de lui plaire, elle me répondit avec une sécheresse presque offensante. Je ne disais pas un mot qu'elle ne fût prête à soutenir le contraire : aussi retombions-nous souvent dans des silences vraiment ridicules; et notre conversation ressemblait tout-à-fait à la musique chinoise, où de longues pauses finissent par des sons discordans. Mais Adèle me regardait, me souriait, et c'était assez pour me dédommager.

Au bout d'une heure, madame de Joyeuse prit

son éventail, mit son mantelet, et dit en me regardant qu'elle était obligée de sortir... Je vis clairement que cela voulait dire qu'elle désirait ne pas me laisser seul avec sa fille... Mais j'étais résolu à ne pas la comprendre, et je ne me dérangeai point... Elle espéra sûrement qu'Adèle aurait plus d'intelligence, et elle lui demanda si ce n'était pas l'heure de ses études? Adèle baissa les yeux et répondit que non. Madame de Joyeuse ne se contenta pas de cette réponse; elle tira encore ses gants l'un après l'autre, répéta plusieurs fois qu'elle avait affaire... réellement affaire... sans qu'aucun de nous fît un mouvement pour se lever. — Enfin, elle me demanda si je n'avais pas l'intention d'aller à quelque spectacle? Je lui répondis à mon tour par un non fort respectueux... Aussi, après avoir balancé encore long-temps, fallut-il bien qu'elle se déterminât à partir.

Nous restâmes dans le silence tant que nous la crûmes sur l'escalier; mais dès que nous la jugeâmes un peu loin je me livrai à toute la joie que me causait son départ. Adèle avait l'air d'un enfant échappé à son maître. Cependant la peur fut plus forte que tous ses sentimens. Son amour, sa gaieté même ne purent lui donner le courage de m'accorder une minute. Elle me dit de m'en aller bien vite, et me recommanda surtout de tâcher de rejoindre sa mère et de la saluer en passant afin de lui faire voir que je n'étais pas resté long-temps après elle. Je fus donc forcé de la quitter aussitôt, et

de faire courir mes chevaux pour rattraper la lourde et brillante voiture de madame de Joyeuse. En me voyant, elle sortit presque sa tête hors de la portière, pour s'assurer apparemment si c'était bien moi. Je lui fis une révérence qu'elle ne me rendit pas...

Dès que je fus seul, je me mis à rêver à la crainte affreuse qu'elle inspire à sa fille. J'étais affligé qu'Adèle m'eût renvoyé si promptement, qu'elle eût songé à me dire de saluer sa mère; cette petite fausseté me déplaisait... Près d'elle, sa gaieté m'amuse; je pense comme elle, j'agis comme il lui plaît; mais la réflexion change toutes mes idées; je me fâche contre elle, contre moi; je suis mécontent de tout le monde.

LETTRE XLVIII. — Paris, ce 6 novembre.

J'avais bien pressenti, Henri, que la mort de monsieur de Sénange serait le commencement de mes véritables peines; cependant je devais croire qu'Adèle étant libre, rien ne pouvait plus troubler mon bonheur.

Hier matin elle me fit dire de passer chez elle tout de suite : j'y courus aussitôt; je lui trouvai un air embarrassé qui me surprit et m'inquiéta. Elle m'avait envoyé chercher pour me parler, disait-elle, et elle n'osait me rien dire. — Elle me regardait attentivement, ouvrait la bouche... se taisait... me tendait ses mains à travers la grille... hésitait... allait enfin parler, et s'arrêtait encore.

Je ne savais que penser de tant d'émotion. Plus elle paraissait agitée, plus je désirais d'en connaître le motif; mais, ou elle se taisait, ou elle ne retrouvait d'expressions que pour dire qu'elle m'aimait et m'aimerait toujours!... Elle le répétait avec une ardeur qui m'effrayait: *Toujours! toujours!*... disait-elle vivement. — Je n'en doute pas, lui répondis-je. — Ces seuls mots lui rendirent son embarras, son silence, ses yeux même se remplirent de larmes... Je ne pouvais plus supporter cette incertitude; mais je la suppliais vainement de s'expliquer. Ses promesses d'amour avaient un ton si solennel, que je la regardais quelquefois pour m'assurer si elle était bien devant mes yeux, car ses protestations si répétées annonçaient quelque chose de sinistre: elles avaient l'accent d'un adieu... Son trouble m'avait gagné au point que, ne sachant qu'imaginer, je lui demandai, avec effroi, si elle se portait bien? Elle répondit qu'oui, et je respirai un moment, comme si je n'eusse plus de chagrins à redouter... Malheureux que je suis!...

Cependant, mon inquiétude devenait un supplice. Adèle fit un effort sur elle-même pour m'apprendre que sa mère était venue la veille, et l'avait traitée avec une bonté mêlée de confiance et de plaisanterie, qui lui avait presque fait oublier cette distance respectueuse dans laquelle elle l'avait toujours tenue. — Hé bien! m'écriai-je, fatigué de toutes ces distinctions? « Hé bien! reprit-elle, ma mère voulut savoir si vous resteriez long-temps ici. Comme je ne

répondais pas, elle a demandé en riant si j'avais la folle idée de vous épouser? Je n'ai encore rien dit, et elle a ajouté que ce ne serait jamais de son consentement; que votre caractère ferait le tourment de ma vie. Elle a peint avec vivacité le malheur de se trouver en pays étranger sans amis, sans parens, et n'ayant ni consolation ni soutien. » — Tout ce que j'avais de force en moi était employé à me contraindre; car, dès que je laissais échapper ma colère, Adèle retombait dans le silence, et j'étais obligé de solliciter long-temps les explications qui allaient me désoler. Enfin elle m'apprit, « que sa mère lui avait avoué que depuis long-temps elle la destinait à un jeune homme qui réunissait tous les avantages de la naissance, de la fortune et des talens... — Quel est son nom? » lui dis-je avec un emportement dont je n'étais plus maître. Elle me répondit qu'elle l'avait demandé. — Demandé! comment trouvez-vous cette prévoyance? Sans doute pour se décider ensuite... Et qui croyez-vous que ce soit? — Monsieur de Mortagne? — Oui, c'est lui. — Elle le nomma; je l'avais trop deviné! — Monsieur de Mortagne, repris-je transporté d'indignation. « Mon seul ami, calmez-vous, me dit-elle; sans cela, il me serait impossible de vous parler. » — Elle me répétait qu'elle m'aimait, avec une affection que je ne lui avais jamais vue; mais toutes ses assurances n'arrivaient plus à mon cœur. J'étais appuyé sur la grille sans pouvoir dire un mot, ni même la regarder: un poids insupportable m'accablait; elle par-

lait et je ne l'entendais pas. — Effrayée elle se leva, et m'appela comme si j'eusse été loin d'elle. Le son de sa voix me causa une douleur aiguë que je ressens encore. Parlez tous bas, lui dis-je, parlez tout doucement. — Alors, il faut lui rendre justice... alors elle fit tout au monde pour m'adoucir. Se rapprochant de moi, comme si elle eût été près d'un malade affaibli par de longues souffrances, elle m'appelait à voix basse, me donnait les noms les plus tendres, les titres les plus chers... Mon cœur l'entendait; et peu à peu ce grand orage s'apaisait, lorsque, malheureusement, elle prononça le mot de *mari* : à ce mot je ne me possédai plus. Le mariage pour monsieur de Mortagne n'est qu'une affaire. Il ne se donne pas la peine d'aimer; c'est sa fortune qu'il épouse, son rang qu'il lui offre.

Au lieu d'écouter les douces plaintes d'Adèle, je me laissai aller à toute ma fureur; je l'accusai de perfidie, de vanité. Ses larmes firent cesser tout-à-coup mon emportement; elles tombaient en abondance, et semblaient adoucir ma blessure... Dès que je parus plus tranquille, elle pressa mes mains de nouveau et les porta à ses yeux, comme si elle eût voulu me cacher ses pleurs : mais elle s'arrêta, et je vis bien qu'elle avait encore quelque chose à m'apprendre..... Alors, je l'avoue, Henri, surpris qu'il lui restât une nouvelle peine à me faire, je me mis à marcher dans la chambre en lui criant de se hâter, et de tout dire. — « Ma mère, reprit-elle, me vanta long-temps les avantages de ce ma-

riage, mais je l'ai refusé. » Ah! ce mot me rendit mon amour et ma soumission; je revins près d'elle, je promis de ne plus l'affliger, de modérer la violence de mon caractère..... La cruelle, abusant bientôt de mes remords, de ma douceur, s'empressa d'ajouter que sa mère n'avait paru ni étonnée, ni fâchée de son refus, et lui avait seulement demandé de voir monsieur de Mortagne comme un parent à qui elle devait des égards..... « Ma mère, continua-t-elle, m'a dit que je croyais vous aimer, et qu'elle ne le pensait pas; que je croyais ne jamais aimer monsieur de Mortagne, et qu'elle était persuadée du contraire. Ne disputons pas sur ce point, m'a-t-elle dit en riant : voyez-les également tous deux; passez l'année de votre deuil à comparer, à réfléchir; et, au bout de ce temps, celui que vous préférerez aura mon consentement. Ce projet m'était odieux; mais, tremblant de la fâcher, craignant de vous déplaire, j'ai seulement osé lui demander un jour pour me décider : voyez, dictez ma réponse. »

Que pouvais-je dire? C'était moi alors qui gardais le silence : il m'était impossible de donner ou de refuser mon aveu à un pareil arrangement..... Cependant la terreur que sa mère lui inspire est si vive, elle me répéta tant de fois qu'elle m'aimait, que moi, faible créature, je fermai les yeux et m'en rapportai à elle..... Le croirez-vous? Au lieu de s'effrayer des chagrins qu'elle allait me causer, de se trouver plus à plaindre que moi, elle a paru bien aise; et, saisissant aussitôt une permission que je

n'avais pas même prononcée, elle m'a remercié.... oui, remercié!... l'ingrate!... J'avais été si cruellement agité que le son de sa voix, son silence, ses paroles, tout me blessait; et cependant je ne pouvais m'éloigner d'elle. J'étais là, sans dire un mot; mes pensées, mes souffrances même avaient encore une sorte de vague que je craignais de fixer. Il me semblait que, tant que je me tiendrais près d'elle, on ne pourrait pas me l'enlever; mais que, si une fois je m'en allais, tout serait fini pour moi..... Pourtant, il fallut bien la quitter; et je partis, déjà tourmenté de toutes les horreurs de la jalousie.

LETTRE XLIX. — Paris, ce 25 novembre.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, mon cher Henri, parce que je suis trop mécontent de moi-même. Mes résolutions varient presque aussi rapidement que mes pensées se succèdent; je ne me reconnais plus.

Après avoir eu la faiblesse de consentir qu'Adèle revît monsieur de Mortagne, je passai tout le jour à rêver à sa situation, à la mienne; je ne savais encore à quoi m'arrêter, lorsque le lendemain je retournai à son couvent. J'y allai lentement; c'était la première fois que je ne me hâtais pas d'y arriver.

En entrant dans la cour, je vis un cabriolet auquel était attelé un superbe cheval qui frappait la

terre, rongeait son mors, et semblait brûler de partir. Son maître est ici depuis long-temps, me dis-je intérieurement; car un instinct secret m'avertissait que cette voiture appartenait à monsieur de Mortagne.

Je montai l'escalier avec une répugnance extrême, et cependant j'avançais toujours. J'allais entrer dans le parloir, lorsque j'entendis des éclats de rire à travers lesquels je reconnus la voix d'Adèle. Sa gaieté me fit redescendre quelques marches, qu'il fallut remonter pour suivre le laquais qui m'avait annoncé.

Je trouvai monsieur de Mortagne avec un grand chien qui était la cause de tout ce bruit. Ses sœurs étaient avec Adèle dans l'intérieur du parloir. Après les complimens d'usage, la plus jeune d'elles pria son frère de faire recommencer au chien les tours qu'il avait déjà faits; le voilà donc faisant sentinelle, et toutes ces bêtises qui ne devraient amuser que des enfans. Mesdemoiselles de Mortagne s'en divertissaient beaucoup, mais Adèle ne riait plus. — Elle me regardait avec inquiétude : la joie de ses amies, les soins que se donnait leur frère, n'attiraient plus son attention; c'était même avec effort que sa politesse la forçait quelquefois à sourire... Déjà, me disais-je, elle se contraint pour moi.... Encore un jour, et elle s'en cachera peut-être: de la crainte à la dissimulation il n'y a qu'un instant.

Le sérieux avec lequel je regardais le maître et le chien fit bientôt cesser ce badinage: d'ailleurs, l'im-

patient cheval se faisait toujours entendre; et les cris continuels du palefrenier avertissaient assez de la peine qu'il avait à le contenir. Adèle en fit la remarque, sans y attacher d'importance. Mais monsieur de Mortagne se leva aussitôt, et sortit avec empressement, en lui jetant un regard qui disait : « Je ne gêne personne, moi! Je ne suis point jaloux... » Si jeune, point jaloux!... Il a donc déjà renoncé à l'amour! Adèle, vous suffirait-il d'être aimée ainsi?

Ses sœurs coururent à la fenêtre pour le voir partir. — Je l'entendis qui fouettait, arrêtait, excitait son cheval; elles détournaient la vue, lui disaient de prendre garde; mais ni leur peur, ni leurs cris ne purent engager Adèle à se déplacer; elle resta assise près de moi. — « Si je n'avais pas été ici, lui demandai-je tout bas, seriez-vous restée? — Non, me répondit-elle; je crois que par curiosité j'aurais été à la fenêtre. — Oui, lui dis-je, par curiosité; mais monsieur de Mortagne aurait cru que c'était lui qui vous y attirait. »

Quelques minutes après, ses sœurs nous laissèrent seuls. — Comme Adèle était embarrassée!... Je pris sa main et la baisai en soupirant... « Je n'ai rien à me reprocher, me dit-ellle; et cependant je ne suis plus contente... » — Sa douceur me toucha; je ne pensai plus qu'à la crainte que sa mère lui inspire; je la plaignis, la plaignis sincèrement. Avec quelle tendresse je cherchais à la rassurer, à la consoler! — « Si vous saviez, me dit-elle, comme vous

êtes différent de vous-même ! Lorsque vous êtes entré, votre visage était si sévère ! — Avant que j'arrivasse, lui répondis-je en souriant, vous étiez si gaie ! »

Elle sourit à son tour ; mais ce sourire avait une expression de tristesse et de douceur qui me pénétra. « J'avoue, reprit-elle, que je ne suis assez forte, ni pour déplaire à ma mère, ni pour vous fâcher. » — Elle rêva long-temps, et finit par me proposer de ne jamais voir monsieur de Mortagne qu'en ma présence. Cette idée, qui lui paraissait devoir tout concilier, avait quelque chose qui me blessait. Cependant elle en était si satisfaite que nous nous séparâmes contens l'un de l'autre, et nous aimant, je crois, plus que jamais.

Deux jours après, Adèle m'écrivit que monsieur de Mortagne lui avait fait demander si elle serait chez elle après dîner, et qu'elle me priait de m'y rendre de bonne heure. Je fus exact ; mais il arriva presque en même temps que moi, et parut étonné de me rencontrer. Cependant, il se remit aussitôt, comme un homme maître de ses passions, ou plutôt n'ayant déjà plus de passions ; il fit plusieurs complimens à Adèle, qui lui répondit avec une sécheresse que je n'approuvai point... Ne pourra-t-elle donc jamais le traiter comme un homme ordinaire ? et aura-t-il toujours à se plaindre ou à se louer d'elle ? Je comptais lui en faire quelques reproches dès que nous serions seuls ; mais soit qu'il espérât demeurer après moi, ou qu'il s'amusât à me tour-

menter, il ne s'en alla qu'au moment où l'on vint avertir Adèle que la supérieure la demandait.... Alors il fallut bien que nous sortissions en même temps ; il sauta plutôt qu'il ne descendit l'escalier, se jeta dans sa voiture, et partit comme un éclair. Dès qu'il fut hors de la cour, Adèle parut à sa fenêtre, et me salua comme si elle m'eût dit : « J'ai attendu qu'il n'y fût plus pour me montrer... » Combien je lui sus gré de cette petite attention !... Que la plus légère préférence laisse de douceur après elle! En quittant Adèle, ma raison avait beau me dire que cette froideur était trop loin de son caractère pour durer... qu'elle passerait bientôt, et que si monsieur de Mortagne s'obstinait à la voir, il finirait par en être supporté... Adèle à la fenêtre, et n'y venant que pour moi, détruisait toutes ces réflexions.

Mais hier, elle m'écrivit qu'il allait encore venir. — Je ne reçus sa lettre qu'à l'heure même où il devait être déjà chez elle ; je m'y rendis, détestant le rôle auquel ma complaisance m'avait soumis. — En effet, quelle lâcheté de lui permettre de le recevoir si j'étais inquiet ! et si je n'étais point jaloux, pourquoi ne pas oser les laisser ensemble?... Vingt fois j'eus envie de retourner sur mes pas, et cependant j'avançais toujours : mes sentimens changeaient, se heurtaient, et n'en devenaient que plus douloureux.

Lorsque j'entrai chez elle, je remarquai que monsieur de Mortagne regarda plusieurs fois ses sœurs,

d'un air d'intelligence. Mon humeur augmenta, mes soupçons se renouvelèrent. Adèle aussi me demanda de mes nouvelles, d'une voix qui me semblait plus assurée qu'à l'ordinaire ; et lui-même s'avisa de m'adresser plusieurs fois la parole. Je crus voir régner entre eux une aisance, une facilité de conversation qui me confondaient... Elle se fit apporter un dessin qu'elle venait de finir ; il le loua avec tant d'exagération, qu'elle rejeta ses éloges, mais si faiblement, qu'on sentait bien que la flatterie ne lui déplaisait pas... D'ailleurs pourquoi lui faire connaître ses talens, si elle ne désire pas lui plaire?... Non, Henri, non, je ne souffrirai pas qu'elle le revoie... Cette affectation de ne le recevoir que devant moi n'est qu'une ruse de femme ; j'entends ce qu'elle dit, mais sais-je ce qu'elle pense?...

Pour achever de me tourmenter, sa mère arriva peu de temps après moi, et dit à sa fille qu'elle avait à lui parler : je me levai pour les laisser libres. Monsieur de Mortagne fit aussi un mouvement pour s'en aller, mais madame de Joyeuse lui dit de s'arrêter... Indigné, j'allais me rasseoir, peut-être même faire une scène ridicule, lorsqu'Adèle, plus pâle que la mort, me dit adieu, et me pria de revenir aujourd'hui... Sa terreur me fit pitié ; je reviendrai, oui je reviendrai, et certes je ne me laisserai pas jouer plus long-temps.... Elle ne le reverra jamais.... Que peut lui faire la colère de sa mère? elle n'en dépend plus... Si je dois l'épouser un jour, mon opinion, mon estime seules doivent la diriger. Je lui proposerai

d'aller à Neuilly, d'y passer tout le temps de son deuil; si elle me refuse, c'est qu'elle ne m'aura jamais aimé.... Mais aussi si elle y consent!... Insensé!.... si elle y consent! souffriras-tu qu'elle manque à des convenances que les femmes doivent toujours respecter? Ah! je ne serai jamais heureux, ni avec elle, ni sans elle!

LETTRE L. — Neuilly, ce 22 janvier.

Je la revis hier, et, comme à l'ordinaire, elle voulut essayer de me toucher par sa douceur, de me séduire par ses larmes; mais je m'étais armé de courage, et je sus leur résister J'exigeai qu'elle ne revît jamais monsieur de Mortagne. « Adèle, lui dis-je, ma chère Adèle, n'écoutez plus de vaines frayeurs, une fausse timidité. Consentez à déclarer à votre mère les sentimens qui nous unissent. — Je n'oserai jamais. — Adèle, je vous aime de toutes les forces de mon âme; je vous aime plus que moi-même, plus que la vie; mais je ne puis souffrir ce partage d'intérêt. Ma jalousie vous offense, me dégrade, et cependant je ne saurais m'empêcher d'être inquiet. » — Alors nous entendîmes le bruit d'une voiture; car depuis que madame de Joyeuse veut sacrifier sa fille une seconde fois, elle l'obsède sans cesse; et le matin, l'après dînée, le soir, quelle que soit l'heure où j'arrive, elle accourt toujours sur mes pas. « Voilà votre mère, m'écriai-je; ce moment est

peut-être le dernier. Prononcez que vous ne reverrez jamais monsieur de Mortagne, ou dites-moi de vous fuir sans retour. — Ma mère me fait trembler. » Je n'en entendis pas davantage, et la quittai sans savoir ce que je faisais.

Décidé à me guérir d'un amour si faiblement partagé, je courus à mon hôtel garni demander des chevaux pour retourner en Angleterre. John voulut vainement représenter, demander quelques heures : « Pas une minute, lui dis-je; laissez tout ce que je ne puis emporter, et marchons. » — Cependant je n'avais pas fait deux lieues, que l'envie de savoir ce que deviendrait Adèle me tourmenta. D'ailleurs, je voulais bien l'abandonner; mais, certes, je ne consentais pas à la céder à monsieur de Mortagne, et j'étais déterminé à lui arracher la vie plutôt que de la lui voir épouser. Dans cette agitation je revins à Neuilly. Cette maison m'appartient; ainsi j'en puis disposer.

Lorsque j'y fus arrivé, je fis venir les gens de monsieur de Sénange que j'ai tous gardés. « Des raisons particulières, leur dis-je, font que je ne veux point qu'on sache mon séjour ici; s'il vient à être connu, je ne pourrai en accuser que vous, et je vous chasserai tous. » — Alors ils se regardèrent les uns les autres, comme suspectant chacun leur fidélité. — « Mais si je parviens à être ignoré, je vous récompenserai tous. » Ils se regardèrent de nouveau, en se faisant par signes de mutuelles recommandations, et quand ils sortirent, j'entendis qu'ils

se promettaient d'être discrets; ainsi j'espère qu'ils le seront.

J'ai senti une sorte d'effroi, en revoyant ce lieu où j'ai éprouvé des émotions si vives, des peines si cruelles !

Je ne suis encore entré que dans l'appartement que j'occupais. Je redoute de voir celui de monsieur de Sénange, la chambre d'Adèle ; je le crains d'autant plus, que j'avais ordonné qu'on ne déplaçât aucun meuble, que chaque chose restât comme elle était lorsqu'ils occupaient cette maison. Les habitudes de monsieur de Sénange seront conservées, ses goûts respectés. Il faut garder bien peu de mémoire des morts pour déranger sans scrupule les objets auxquels ils tenaient. On ne sait pas soi-même ce qu'on perd de petits souvenirs, d'impressions douces, combien on affaiblit ses regrets, en faisant le moindre changement dans les lieux qu'ils ont habités !

Adieu, je ne fermerai point cette lettre, et je vous écrirai sans ordre, sans suite, un journal de mes projets, de mes inquiétudes, ce que j'apprendrai d'Adèle, enfin ma vie : trop heureux si je puis un jour retrouver mon indifférence !

Ce 25 janvier, six heures du soir.

J'ai revu ces jardins. Il n'y a pas un arbre qui ne m'ait rappelé Adèle, et ses petites joies, lorsque, plus diligente que moi, elle arrivait de meilleure heure et passait dans l'île pour voir le travail des ou-

vriers; elle gardait le bateau, attendant sur le rivage que je parusse à l'autre bord.... alors elle se moquait de ma paresse, de mon embarras, et me faisait des signes pressans de venir la trouver. Quand je lui montrais le bateau qui était attaché près de l'île, j'entendais les éclats de ce rire frais et gai qui passe avec la première jeunesse. Elle me disait un léger adieu, partait comme pour ne plus revenir, mais s'arrètait de manière à ne pas me perdre de vue; se cachait derrière les arbres, croyant que je n'apercevrais pas le transparent de sa mousseline blanche, de sa robe de neige; puis elle venait me saluer, feignait de me voir pour la première fois; puis enfin, elle m'envoyait ce bateau, j'allais la joindre... Joies innocentes! plaisirs simples qui me rendiez si heureux! plaisirs que je me rappelle tous!

For oh! how wast a memory has love!

suis-je donc condamné à vous perdre sans retour?

Ce 24 janvier, à midi.

Quelle démence a pu me porter à venir dans cette maison? Était-ce pour oublier Adèle? est-ce ici que je me promettais de la haïr? ici où j'ai juré d'être à elle et de lui consacrer ma vie.

Ce matin je suis entré dans la chambre où monsieur de Sénange est mort. Les fenètres en étaient fermées. Une obscurité religieuse couvrait ce lit où il a rendu les derniers soupirs. Je m'en suis appro-

ché; et là, une voix secrète, ma conscience peut-être, m'a répété les paroles qu'il m'a dites avant de mourir... le pardon qu'il m'avait accordé, sous la condition de me dévouer au bonheur d'Adèle et d'être plus indulgent. Ai-je rempli ma promesse? Cet excellent homme m'approuverait-il?... Je suis sorti lentement de cette chambre. Ma colère était passée; je n'étais plus que le défenseur d'Adèle et le juge sévère de moi-même.

J'ai été dans l'île voir le monument qu'elle a fait élever à la mémoire de monsieur de Sénange. Un obélisque très-simple couvre sa tombe, sur laquelle elle a fait graver ces mots :

Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend.

Et moi que lui dirais-je?

A deux heures.

Je viens d'ordonner à John de prendre un cheval à la poste, et d'aller descendre à Paris dans l'hôtel garni que j'occupais, comme s'il revenait pour chercher quelque chose qu'il avait oublié; mais mon dessein était qu'il s'informât adroitement si Adèle avait envoyé chez moi et qu'il sût de ses nouvelles. En attendant le retour de John, je vais promener ma tristesse dans la campagne. Le temps est beau, quoiqu'au milieu des rigueurs de l'hiver. Une visite à la famille de Françoise sera sûrement bien reçue, et peut-être leurs visages satisfaits me rendront-ils plus tranquille.

Paris, 10 heures du soir.

En revenant de chez Françoise, je suis entré dans la cour, et j'ai vu sur le sable les traces d'un carrosse. Les sillons me prouvaient qu'on n'était pas entré dans la maison, mais que la voiture s'était arrêtée à la grille du jardin et de là avait gagné la cour des écuries.... Henri ! moquez-vous encore de l'amour ! Malgré l'invraisemblance d'une pareille visite, mon cœur, mes yeux même me disaient que cette voiture appartenait à Adèle. Je suis entré avec précipitation dans le jardin, et je l'ai aperçue suivie de deux de ses femmes qui prenaient le chemin de l'île. J'ai couru la joindre. Elle ne m'attendait pas. En me voyant, elle a jeté un cri ; une pâleur mortelle a couvert son visage, et cependant avec quelle joie elle m'a dit : « Je craignais que vous ne fussiez parti pour l'Angleterre. » — J'ai pris ses mains, et les pressant contre mon cœur : « Adèle, lui ai-je répondu, qu'avez-vous décidé? — Rien : je me désespérais de votre départ ; je vous croyais absent, et je venais ici pleurer monsieur de Sénange, pleurer sur vous, sur moi-même. — Aurez-vous du courage? — Je n'en trouve pas contre ma mère ! Ne me rendez pas malheureuse, ayez pitié de ma faiblesse. » — Elle paraissait si accablée, que je l'ai prise vivement dans mes bras pour la soutenir. A l'instant je me suis senti arrêter par une main étrangère ; et, me retournant, j'ai vu madame de Joyeuse transportée de fureur. Elle avait été au couvent, y

avait appris qu'Adèle venait de partir pour Neuilly, et l'avait immédiatement suivie. — « Vous! implorant lord Sydenham! » s'est-elle écriée. — Adèle est tombée à genoux devant sa mère ; et, avec une voix qu'on entendait à peine : — « Ma mère, lui a-t-elle dit, je l'aime. Il vous respectera aussi, n'en doutez pas. Je vous ai obéi une fois sans résistance; récompensez-moi aujourd'hui en faisant mon bonheur. »

Madame de Joyeuse a déclaré qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage, a réprimandé durement sa fille, et a cherché à m'insulter, en disant que je n'ambitionnais que l'immense fortune d'Adèle. — Sa fortune! lui ai-je dit avec mépris, je la refuse; gardez-la pour ses frères. Je ne veux de votre fille qu'elle-même. A ces mots, j'ai vu sur son visage un mélange d'étonnement et de doute. « Vous l'entendez, a dit Adèle, que n'y avons-nous pensé plus tôt! Oui, ma mère, mon jeune frère n'est pas riche; donnez-lui tout mon bien et rendez heureux vos enfans. — Oui, ai-je répété, tous vos enfans; » car, soit par cette confiance que donne la générosité, soit par un effet de l'amour, je ne me trouvais point humilié de descendre envers elle jusqu'à la prière; je suis aussi tombé à ses pieds. Elle a essayé de résister, de traiter de folie le désintéressement de sa fille. Elle a même prétendu être obligée de la défendre contre une passion insensée : mais j'ai su détruire des scrupules qui ne demandaient peut-être qu'à être vaincus, et j'ai promis d'assurer

à Adèle au-delà du sacrifice qu'elle me faisait. Enfin mes instances, mon dévouement, les caresses de sa fille ont achevé de l'entraîner, et elle m'a appelé son fils en embrassant Adèle.

Ce n'est pas tout, Henri; madame de Joyeuse, peut être pour se sauver un peu de mauvaise honte, car elle a dit bien du mal de moi, a bien souvent protesté que je ne serais jamais son gendre; madame de Joyeuse a décidé que notre mariage aurait lieu aussitôt après l'arrivée de ses fils qu'elle fait voyager dans les différentes cours de l'Europe. Elle va leur écrire pour presser leur retour.

P.-S. Je joins ici la copie d'une lettre qu'Adèle avait envoyée chez moi et que John m'a rapportée. Que j'étais injuste! et combien d'amers repentirs eussent été la suite de mon caractère jaloux et emporté! Oh! je ne mérite pas mon bonheur; mais puissé-je le justifier par la conduite du reste de ma vie!

« Mon ami, mon seul ami, vous avez pu me fuir, ne pas me répondre lorsque je vous appelais. Je me suis précipitée à la fenêtre du parloir, mais vous n'avez pas tourné la tête. C'est la première fois que vous partez sans m'y chercher encore pour me dire un dernier adieu. Si vous m'aviez regardée, vous m'auriez vue au désespoir. Mon seul ami! sûrement vous ne doutez pas de votre Adèle. Je vous appartiens par le vœu de mon cœur, par l'ordre de monsieur de Sénange. Pourquoi n'avoir pas

pitié de ma faiblesse? Ne suffit-il pas que la présence de monsieur de Mortagne vous inquiète pour qu'elle me soit odieuse? Cependant j'avoue que, pour satisfaire ma mère, j'aurais voulu le recevoir jusqu'à l'époque qu'elle a fixée. Mais si ce sacrifice vous est trop pénible, dictez ma conduite. Je n'ai pas besoin d'être à vous pour respecter votre inquiétude; songez seulement, avant de rien exiger, que mon attachement pour vous ne saurait être douteux et que ma timidité est extrême. »

A cette lettre était joint le portrait d'Adèle, et sur le papier qui le renfermait elle avait écrit : « Puisse-t-il vous ramener! »

LETTRE LI. — Paris.

Après avoir toujours partagé mes peines, avoir si souvent écouté mes plaintes, je vous dois bien, mon cher Henri, de vous apprendre aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.

Je viens de l'autel. Adèle est à moi; je lui appartiens. Elle a donné sa fortune à son jeune frère. Madame de Joyeuse est contente, chérit sa fille; elle m'aimera. Monsieur de Mortagne est oublié de tous. Jouissez du bonheur de votre ami.

FIN D'ADÈLE DE SÉNANGE.

CHARLES ET MARIE.

CHARLES LENOX A SON AMI.

J'ai suivi votre conseil; chaque jour je me suis rendu compte des différens sentimens que j'ai éprouvés. Je pensais que vous liriez ce journal, et je me disais : Mon ami sera pour moi une seconde conscience; je m'adresserai à lui, ou me parlerai à moi-même avec une égale sincérité.

T'is greatly wise to talk with our past hours :
Their answers form what men experience call *.

YOUNG.

Combien j'ai été affligé en voyant que la plus grande partie de mes jours a été vide d'intérêt! Je me suis rappelé l'étonnement d'un de nos philosophes à la vue de ces nombreuses épitaphes, où la date de la naissance et celle de la mort composent toute l'histoire d'un homme. J'ai donc supprimé dans mon journal ces heures que rien n'a remplies, ces jours commencés et finis sans laisser un souvenir. Je ne vous confie de ma vie que ce qui peut exciter, ou des retours consolans sur moi-même, ou des regrets tardifs, mais d'où naissent des résolutions généreuses.

* Il est sage d'interroger ses heures passées : leurs réponses forment ce que les hommes appellent l'expérience.

1er mai.

J'étais à Oxford ; je venais d'avoir vingt ans, et je célébrais le jour de ma naissance avec plusieurs de mes compagnons d'étude, lorsqu'on m'a apporté une lettre qui m'annonçait la maladie de ma mère et son extrême danger. Je suis parti aussitôt ; l'inquiétude, le trouble qui m'ont agité pendant ma route ne peuvent s'exprimer. Arrivé près du château de mon père, j'osais à peine lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ce tableau de deuil qui avertit qu'un des maîtres de la maison n'est plus *. Hélas ! il a frappé mes regards ; je regardais ce tableau, et m'écriais involontairement : — Ma mère, ma mère, je vous ai donc perdue pour toujours ! rien ne vous rendra jamais à ma tendresse ! j'aurai beau vous chercher, vous désirer, je ne vous retrouverai plus ! — Je suis descendu de voiture ; je souffrais trop, renfermé dans ce petit espace ; le repos qu'il m'y fallait supporter me livrait trop à l'agitation de mon âme. Je me suis hâté d'arriver à notre maison ; je suis entré dans la chambre de mon vieux père : il a étendu ses bras vers moi, il m'a serré contre son cœur ; une larme s'est échappée de ses yeux, elle est tombée sur ma main. Je crois la sentir encore... Mon père ! vous qui aviez toujours été l'arbitre de mon sort, que je souffris lorsque je vous vis une

* En Angleterre, à la mort d'une personne distinguée, on met sur la façade de sa maison le tableau de ses armoiries entouré d'un cadre noir.

première douleur !... J'ai voulu lui parler, essayer de lui donner des consolations. Sa voix s'est baissée involontairement lorsqu'il m'a rendu compte de la maladie et de la fin de ma mère. A peine pouvais-je l'entendre ; ses sanglots étaient étouffés, ses mots interrompus ; mais quand il a voulu me faire juger de l'étendue de la perte que nous avions faite, sa voix s'est élevée sans qu'il s'en aperçût. Ses yeux s'animaient à mesure qu'il faisait l'éloge de ma mère. Espérait-il parvenir encore jusqu'à celle qu'il avait perdue ? O ma mère, puissiez-vous avoir entendu ces dernières expressions de son amour !

---

2 mai.

Aujourd'hui, lorsque nous sommes entrés pour dîner, j'ai détourné les yeux de la place que ma mère occupait au haut de la table. En regardant cette place où je la voyais tous les jours, je craignais que mon père n'allât s'y asseoir. Dieu sait si je l'aime ! mais il ne peut remplacer ma mère, et elle n'aurait pu me tenir lieu de lui !... Je voudrais qu'on ne succédât pour ainsi dire que par degrés à ceux qui nous étaient chers ; et qu'au moins, quand le souvenir frappe davantage, les yeux retrouvassent quelques traces de leur séjour dans leur maison. Je ne sais si mon père a été saisi du même sentiment ; mais, comme moi, il a détourné ses regards et est allé prendre sa chaise accoutumée. « Mon fils, m'a-t-il dit, laissons cette place vide jusqu'au jour où

votre femme l'occupera. Alors je vous donnerai la mienne aussi ; ma fortune deviendra la vôtre, vous n'hériterez point d'un père, vous partagerez avec un ami. Avant de mourir, je vous verrai agir comme chef de notre famille ; avant de mourir, je pourrai juger quel sera votre avenir quand j'aurai quitté la vie. »

Pendant qu'il parlait, mon cœur faisait le serment de ne jamais oublier tant de bonté.

— — —

5 mai.

Ce matin je suis descendu dans les jardins que ma mère aimait. Combien de pensées tristes et douces m'ont occupé ! Chaque pas, chaque arbre me rappelait mon heureuse enfance. Les soins de ma mère se mêlent tellement avec le commencement de ma vie, que j'ignore à quelle époque, de quel jour, dater un souvenir où le sien ne vienne pas se confondre. Ma mère et moi, moi et ma mère, voilà tout ce qui a rempli mes jeunes années.

O vous, tendres affections de l'âme qu'elle chercha toujours à m'inspirer, pitié généreuse, sacrifice de soi-même, conduisez-moi à travers la vie pour chercher et deviner le malheur. Que de fois j'ai vu ma mère pleurer avec ceux que l'affliction accablait ! J'admirais avec quelle réserve elle s'informait de leurs besoins ; comme elle savait les amener à lui confier leurs peines ! J'étais le seul confident de ses œuvres pieuses qu'elle cachait soigneusement

à tous les autres; mais moi je savais tout, parce qu'elle voulait ouvrir mon cœur à la bienfaisance. Elle me répétait souvent : « Mon fils, mon cher fils! sois bon, sois trop bon; car il avait bien raison celui qui disait : A la mort il ne reste que ce que l'on a donné. »

Il m'arrivait quelquefois de craindre que des émotions trop vives n'altérassent sa santé si délicate, mais il était impossible de la décider à s'occuper d'elle-même. « Tu l'as vu souvent, me disait-elle; ces larmes consolent ceux que le bienfait a soulagés. Elles consolent même quand de grandes infortunes rendent les secours trop difficiles. Mais ces larmes si douces à répandre, ne les montre pas aux heureux de ce monde, car ils les ont nommées faiblesse. » — Alors elle causait avec moi; elle m'apprenait, et le bien et le mal que je rencontrerais parmi les hommes, les difficultés que j'aurais à vaincre, les séductions qu'il me faudrait éviter. Sa tendresse prévoyante me présentait ainsi tout ce qui pourrait m'éclairer lorsqu'elle ne serait plus. Ma mère, vous serez toujours obéie. Je crois entendre encore votre voix si touchante; vos regards si tendres, je les vois encore, et votre souvenir sera toujours mon guide.

---

5 juin.

Il y a déjà un mois que j'ai laissé ce journal, parce que mes réflexions, mes sentimens ont toujours été les mêmes, et que je n'avais pas le courage d'écrire. Loin de travailler à surmonter ma douleur.

je cherchais, avec une secrète satisfaction, tout ce qui pouvait l'accroître. Je m'abandonnais à une sombre mélancolie, et ne me plaisais plus que dans la solitude.

Plusieurs fois mon père avait essayé de parler à ma raison sans pouvoir obtenir que je fisse aucun effort pour me distraire. Je lui savais même mauvais gré d'en avoir la pensée; et quand il m'avait fait de pressantes, mais vaines représentations, je le quittais, mécontent de lui qui voulait m'arracher à des regrets qui m'étaient chers, et mécontent de moi qui affligeais ses vieux jours.

Enfin hier il m'a dit: « Veux-tu donc abréger ma vie? » A ces mots j'ai senti un frémissement extraordinaire, je l'ai regardé avec d'autres yeux que je n'avais fait la veille. Il me semblait que j'allais le trouver changé, malade; et je tremblais pour lui. Je l'ai pressé dans mes bras avec toute l'ardeur du plus tendre attachement. Il y a paru sensible. — « Nous reviendrons ici bientôt, m'a-t-il dit; car c'est ici que je veux passer le peu qui me reste à vivre. Mais aujourd'hui, mon enfant, je désire que tu m'accompagnes dans une terre que je n'habite plus depuis long-temps. J'y ai des affaires, et j'ai besoin de t'avoir avec moi. » — Je lui ai fait observer avec timidité que, s'il y avait bien long-temps qu'il n'avait été dans cette terre, il pouvait encore différer de s'y rendre. — « Non, a-t-il repris, je veux te remettre le soin de nos biens; et pour cela il faut que tu les connaisses. »

En disant ces mots il tenait ses yeux baissés ; car il se reprochait peut-être de ne pas me dire le vrai motif qui le portait à s'éloigner. Je savais aussi bien que lui qu'il cherchait à m'enlever d'un séjour qui me rappelait trop vivement celle que nous avions perdue. Mais, comme il ne prononçait pas le nom de ma mère, je n'osais pas lui parler d'elle.

« Mon père, lui ai-je dit, permettez à votre fils de vous faire une question ; et promettez-lui d'y répondre, sans vouloir, même pour son bien, lui rien dissimuler. » — Il m'a regardé d'un air surpris. Mon ton grave, cette manière nouvelle et imprévue de l'interroger, ce doute sur sa sincérité que je devais si bien connaître, ont paru le troubler. Aussi était-ce seulement parce que je le voyais entraîné par le désir de donner quelque soulagement à mes peines, qu'un pareil doute pouvait entrer dans mon âme.

« Mon père, ai-je ajouté, si j'osais me refuser à vous suivre, partiriez-vous toujours ? » — J'ai vu qu'il prenait à l'instant une résolution qu'il n'avait pas formée jusqu'alors, mais qui devenait inébranlable. — « Oui, mon fils, m'a-t-il répondu, j'irais seul et j'y resterais seul. — S'il en est ainsi, lui ai-je dit en soupirant, nous irons ensemble. »

Il a pris ma main et l'a serrée dans les siennes : il jugeait combien il m'en coûtait de lui obéir, et s'affligeait de me contraindre ; mais il s'y croyait obligé, et il m'a dit : « Nous reviendrons ici dès que tu l'exigeras. »

8 juin.

Il y a trois jours que nous avons quitté la terre où j'avais passé mon heureuse enfance. Il m'a semblé que je me séparais de ma mère une seconde fois, et je lui ai dit de cœur un dernier adieu. Mon père ne m'a point laissé le temps d'attacher de nouveaux et pénibles regrets à un séjour que tant de souvenirs me rendent si cher. Il avait tellement hâté les préparatifs de notre départ, que je me suis vu, près de lui, dans sa voiture, sans trop savoir comment il avait obtenu de moi une obéissance si prompte.

Mon père, qui avait retrouvé toute l'activité de sa jeunesse pour arranger notre voyage, n'a plus rien su faire pour lui-même dès qu'il m'a eu en sa puissance. En chemin venait-on lui demander des ordres, il répondait toujours : « Adressez-vous à mon fils. » — Lorsque ses gens lui ont proposé de s'arrêter à l'heure ordinaire de ses repas, il m'a regardé sans leur parler. Enfin, il semblait attendre de moi tous les soins auxquels son âge et sa faiblesse étaient accoutumés.

Je voyais qu'il voulait m'occuper et m'arracher à mes pensées, mais je sentais aussi que je pouvais lui être utile et que je lui faisais du bien. Toujours attentif à prévenir ses désirs avant la fin du jour, malgré moi, je fus réellement tiré de mes rêveries; et, pendant cette route, je ne songeai plus qu'à ce qui pouvait la lui rendre moins fatigante.

Il m'a dit qu'il n'avait pas été depuis vingt ans

dans la terre où il me conduisait, parce qu'il y avait perdu son premier enfant. « Depuis lors, a-t-il ajouté, tu as été toute mon espérance; aujourd'hui tu es mon unique consolation, ne l'oublie pas... » — Il s'est arrêté. — « Mon fils, a-t-il repris tout ému, je te confie mes vieilles années; tu peux encore me faire chérir la vie... Mais, sans toi, que deviendrais-je?... » — Il a porté ses regards vers le ciel et m'a répété : « Il ne me reste que toi, ne l'oublie pas. » — Des larmes s'échappaient de ses yeux.

A ces mots, je l'ai pressé contre mon cœur, en me promettant de me consacrer entièrement à lui... J'ai vu qu'il lisait dans mon âme, car il m'a dit d'un air attendri : « Soyons quelque temps sans parler de ces jours heureux qui sont à jamais passés... S'il est possible, ne jetons pas de regards en arrière... Nous y reviendrons, mon fils; *elle* nous sera toujours présente!... Mais aujourd'hui je m'abandonne à toi. »

---

15 juin.

Mon père ne songe qu'à me distraire, et il y parvient en se confiant aux soins de ma tendre surveillance. Sous le prétexte de son grand âge, il prétend me persuader que je lui suis nécessaire, et que je le soulage beaucoup depuis qu'il m'a mis à la tête de sa maison. Ses gens ne s'adressent plus qu'à moi pour tout régler, tout décider, et je ne puis quelquefois m'empêcher de sourire lorsque lui-même me demande mon avis pour la moindre chose. Enfin,

il ne paraît plus être qu'en visite chez lui ; et si par hasard il donne un ordre, c'est lorsqu'il craint que je ne pense pas assez à moi, et que ses gens ne me négligent.

Il s'est plu à me rendre compte de la valeur de cette terre, qui se ressent un peu de l'absence du maître. Il me parle des améliorations dont elle est susceptible, il veut que j'y fasse des embellissemens qui puissent me la faire aimer ; enfin, il n'est plus avec moi qu'un homme d'affaires éclairé qui entretient un jeune propriétaire de sa fortune. Qu'il est bon, mon père ! et comme son extrême bonté relève mon courage ! Il est au fond de mon cœur un regret qui ne s'effacera point ; mais je saurai le cacher, pour consoler mon *vieil ami ;* car c'est le nom que mon père se donne en me parlant de lui. Actuellement, je m'efforce de paraître tranquille ; je cherche même à l'amuser. Je lis, je cause avec lui, et sa bonté a plus d'empire sur moi que n'en auraient les plus sages conseils dénués d'une si tendre affection.

Nous avons été reçus ici avec une joie très-vive par nos fermiers. Tous avaient l'air si enchantés de nous revoir, que je leur en ai su gré. Si mon père a négligé ses intérêts en ne venant point dans cette terre, au moins ceux qui dépendent de lui n'en ont pas souffert : j'ai pu voir à leur aisance que s'ils n'avaient pas joui de la présence de leur maître, ils n'en avaient pas été oubliés. Ces visages si contens me causèrent un moment de satisfaction. Mon père

me les nomma ; il leur dit que je les rendrais heureux, et je leur en fis la promesse en me souvenant de ma mère.

---

24 juin.

Nous commençons à reprendre des occupations régulières qui finiront par devenir des habitudes. Je tâcherai de les rendre douces et agréables à mon père. Il voudrait bien obtenir de moi que j'allasse voir quelques-uns de nos voisins dont nous avons reçu des marques d'intérêt à notre arrivée ici ; mais je n'ai pas encore pu m'y résoudre. Des visites! des indifférens! Hé! qu'aurais-je à leur dire? Cependant je ne me renferme point dans l'enceinte de cette terre, j'aime à errer dans la campagne ; mais alors j'ai besoin d'être seul, je préfère même une belle soirée à l'éclat du jour.

Mon père s'étant retiré hier de bonne heure, je suis sorti pour me promener. Sans projet, sans réflexion, j'ai suivi le cours d'une petite rivière qui m'a conduit à un parc charmant. J'y suis entré. Le ciel étincelant d'étoiles ne m'avait jamais paru si brillant. L'air était embaumé par les fleurs, et quelquefois je m'arrêtais pour en respirer le parfum. Ce calme de la nature, ce silence de la nuit, me plongeaient dans une profonde rêverie. Mon âme s'y abandonnait tout entière, lorsque j'ai été rappelé à moi-même par les sons lointains d'une romance plaintive. Je me suis approché sans bruit de la cabane

d'où venaient ces accens si tendres. Appuyé contre un arbre, je n'osais faire un mouvement. Ne connaissant rien de ce qui m'environnait, n'entendant que cette voix céleste qui se perdait dans les airs, je sentais un charme que je ne puis définir, et j'oubliais le reste du monde et moi-même.

Je ne saurais exprimer ce que j'ai éprouvé quand cette voix s'est interrompue, et qu'à l'instant plusieurs personnes ont loué vivement celle qui venait de chanter. Alors, tout m'a paru changé autour de moi : mon illusion a cessé, ces applaudissemens m'ont fait mal. Je ne sais si celle à qui j'avais dû ces impressions inattendues m'avait inspiré trop d'intérêt ; mais j'ai pris de l'humeur contre elle ; je me la représentais flattée de briller. C'est à force d'art, me disais-je, qu'elle a trouvé ces notes sensibles, qu'elle a surpris mon cœur sans défense. Je m'éloignais à grands pas de cette cabane, et cependant un sentiment inexplicable me faisait trouver une sorte de plaisir à n'avoir pas vu cette femme. Peut-être qu'un jour le hasard me la fera rencontrer, et, si je puis ne pas la deviner, peut-être serai-je de nouveau attiré vers elle sans me souvenir de ces applaudissemens que j'entends encore. Qu'elle ne chante plus, mais qu'elle me parle; sa voix doit être bien douce !

Il y a, près de la cabane où elle s'était retirée, un rosier couvert de fleurs ; j'en avais pris une que, sans m'en apercevoir, je sentais avec délice toutes les fois que des sons plus touchans rendaient mon

émotion plus vive. En revenant dans ma chambre, l'éclat de la lumière me fit remarquer que j'avais conservé cette rose ; elle ne me plaisait plus ; je la jetai sur ma table , et me couchai. Ce matin, à mon réveil, elle était fanée ; j'ai commencé à la regretter. Je suis descendu dans le jardin de mon père ; il y a beaucoup de rosiers : je ne sais pourquoi ce grand nombre de fleurs réunies m'a donné aussi de l'humeur. Enfin, j'ai découvert une rose isolée, solitaire ; elle m'en a paru plus belle : je l'ai cueillie. Je recherchais les sensations que celle de la veille m'avait fait éprouver ; elle me les a rappelées sans me les rendre. Il faisait grand jour ; j'étais seul : ce n'était plus qu'une rose.

---

25 juin.

Il m'est resté de la soirée d'hier une vague inquiétude qui me poursuit encore. Aujourd'hui, me promenant seul, je me plaisais à créer une âme et une figure enchanteresse pour cette voix qui était venue me charmer. En revenant sur toutes mes impressions, je me suis dit que si cette femme eût chanté un air gai ou vif, je ne l'aurais entendu que comme un bruit importun qui venait troubler ma rêverie. Il me semble que la joie a besoin de lumière; qu'il faut, pour ainsi dire, voir la gaieté pour la partager ; tandis qu'hier la solitude, le silence de la nuit, m'avaient disposé à la mélancolie. Dans l'émotion où j'étais, ces sons plaintifs semblaient ré-

pondre à mes peines, et me faisaient désirer un cœur qui pût les partager, ou du moins les comprendre.

1er juillet.

Toujours involontairement occupé de cette femme, sans oser parler d'elle à mon père, je lui ai rendu compte de ma promenade dans le parc inconnu. La petite rivière qui y conduit, cette profusion de fleurs, la cabane où je me suis arrêté, tout lui a fait juger qu'il appartient à lord Seymour, chez qui il avait eu l'intention de me mener. Aujourd'hui, sans m'en avoir prévenu, il a demandé ses chevaux après dîner, et nous sommes partis pour faire cette visite. Je craignais le monde; mais j'étais bien aise de revoir le parc de lord Seymour.

Que de sentimens divers j'ai éprouvés pendant le chemin! — Qui sait, me disais-je, si cette voix qui m'a touché n'est pas celle d'une femme dont le séjour n'était que momentané dans cette maison? J'ai toujours redouté les nouvelles connaissances, et je m'empresse d'aller chez lord Seymour, que je n'ai jamais vu! Pourquoi? Pour rencontrer une personne qui peut-être n'y est déjà plus. — Cette crainte m'agitait, lorsqu'une voix secrète m'a crié: Insensé! tu serais bien heureux de ne pas la voir aujourd'hui; au moins, tu la chercherais demain, avec l'espérance de la trouver telle que tu la désires... Si cette femme était laide? Laide! non, non: pas

même une figure ordinaire. — Aussitôt, je me l'imaginais parée de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, mais avec l'art d'une coquette. Comment, moi qui croyais n'avoir jamais remarqué la parure d'aucune femme, avais-je ainsi présentes toutes les exagérations de la mode? — Mon père me parlait, je l'entendais à peine. Ses regards surpris ont augmenté mon embarras. Heureusement, nous arrivions, et il n'a pas eu le temps de me faire des questions auxquelles j'aurais été bien embarrassé de répondre.

Lord Seymour est venu au-devant de nous. Après les complimens d'usage, il nous a conduits dans le salon, et m'a présenté à sa famille. — Je ne saurais peindre l'inquiétude secrète qui me faisait tenir les yeux baissés, dans la crainte de ne pas trouver celle que mon cœur cherchait. Dès que j'ai osé regarder les filles de lord Seymour, il ne m'est plus resté d'incertitude.

Je veux placer cette famille dans l'ordre où elle était assise. Près de la cheminée, à droite, était lady Seymour. Elle paraît succomber sous une maladie lente. Ses souffrances n'altèrent ni la douceur ni la régularité de ses traits. Sa faiblesse, l'attention que l'on est forcé d'avoir pour l'entendre, ajoutent encore une sorte de charme à la bienveillance de ses expressions. Marie, sa troisième fille, était à côté d'elle. Jamais on n'a plus ressemblé à sa mère; mais, comme la timidité l'empêche de parler, ses beaux yeux seulement cherchent les vôtres quand vous

avez dit une chose qui lui a plu ; et si un mot, un oubli vient à l'étonner, elle ne s'en rapporte plus à elle ; ses regards demandent à sa mère si elle a raison d'être mécontenté.

Marie, j'ignore si c'est vous dont la voix m'a touché ; je n'ai même plus le désir de m'en instruire. Je ne sais si je voudrais vous trouver ces talens enchanteurs : j'ai besoin de vous aimer ; je craindrais d'être séduit. Oui, Marie, je vous aime pour cet amour que vous portez à votre mère. Je vous aime encore en vous comparant à vos sœurs ; chacune de leurs prétentions fait ressortir vos qualités : je vous aime pour cette réserve, ce silence, qui semblent promettre à un seul la connaissance de votre cœur. Marie, j'ignore si vous êtes riche, et je suis sûr que vous êtes bienfaisante. Si le pauvre ne prononce pas votre nom dans ses peines, mon cœur reviendra d'un long rêve.

Lord Seymour était étendu dans un grand fauteuil, à gauche de la cheminée. Deux gros chiens dormaient à ses pieds ; il les réveillait par des caresses ou par des injures, car il s'en occupait sans cesse. Miss Sara, sa fille aînée, a paru en habit de cheval. Elle a pris le parti d'être sémillante et gaie ; aussi rit-elle toujours sans raison, comme elle s'agite sans motif. Je lui ai été présenté. Elle a voulu savoir si j'aimais les chiens et les chevaux, et m'a compté parmi ses compagnons de chasse, sans daigner s'informer si je pouvais la suivre. Marie ne prenait aucune part à ces arrangemens. J'ai osé lui

demander, mais mon cœur ne doutait point de sa réponse, si elle partageait ces plaisirs. Sara ne lui a pas laissé le temps de s'exprimer, et m'a dit d'un air moqueur : — « Marie reste toujours à l'ombre de la maison. — Oui, a repris lady Seymour, elle reste près de moi ; elle prête à ma faiblesse l'appui que je donnais à son enfance. » — Marie a levé les yeux au ciel, et les a baissés aussitôt sur son ouvrage. — Je vous entends, Marie ; c'est au ciel que vous reportiez ce bien si pur, la reconnaissance d'une mère ! Mais ces yeux baissés m'apprennent aussi combien votre âme sensible craint de blesser vos sœurs.

Miss Sara caressait les chiens de son père. Lord Seymour regardait sa femme d'un air mécontent. On est tombé dans un silence qui n'a été interrompu que par l'arrivée de miss Indiana, sœur de lord Seymour, et de miss Eudoxie, sa seconde fille. J'ai été présenté à ces dames. Elles ont fait peu d'attention à moi jusqu'à l'instant où mon père a dit que j'arrivais d'Oxford. — « Dieu ! s'est écriée miss Eudoxie, vous devez bien regretter une ville qui renferme tant de savans ! Les livres seuls peuvent remplacer leur conversation. » — L'embarras de Marie, l'inquiétude de lady Seymour, m'ont prouvé combien cette ridicule prétention les affligeait ; aussi ai-je répondu sèchement à miss Eudoxie que les savans cherchaient quelquefois dans la conversation à oublier leurs livres. — Elle a regardé sa tante avec un air de surprise et de dédain qui m'était destiné, et m'a fait plusieurs questions qui auraient mieux convenu à

une femme qu'à moi. Cette petite vengeance m'a amusé.

Le soir, tous les beaux esprits des environs sont venus former une cour à miss Eudoxie. Marie a fait le thé. Par quel amour-propre désire-t-on, pour celle qu'on préfère, des suffrages que l'on dédaignerait pour soi ? Je souffrais d'entendre ces messieurs ne jamais adresser la parole à Marie que pour lui donner la peine de les servir : ils blessaient mon sentiment, et n'auraient pu décider mon opinion.

Lord Seymour et Sara sont sortis ; lady Seymour m'a fait approcher d'elle. Avec quel respect, quel regret elle m'a parlé de mon excellente mère ! A chacune de ses paroles, Marie soupirait, regardait alternativement sa mère, moi, mon grand deuil ; et une douce et consolante pitié régnait sur son visage. — Marie, j'aurais aimé à vous confier mes peines ; mais je sentais encore que si j'en dois éprouver à l'avenir, c'est près de vous que je voudrais passer le temps du malheur.

A mesure que lady Seymour semblait s'occuper davantage de moi, miss Indiana, miss Eudoxie me traitaient avec plus de politesse ; elles ont même fini par me parler sans cesse. La bonne et souffrante lady Seymour, ne pouvant supporter tant de bruit, a demandé la permission de se retirer. A l'instant Marie a donné le bras à sa mère, et s'est éloignée. A l'instant ce salon m'a paru désert, cette conversation insupportable. J'ai entraîné mon père, et me suis échappé avec la joie et l'impatience d'un enfant.

8 juillet.

Hier matin, je reçus une invitation de lord Seymour et de miss Sara, pour me rendre aussitôt à une partie de chasse, qu'ils assuraient devoir être charmante. La certitude que Marie n'y paraîtrait point, l'idée de m'y trouver sans elle, me contrariaient : mais je sentais aussi qu'un refus déplairait à lord Seymour et à sa fille chérie. D'ailleurs, mon père a exigé que j'acceptasse cette proposition. Je ne sais pourquoi les gens âgés croient que la jeunesse ne s'amuse que lorsqu'elle est active et agitée. Mon père m'a dit que le mouvement de la chasse, et cette familiarité qu'amènent tous les plaisirs bruyans, me donneraient sans doute une sorte d'intimité dans cette maison, et qu'il désirait m'y voir aller souvent ; car il estime beaucoup lady Seymour. Je m'engageai donc à suivre lord Seymour, mais avec humeur ; j'étais obligé de me répéter : « C'est pour voir Marie ! aujourd'hui sera perdu, sacrifié ; mais demain, mais les jours qui suivront, je serai près d'elle ? » — Cependant, je ne pouvais surmonter cette déplaisance qu'on éprouve toujours en prévoyant un long ennui.

J'arrive ; à peine ai-je entendu le son du cor, la voix du chasseur, qu'à ma grande surprise, je partage la gaieté générale. Tout entier à Marie, j'avais oublié que j'aimais les chiens, les chevaux ; et une fois au rendez-vous, je retrouvai ces premières passions de ma jeunesse.

Miss Sara m'appela près d'elle. Sa franche gaieté

excitait la mienne ; il me semblait que nous avions passé notre vie ensemble. J'admirais ses grâces, son courage, et même sa témérité. Le soleil était dans tout son éclat, l'air pur, le ciel sans nuage. Nous franchissions tous les obstacles ; elle me semblait une divinité aérienne. Malheureusement le cheval de Sara fit un faux pas, elle tomba, je me précipitai pour la secourir. Elle voulut aussitôt remonter à cheval, je m'y opposai. Si elle ne redoutait pas le danger, au moins désirais-je qu'elle s'arrêtât un instant sur celui qu'elle avait couru, qu'elle jouît avec moi du bonheur d'y avoir échappé ; peut-être même lui aurais-je voulu la crainte, la timide faiblesse d'une femme. Mais Sara n'entendait rien à ces nuances délicates. Elle me regarda d'un air surpris, fit un grand éclat de rire, et repartit au galop. Je grondais, m'impatientais ; elle admirait, disait-elle, ma rare prudence. Cherchant le péril pour m'effrayer, elle quitta la plaine, et alla sauter un fossé considérable, en me saluant d'un air moqueur. De quel droit espérait-elle me troubler ? Vraisemblablement Sara est née vive et légère ; on aura ri de ses étourderies, et voilà Sara bruyante et inconsidérée pour le reste de sa vie. Les défauts dont on a la prétention ressemblent à la laideur parée : on les voit dans tout leur jour.

Lord Seymour nous rejoignit. Je revins doucement avec le reste de la chasse, caressant mon cheval de temps en temps, lui parlant comme à un ami. Ce pauvre animal ne savait pas que si je lui accordais toutes ces faveurs, c'était parce que Sara m'avait

déplu; qu'auparavant je l'aurais sacrifié pour la suivre ou la dépasser à la course. Il en est de même dans le monde, me disais-je : celui qui reçoit une marque d'intérêt inattendue devrait souvent chercher à côté de lui le sentiment de joie ou d'humeur auquel il en est redevable.

On revint dîner chez lord Seymour. Nous trouvâmes miss Indiana, miss Eudoxie dans le salon. « Assurément, mon frère, dit la première, vous vous êtes oublié long-temps. — Comment, oublié, reprit lord Seymour; dites donc fort diverti. — Mais, reprit-elle sèchement, je ne suis pas accoutumée à dîner si tard. » Miss Indiana toussait, s'agitait, se promenait d'un pas chancelant, comme si elle eût eu peine à se soutenir. Fatigué de tant d'affectation, je courus lui chercher, pour s'asseoir, la même chaise qu'elle venait de quitter : elle me regarda avec surprise, et cependant me remercia. Que de fois elle parla de son extrême faiblesse! elle était éteinte,... anéantie....; elle avait beau se plaindre, personne ne prenait part à sa situation. « Ne soyez pas si occupé de ma tante, me dit tout bas Sara, car nous dînons plus tard ordinairement, mais ma tante est fâchée quand on s'amuse. » — Comme elle finissait ces mots, Marie entra; c'est alors seulement que je pris un intérêt personnel à tout ce qui m'environnait. Je regardais avec inquiétude la place que Marie allait choisir : le hasard, sa volonté la rapprocherait-elle de moi? s'en éloignerait-elle? me regarderait-elle en passant? Enfin chacun de ses mouvemens me don-

nait une vague impression de crainte ou d'espoir.

Marie s'avança vers son père, et lui fit une révérence timide qui sollicitait un coup-d'œil, un mot affectueux. Lord Seymour prit la main de Marie en lui disant : « Comment se porte votre mère ? » — Marie, jusqu'à votre arrivée, votre père était dans sa maison, avec ses filles, comme parmi des étrangers ; c'est vous qu'il attendait pour savoir des nouvelles de sa femme, de la mère de vos sœurs ! Vous seule remplissez ce devoir d'amour, de respect filial ; devoir si doux et si cher, qu'en vous voyant ma pensée me rappelait les instans où je m'occupais aussi du bonheur d'une mère ! Je me disais : C'est elle que ma mère aurait choisie pour sa fille.

On vint avertir que le dîner était servi. Mon malheur voulut que je fusse placé à table loin de Marie ; je ne pus me rapprocher d'elle après le repas ; le reste du jour fut sans intérêt pour moi.

—

11 juillet.

J'ai rendu compte à mon père de cette chasse en lui avouant qu'il avait eu raison, et que je m'y étais amusé. Ma colère contre la turbulence de Sara, mes caresses à mon pauvre cheval l'ont fait rire. Cependant, malgré le désir que je lui sais de me distraire, j'ai été étonné lorsque, le lendemain matin, il m'a appris qu'il venait de proposer à lord et à lady Seymour de venir dîner chez lui, en famille, un des jours suivans. Il a ajouté qu'il les avait priés de l'ex-

cuser s'il ne leur offrait pas une société plus nombreuse, en leur disant qu'ils étaient les seuls que, dans notre grand deuil, nous nous fussions permis de voir.

Lord Seymour ayant annoncé qu'il viendrait hier, j'ai été fort occupé, le matin, à préparer dans le salon tout ce qui pouvait être agréable à lady Seymour. J'ai placé près de la cheminée un grand fauteuil comme le sien l'est chez elle, un coussin pour ses pieds, et une chaise près d'elle; c'était pour Marie. Comme je pensais d'avance à la contrariété que j'éprouverais si une autre qu'elle venait s'y asseoir! J'arrangeais l'autre côté du salon pour le reste de la famille. Mon père était présent à tous ces préparatifs : mon empressement le faisait sourire; et, pour achever de l'égayer, j'allai prendre quelques livres grecs et latins que je posai sur la table qui est dans le milieu du salon. « Voilà, dis-je à mon père, de quoi me réhabiliter dans l'estime de miss Eudoxie. » — Il entra dans cette plaisanterie de fort bonne grâce; et, me saluant avec un profond respect, il osait, disait-il, me représenter que c'était porter trop haut mes prétentions que de vouloir plaire à cette savante personne. — La bonne humeur de mon père ajoutait à la mienne; et nous nous amusâmes à passer en revue les ridicules d'Eudoxie; je me donnai la joie de me moquer de toutes ses prétentions; car je trouvais un secret plaisir à me venger ainsi de l'ennui que sa seule vue allait m'inspirer. — Mon pauvre père ne parla point de

Sara, et je n'en fus pas surpris ; mais j'étais un peu blessé qu'il ne songeât point que c'était à Marie qu'on pouvait sérieusement souhaiter de plaire..... Je ne concevais pas qu'elle ne se présentât point à sa pensée : cependant je ne parlai pas d'elle non plus, peut-être parce que j'y pensais....

Lorsque nous entendîmes leur voiture arriver, nous allâmes au-devant d'eux. Mon père donna le bras à lady Seymour ; je fus condamné à offrir le mien à miss Indiana, et les trois jeunes personnes, ainsi que lord Seymour, nous suivirent. — Mon père conduisit lady Seymour à la place que j'avais choisie pour elle. Je ressentis une véritable satisfaction en voyant Marie se séparer de ses sœurs pour aller s'asseoir près de sa mère ; elle prit la chaise que je lui avais destinée ! C'était pour être plus à portée de prévenir les désirs de lady Seymour ; mais je lui savais autant de gré d'avoir suivi mes intentions, sans s'en douter, que si elle s'y fût soumise par complaisance. J'avais prévu les soins qu'elle donnerait à sa mère..... j'avais deviné son cœur... je la connaissais comme aurait fait un ancien ami : ce sont déjà d'assez grands plaisirs !

Il y avait à peine un quart d'heure que cette famille était dans le salon, lorsqu'on vint annoncer que le dîner était servi. Nous passâmes dans la salle à manger. Mon père, ayant placé lady Seymour à sa droite, je menai près de lui miss Indiana que je quittai bien vite ; mais je fus obligé de m'asseoir entre miss Eudoxie et Sara. — Marie, comme la

plus jeune, passait toujours la dernière; on ne la comptait, et elle ne se comptait elle-même qu'après tous les autres. Si elle n'était pas à côté de moi, du moins me trouvais-je assez près d'elle pour la voir, l'entendre, et toujours la comparer à ses sœurs; combien elle y gagnait!

Après le dîner, les dames se retirèrent, et mon père fut assez bon pour ne me laisser qu'un quart d'heure à l'ennui d'une conversation de chasse qu'avait commencée lord Seymour. Il m'envoya dans le salon sous le prétexte d'aller faire les honneurs de chez lui. — Je m'esquivai sans écouter les cris de lord Seymour qui me rappelait; et je trouvai lady Seymour faible, fatiguée et bien établie dans le fauteuil que j'avais nommé le sien. — Miss Eudoxie était près de la table; j'aperçus, au dérangement des livres, qu'elle les avait tous ouverts, j'imagine pour juger de la solidité de mes lectures. Je me réjouissais de l'avoir vue tomber dans le piége que je lui avais préparé; mais j'en fus bien puni, car elle m'appela près d'elle pour entreprendre une dissertation sur un des plus graves auteurs. — Heureusement que Sara vint me tirer de sa pédanterie. D'abord elle avait commencé par ôter son chapeau, comme si elle eût été chez elle, et l'avait jeté sur la table près de laquelle nous étions : ensuite, elle s'avisa de couper toutes les belles phrases de sa sœur, en y mêlant les chiens, la chasse, des questions sur l'étendue des réserves que mon père faisait pour le gibier, et mille autres objets aussi intéressans. —

Eudoxie se montrait saisie d'indignation : ses lèvres étaient pincées; elle se redressait d'un air majestueux; ses yeux étonnés se portaient sur moi, sur sa sœur ; et elle paraissait ne pouvoir pas comprendre tant d'irrévérence.

J'avais fort envie de rire ; Marie, qui s'en aperçut, ne put s'empêcher de me regarder en souriant aussi ; mais, à l'instant, elle se détourna, comme si elle se fût reproché d'avoir abandonné Eudoxie à mon esprit moqueur. Que tous ses mouvemens sont aimables et doux! On croirait que le ciel l'a placée à dessein près de ces deux insensées pour faire ressortir toutes ses qualités.

Bientôt lord Seymour rentra avec mon père. « Eh bien! s'écria-t-il d'un ton de voix dont l'éclat devait blesser lady Seymour, est-ce que nous ne ferons pas un tour dans le parc avant de nous en aller? Qu'en dites-vous, Sara? » — Chacun se leva pour le suivre. — Sara remit à la hâte son chapeau, sans se soucier qu'il fût de travers ou droit. — Eudoxie, voyant que tout le monde se disposait à sortir, voulut bien venir avec nous; mais elle semblait marcher au supplice; sa figure disait : « La nature n'est-elle pas la même partout? Quel malheur de ne pas examiner les livres rares qu'il faut laisser sur cette table? » — Cependant elle aimait mieux nous accompagner que de rester seule avec ces livres, dont on ne jouit pourtant jamais aussi bien que dans la solitude. Je fus tenté de le lui faire observer.

Lady Seymour demanda la permission de nous attendre dans le salon ; et Marie, sans dire un mot, sans que d'autres que moi y fissent attention, Marie resta près de sa mère. — J'avais bien envie de demeurer aussi ; mais Sara me dit avec son ton vif et assez impérieux : « Venez-vous ? » Et elle avait déjà avancé son bras pour prendre le mien. Elle m'attendait ; je fus donc obligé de la suivre.

Notre promenade dura plus d'une heure ; miss Indiana et Eudoxie marchaient appuyées l'une sur l'autre : elles se parlaient bas et nous regardaient d'un air mécontent et ennuyé. — Sara allait, venait, m'entraînait, sans faire la moindre attention ni à leur humeur, ni à leurs propos. — Lord Seymour donnait à mon père de fort bons conseils sur l'ordonnance des jardins, mais aucun ne m'est resté dans la tête. Je ne voudrais pas me souvenir d'un seul, à moins que ce ne fût pour l'éviter. Si jamais lady Seymour est assez forte pour voir ce parc et qu'elle veuille bien me dire ce qu'il faut y changer, alors que je serai heureux de me conformer à son goût !

On vint avertir lord Seymour que ses voitures étaient arrivées ; nous revînmes dans le salon. En entrant, il dit à sa femme : « Nous allons partir. » — Et, sans attendre sa réponse, il sortit avec l'air d'un homme qui est accoutumé à ne trouver ni résistance ni objection dans sa famille. Non-seulement il ne s'informe jamais de ce qui peut être agréable aux autres ; mais uniquement occupé de ce qui lui

convient à lui-même, il force tous les siens à s'y soumettre, et cela le plus simplement du monde : c'est une habitude, il ne se doute pas de son égoïsme. Quelle grande surprise il aurait si on pouvait lui apprendre qu'il est insupportable ! — Je donnai le bras à lady Seymour pour la conduire à sa voiture. Elle y monta avec Marie, miss Indiana et Eudoxie. Lord Seymour partit en gig avec Sara.

Je les regardais s'en aller, en pensant que je n'avais presque point vu lady Seymour ni Marie, qui étaient les seules que j'aurais voulu voir. Il ne m'avait pas été possible de leur exprimer le plaisir que j'avais à les recevoir chez mon père. Elles n'avaient pu me dire un mot, on ne m'avait pas laissé le temps de leur adresser une parole. J'étais excédé ; et, dans mon impatience, je me dis avec humeur : « Quelle belle journée ! »

---

12 juillet.

Je suis sorti hier de bonne heure ; et naturellement, pour ainsi dire, à mon insu, j'ai tourné mes pas vers le parc de lord Seymour. Je crois qu'il en est de même de tous les premiers mouvemens, on n'y fait attention qu'en se les rappelant. Enfin il est très-vrai que, sans y avoir pensé, je me suis trouvé près de la petite cabane où j'avais entendu cette voix ravissante. La porte en était fermée, je n'ai pu y entrer. Le rosier n'a plus de fleurs ; quelque temps encore et ses feuilles tomberont. Tout me jetait dans une disposition mélancolique.

Étendu sur le gazon, j'ai voulu me rendre compte de ce penchant qui m'entraîne vers Marie, moi, dont l'âme semble réunir tous les contrastes; moi, jaloux, susceptible, exigeant, inquiet et léger; oui, léger, car je fuirais Marie à l'aperçu d'un défaut, et peut-être que la perfection me fatiguerait. Comment oserais-je me livrer à l'amour! L'amitié n'a-t-elle pas eu mille fois à souffrir de mes injustices? Marie me rendra malheureux ou je la tyranniserai. Sera-t-elle calme? je la supposerai indifférente. Si en me revoyant elle paraît gaie, je croirai qu'elle n'a point remarqué mon absence. Si je la trouve triste, c'est qu'elle ne jouira pas assez de mon retour. Enfin, je n'aime pas encore, et j'entrevois déjà toutes les agitations de l'amour.

J'étais livré à ces réflexions, lorsque Marie parut dans le sentier qui conduit à la cabane. Elle était suivie de deux femmes qui portaient des corbeilles de fleurs. Elle rougit en me voyant. — « Sara est montée à cheval, me dit-elle... Eudoxie passe toutes ses matinées dans la bibliothèque... Je venais ici préparer le déjeûner de ma mère, elle aime cette retraite... Nous croyions être seules. » — Marie rougit encore plus en disant ces derniers mots. Était-ce une invitation de partager leur solitude ou un avertissement de la respecter? — Je cachai mon embarras en lui demandant des nouvelles de lady Seymour? — « Elle est mieux aujourd'hui, répondit Marie; il fait si beau! » — Elle sourit, et ce sourire ne me disait point de m'éloigner.

Marie tient la clef de la cabane; elle ouvre la porte. Combien je cherche à m'aveugler! Je prétends douter si je l'aime, et mon cœur bat d'inquiétude pour savoir si elle me dira adieu ou me priera de la suivre. Marie est encore plus troublée que moi, elle a fait passer une de ses femmes, puis l'autre; que va-t-elle faire? Si elle ne songe même pas à moi, et qu'elle entre dans la cabane sans me rien dire, je m'en irai; je ne la reverrai plus: mais sais-je quel chagrin j'en ressentirai? Si elle m'offre de la suivre, ce sera une indiscrétion dont je suis sûr de la blâmer un jour. Marie, Marie! possédez-vous déjà toute mon âme? Je me surprends quelquefois me promettant votre bonheur, comme s'il dépendait de moi et qu'il fût incertain! A qui fais-je ces sermens dont vous ne vous doutez pas? à moi! à cette âme ardente, à ce caractère inquiet, sévère, que je redoute en connaissant l'amour.

Marie était toujours indécise, et je restais appuyé contre l'arbre le plus près d'elle; enfin, par une sorte d'inspiration, je lui demande si cette retraite lui appartient particulièrement. — « Oui, me dit-elle, c'est moi qui l'ai arrangée. » — Ma question lui semble peut-être une prière de satisfaire ma curiosité; car elle s'avance, me fait place; je la suis, et me voilà dans cette solitude, préférable au grand château de lord Seymour.

Pendant que j'ai l'air de regarder les meubles, les gravures, mes yeux ne quittent pas Marie. Elle arrange ses fleurs, — pare sa table à thé, — y place

une tasse ; c'est pour sa mère, — une seconde ; c'est pour elle, — mais Marie en prend une troisième. Je me dis, c'est pour moi ; et je détourne mon visage de peur qu'elle n'aperçoive tout le plaisir que j'éprouve. — Hélas ! il fut bientôt détruit ; — après avoir bien tourné, regardé cette troisième tasse, Marie la replaça sur la cheminée ; mais par une délicatesse dont elle seule est capable, que je puis seul deviner, elle ôta également la tasse qu'elle se destinait. Tout cela se faisait sans me parler, sans me regarder ; et ce silence, cet embarras n'étaient pas perdus pour mon cœur.

Lady Seymour parut ; Marie en témoigna une joie qui semblait me dire : « A présent seulement je puis avoir du plaisir à vous voir. » — Sans attendre que sa mère m'eût invité à déjeûner, elle remit sur la table les deux tasses, objet de son innocente inquiétude. Lady Seymour m'offrit du thé ; je me plaçai entre elle et sa charmante fille. Jamais je n'ai éprouvé un sentiment de bonheur si pur ni si vif. Lady Seymour avait aussi un air plus satisfait que de coutume. Elle ne me disait que des choses simples, ne parlait que d'objets indifférens ; mais chaque expression avait un accent touchant qui arrivait jusqu'à mon âme : il semblait que chacun de nous devinât ce que chacun de nous n'aurait osé ni entendre ni dire.

Après le déjeûner, lady Seymour proposa à Marie de chanter. Dès les premiers mots, je reconnus la même romance, les sons tendres, les paroles plain-

tives qui avaient pénétré mon cœur. Aussi, dès les premiers mots, mon émotion fut si grande que lady Seymour la remarqua. — « Cet air, me dit-elle, vous rappelle-t-il quelque souvenir sensible? — Pas cet air, repris-je troublé, mais cette voix. » — Elle parut étonnée : ses regards m'interrogeaient ; ils demandaient une réponse... Après avoir hésité longtemps, je lui parlai de ma promenade près de cette même cabane. J'essayai de lui peindre le ravissement où j'avais été lorsque, me croyant seul dans ses jardins, au milieu de la nuit, cette voix inconnue était venue se placer entre le ciel et moi.... — Lady Seymour m'écoutait avec un plaisir qui animait sa figure, et semblait éclairer tous ses traits. Sa fille baissait les yeux ; mais lorsque j'ajoutai que plusieurs personnes ayant applaudi, je m'étais éloigné, Marie s'écria : « C'est sûrement le jour que mes cousines ont passé ici. » — Ses cousines! comme je l'ai mal jugée! Sans doute de jeunes personnes, compagnes de son enfance ; — non, Marie n'est point coquette ; elle chantait parce que sa voix plaît à sa mère.

Marie, mon cœur vous appartient. Dans cette petite retraite, près de votre mère, avec vous, j'ai cru au bonheur. Mais pourrez-vous partager l'exaltation de mon amour, excuser ma bizarrerie? J'étais heureux : eh bien! dans cet instant même, je sentais que, s'il fût arrivé une seule personne, si vous eussiez fait un seul pas dans le monde, le doute, l'inquiétude se seraient emparés de mon âme.

20 juillet.

Comment exprimer tout ce qui se passe en moi! Ce matin, j'ai rencontré Marie dans le village; n'osant lui offrir mon bras, je me suis promené à côté d'elle. Marie est entrée dans différentes chaumières où l'on n'existe que par ses bienfaits : mon cœur palpitait d'amour et de joie, en voyant le respect, l'adoration qu'elle inspire.

Toutes les actions de Marie ont un charme qui n'appartient qu'à elle. Accoutumée à vivre, pour ainsi dire, inaperçue dans sa propre maison, loin de chercher, comme ses sœurs, à paraître, à briller, elle craint d'être distinguée. Aujourd'hui, chez ces bonnes gens, « c'était de la part de sa mère qu'elle venait les trouver; c'était à sa mère qu'elle rendrait compte des peines ou du besoin de chaque pauvre famille. » Marie, demain vous viendrez leur apporter des secours, des consolations; et comptant pour rien vos pas, vos démarches, vos larmes même que j'ai vu couler sur le malheur, vous vous joindrez à eux pour bénir votre mère : c'est vers elle seule que vous porterez leur reconnaissance et leur amour.

Je regardais Marie, et me disais : Ce cœur-là n'a jamais été insensible à la pitié. Elle a fait le bien, tout le bien qu'elle a pu faire. Point de négligence, point d'oubli; pas un sentiment qui n'ait été pur; pas une action qui n'ait été généreuse! Marie, je vous aimais hier presque involontairement; aujour-

d'hui, c'est de toute la puissance de mon âme que je désire vous appartenir.

En quittant le village, Marie m'a dit adieu : je suis resté à la même place, tant que j'ai pu l'apercevoir. Elle s'est retournée plusieurs fois ; et toujours un signe obligeant m'a prouvé que non-seulement elle me voyait, mais qu'elle s'attendait à me voir. Arrivée près d'un sentier qui devait me la cacher entièrement, elle m'a regardé une dernière fois ; et de sa main et de son mouchoir m'a dit un dernier adieu, tandis que moi, presque immobile, je ne pouvais même la saluer. N'osant la suivre, ne pouvant la fuir, je sentais de tristes pensées rentrer dans mon âme à mesure qu'elle s'éloignait. O avenir ! avenir si vague, si incertain, qui n'arrivez jamais ni comme on le craint, ni comme on le désire, au moins ne me laissez pas sans espérance !

En m'en allant, j'ai salué à mon tour le dernier arbre qui m'avait caché Marie ; et, comme s'il eût pu m'entendre, je disais : Demain, je reviendrai la chercher ici ; peut-être demain te regarderai-je bien long-temps avant de la voir paraître ! Jamais je ne passerai près de cet arbre sans éprouver un souvenir de regret et d'amour.

1er août.

Je suis retourné plusieurs fois à la cabane, dans le village ; je n'y ai plus rencontré Marie !... Quand je la vois chez son père, je ne fais pas un pas que ses

yeux ne me suivent, je ne dis pas un mot que son regard ne réponde à chacune de mes expressions. Mais si je m'approche d'elle, aussitôt ce regard change, ses yeux se baissent, ils semblent m'éviter ou craindre de m'entendre... Marie, pourquoi me faut-il deviner toutes vos pensées, interpréter toutes vos actions? Ah! n'éloignez pas trop le temps où, après m'avoir laissé lire dans votre cœur, vous vous direz : Il me connaît, si je me connais moi-même.

Aujourd'hui, il y avait beaucoup de monde chez lord Seymour. Miss Eudoxie, miss Sara étaient habillées à cette mode nouvelle qui laisse à peine ces voiles que désirent également la pudeur et l'amour. Marie avait imité ses sœurs dans leur parure. Je suis loin de l'excuser : mais quelle joie je ressentis lorsque, dès qu'elle m'aperçut, je la vis prendre un châle derrière elle, et s'en cacher en rougissant! Marie, votre cœur ne vous trompe pas; mes yeux seuls sont ceux d'un amant. Avant que j'arrivasse, plusieurs hommes étaient près de vous; et vous ne vous êtes pas aperçue qu'ils vous regardaient. Ah! toute-puissance de l'amour, je te reconnais surtout à la mobilité de mes impressions! Hier, je n'aurais pu supporter l'idée de voir Marie si légèrement vêtue; dans quelques instans, peut-être, je l'en blâmerai avec rigueur : mais, en ce moment, je ne voyais, ne sentais que l'émotion qu'elle éprouvait. Son ingénuité, ses grâces timides, sa craintive modestie ont fait naître mes sentimens; et, je le sais, une erreur m'a découvert les siens. N'importe, je

la lui pardonne : que cette fois seulement sa parure soit semblable à celle des autres femmes, j'y consens ; mais qu'à l'avenir tout la distingue, et que mes yeux et mon cœur la reconnaissent toujours.

---

8 août.

Ce matin, mon père m'a demandé si je ne comptais pas faire quelques visites dans les environs. Il m'a surpris, comme s'il n'y avait près de nous que Marie et sa famille. Où me suis-je laissé entraîner sans m'en apercevoir? Je n'existe donc plus que pour Marie! Je relis mon journal : les jours passés sans la voir ne sont plus comptés. Je reviens sur toutes mes impressions depuis que je la connais, et je m'étonne de ne plus trouver une démarche dont elle ne soit l'objet. Son souvenir vient se placer entre moi et toute chose.

Pendant le déjeûner, mon père est resté longtemps en silence : je l'imitais ; je voyais bien qu'il était troublé ; mais je n'osais lui en demander le motif. C'est la première fois que je lui dissimule une pensée, qu'il me cache une inquiétude. Je sortais, lorsqu'il m'a dit : « Vous allez beaucoup chez lord Seymour. » — Je lui ai répondu par une inclination de tête. — « Ses filles sont charmantes. » — Encore une inclination, quoique je fusse mécontent qu'il ne nommât point Marie. — « En général, on préfère la troisième. » — Je commençais à respirer — « Il est fâcheux que lord Seymour ait résolu de

ne la marier que lorsque les deux aînées seront établies. » — Quel sentiment douloureux m'a saisi! Toutes mes espérances me semblaient détruites. Qui pourrait aimer une autre que Marie! — « Croit-il donc, me suis-je écrié, que l'on puisse chérir sa pédante Eudoxie, confier son bonheur à cette folle Sara? — Vous êtes bien sévère, m'a-t-il dit; et je pourrais en présumer qu'un intérêt caché vous aigrit; mais je ne veux point pénétrer dans votre âme malgré vous. — Jamais malgré moi, mon père; et peut-être avez-vous lu dans cette âme avant moi-même. » — Il soupira.

« La famille de lord Seymour, a-t-il ajouté, est séparée en trois autorités qui se choquent sans cesse.

» Lord Seymour, désolé de n'avoir pas de garçon, a exclusivement adopté sa fille aînée, et a déclaré, d'une manière irrévocable, qu'il donnerait son nom et sa fortune à celui qui épouserait Sara.

» Miss Indiana demanda à son frère la permission d'élever sa seconde fille; lord Seymour, ne considérant que la fortune immense de sa sœur, y consentit. La petite Eudoxie fut donc remise à sa tante, qui, dès-lors, l'institua son héritière, et ne permit plus à lady Seymour de faire une représentation sur la manière dont on élevait sa fille. Je ne doute pas que tant de chagrins réunis n'aient contribué à détruire la santé de cette malheureuse mère.

» Toutes ses espérances, toutes ses consolations, mais aussi toutes ses inquiétudes, se sont donc por-

tées sur la petite Marie, que lord Seymour lui abandonnait par insouciance. Je sais qu'elle l'a élevée avec cette tendresse active, prévoyante, qui ne néglige ni les vertus ni les talens. Mon fils, j'honore votre choix : mais considérez aussi qu'une jalousie extrême agite également Eudoxie et Sara, et qu'elle rend bien injustes ce père et cette tante; que l'on blesse chacun d'eux en faisant l'éloge de l'une de ces jeunes personnes. Chercher à lui plaire suffirait pour offenser le reste de la famille. Mais prétendre à Marie serait sûrement se faire exclure de la maison, aggraver les peines de lady Seymour, et faire persécuter son innocente fille. » — J'ai pris la main de mon père; je l'ai serrée dans la mienne, en lui disant : « Je me trompe bien, ou la position de Marie vous a touché. Jamais le plus ou moins de fortune ne vous arrêtera pour m'accorder celle que j'aime. — Jamais; et votre mère a reçu en mourant ma promesse de vous rendre heureux. Cependant, mon enfant, ne vous jetez pas dans une famille capricieuse, vaine, désunie, où l'intérêt d'un seul éveille la haine de tous. — Ah! lady Seymour, son aimable fille, n'ont sûrement pas connu la haine? — Non : mais elles ne peuvent rien, ni pour leur bonheur, ni pour le vôtre. — Mon père! me suis-je écrié, il est trop tard. — Je l'avais prévu, a-t-il repris : pourquoi le désir de vous distraire, de vous éloigner du deuil qui m'environnait, m'a-t-il fait consentir à vous mener chez lord Seymour? » — C'est moi qui ai tort, se disait-il à lui-même. — Une

voix intérieure semblait m'avertir, et je répondais tristement : — C'est moi qui serai malheureux. — J'étais loin toutefois d'en accuser mon père ; je trouvais même une sorte de charme à me persuader que j'aurais sûrement rencontré Marie s'il ne me l'avait pas fait connaître ; enfin, que le cœur de Marie attendait le mien pour devenir sensible.

Dans ce moment on a annoncé une visite importune ; mon père l'a reçue : je n'aurais pu composer mon visage, m'occuper de gens oisifs. Que d'incertitudes, que de tourmens se présentaient à mon avenir! Dans quelles agitations vais-je m'engager? mon père me paraissait aussi affligé que moi-même ; souvent il me regardait avec une bonté touchante. Je fus vingt fois à une fenêtre, d'où je voyais ce chemin que je faisais tous les jours, et chaque fois je revenais plus accablé. — Cependant j'eus la force de ne pas aller chercher Marie, espérant par ce sacrifice diminuer les inquiétudes de mon père. Je suis resté tout le jour près de lui. En me quittant il m'a serré la main et m'a dit : « Lorsque vous aurez retrouvé le calme, vous jugerez combien le courage de ce moment vous évite de peines! » — Retrouvé le calme! Ces mots ont brisé mon cœur : j'ai regretté de n'avoir pas été chez Marie. Peut-il croire que j'aie renoncé à l'amour, au bonheur? Marie, Marie, la seule pensée de ne plus vous voir m'a fait trembler, m'a fait prononcer le serment d'être pour toujours à vous.

9 août.

Ne plus voir Marie! Voilà le premier sentiment qui m'a saisi avant que mes yeux fussent ouverts; et je me suis écrié : jamais! comme répondant à une puissance qui voulait me séparer de moi-même. Le son de ma voix m'a éveillé; je me suis levé, j'ai couru à cette fenêtre, d'où l'on aperçoit le parc de lord Seymour. Appuyé sur le balcon, tranquille en apparence, tous les orages de la passion bouleversaient mon âme. Oubliant la bonté de mon père, je lui jurais comme à un tyran de ne jamais me séparer de Marie. Mon père un tyran! Qu'il est loin de soupçonner mon ingratitude! Je reprochais à lord Seymour sa criminelle partialité, à sa femme une faiblesse impardonnable. Tous les défauts d'Eudoxie, de Sara s'offraient à mes yeux; enfin tout ce qui s'opposait à mon amour se présentait, et à chaque obstacle nouveau serment d'aimer Marie. Que dis-je, aimer? lui dévouer mon âme et ma vie; la dédommager de ses peines passées, assurer la joie et le bonheur de son avenir, tels étaient mon espoir et mes vœux.

Je ne suis pas entré chez mon père ce matin; comment oser lui avouer que j'allais la revoir? Mais aussi, mon père, est-ce en me la représentant malheureuse que vous avez cru me disposer à m'éloigner d'elle?

Lorsque je suis arrivé chez lord Seymour, je l'ai trouvé au moment de partir avec sa famille pour se

rendre à une course près de Bath. Désespéré de ne pouvoir parler à Marie, j'ai résolu de l'accompagner. La course a été suivie d'un grand dîner, d'un bal magnifique; tout ce qu'il y a de plus distingué dans les environs s'y est trouvé.

Comme les dames se rendaient dans une tente où elles devaient dîner, plusieurs Bohémiennes avec une troupe d'enfans fort jolis les ont suivies. Elles demandaient à chacun une légère aumône que personne ne daignait même leur refuser; on les repoussait sans les regarder, les entendre, ni leur répondre. Marie, appuyée contre un arbre, laissait passer toute cette brillante société sans paraître surprise de son indifférence pour le malheur. Je suis arrivé, Marie m'a salué d'un signe de tête qui m'exprimait le plaisir qu'elle avait à me voir; son sourire était encore plus doux. Trop occupé d'elle, j'oubliais aussi ces familles indigentes. Lord Seymour, miss Eudoxie, Sara étaient déjà passés. Marie balançait à les suivre. Je voyais dans ses yeux un regret mêlé de surprise qui m'étonnait. En regardant autour d'elle et apercevant des infortunés, j'ai senti que Marie désirait de les secourir. J'ai donné une guinée à la femme qui était le plus près de nous; aussitôt sa petite fille s'est écriée, en s'adressant à Marie : « Ah! vous nous aviez bien dit d'attendre; qu'il en viendrait *un* qui nous donnerait. » — Marie a rougi, mais a affecté de reprendre gaiement : « Cette ridicule mode de ne point porter de poches empêche quelquefois d'être généreuse. — Marie,

lui ai-je dit bien bas, est-ce à moi que vous pensiez? est ce sur moi que vous auriez compté? » — Elle a baissé les yeux, mais a gardé le silence. Ce silence n'est-il pas un aveu? Dans ma joie j'ai jeté ma bourse tout entière à cette Bohémienne, en lui disant : « N'oubliez jamais ce jour; c'est un jour de bonheur. » — Marie a mis sa main devant ses yeux, et, sans me parler, elle s'est hâtée d'entrer dans la tente, où nous avons trouvé miss Eudoxie qui apprenait, et à ceux qui le savaient et à ceux qui ne désiraient guère le savoir, l'origine des Bohémiens.

« C'est, disait-elle, une colonie d'émigrés de l'Inde qui ont quitté leur patrie à l'époque où Timurbeg porta la désolation dans ces contrées. On les appelle en France *Bohémiens;* en Angleterre *Gipsies; Zingani* en Italie; *Zigeuner* en Allemagne; *Tchinguenée* en Turquie et dans tout l'Orient. »

Les femmes qui, n'ayant point d'esprit naturel, cherchent à paraître savantes, ne disent bien souvent que des mots. Aussi, dans les longues nomenclatures dont nous accable miss Eudoxie, elle a le rare avantage de citer toujours ce qu'une femme aimable ignore, ce qu'un homme instruit a oublié. Et il faudra que j'attende, pour être heureux, qu'il se trouve un infortuné assez sourd, assez aveugle pour se laisser charmer par tant de prétentions! Un pareil intérieur me paraîtrait bien ce que Saint-Aulaire appelait *les galères du bel esprit.*

Sara demanda à sa sœur si véritablement les Bohémiennes prédisaient l'avenir? « J'espère que

vous n'y croyez pas, reprit sévèrement miss Eudoxie ; mais il est certain que le tambour de basque et les castagnettes que ces vagabonds portent encore aujourd'hui sont les mêmes dont se servaient les prêtres indiens pour leurs opérations magiques et divinatoires ; d'ailleurs la chiromancie à laquelle ils se livrent est une invention de l'Inde ; et le nom de Zingani prouve qu'ils sortent du pays de Zinganes, sur les bords de l'Indus. » — Elle avait dit toute cette grande phrase sans s'être arrêtée un instant, et véritablement j'avais besoin de respirer pour elle.

Sara, qui nous avait attiré cette longue dissertation, n'avait pas daigné l'écouter ; elle était sortie pendant que sa sœur parlait. Bientôt elle est rentrée suivie de quatre sorcières plus vieilles et plus laides que toutes les autres. Les jeunes gens ont fait des cris affreux, ils ne pouvaient supporter la vue d'une nature si dégradée. Leur dégoût, leur humeur amusaient beaucoup Sara ; elle a donné sa main à ces Bohémiennes pour qu'elles y devinassent l'avenir. Dans leur jargon elles lui ont prédit rang, plaisir, richesse, tout ce que le monde appelle bonheur. Miss Eudoxie n'a jamais voulu se prêter à cette plaisanterie. Pour Marie, accoutumée à céder aux volontés de ses sœurs, dès la première invitation de Sara elle a donné sa belle main aux sorcières. « Ah! lui ont-elles dit en même temps, vous serez la femme du seul qui n'oublie pas le pauvre. » — Marie a remis bien vite son gant. *Du seul*, s'est écriée Sara ; *du seul*, ont répété les hommes ; et l'on cher-

chait quel serait le fortuné mortel. Mais, par miracle, personne n'avait vu que j'avais donné quelques secours à ces malheureux, et personne n'a pensé à moi.

Combien je jouissais du trouble de Marie! Tour à tour rouge et pâle, elle me regardait un instant et baissait les yeux avec tant d'émotion, qu'il me paraissait impossible qu'elle ne se trahît pas. J'ai eu la force de m'éloigner d'elle, mais sans la perdre de vue. Qu'elle m'était chère! Vers le milieu du bal je l'ai aperçue seule, et saisissant ce moment pour m'approcher d'elle : « Me défendrez-vous d'être superstitieux? lui ai-je dit; ou me permettrez-vous d'espérer la félicité qui m'est promise? » — Deux fois elle a essayé de me répondre, et deux fois elle s'est arrêtée. J'ai osé lui parler de mon amour, de cet amour si tendre que tout l'augmente, quoique toujours persuadé de ne pouvoir aimer davantage. Elle m'écoutait, me regardait avec une incertitude douloureuse : « Marie, douteriez-vous de mes sentimens? » — Elle a continué de garder le silence. Ce silence m'était insupportable : « Marie! Marie! par pitié répondez-moi! doutez-vous de ma sincérité? doutez-vous de mon amour? — Je suis née si malheureuse! » a-t-elle répondu en tremblant. — Ces mots ont retenti jusqu'à mon cœur; ils assuraient le bonheur de ma vie. C'est parce qu'elle se croit née malheureuse qu'elle doute si je l'aime! Quel supplice d'entendre cet aveu devant mille indifférens, de ne pouvoir ni en jouir ni le lui faire

répéter! Sara approchait, je n'ai eu le temps que de dire à Marie : « Jamais malheureuse. » — Je ne sais quelle tristesse a couvert son visage, un grand soupir s'est échappé de son cœur. Elle s'est éloignée de moi, je l'ai suivie. On l'a priée de danser, j'ai vu clairement qu'elle acceptait pour éviter mes regards, et peut-être ses propres réflexions.

Marie! pourquoi cette tristesse? Vous reprocheriez-vous la satisfaction que j'éprouve? craindriez-vous votre père, vos sœurs? Mon humeur fière, impatiente, supportera leur injustice; je placerai votre souvenir entre mes défauts et les leurs, pour me soumettre, pour surmonter tous les obstacles.

Avec quel plaisir, quelle affection nouvelle je suivais tous les pas, tous les mouvemens de Marie! Elle m'aime! me disais-je; elle sera la compagne, le charme de ma vie. Ah! quel nom vous donner, premier regard qui suit un premier aveu, premier regard où le cœur prononce : « Elle sera à moi! »

———

11 août.

En arrivant chez mon père je me suis précipité dans ses bras : « Elle m'aime, » lui disais-je; s'il voulait dire un mot, former une objection, je répétais : « Elle m'aime. » Je n'écoutais rien; plus de crainte, plus d'incertitude : « Mon père, soyez aussi content que je le suis! »

Le lendemain je l'ai entraîné chez lady Seymour. J'avais choisi l'instant où elle est seule ordinaire-

ment. J'ai été ravi de ne trouver personne avec elle, je n'en doutais pas ; serait-il possible qu'à présent j'éprouvasse une contradiction? Je suis si heureux! Marie même était absente, et je m'en félicitai ; c'est la première, ce sera l'unique fois de ma vie.

Comme j'étais agité en entrant dans le cabinet de lady Seymour! Comme mon cœur devançait l'instant où j'allais lui promettre l'affection d'un fils! Elle s'est levée pour recevoir mon père. Cet égard cérémonieux a un peu calmé mon émotion, et m'a empêché de lui donner ce doux nom de mère, qu'involontairement j'aurais prononcé si j'avais osé lui parler de sa fille.

Mon père s'est assis et lui a d'abord demandé de ses nouvelles avec le ton froid d'une visite ordinaire. Que j'étais impatient! Enfin il a dit à lady Seymour : « J'ai un fils qui est bon, qui ne m'a jamais donné un instant de peine. Il désire épouser une jeune personne bien meilleure que lui encore. Ne pourriez-vous pas m'aider à l'obtenir de son père? » — Lady Seymour a rougi. Marie est entrée avant qu'elle ait pu nous répondre. Sa mère lui a fait signe de s'éloigner ; et, en s'en allant, j'ai cru m'apercevoir à son embarras qu'elle devinait le motif qui nous amenait. Dès qu'elle a été partie, je suis tombé aux pieds de sa mère : « Accordez-la à ma prière, à mon amour ; et ma vie entière sera consacrée à son bonheur. — Que ne dépend-elle uniquement de moi! » — J'ai baisé une de ses mains, mon père

pressait l'autre dans les siennes. — « Mes amis, mes bons amis, nous a-t-elle dit, nous aurons bien de la peine à réussir. » — *Nous aurons!* que je lui ai su gré de cette union d'intérêts! « Loin de vous refuser ou de faire attendre mon consentement, a-t-elle ajouté, j'avouerai que depuis long-temps mon cœur vous destinait à ma fille. Dès que j'ai cru voir qu'elle vous était chère, ma faible santé, qui causait mes craintes, ne m'a plus donné d'inquiétude. » — Elle s'est retournée vers mon père : « Je me promettais de vous laisser Marie, et la mort ne me paraissait plus affreuse... Mais lord Seymour, ma belle-sœur, mes deux filles, comment obtenir leur aveu? » — Je n'ai pu m'empêcher de lui dire : « C'est Marie qui est votre fille. » — Mon père l'a priée avec instance de parler à lord Seymour. Elle s'y est engagée, mais nous a demandé de ne pas presser cette démarche : « Je choisirai le moment favorable pour lui rappeler que lorsqu'il confia Eudoxie à sa sœur il m'assura que je pourrais disposer de Marie : c'est cette promesse qui m'autorise à vous entendre aujourd'hui. » Elle laissait sa main dans la mienne, mais ne s'occupait plus que de mon père; bientôt ils ont oublié tous deux ma présence : « C'est une si bonne enfant que Marie! lui disait-elle. — Mon fils a un si excellent cœur! — Si vous saviez comme elle devine tout ce qui peut me rendre heureuse! — Comme il évite tout ce qui pourrait me fâcher! — Ah! qu'ils sont bons ceux dont la mère, dont le père, en les mariant, leur souhaitent pour

bonheur des enfans qui leur ressemblent ! — Ce sera mon vœu, a dit mon père. — Ce sera ma prière, » a dit lady Seymour.

Elle m'a nommé son fils, et m'a permis de parler à Marie de mon amour.

12 août.

J'étais revenu dans une espèce de ravissement impossible à rendre. Aussi, dès le matin j'ai couru vers le parc de lord Seymour. Quelle a été ma surprise d'y rencontrer miss Eudoxie ! La simple politesse m'eût forcé de m'arrêter ; mais d'ailleurs j'étais si content, que je n'aurais pu désobliger personne Je l'ai donc saluée avec une véritable satisfaction ; et si je n'ai pas dit : « Chère miss Eudoxie, » c'est qu'une sorte de timidité m'arrêtait : dans ma joie j'aimais tout le monde.

Elle a fermé son livre, et m'a proposé de continuer ma promenade avec elle. Je ne m'y attendais pas, et cela a commencé à troubler ma bonne humeur ; mais ce n'a été qu'un léger nuage. Mon cœur s'adressait à Marie : C'est pour vous, lui disais-je, que je supporte cette contradiction ; c'est pour qu'à son retour, votre sœur vous sache gré des soins que je lui aurai rendus.

Nous avions pris un côté du parc où je n'avais pas encore été. Il était évident que miss Eudoxie s'était détournée de son chemin pour me conduire dans le sentier que nous suivions. Elle a ouvert une petite

porte, et nous nous sommes trouvés sur une hauteur isolée, solitaire, et consacrée à la mélancolie. Des arbres verts, point de fleurs, de tous côtés des souvenirs aux amans malheureux, un autel à Werther; des prières à l'indifférence, à la raison : il semblait qu'on eût craint d'invoquer l'amitié. « Je ne viens jamais ici sans une sorte d'effroi, m'a dit miss Eudoxie; et cependant ma sensibilité m'y attire. » — Miss Eudoxie sensible! assurément ma surprise fut grande..... Je la regardais, pour voir si jusqu'à présent je ne m'étais pas trompé : elle était froide, droite et pincée comme à son ordinaire. « Vous voyez là-bas cette maison blanche, m'a-t-elle dit; hélas! elle renferme un père, une mère bien infortunés. » — Je continuais d'écouter miss Eudoxie, sans oser faire une question. Je ne sais si mon cœur pressentait la douleur, ou craignait de perdre les douces impressions qu'il éprouvait. Miss Eudoxie s'interrompait,... me regardait,... soupirait,... paraissait attendre que je la pressasse de me parler de ses peines... Je ne pouvais rompre le silence; un mouvement intérieur me portait même à m'éloigner d'elle, que ne l'ai-je suivi!

Après un long soupir, miss Eudoxie m'a dit : « Vous êtes un si honnête jeune homme, que je puis bien vous confier des secrets qui peut-être vous feront craindre d'aimer..., du moins sans être sûr d'inspirer le même sentiment. Asseyez-vous près de moi, et promettez de ne répéter à personne ce que je vais vous dire. » — O superstition de l'amour!

toi seule peux expliquer l'extrême répugnance que j'avais à recevoir ses secrets. Comme je me sentais mal à l'aise sur ce banc où elle m'avait forcé de m'asseoir?

« Cette maison, a-t-elle ajouté, appartient au propriétaire d'un petit domaine voisin. Il envoya son fils à Eton, ensuite à Cambridge. Une tendresse aveugle pour sa famille lui faisant oublier son peu de fortune et la médiocrité de sa naissance, il poussa la folie jusqu'à joindre des talens agréables aux études sérieuses. Aussi, lorsque le jeune Philippe revint de l'université, passait-il pour un prodige. Son père l'amena chez le mien; il fut reçu avec bienveillance; nous le traitions même avec cette amitié familière que l'on n'oserait témoigner à son égal. Il en profita pour nous faire hommage de son temps, de ses talens; et bientot il ne sortit plus de chez mon père, qui désirait se l'attacher. Quelquefois il accompagnait Sara à la chasse; souvent il faisait des vers pour moi; je les corrigeais, et nous avions des disputes littéraires qui divisaient le canton. Enfin, il avait l'air reconnaissant des bontés que nous avions tous pour lui, lorsqu'un jour je vis Marie rentrer, les yeux fort rouges. » A ce nom de Marie tout mon sang s'est retiré vers mon cœur. « Ce jeune homme n'avait jamais paru s'occuper d'elle, a continué miss Eudoxie, aussi étais-je loin d'imaginer qu'il pût causer ses chagrins. L'après-dînée de ce même jour, mon père demanda à Marie si c'était de son aveu que Philippe avait osé prétendre à l'épouser. Elle répon-

dit un *non* si faible, que la colère de mon père s'en accrut, et il lui ordonna de dire nettement ce qui avait donné lieu à un pareil bruit »

Grand Dieu! comme alors j'ai tremblé! chaque mot de miss Eudoxie allait décider de mon sort. Je m'étais levé dès qu'elle avait prononcé le nom de Marie; mais n'ayant plus la force de me soutenir, j'ai été obligé de me rasseoir. J'avais de la peine à me contraindre; je détournais ma tête; j'étouffais ma respiration; mes yeux étaient baissés; je ne pouvais voir miss Eudoxie, et cependant je sentais qu'elle me regardait. Il me semble qu'elle est restée long-temps dans le silence. « Eh bien? ai-je dit en frémissant. — Eh bien! Marie avoua que souvent Philippe l'avait accompagnée dans ses promenades. Plusieurs fois il lui avait parlé de son père, de sa mère, avec un respect si tendre, si touchant, qu'elle en avait été émue. Il lui avait proposé d'aller voir ces respectables parens; elle avait cédé à ce désir, et Philippe, trompé peut-être par cette complaisance, s'était flatté de la voir autoriser un amour qu'elle n'avait même pas soupçonné. Mon père lui reprocha vivement d'avoir encouragé les prétentions de ce jeune homme par cette visite inconsidérée. Pour moi, il me fut impossible de ne pas être sensible aux peines de Philippe; j'obtins sa confiance, et je vis clairement qu'il avait cru inspirer un intérêt véritable à Marie. Ne pensant jamais qu'à elle, tantot il m'en parlait avec adoration, plus souvent avec amertume, jamais avec calme.

» Après plusieurs mois de souffrances, un soir Philippe disparut. Son départ causa à Marie une douleur qu'elle attribuait au seul regret d'avoir innocemment contribué à la perte de ce jeune homme. Elle sortait presque tous les matins; quelquefois je m'étais aperçue qu'elle avait pleuré: enfin je découvris qu'elle allait voir souvent la mère de Philippe..... Étranges contradictions! Marie agissait comme si elle aimait, et parlait avec indifférence; les parens du jeune homme lui devaient tous leurs chagrins, et de nous tous ils ne pouvaient supporter qu'elle. »

A peine miss Eudoxie finissait-elle ces mots, que j'ai vu ouvrir la porte de la maison. Une femme allait en sortir : elle ne se montrait pas encore; mais le vent attirait un peu au-dehors la mousseline de sa robe. Déjà mon cœur tressaillait : serait-ce Marie? Ah! si un autre lui a inspiré la plus légère préférence, ce ne sera plus cette Marie que, dans mon illusion, je croyais m'avoir été destinée; ce ne sera plus la femme à laquelle j'avais attaché toutes les espérances de ma vie.

Je voyais toujours cette mousseline : il était clair que la personne qui la portait s'était arrêtée; qu'elle quittait à regret cette maison. Je souffrais, j'étais au supplice; enfin elle a paru, et c'était Marie! Elle s'est retournée plusieurs fois, en faisant des signes d'amitié à une femme âgée qui restait près de cette porte, pour la regarder pendant qu'elle s'éloignait. Quand Marie a été à la moitié du chemin elle a fait un dernier signe d'adieu, et cette femme est ren-

trée dans la maison. — C'est donc à une place convenue qu'elles se quittent, qu'elles se retrouvent! tout est habitude entre elles.

Aussitôt j'ai laissé miss Eudoxie. Tant que cette femme était là, elle pouvait rappeler Marie, Marie pouvait d'elle-même revenir sur ses pas; tant qu'elles pouvaient se rejoindre, il me semblait que j'avais quelque chose à apprendre. Mais dès que Marie a été seule, que chaque pas la ramenait près de moi, je n'ai plus senti que le besoin de la fuir.

Marie, que j'avais tant aimée! Marie qui avait feint de répondre à mon amour!..... Je courais de toutes mes forces; je suis arrivé chez moi comme un trait; je me suis jeté sur une chaise; j'ai fermé les yeux, et dans mon délire je me suis écrié: Malheureux! Ah! première douleur d'un premier amour, que vos angoisses sont insupportables! Tout le bonheur que je m'étais promis n'existait plus; tous les maux dont j'avais pu me faire l'idée, que j'avais redoutés pour ma vie entière, étaient surpassés par cette seule peine! Je ne respirais pas, je ne voyais rien!

Les heures s'étaient écoulées sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pensais pas à mon père; lui ne pouvait m'oublier. A huit heures il est entré dans ma chambre, je me suis levé machinalement: il m'a fait rasseoir sur le fauteuil que j'occupais, a pris une petite chaise, et s'est placé près de moi. — « Ingrat enfant, m'a-t-il dit, pourquoi ne pas me chercher? N'ai-je pas des larmes pour vos chagrins, de la joie pour vos plaisirs? » — Je me cou-

vrais le visage : des pleurs s'échappaient de mes yeux, j'aurais rougi de les laisser voir à mon père. Il a pris ma main, a découvert mon visage ; alors je me suis appuyé contre son cœur en m'écriant : « Mon père, j'ai toute la faiblesse de l'amour ! — A votre âge, la vie ne vaut que par ses illusions décevantes, confiez-moi ce qui vous afflige, m'a-t-il dit. » — Je ne lui répondais que des demi-mots, et cependant il pouvait juger du désordre de mon esprit.... Il m'a écouté avec plus de patience que ne l'eût fait un ami de mon âge. Il partageait mes tourmens, mes inquiétudes. Quelquefois je m'interrompais pour m'écrier : — Mon père, j'ai pressenti le bonheur, et il m'est échappé..... Enfin, je lui ai rendu compte de cette malheureuse promenade avec miss Eudoxie ; j'ai essayé de faire passer dans son âme toute la rage que j'éprouvais contre Marie.... sa coquetterie pour ce jeune homme..... sa vanité qui lui avait fait sacrifier l'amour à l'orgueil, à l'ambition... Je lui prêtais tous les torts que le récit de sa sœur m'avait fait entrevoir. Mon père gardait le silence, quoique chacune de mes paroles accusât Marie. Tout à coup il m'a dit : « Que de peines tu prendras demain pour détruire ce que tu veux me persuader aujourd'hui ! » — Ces mots ont été un trait de lumière ; ils m'ont fait sentir une douleur encore inconnue, celle d'avoir nui à Marie... Ils m'ont fait apercevoir une dernière consolation, qui aurait toujours dû être en ma puissance, celle d'avoir été généreux envers elle. Généreux ! ai-je été

juste? l'avais-je entendue? — « Mon père, oubliez mon égarement, ma folie. — Je m'informerai de la conduite de Marie à l'égard de ce jeune homme. — Mon amour n'existant plus, nous n'avons pas le droit d'examiner la conduite de Marie. — Crains-tu de perdre le doute qui te flatte encore? »

Il est resté bien avant dans la nuit; sa froide raison a calmé mes transports, mais en ajoutant à mon malheur. Mon père, mon père, laissez-moi ma colère et mon amour.

15 août.

Faible, faible créature! j'avais résolu hier de ne plus revoir Marie, et aujourd'hui il m'a paru impossible de ne pas la chercher. Il me semblait qu'en la regardant je découvrirais tout ce qui s'était passé dans son âme.

Comme je traversais le parc de lord Seymour, je l'ai rencontré, j'allais chez lui, et je me suis dit avec plaisir qu'il m'était impossible de l'éviter. — J'entre dans le salon: les yeux de Marie me demandent ce qui m'agite; elle-même se trouble;.... on s'étonne, on se récrie sur mon extrême changement, et j'éprouve une satisfaction incroyable à répondre que j'ai souffert, beaucoup souffert! Marie doit bien savoir que je ne me plaindrais pas de maux qui ne me viendraient pas d'elle. A l'instant son visage a pâli; je m'approchais avec empressement, lorsque cette voix secrète qui me poursuit, qui me persé-

22

cute, cette voix m'a crié : Peut-être a-t-elle aussi pâli pour les chagrins de Philippe. — Ah! puisque Marie remplit toutes mes affections, que ne peut-elle détruire en moi le souvenir et la prévoyance! Ne donnant qu'un demi-intérêt au reste de ma vie, pourquoi l'instant où je la vois n'est-il pas le seul où j'existe?

Je me suis assis. Sara était à côté d'elle: caché derrière leurs fauteuils, appuyant ma tête sur une de mes mains, je souffrais; la présence de Sara ne me permettait pas de parler à Marie, mais quand même elle aurait été seule, il m'eût été impossible de lui dire un mot de mes tourmens; ce mot pouvait les augmenter, et près d'elle, par sa seule présence je les sentais s'affaiblir. A chaque instant elle me regardait avec intérêt, avec inquiétude, mais gardait le silence. Je lui en savais gré, ce silence même me calmait. Il est donc des momens où, lorsque celle qu'on a tant aimée a causé vos peines, le son de sa voix pourrait encore les aggraver!

Peu à peu j'ai retrouvé la force de cacher mon agitation. Je me rappelle que les premiers mots que j'ai entendus ont été des plaisanteries sur une famille qui venait de tomber dans l'infortune. Tout ce qui était présent, riche, magnifique, prodigue même, tous examinaient si réellement la ruine de ces pauvres gens était bien complète. Les uns prétendaient qu'ils se l'étaient attirée; d'autres, qu'ils auraient dû la prévoir. Le plus grand nombre assurait qu'il leur restait encore des ressources; et c'est

ainsi qu'ils mettaient à l'aise leur coupable insouciance, en détruisant la pitié chez les autres. Ce spectacle m'indignait. J'allais, non défendre ces infortunés, mais demander qu'au moins on les oubliât, lorsque Marie, qui ne m'avait point parlé jusqu'alors, m'a dit tout bas : « Les gens heureux sont bien difficiles en malheur ! » — Sa douce voix, ces mots dits pour moi seul, cette union dans nos pensées, dans nos sentimens, tout semblait la justifier à mes yeux. — « Marie, lui ai-je répondu aussi tout bas, j'ignore si je ne suis pas bien coupable envers vous, ou s'il me faut renoncer au bonheur ; mais avant que ce jour finisse, ces infortunés seront secourus, consolés ; c'est en vous nommant que je les tirerai de l'abime, et au moins pour cette fois nos noms seront bénis ensemble. »

Avec quelle anxiété son regard m'interrogeait ! Je me suis éloigné. — Marie, ce n'est pas ici, ce n'est pas en un instant, d'un seul mot, que vous pouvez rassurer mon âme. Il faut que devant moi vous recherchiez toutes vos pensées ; que, pour ainsi dire, vous me fassiez retourner avec vous sur votre vie entière. Ah ! puissiez-vous être telle que vous m'aviez paru ! puissiez-vous être encore celle qui sur la terre me donnait une idée du ciel.

---

15 août.

J'ai passé vainement l'après-dîner chez lord Seymour, elle ne s'est point montrée. Vers huit heures

on a apporté une petite lettre à sa mère qui l'a lue et l'a donnée à son mari. En la parcourant, il a haussé les épaules d'un air dédaigneux, l'a rendue à sa femme et ensuite s'est mis à jouer avec ses chiens, signe ordinaire de sa gaieté ou de son humeur. Dans les carresses qu'il leur faisait, j'ai été frappé de l'entendre s'adresser à l'un d'eux, plus bruyant, plus méchant que les autres, et lui dire: « Je t'aime, toi, parce que tu n'es pas sensible. » — Avec quelle affectation il a appuyé sur ce mot sensible! J'ai cru voir dans ses yeux, et à l'embarras de lady Seymour, qu'il voulait blâmer sa trop facile bonté. — Où est Marie, me suis-je dit en frémissant. — Aussitôt je suis sorti du salon, et j'ai gagné à grands pas le côté du parc où miss Eudoxie m'avait conduit. La petite porte était ouverte. J'ai pris le sentier qui mène à la maison de Philippe. Les fenêtres étaient fermées; tout était dans un profond silence. Quel trouble dans mon âme! Quel repos autour de moi! il augmentait mes maux; il semblait repousser dans mon cœur toute l'agitation qui me dévorait: j'écoutais; aucun bruit, aucune voixne venait me répondre.

Assurément, rien ne m'indiquait que Marie fût près de moi; et cependant un instinct secret m'empêchait de m'éloigner. Assis près d'un grand chêne qui est en face de la maison, je me livrais aux plus cruelles pensées. « Ici, peut-être, me disais-je, Philippe lui a déclaré son amour. Peut-être ici a-t-elle donné des larmes à son absence. » — Et je m'écriais

de ce cri de l'âme que j'entends encore : « Marie, jamais il ne vous aimera comme je vous aimais ! » — Quel retour sur moi-même ! comme je sentais bien dans ce moment tout ce que j'aurais fait pour lui plaire, pour la rendre heureuse ! Il me semblait que je devais la rappeler, l'avertir de ne pas perdre un amour si extrême. Et comme à chaque douleur, à chaque souvenir, à chaque inquiétude, je me répétais toujours : « Il ne l'aimera jamais comme je l'aimais ! »

Je me suis rapproché de la maison sans savoir ce que je faisais, ce que je voulais. Un chien s'est mis à aboyer dans l'intérieur ; en même temps, la porte s'ouvre ; Marie s'avance avec empressement, et dit : « Venez donc, il est bien mal. » — J'ai saisi sa main, et, dans ma fureur, je lui ai dit avec un accent qui m'a effrayé moi-même : — « Vous ici, Marie ? vous, à cette heure ! — Ah ! mon Dieu ! a-t-elle repris d'une voix faible et tremblante, ce malheur me manquait ! » — Elle n'avait pas la force de se soutenir. Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai posée sur les marches du perron. Marie, presque insensible, n'était pourtant pas sans connaissance ; elle me regardait, et ne prononçait pas un mot. J'ai eu le temps de reprendre un peu d'empire sur moi-même : — « Disposez de moi, lui ai-je dit ; puis-je être utile à Philippe ? — Philippe ! qui vous a parlé de lui ? — Est-il malade, blessé ? — Son père se meurt, j'attendais un médecin. » — Aussitôt elle a été suffoquée par des sanglots. Ses larmes me fai-

saient un mal horrible ; je souffrais pour elle et pour moi. Combien il faut qu'elle aime Philippe pour s'affliger si vivement du danger de son père ! — « Venez, laissez-moi vous ramener chez votre mère. — Non, non, s'est-elle écriée : que son dernier regard me cherche sans me trouver ; qu'il me maudisse à sa dernière heure ! je n'y puis consentir. — Et moi donc, Marie, voulez-vous que je maudisse l'heure où je vous ai rencontrée ? » — Elle a appuyé ses deux mains sur mon bras : — « Charles, » — m'a-t-elle dit. Jamais elle ne m'avait appelé Charles. Ce nom a retenti dans mon cœur. Qui peut donc lui inspirer le mot, le regard qui me domine, qui me soumet à sa volonté ? « Charles, je ne puis vous parler à présent ; mais demain matin, trouvez-vous près de la cabane ; si ma mère le permet, j'irai vous y joindre ; j'irai de bonne heure. — Allez-vous donc me quitter ? — Il le faut. » — Et elle s'est éloignée sans attendre ma réponse, sans écouter mes plaintes. Je l'ai rappelée ; elle m'a entendu, car elle s'est retournée, mais n'est point revenue..

Marie, il viendra le jour où je cesserai de vous aimer, le jour où je me dirai pour toute consolation : « Je n'aime plus ! » où j'opposerai à tous les maux : « Je n'aime plus ! » Alors je ne sentirai rien ; mes forces suffiront à tout supporter ; je n'aimerai plus !

---

16 août.

J'ai été attendre Marie près de la cabane. Ce n'était pas l'amour qui me conduisait ; c'était cette cu-

riosité, cette soif d'apprendre quelle excuse, quel motif sa perfide légèreté pourrait alléguer. Je me croyais si dégagé de l'amour, qu'en attendant Marie, je cherchais avec un secret plaisir comment elle pourrait se justifier. Avec quelle amère ironie je passais en revue tous les vains prétextes des femmes, leur feinte innocence, leurs prétendus égards, leur craintive faiblesse, leur silence timide! J'épuisais tous leurs inutiles subterfuges pour la condamner plus sûrement ; oui, je la condamnais ; et si tout-à-coup je l'eusse entendue s'avouer coupable, j'aurais laissé échapper malgré moi un cri de douleur et de surprise.

Elle a paru. Je vois encore ses pas chancelans, sa figure décolorée, ce regard triste et doux ; en la voyant, le reproche s'est arrêté sur mes lèvres. Dieu me préserve de faire répandre encore une larme à des yeux qui ont déjà tant pleuré ! — « On vous a donc parlé de Philippe? » m'a-t-elle dit. J'allais lui nommer sa sœur, lorsqu'elle a ajouté : « Je ne veux point savoir à qui je dois les chagrins que j'éprouve: il me serait trop difficile de pardonner. » — Elle a détourné la tête, et s'est arrêtée au moment où nous allions entrer dans la cabane : « Restons ici, » a-t-elle ajouté ; et, levant les yeux avec confiance : « Rien entre le ciel et moi ; il n'y a que lui de juste. » Elle s'est assise sur le gazon, et s'est encore détournée pour me cacher ses larmes ; elles m'ont fait oublier ma colère, l'avenir, mon amour et moi-même. Je ne songeais qu'aux peines qu'elle avait pu avoir, et

je souffrais ! J'attendais ses premiers mots pour souffrir davantage, et cependant je les attendais avec impatience. Enfin, elle m'a dit : « Vous avez été bien sévère ! me juger sans m'entendre, me fuir sans faire un reproche! Si j'avais eu tort, et tort envers vous, dites-moi, de quel malheur plus grand aurais-je eu besoin d'être consolée ? » — Elle n'avait encore rien dit pour se justifier, et déjà mon cœur ne la croyait plus coupable. Son regard était si pur, sa confiance en elle, en moi, si tranquille, si parfaitement la même ! Je la regardais, et me disais : Quand je la connaîtrai mieux, sûrement elle me deviendra plus chère. — « Marie, pardonnez-moi, et ne pensons plus au passé ; l'avenir est à nous. Permettez que je demande votre main à lord Seymour, si vous pouvez oublier.... » Je me suis arrêté involontairement ; le nom de Philippe ne pouvait sortir de mes lèvres ; elle l'a prononcé : « Sans doute oublier Philippe! » a-t-elle repris avec un sourire amer; et ses yeux se sont levés encore vers le ciel, comme pour se plaindre de mon injustice. — « J'ignore ce qu'on a pu vous dire, et je ne veux pas en être instruite, a-t-elle ajouté. Il vaut mieux pour nous deux que je vous raconte tout ce que je sais de moi-même. Depuis hier, je n'ai cessé de rechercher avec soin mes plus légères impressions. Ces démarches si indifférentes, ces intérêts si faibles, qu'à peine sentis en les éprouvant, ils n'ont repris de valeur que par les suites qu'ils ont eues, rien ne m'a échappé. Je lui dirai tout, me disais-je ; heureuse si je puis rencon-

trer le mot qui réponde à sa pensée, le sentiment qui détruise son inquiétude !

» Je ne vous parlerai point des peines que j'ai éprouvées depuis mon enfance. Vous croyez les deviner, et cependant il est mille petites circonstances inaperçues, ignorées, qui me les rendaient plus sensibles que vous ne le pensez. Ma mère en était trop vivement affectée, et, loin de pouvoir lui ouvrir mon âme, j'étais sans cesse occupée à lui cacher mes impressions.

» Le jour de la naissance de mes sœurs, celui de leur fête, étaient célébrés d'une manière brillante. Toujours oubliée par mon père, aucun jour n'était pour moi l'anniversaire d'un bonheur ; aucun jour n'était ni regretté ni attendu.

» Il y a deux ans que ma tante donna une grande fête pour la naissance d'Eudoxie, tous nos voisins ayant été invités, Philippe et son père y furent admis. Le jeune homme était timide, et n'osait se livrer à la société ; j'étais triste ; et je la fuyais ; il n'était pas noble, j'étais sans fortune. Tous deux isolés, oubliés, nous remarquâmes en même temps que nous restions seuls au milieu de la foule. Ce n'est pas nous qui nous sommes cherchés ; c'est la joie, ce sont les heureux qui nous ont repoussés hors de leur cercle.

» Depuis cet instant, je m'aperçus facilement que toutes mes actions intéressaient Philippe, et je vous l'avouerai, aucune des siennes ne m'était indifférente. Souvent j'ai trouvé près de cette cabane

des fleurs que j'aimais, sur une table des livres qu'il désirait que je lusse; enfin mille petits souvenirs qui me paraissaient consacrés par un malheur commun, et où je ne voyais que l'amitié d'un frère.

» Vers ce même temps ma mère tomba malade. Je passais les jours et les nuits près d'elle; il me semblait qu'en la perdant je ne tiendrais plus à rien dans la vie. Comme à la plus légère espérance je demandais à Dieu de me la conserver! et dès qu'elle était plus mal, je le priais de me laisser mourir avant elle. — Ah! m'a-t-elle dit avec un air de reproche, je n'aimais pas Philippe; car jamais ma pensée ne me reportait vers lui, pendant ces jours de danger. Son souvenir m'offrait des consolations; jamais il ne m'a promis de bonheur.

» Un matin que ma mère avait reposé, je vins me promener près de cette cabane; j'y trouvai Philippe: il s'occupa d'elle autant que moi-même. Avec quel intérêt il s'arrêtait sur ces heures de douleur et de crainte! Je ne puis me rappeler comment il m'amena à lui parler de l'inquiétude que, dans son délire, elle avait témoignée sur mon sort. Je peignais à Philippe ses cris, ses angoisses; je croyais les entendre encore: je pleurais!.... — Charles, vous n'avez jamais été malheureux, sans cela vous sauriez comme on croit ami celui devant qui l'on a pleuré!

» Philippe dit en me quittant que, tous les matins, il se rendrait à cette même place, pour savoir

des nouvelles de ma mère. Je lui en sus gré : je promis de venir exactement lui dire comment elle se trouverait ; je m'en faisais un devoir. En effet, chaque jour j'accourais : souvent je ne disais qu'un mot à Philippe ; quelquefois, égayée par un sourire de ma mère, par quelques heures de sommeil dont elle avait joui, je restais plus long-temps : mais je ne me rappelle pas un seul moment où j'aie cessé de penser uniquement à elle. Bientôt elle se trouva mieux ; alors je ne la quittais presque plus. Philippe me voyait à peine : il en fut mécontent, témoigna même de l'humeur ; je le trouvais exigeant, mais en le plaignant d'être susceptible. Que vous dirais-je ? ses défauts ne m'importaient pas ; jamais je n'ai craint d'en dépendre un jour. »

En disant ces mots elle s'est arrêtée, et m'a regardé d'un air qui m'a fait craindre qu'elle n'eût déjà vu tout ce qu'elle pouvait redouter des miens.

« Ma mère n'était pas assez forte pour sortir ; et chaque jour elle exigeait que je me promenasse une heure dans le parc. Philippe me pria d'aller voir sa mère dans une de ces promenades. En entrant chez elle, je fus frappé de l'ordre et de la propreté qui régnaient dans sa maison. Il y a chez mon père plusieurs dessins que j'ai faits. Philippe ne m'avait point paru les remarquer ; jugez de ma surprise, en les voyant tous imités par lui, et placés chez sa mère comme ils l'étaient chez la mienne. Un embarras que je ne saurais exprimer m'empêchait de lever les yeux : je sentais dans cette attention quelque

chose de trop tendre ; mon cœur ne pouvait y répondre.

» Sa mère, cette mère que je n'avais jamais vue, sans me dire que son fils lui eût parlé de moi, me prouva qu'il l'en occupait sans cesse, par la connaissance qu'elle avait de tout ce qui m'intéressait. Mes goûts, mes expressions les plus familières, et jusqu'à ces petites habitudes dont ma mère me faisait des reproches, elle savait tout. C'était un visage nouveau, avec une âme qui semblait avoir suivi la mienne depuis mon enfance.

» Après le déjeûner, elle me fit entrer dans la bibliothèque de Philippe. Il y a dans celle de mon père son portrait, celui de ma mère, placés l'un près de l'autre. Quel fut mon étonnement de trouver, dans celle de Philippe, son portrait de la même grandeur que celui de mon père, le même cadre ; et en face un cadre pareil, renfermant un tableau dont il m'était impossible de ne pas voir que j'étais l'objet ! Il représente l'intérieur d'une chambre : une guitare ; j'en joue assez bien : des livres sur une table ; je reconnus ceux qu'il m'avait donnés : une corbeille des fleurs que j'aime ; et déroulé négligemment près de ces fleurs, un ruban semblable à ceux que je portais le jour où j'ai vu Philippe pour la première fois : enfin, tout ce qui avait rapport à moi, excepté moi.

» Je vous l'ai déjà dit ; je vis bien que j'étais l'objet de ce tableau : cependant je crus qu'il n'était pas convenable que je m'y reconnusse. Peut-être ai-

je eu tort ; mais il me semblait que Philippe aurait eu le droit de me dire : Une guitare, des livres, des fleurs, un ruban, qu'est-ce que tout cela a de particulier à vous ?

» Et vous-même aujourd'hui, si j'eusse hasardé un reproche, ne penseriez-vous pas que j'aurais donné à Philippe le droit de croire que mon cœur, ou mon amour-propre l'avait deviné? »

Marie me regardait, et cherchait à lire dans ma pensée ; je ne pouvais lui exprimer aucun de mes sentimens.... Cette exactitude dans les moindres détails qui concernaient Philippe achevait de m'indigner.... Et pas un mot, pas un soupir ne m'échappait. « Je prévoyais trop que je ne serais pas approuvée par vous, m'a-t-elle dit d'un air craintif; mais j'espérais que vous m'excuseriez. » — Elle s'est arrêtée encore; elle a attendu ma réponse.... Vaine attente.... Qu'aurais-je pu lui dire? Je l'écoutais avec effroi, persuadé qu'il ne me fallait qu'un aveu de plus pour cesser d'aimer ! — « Ah! s'est-elle écriée, au moins blâmez-moi : que je puisse me défendre ! » — Des larmes s'échappaient de ses yeux.... « Quel silence! Marie, pauvre Marie! se disait-elle; il est bien vengé! — Qui, vengé? — Philippe! il m'aimait lui! il n'aurait pas vu mes larmes sans me croire. — Vous croire! eh! c'est en vous croyant que je sens combien tout nous sépare! » — Elle a encore levé les yeux au ciel, mais avec une résignation qui m'a rendu tout mon amour ; il semblait qu'elle disait à Dieu : « Il a dit que je serais

malheureuse, et je serai malheureure. — Marie, pauvre Marie, ai-je dit à mon tour, parlez; au moins serai-je toujours votre ami? » — Ce mot d'ami, qui paraissait à mon amour une si grande menace, ce mot lui a porté de la consolation. Il faut donc que j'aie été bien cruel! Marie, il est encore dans mon âme une place où vous êtes tout entière.

« A demain, m'a-t-elle dit. Voici l'heure où ma mère s'éveille : ma longue absence l'étonnerait; je n'aurais pas la force de supporter un reproche d'elle, une peine de plus. »

---

22 août.

J'étais venu cinq jours de suite sans trouver Marie. Ce matin elle m'attendait près de la cabane, et mon cœur ne l'avait pas deviné. Je m'avançais lentement; il me semble même que je me traînais avec peine. Oserais-je avouer ma folie? j'ai été presque effrayé en l'apercevant. Oui, dans les jours de bonheur et d'espoir, un sentiment secret m'annonçait la présence de Marie; je me sentais heureux, et n'en cherchais pas la raison. Aujourd'hui, pour la première fois, j'étais arrivé sans émotion, sans avoir hâté ma marche un instant. Aussi, en la voyant, ai-je été près de lui demander : « Marie, à quelle distance êtes-vous de moi? Qui nous a éloignés, séparés? » Serait-il donc possible qu'un jour nous fussions l'un près de l'autre, comme ces gens qui se regardent, et

ignorent s'ils se voient ou s'ils sont absens? Le ton de Marie a contribué aussi à augmenter la crainte qui m'avait saisi.

« Asseyez-vous, m'a-t-elle dit avec une vivacité toute nouvelle, asseyez-vous; je n'ai qu'un moment. »

Elle n'a qu'un moment! Pourquoi être venue? Pourquoi néglige-t-elle de me parler de ces jours d'attente où l'inquiétude m'a dévoré?

« Je veux achever de vous faire connaître tout ce que j'ai éprouvé avant de vous avoir vu, a-t-elle ajouté. » — Que me fait le passé! C'est cet instant qui m'occupe. — Elle parlait, je ne l'écoutais pas; je cherchais à me rendre raison de ce silence du cœur qui m'avait empêché de pressentir que j'allais la revoir. Cependant, peu à peu sa voix arrivait à mon âme, et, avec mes souvenirs, me rendait mon amour. C'est lui qui m'a fait sentir qu'étant venu cinq jours de suite sans la trouver, il était simple qu'aujourd'hui j'en eusse perdu l'espoir, que je fusse venu lentement, craignant de revenir plus triste encore. Combien j'étais heureux d'avoir trouvé un motif si raisonnable au sentiment qui me troublait malgré moi! Aussi me suis-je écrié avec un mouvement de joie dont je n'ai pas été maître: — « Marie, je vous aime toujours. » — Elle n'en doutait pas, et je l'ai vu à l'étonnement que lui a inspiré cet aveu. — « Quel nouvel orage a passé par votre cœur? » m'a-t-elle demandé en souriant. Je n'ai pas voulu lui avouer mes inquiétudes et mon amour in-

sensé. — « Parlons de Philippe, lui ai-je dit ; puissions-nous en parler pour la dernière fois ! »

— « Je ne saurais vous dire, a-t-elle repris, comment je quittai la mère de Philippe ; il me semble qu'il n'y eut entre nous que des phrases sans suite, des complimens sans intérêt... Je me rappelle seulement qu'il voulut m'accompagner : je m'y opposai ; je revins seule, et m'assis à cette même place où nous sommes. Là je réfléchis tristement sur le passé, mais il me fallait un autre juge que moi-même pour m'absoudre. C'est alors que je regrettai de n'avoir pas soumis à ma mère toutes mes démarches. Peut-être m'eût-elle avertie de craindre l'amour où je n'avais vu que de l'amitié ; et pendant que je me condamnais avec rigueur, peut-être aussi m'aurait-elle excusée.

» Cette première faute fut suivie d'une seconde ; je n'osai lui parler des sentimens que je croyais avoir inspirés à Philippe. Comment lui avouer que j'avais pu lui cacher quelque chose ? Ma mère n'aurait pas su comme moi, qu'imperceptiblement, et pour ainsi dire à mon insu, chaque jour avait augmenté mes torts et la confiance de ce jeune homme. Ce n'était pas un faux orgueil qui m'arrêtait, c'était la crainte d'affliger ma mère dans l'objet de sa plus tendre affection.

» Je passai une journée affreuse. Le lendemain, le jour suivant, je ne descendis point dans le salon de peur de rencontrer Philippe. Cependant il fallut bien reparaître au milieu de ma famille, et je l'y

trouvai. Réservée, silencieuse, Philippe me parlait-il? je lui répondais à peine; s'approchait-il de moi? je m'éloignais : enfin, pour le guérir de son amour, je crus que je devais me montrer au moins indifférente. Il me regarda avec surprise, puis il affecta de m'éviter. Cette manière nouvelle, en me tranquillisant sur une affection trop tendre, me laissait à regretter son amitié. Ce fut alors qu'il commença à s'occuper de ma sœur Eudoxie.

» Philippe a beaucoup d'esprit; elle est très-instruite : mille objets qui leur étaient étrangers les intéressaient; ils pouvaient causer long-temps avant de découvrir qu'ils cherchaient à se plaire, qu'ils s'occupaient l'un de l'autre. Aussi ma sœur, qui, pour l'ordinaire, consacrait ses matinées à l'étude, ma sœur sortait sans cesse et se promenait continuellement avec Philippe. Plus elle se liait avec lui, plus ma situation devenait pénible. Si, en rentrant, le hasard me faisait trouver sur son passage, elle détournait ses regards comme si elle eût craint d'apercevoir un objet désagréable. Philippe venait-il chez mon père? elle lui parlait toujours. C'étaient de petits mots tout bas, suivis de rires éclatans; de petits vers qui semblaient faire allusion à quelque secret dont j'étais l'objet; c'étaient surtout des phrases générales contre la coquetterie. Tous les crimes n'étaient rien en comparaison de la coquetterie, et avec quels yeux elle me regardait! Dieu sait cependant si j'avais été coquette! Mais il est des gens à qui l'on ne persuadera jamais que l'on puisse être

aimé malgré soi. L'intimité de ma sœur avec Philippe était si contraire à nos usages que ma mère en parut mécontente ; mais il ne lui était pas permis de se mêler de son éducation, et ma tante approuvait toujours Eudoxie.

» Une après-dînée, toute la famille réunie se promenait ; le temps était superbe : c'était un de ces jours d'été où la nature est si belle qu'on croit la voir pour la première fois. La gaieté de Sara nous animait tous. Autorisée par la liberté de la campagne, par la présence de nos parens, elle eut la fantaisie de vaincre à la course une de nos cousines, aussi jeune et presqu'aussi vive qu'elle. Elles revinrent excédées, respirant à peine. Je l'avoue, il me parut bien ridicule de se fatiguer autant sans motif ; et lorsque Sara me demanda si je voulais essayer de courir, je m'y refusai. Mais pour adoucir ce refus qui la blâmait indirectement, je lui répondis en riant : « L'on ne devrait courir que pour aller au-devant de ce qu'on aime. — Pour le fuir, reprit ma sœur Euxodie ; et elle me lança un regard d'indignation. — Elle emmena Philippe ; en se laissant entraîner, il se retourna plusieurs fois pour me voir. »

« Pardon, me dit-elle, si malgré moi je vous fais revenir sur des circonstances si frivoles ; mais je n'ai pas un souvenir grave, pas une action importante à vous confier. »

« Le soir, Philippe parvint à se trouver près de moi ; il dit sans m'adresser la parole, mais assez bas pour que je pusse seule l'entendre : — « Celle qui a

dit : L'on ne devrait se hâter que pour aller au-devant de ce qu'on aime, croit donc à l'amour? je ne l'espérais pas. — Vous pensez bien que je ne répondis point. Il s'éloigna ; et se promenant dans le salon, il passa et repassa plusieurs fois devant moi. Lorsqu'il s'en approchait, il ralentissait son pas et semblait attendre que je lui parlasse; ensuite, il se retirait avec impatience. Je n'osais faire un mouvement, ni lever les yeux. Après quelques minutes il s'arrêta près de moi, et dit : — Miss Eudoxie a raison, c'est pour fuir qu'il faut réserver toute sa volonté. » — Alors je le regardai, car j'éprouvais une espèce de plaisir à recevoir cette promesse d'indifférence. Quel courroux sur son visage! il me fit mal. Je baissai les yeux aussitôt, et je soupirai en regrettant le bon Philippe. Je ne le reconnaissais plus; Philippe, dont l'amitié m'avait paru si douce, l'intérêt si tendre! ah! je l'aurais volontiers prié de m'aimer moins. Si j'avais pu l'obtenir, ajouta-t-elle, que j'aurais eu de plaisir à lui parler de vous! »

J'aime Marie comme un insensé! presqu'au même instant mon cœur l'appelle, l'abandonne, la repousse, mais la chérit toujours. Que faisais-je là? Pourquoi me dire que c'est à lui qu'elle aurait eu du plaisir à parler de moi? Par quelle magie enchanteresse lui arrive-t-il toujours un mot, un regard qui vient lui rendre toutes les affections de mon âme?

« Je commençais à oublier Philippe, reprit-elle, lorsqu'un matin, venant comme de coutume près

de cette cabane, je fus très-surprise de l'y rencontrer. J'hésitais.... je voulais l'éviter;.... il me demanda s'il m'était possible de le haïr dans cette retraite où il était venu si souvent penser à moi? — « Ici, me dit-il, j'ai éprouvé toutes les passions qui peuvent agiter une âme! » — Vous connaissez mon caractère timide, et combien je crains d'affliger. Je n'osais donc ni parler à Philippe ni m'éloigner; sa figure paraissait aussi près de l'aversion que de l'amour. Je sentais qu'un seul mot allait lui rendre toute sa faiblesse ou toute son injustice. C'est alors que je vis le danger de cette innocente affection à laquelle je m'étais livrée sans inquiétude. J'en restai effrayée : aussi actuellement je pourrais peut-être entendre les menaces de la haine sans crainte, mais une promesse d'amitié me ferait trembler.

» Ah! s'écria Philippe, vous n'avez jamais su à quel point je vous aimais! — Je lui dis qu'au moins il n'aurait pas dû m'en instruire. — Ecoutez-moi, reprit-il; au nom de tout ce qu'il y a de sacré au monde, écoutez-moi : je vous ai aimée dès le premier jour où je vous ai vue. Si j'ai pu croire un instant que vous partageriez mes sentimens, bientôt j'ai cessé de m'en flatter. Mais je n'avais pas la force de renoncer à vous, et j'ai fini par espérer que, peut-être, les plus tendres soins vous inspireraient cette amitié douce et calme qui vous rendra sensible à ma joie, indulgente pour mes peines; sans même savoir, a-t-il ajouté tristement, ce que mon cœur appelle joie ou douleur. »

Ici Marie m'a fait remarquer que Philippe avait toujours bien senti qu'elle ne l'aimait pas. Bonne Marie! comme elle souhaite me persuader! et comme elle y réussit!

« Dès que je voulais dire un mot, Philippe me suppliait de ne pas lui répondre, et me répétait qu'il savait trop que je ne l'aimais pas. Avec cette assurance, je croyais pouvoir l'écouter sans l'affliger inutilement; que lui aurais-je dit de plus? Il m'apprit que son père voulait le faire partir pour les Indes où un oncle venait de lui laisser une succession considérable. — « Je reviendrai dans six mois, me dit-il, peut-être ce riche héritage pourra-t-il déterminer lord Seymour à m'accorder votre main. — Cette idée me fut si nouvelle, me parut si extraordinaire, que je laissai échapper un cri de surprise. Il me conjura encore de ne pas lui répondre. — Je n'ose même pas penser à un engagement, disait-il; je n'implore que du silence!... Vous n'aimez rien, combien il serait cruel de m'ôter tout espoir! — Mais je croyais que ma sœur Eudoxie... — Ah! répliqua-t-il, je suis bien coupable! N'ai-je pas eu la folle prétention de vous inquiéter! ne l'ai-je pas recherchée, suivie, pour qu'elle fît attention à moi! Au moins, me disais-je, Marie verra que je puis être aimé. — Et si elle vous aimait? m'écriai-je. Avez-vous pu vous jouer de son affection, risquer le malheur de sa vie? » — A peine ces mots m'étaient-ils échappés qu'Eudoxie parut. J'ignore si elle nous avait entendus, mais toutes les horreurs de la jalousie étaient

peintes sur sa figure : quelle agitation, quelle pâleur ! « Votre mère vous demande, me dit-elle. » —Hélas ! ma mère était la sienne aussi ; mais il semblait que dans ce moment elle eût voulu briser tous les liens qui nous unissaient. Je me levai à l'instant pour m'éloigner. Philippe se rapprocha de moi : — « Je prendrai vos ordres avant de partir, me dit-il, et il ajouta tout bas : Puisse votre silence autoriser mes vœux ! » — Eudoxie s'avança dès qu'elle le vit me parler bas ; je ne pus lui dire un mot pour l'éclairer.

» En rentrant, je sus que ma mère ne m'avait point fait appeler. Elle était seule ; je lui racontai tout ce que je viens de vous confier. A genoux près d'elle, je lui demandais de me réconcilier avec moi-même ; de m'enseigner comment il me serait possible de faire comprendre à Philippe que mon cœur ne consentirait jamais à aucune des espérances qu'il voulait conserver.

» Sûrement Eudoxie instruisit mon père de ma rencontre avec Philippe, et le prévint contre lui, contre moi ; car le soir il me traita avec une sévérité que je ne lui avais jamais vue. Il me défendit de venir dans le salon jusqu'après le départ de ce jeune homme ; il rejeta sur la trop grande bonté de ma mère toute l'imprudence de ma conduite. Elle voulut se justifier, m'excuser : l'emportement de mon père devint extrême ; une larme tomba des yeux de ma mère, et je ne connus plus d'autre devoir que de la consoler. Je promis d'éviter la présence de Philippe.

» Ce n'était pas pour lui que je désirais le revoir, c'était pour ne pas le laisser partir avec cette fatale illusion à laquelle il s'attachait malgré moi. Qu'allait-il penser? quel droit mon silence allait-il lui donner? — « Ah! me dit-elle, que ne vous ai-je vu avant le départ de Philippe! Il aurait pu mieux lire dans mon cœur. »

» Plusieurs jours se passèrent sans que je susse ce qu'il était devenu; enfin, un matin on me remit une lettre de sa mère. — « Mon fils est parti sans prendre congé de votre père, m'écrivait-elle, et il ne vous a pas vue! J'ajoute à mes regrets le souvenir de son désespoir; il me poursuit, il m'effraie: cependant, si vous consentez à venir adoucir mes peines, je ne vous parlerai que de moi. » — Je montrai cette lettre à ma mère, elle permit que j'allasse voir celle de Philippe. J'y courus avec empressement: ma sincérité la persuadera sans doute, me disais-je; elle verra que je n'ai jamais encouragé les sentimens de son fils, et il semblait que chaque pas me rendît ma liberté.

» Je la trouvai malade, faible: ce n'était pas le jour de l'affliger... Ceux qui suivirent augmentèrent sa douleur. Le vent était-il contraire? Philippe serait arrêté dans sa course, et elle soupirait... Le vent était-il favorable? Philippe s'éloignait... Eh! qui sait comme une mère tout ce que l'éloignement ajoute à l'absence? Insensiblement je m'attachai à cette femme si bonne que tout le monde l'aime. Jugez si moi, à qui elle désirait plaire; moi, dont elle cherchait à

être aimée, je pouvais échapper aux avances de ce cœur qui semble attirer tous les autres. C'est par une suite de cette affection que, lors de la maladie de son mari, j'allai la consoler, partager ses inquiétudes, et que vous me trouvâtes chez elle.

» Jamais elle ne me parlait de Philippe relativement à moi, et jamais elle ne consentit à lui apprendre mes véritables sentimens. — « Laissons faire le temps, me dit-elle un jour; celui où l'on espère est de bonne prise, et bien enlevé au malheur. — Je n'aime point Philippe. — Est-il possible de ne pas aimer Philippe? me dit-elle en souriant. — Au moins n'a-je pas d'amour. — Savez-vous ce que c'est que l'amour? — Non. » — Elle mit ses doigts sur ses lèvres, et reprit : « Ne parlons plus de Philippe; prenons garde de rien dire qui puisse le faire souffrir : ici où il est né, où il a passé toute sa vie près de moi, je crois toujours qu'il m'entend.

» Malgré mes résolutions, je ne trouvai pas en moi le courage barbare de désoler une pareille mère. Hélas! je devais bientôt, sans y penser, sans le vouloir, détruire toutes ses chimères de bonheur.... Quel chagrin elle éprouva lorsqu'elle crut s'apercevoir que je vous aimais. — « Comment? quelle preuve? » m'écriai-je. — Un jour je prononçai votre nom. » Marie a baissé les yeux; et moi, j'ai osé, pour la première fois, la presser contre mon cœur : je ne voulais plus rien entendre. La mère de Philippe a cru qu'elle m'aimait, et je pourrais en douter! — « Marie, ne dites plus un mot sur Philippe : c'est

en prononçant mon nom que l'on m'a cru aimé! répétez-le, ce nom. » — Elle a posé la main sur mon bras, et, avec une douceur angélique, une sérénité que la joie de mon âme avait fait passer dans la sienne : « Charles, m'a-t-elle dit, ne soyez plus injuste : dites-vous que mon cœur reçoit toutes les peines que vous voulez lui faire.

1er septembre.

Je n'existe plus que pour Marie. Mais que je passe promptement du bonheur à l'inquiétude! Elle me fait éprouver tous les sentimens contraires. Que de fois elle a su m'arracher un sourire au milieu de ma colère! Que de fois, d'un mot, d'un regard, elle a brisé mon âme! Cependant depuis plusieurs jours aucune peine n'avait troublé ma vie. J'étais au comble de la félicité : il me fallait un grand empire sur moi-même pour ne pas m'écrier à toute heure, devant tout le monde : Je suis heureux, je suis trop heureux! Qu'elle est aimable, Marie! Si elle ne prévoit jamais ce qui va me fâcher, au moins devine-t-elle toujours ce qui peut me ramener vers elle. Eh bien! il m'est arrivé de m'irriter contre la douceur, l'inaltérable douceur de son caractère.

L'un de ces derniers jours, les sœurs de Marie s'étaient, je crois, promis de la tourmenter. C'est elle qui fait le déjeûner; rien n'était à leur goût : il fallut refaire le thé trois fois : jamais elles n'en furent contentes. Marie, toujours patiente, toujours égale,

s'occupait d'elles, comme si l'on pouvait satisfaire une humeur sans motif. Sara lui demanda ce qu'elle comptait faire dans la journée. Il fallait bien savoir si elle avait l'intention de rester chez elle, afin de l'engager à sortir : c'est ce qui arriva. Marie m'avait promis la veille de passer la matinée dans le cabinet de sa mère ; nous devions lui lire un ouvrage nouveau. Que j'aime ces lectures où Marie travaille en m'écoutant, où elle suspend son ouvrage lorsque l'intérêt augmente! Le même mot, la même situation nous frappe ensemble, nous touche également, et mes yeux ne se lèvent jamais sans rencontrer les siens.

Marie dit à Sara qu'elle avait le projet de rester près de sa mère ; dès-lors Sara ne cessa d'obséder Marie jusqu'à ce qu'elle en eût obtenu la promesse de l'accompagner à la promenade. Elle s'y refusa long-temps, mais finit par se soumettre à la fantaisie de sa sœur. — Marie m'oubliait, me sacrifiait! Dès que je la trouvai seule, je lui reprochai son peu de résolution, ce manque de caractère ; elle m'écouta en souriant. « Demain, me dit-elle, lorsque j'oublierai votre colère, vos reproches, vous serez bien heureux d'aimer une personne sans caractère comme moi. » — Je souris à mon tour, car près d'elle je ne puis rester mécontent ; mais je m'en allai tourmenté, malheureux, de cette disposition à se laisser dominer par tout ce qui l'environne.

Tant que je fus près de Marie, elle sut me persuader que la seule complaisance l'avait portée à

céder à sa sœur; loin d'elle, je vis sa faiblesse; plus loin encore, l'oubli du rendez-vous qu'elle m'avait donné.

Avec cette âme passionnée, ce caractère ombrageux, comment ai-je pu m'abandonner à l'amour? Ne serai-je pas tyran ou victime? Je ferai à Marie le sacrifice de ma vie, ou j'exigerai le dévouement de toute la sienne.

Marie, ne vous laisserai-je donc aucun repos? L'instant où vous me feriez l'aveu des plus tendres sentimens serait celui même où je voudrais les mettre à l'épreuve. N'ai-je pas quelquefois rendu mon humeur inégale, farouche, pour voir si votre affection surpassait mes torts? J'ai feint l'indifférence, en regardant si votre figure pâlissait, si des larmes remplissaient vos yeux; mais qu'elles ne tombent pas, ces larmes, tout mon courage serait détruit. Marie, lorsque hier j'entrai dans le salon de votre père, n'osant vous lever, m'adresser un doux bonjour, vous me fîtes un signe obligeant qui m'exprimait toute votre affection. J'étais heureux; eh bien! je ne sais quel démon m'a porté à feindre une inattention qui était bien loin de mon cœur. J'ai regardé votre mère, j'ai causé avec vos sœurs, et je me suis même détourné, mais c'était pour vous voir dans une glace qui me rendait toutes vos impressions. Je vous ai vue inquiète, agitée, prête à faire une imprudence pour vous rapprocher de moi; alors honteux de ma folie, je n'ai cependant pas osé vous l'avouer. Comment consentir à diminuer votre estime, votre confiance?

et, le dirai-je? comment me résoudre à perdre le pouvoir de bouleverser votre âme, d'un regard détruire votre joie, ramener un sourire au moment où des pleurs allaient couler? Je suis revenu près de vous, et avec quelle curieuse inquiétude j'ai observé si la sérénité et le bonheur reparaissaient sur votre visage! Marie, puissé-je parvenir à vous peindre, à vous exprimer l'exaltation de mon amour! mais vous n'en connaîtrez jamais l'injustice. Comme de coutume, loin d'apercevoir mes torts, c'est dans votre propre conduite que vous chercherez des raisons à ma bizarrerie. — Ils ne m'ont pas échappé ces mots que vous m'avez dits! Nous étions seuls, et vous les disiez tout bas. Quelle puissance inconnue vous a inspiré de parler si bas? il semble qu'alors le cœur seul peut entendre. — « Qu'ai-je fait! » m'avez-vous dit. Vous vous croyiez coupable, puisque je paraissais mécontent. Ma douce Marie, lorsque vous serez la compagne de ma vie, que vous serez tout, oui, tout mon bonheur, et que vous prendrez votre moitié de mes peines, ne demandez plus de raisons à votre ami. Quand vous me verrez sombre, inquiet, appuyez-vous contre mon cœur; laissez votre douceur, votre silence me ramener vers vous: je vous ferai justice de moi-même.

---

10 décembre.

Des semaines, des mois se sont écoulés depuis que je n'ai ouvert ce journal. Cependant il me sera

facile de retrouver toutes mes impressions : ne me suis-je pas toujours occupé de Marie ? Je la replacerai chez son père, près de moi ; et j'éprouverai les mêmes sentimens qui m'animaient alors. Marie, avec vous, le moment qui s'écoule est tout pour moi ; il n'y a ni passé, ni avenir : loin de vous le présent n'est rien ; je n'existe que par mon souvenir et mes espérances.

Un matin, après avoir obtenu de lady Seymour qu'elle prierait son mari de m'accorder sa fille, je revenais, trop heureux pour rien voir de ce qui m'environnait. Tout-à-coup mon cheval, dont je ne m'occupais point, s'emporta sans qu'il me fût possible de l'arrêter. Je me heurtai la tête avec violence contre une branche d'arbre, et je restai sans connaissance sur le grand chemin. Le premier instant dont je me souvienne fut celui où je me trouvai dans mon lit, entouré de mon père, de médecins, et de lady Seymour. Mes premiers mots furent pour mon père, et j'en rends grâce au ciel! — Bientôt je lui demandai par quelle faveur lady Seymour était près de moi. — « Calmez-vous, » me répondit-il. « Vivez, » me dit-elle. — Le médecin m'ordonna le silence, et me menaça de faire éloigner tout ce qui m'environnait si je continuais à m'agiter. Je voulus parler à lady Seymour ; elle ne m'en laissa pas le temps, et me dit : « Marie se porte bien ; je vais lui donner de vos nouvelles. »

A peine fut-elle sortie que je commençai à sentir mes douleurs, mais sans oser me plaindre. Mon

pauvre père, assis à côté de mon lit, me regardait sans dire un mot; des larmes coulaient lentement de ses yeux. Je lui tendis la main; il la prit dans les siennes : je cherchai à le rassurer. — « Ah! me dit-il, le même jour nous eût vus mourir. » — Ingrat que je suis! combien de fois, dans l'emportement de ma passion, n'ai-je pas désiré la mort? avais-je pensé aux larmes d'un père?

Mon état s'améliorait; mon père, ayant moins d'inquiétude, ne put résister plus long-temps aux questions que je lui faisais sans cesse sur Marie. Il m'apprit qu'on m'avait rapporté chez lui avec une très-forte blessure à la tête, et que les médecins avaient long-temps désespéré de ma vie, puis craint pour ma raison. « Un jour, me dit-il, vous me reconnûtes, vous me suppliâtes de vous accorder Marie. — Qu'après ma mort, disiez-vous, celle que j'ai tant aimée vous nomme son père! — Il fallut céder à vos instances, vous quitter pour aller obtenir Marie de lord Seymour. Sa femme se joignit à moi; Marie même osa solliciter cet hymen de deuil et de larmes. Mon enfant, je lui répétai vos paroles; comme vous je disais : S'il doit mourir, que celle qu'il a tant aimée me nomme son père! — Lord Seymour eut pitié de la douleur qui m'accablait, et, prenant la main de Marie : C'est votre fille, me dit-il; disposez de son sort : allez avec elle, avec lady Seymour; je vous suivrai bientôt. — En arrivant, nous vous trouvâmes dans un affreux délire; nous étions près de vous, et vous demandiez

que votre père vous donnât Marie.... Je vous tenais dans mes bras, et vous m'appeliez.... Je vous parlais, vous promettais Marie, et c'était Dieu que vous invoquiez pour toucher mon cœur. — Quel état! s'écria mon malheureux père. Mon enfant, mon unique enfant, égaré, parlait sans cesse de mort, de mariage; il ignorait s'il était malade, et sentait qu'il allait mourir!

» Que d'angoisses et de craintes! Marie, amenée par sa mère et par moi, osa approcher de vous dans ce moment. O mon fils! avec quelle douceur, quelle patience elle cherchait à ramener votre raison, à fixer vos idées! — Un jour (vous n'aviez jamais été si mal), je la vois se mettre à genoux devant sa mère. — Mon fils, ajouta-t-il avec un ton imposant qui retentit dans mon âme, écoutez les paroles de Marie; que toujours présentes, elles répandent sur votre vie ce charme inexprimable qui naît d'un souvenir céleste : — J'aime Charles, nous dit-elle; et je l'aime mille fois plus encore depuis que moi seule peux l'aimer. Daignez nous unir avant que les médecins prononcent peut-être un arrêt funeste. — O ma fille! s'écria lady Seymour; si jeune, attacherez-vous ce long avenir à un homme privé de sa raison? — Que ce mot me fit de mal! Il brisa le cœur de Marie; elle joignit ses mains suppliantes : Ne répétez plus ce mot horrible, lui dit-elle, il me tue! Ma mère, vous me connaissez; croyez-vous que je puisse oublier Charles, l'abandonner lorsqu'il ne reconnaît que moi, n'écoute que moi? Vous m'avez permis

de l'aimer : consacrez mon amour avant que mon père connaisse son état, avant qu'un public indifférent blâme ou approuve le sacrifice que je veux lui faire... Ma mère, ma mère, ne me suffit-il pas à moi qu'il soit encore sensible aux soins qu'on lui rend? — Où est Marie, m'écriai-je, où est-elle? — Mon père hésita à me répondre. Enfin, j'appris que les médecins lui avaient défendu de s'offrir à mes yeux depuis que la connaissance m'était revenue. J'obtins qu'elle viendrait me voir un instant, un seul instant. Dieu! quelle émotion j'éprouvai en la voyant paraître, en entendant sa voix! « Ange du ciel! est-il vrai que si ma raison fût restée égarée, vous eussiez consenti à protéger mon bonheur et ma vie? — Il doute encore! » dit-elle à mon père. — Ah! je n'en doutais pas, mais j'aimais à le lui entendre redire. Elle me défendit de lui parler, de m'agiter. Je lui obéis; je la contemplais en silence: mais mon âme ravie ne pouvait contenir toutes ses impressions. Avec quel plaisir elle me rappelait que, dans ces temps d'égarement, mon cœur la devinait lorsque mes yeux ne la connaissaient plus!

Assuré de son consentement, j'osai demander que notre mariage se fît tout de suite : il y a quelque chose de si effrayant dans l'attente d'un grand bonheur! Tant que je n'appartenais pas à Marie, je craignais qu'on ne vînt me séparer d'elle; je craignais que la jalousie de ses sœurs ne fût de nouveau réveillée, et qu'elles ne cherchassent à retarder notre union; enfin, je craignais tout. Lady Seymour eut

pitié du trouble où elle me voyait : elle consentit à m'accorder Marie avant mon entier rétablissement. Lord Seymour, elle, mon père, furent seuls témoins du serment que je fis de n'exister que pour Marie.

Aimable et bonne Marie, vous avez vaincu mes préventions, détruit ma susceptibilité, calmé ma jalouse inquiétude ; je voulais vous dominer, votre douceur m'a soumis.

FIN DE CHARLES ET MARIE.

EUGÈNE DE ROTHELIN.

CHAPITRE I.

Mon père vient de me ramener à Paris, après m'avoir fait voyager avec lui pendant trois ans pour terminer mon éducation. Je vais commencer une existence nouvelle, jouir de ma liberté ; mais ma déférence pour mon père sera la même. Seulement, elle deviendra plus volontaire ; et il me semble que, pour lui comme pour moi, elle aura un mérite de plus.

Il m'a dit qu'avant de m'introduire dans le monde, il voulait me faire connaître les personnes chez lesquelles il avait l'intention de me conduire. — « Nous irons d'abord, a-t-il ajouté, chez madame de Senecey. C'est une femme d'une grande vertu, d'un esprit supérieur, capable des procédés les plus généreux, mais qu'on ne peut s'empêcher de craindre. » Ce sentiment, si peu d'accord avec l'éloge qu'il en faisait, m'a surpris. Quoique assez disposé à prendre sans examen les impressions que mon père veut me donner, je lui ai demandé comment des qualités si distinguées pouvaient produire un si triste résultat. — « Elle voit beaucoup de monde, m'a-t-il répondu ; chaque soir, elle écrit tout ce qu'elle a entendu dire dans la journée, le bien comme le mal ;

on ne l'ignore pas : aussi, chez elle, le plus sage est gêné ; il semble qu'en y arrivant chacun se pose devant une glace d'où il ne se perd pas de vue. »

Mon père, accoutumé à diriger mon esprit, n'a pas eu de peine à me convaincre que cette habitude, un peu inquiétante pour les autres, serait fort utile pour soi ; qu'un jeune homme qui écrirait, sans rien omettre, ses actions, ses idées, les motifs qui l'ont entraîné, deviendrait nécessairement meilleur.

Les avantages que je pourrais retirer d'un examen fait de bonne foi ne me touchaient pas autant que le besoin d'avoir un ami avec qui je pusse être *moi* sans rien dissimuler. Pendant que mon père me parlait, je me persuadais que mon journal serait cet ami à qui je dirais tout, et que je prendrais pour ses réponses mes propres réflexions sur ma conduite. C'est de ce jour que commence mon travail : mais je le ferai précéder du récit des premiers événemens de ma vie.

Je n'ai point la prétention de faire des mémoires, ni un journal. Je chercherai seulement à me rendre un compte fidèle des différentes impressions de ma jeunesse. Si jamais j'ai l'honneur d'être chef de famille, je veux pouvoir dire à mes enfans : « Voilà ce que j'ai été ; lisez, jugez, profitez si vous pouvez. » — J'ai souvent pensé qu'on devrait bien déguiser les reproches en conseils, tandis que, pour l'ordinaire, on présente les conseils comme des reproches.

J'écrirai avec sincérité, mais suivant mon hu-

meur ou ma fantaisie. Quelquefois, après m'être abandonné à ma paresse, à mon insouciance, je rechercherai des souvenirs presque effacés; d'autres fois, plus ému, je m'arrêterai sur tous mes sentimens; ainsi que madame de Senecey, je dirai le bien, je dirai le mal, et j'oserai même devancer l'avenir.

CHAPITRE II.

J'ai été élevé dans la terre de mon père. Alors, comme aujourd'hui, il m'aimait avec une tendresse extrême, et je puis dire qu'il n'existait que pour moi. Mais son air sévère n'attirait point ma confiance. Lorsqu'il me voyait triste, et parfois ennuyé, il faisait de grands efforts pour se rapprocher de mon âge, et ces efforts mêmes m'avertissaient de la distance qui existait entre nous : ils me prouvaient trop que nous ne pouvions avoir aucun plaisir qui nous fût commun.

Pour que mon éducation ne se ressentît pas de son séjour à la campagne, il avait réuni près de lui des maîtres éclairés en tous genres. Sûrement, ils m'instruisaient avec plus de soin que si l'on m'eût placé dans un collége ; mais là j'aurais été entouré de petits compagnons, enfans comme moi ; j'aurais été animé par l'émulation, j'aurais pu quelquefois éprouvé le sentiment de ma supériorité ; au lieu qu'avec ces graves personnages il n'y avait pas une cir-

constance qui ne me fît reconnaître combien j'étais inférieur à chacun d'eux.

Mon père a toujours pensé qu'il suffit d'imprimer fortement dès l'enfance une vertu quelconque, pour que, par la suite, toutes les autres viennent s'y réunir, lors même qu'une jeunesse orageuse les aurait fait oublier.

Un grand respect pour sa parole lui paraît la base de l'honneur et de la considération parmi les hommes ; ce fut donc là l'un des premiers principes de mon éducation. « Ne manquez jamais à votre parole, mon fils, » me disait-il sur tous les tons que la voix peut employer pour arriver à l'âme. Au milieu de mes jeux, après mes fautes, dans nos raccommodemens, il me rappelait cette fidélité, me la prescrivait avec l'autorité d'un père, me la demandait avec l'affection d'un ami.

Jusqu'à l'âge de seize ans, il ne m'a jamais permis de faire la plus légère promesse. « Vous tâcherez, vous essaierez de mieux faire, » me disait-il ; « attendez, pour le promettre, que vous connaissiez la mesure du temps et la valeur des choses. » — L'habitude prise, dès l'enfance, de cette sévérité d'expression, a surtout contribué à me rendre d'une rigoureuse exactitude dans mes engagemens. Je vais rapporter ici la première circonstance où mon père reçut ma parole, et me dit : *Je vous crois.*

La fermière qui m'avait nourri demeurait dans un village dépendant de la terre de mon père. Louise était une bonne, une excellente femme. Agathe, sa

fille, était charmante; elle m'appelait son frère, je la nommais ma sœur, et nous nous aimions sans nous en douter.

Mon père savait que j'allais voir tous les jours la bonne Louise; mais il ignorait que Louise avait une fille, et il s'applaudissait de me trouver un cœur reconnaissant, lorsque j'étais au moment de porter le trouble dans cette honnête famille.

Un jour, il envoyait à Paris : pendant qu'il cachetait ses lettres, et croyant qu'il ne m'écoutait pas, je priai son valet de chambre de me rapporter une robe de mousseline toute brodée, une belle croix d'or, et un tablier de soie rayée. « François, c'est une grande affaire que ce tablier de soie, » lui dis-je en riant : « il ne faut pas qu'on le voie de loin, il ne faut pas qu'il soit brun; enfin, il faut qu'il soit bien. — Qu'entendez-vous par bien? » reprit mon père. Cette voix de mon père qui venait se mêler à ma gaieté me troubla. Cependant je repris : « J'entends beaucoup de choses que je ne puis expliquer, mais qui ne m'embarrasseraient guère si j'avais à le choisir. — Il est assez indifférent à Louise que le présent que vous voulez lui faire soit joli; ne suffit-il pas qu'il lui soit utile? » Mon père me regardait, et, pour la première fois, je me sentis rougir. Il attendait ma réponse, et je ne pouvais parler. « Ne pensez-vous donc pas qu'il vaudrait mieux lui donner l'argent que coûteront ces fantaisies? — L'argent serait pour elle, » répondis-je en balbutiant, « et ces fantaisies sont pour sa fille. — Ah! c'est

différent, » reprit-il. « François, ayez soin des commissions que vous donne mon fils; je me chargerai de fournir à Louise les choses nécessaires qu'il oublie. » Malgré ce petit reproche, je ne voyais que la joie d'Agathe, que sa parure; si c'était une faiblesse, je la croyais permise, puisque mon père ne l'avait pas défendue. Heureux par lui, j'étais content de moi.

Avec quelle habileté il éloigna jusqu'au souvenir de Louise, et passa toute la matinée à me faire travailler près de lui, ou à me distraire! Le soir, il me proposa une promenade dans le champ de cette bonne femme. Il avait l'air si indifférent, que j'acceptai sans méfiance, et sans deviner qu'il voulait savoir jusqu'à quel point Agathe m'intéressait.

Louise nous reçut avec cette joie qu'elle avait toujours quand elle me voyait; elle montra à mon père le petit jardin que nous cultivions sa fille et moi. Il regarda les fleurs les unes après les autres, et j'aurais voulu les bouleverser toutes.

Ce petit jardin était exactement semblable à celui que, depuis trois mois, je m'étais fait sous mes fenêtres, près du château. Mon père, jouissant du plaisir que je prenais à m'en occuper, avait voulu me donner un terrain plus considérable; je le refusai à plusieurs reprises. Cette bizarrerie l'étonna, et l'aurait peut-être éclairé, si une heureuse défaite ne m'avait soustrait à ses observations. Je prétendais ne désirer qu'un jardin assez resserré pour le cultiver moi-même.

Il s'était contenté de cette raison, parce qu'elle aurait été la sienne ; mais j'en avais une autre dont mon cœur était enchanté. J'aimais à me faire un jardin semblable en tout à celui d'Agathe. — Un églantier était chez Agathe, un églantier fut près du château ; un lilas au château, un lilas chez Agathe... Jours de bonheur, d'innocence ! jours paisibles ! ni la fortune, ni l'ambition, ni même un amour partagé, ne pourront vous faire oublier. Jardin d'Agathe, vous ne serez plus si près du château ; mais vous aurez encore une place dans le parc ; un sentier détourné, solitaire, me conduira vers vous ; ce n'est point avec des regrets que j'irai vous chercher. Amour pour Agathe, vous n'eussiez pas rempli ma vie ; mais j'irai penser à vous avec charme, et comme on se rappelle ces beaux jours qui n'ont eu ni veille ni lendemain qui puissent leur être comparés.

Que de preuves d'amour j'avais déjà données à Agathe, sans qu'elle les distinguât, et sans me douter que je l'aimais ! Mon père, en se promenant, s'efforçait de paraître tranquille ; mais je m'apercevais de sa préoccupation. Il revint chez Louise. — « Par quel hasard, lui dit-il, n'avais-je jamais vu Agathe ? — Elle était chez ma mère. — Depuis quand est-elle revenue ? — Depuis trois mois. — Il faudra bientôt songer à la marier. » — En disant ces mots, mon père me regarda, et j'éprouvais un embarras inexprimable. — « Qu'elle soit sage, dit-il, et je la doterai. » — Ce qu'*elle soit sage* fut accompagné d'un regard si sévère, qu'Agathe baissa

les yeux, comme si elle avait su ce que c'était qu'être coupable.

En rentrant au château, il s'arrêta près du petit jardin que j'avais fait sous mes fenêtres. Il considérait chaque plante avec un triste étonnement, et semblait dire : « Depuis quand son âme m'est-elle échappée ? » — Ah ! pères, mères, qui prétendez connaître vos enfans, lorsque vous leur verrez un goût nouveau, n'ayez aucun repos que vous ne sachiez ce qui l'a fait naître. Si mon père avait cherché pourquoi je préférais un vilain petit carré de terre aux jolis bosquets de son parc, il aurait su qu'il y avait près de là une Agathe de seize ans, qui pouvait bien inspirer à son fils ce qu'à cet âge on appelle amour.

CHAPITRE III.

Mon père résolut de marier Agathe, et de l'éloigner de moi. Le lendemain, à déjeûner, il me remit plusieurs papiers qui devaient m'occuper toute la matinée, et, dès qu'il m'eut établi à son secrétaire, il alla chez Louise. J'ai su depuis qu'il lui avait proposé de donner à Agathe un champ assez considérable si elle voulait épouser le fils d'un de ses fermiers. Louise accepta avec joie, promit la main de sa fille, et mon père revint au château.

Pendant le dîner, il me dit qu'il avait passé toute la matinée à penser à mes amis. Je le regardais en silence, et je pressentais que ces soins dont il se

vantait allaient détruire toute la joie de ma jeunesse. « Vous aimez Louise, ajouta-t-il ; c'est une brave femme ; j'ai assuré son sort, celui de sa fille, par un bon mariage ; elles seront très-heureuses... Vous devez être content... J'ai fait ce que vous auriez dû faire. — Je n'avais pas de dot à donner à Agathe, » répondis-je en rougissant. — « Mon ami, reprit mon père, j'aurai toujours soin du bonheur de ceux qui vous seront chers ; ainsi, une autre fois, ne formez pas de liaisons sans m'en parler. Si j'avais connu votre amitié pour Agathe, j'aurais déjà trouvé mille manières de lui être utile. » — Jamais mon père ne s'était montré aussi bon, et cependant je n'avais pas encore été aussi tourmenté.

Aussitôt après le dîner, j'allai chez Louise. Je trouvai Agathe dans le petit jardin ; elle pleurait. Je m'assis près d'elle. — « Ah ! si monsieur votre père voulait me donner tout ce qu'il m'a promis, sans me marier, me dit elle, cela ferait le bien de ma mère, et je suis si heureuse ! » — Comme elle pleurait en disant qu'elle était heureuse ! — « Et moi, Agathe, j'étais si satisfait ! » Elle me fit promettre que je tâcherais d'obtenir que mon père renonçât à lui faire du bien ; c'est ainsi qu'elle s'exprimait. Je m'y engageai, sans même penser que je donnais une parole inconsidérée, ni prévoir comment je pourrais faire changer le projet de mon père. — « Vous reviendrez demain ? » me dit Agathe. — « Oui, ma bonne amie, » lui répondis-je en l'embrassant. — « On ne me mariera pas ! » s'écria-t-elle. Je ne pus

lui cacher que les volontés de mon père étaient invariables. — « Au moins, » me dit-elle en soupirant, « je vous verrai demain ? -- Oh ! oui, oui ! » — Elle fut consolée, et elle me dit adieu sans inquiétude. — Nous nous séparâmes, en espérant du bonheur pour le lendemain. A notre âge, c'était assez pour ne pas craindre l'avenir.

En rentrant au château, je fus bien embarrassé pour parler à mon père ; son regard annonçait plus de sévérité que je ne lui en avais jamais vu. Cependant j'avais promis à Agathe de lui demander qu'il renonçât à la marier ; et certes, ce n'était point par Agathe que j'aurais commencé à manquer à ma parole.

Dès les premiers mots que je hasardai, mon père prit un air austère qui m'imposa. Il me fit sentir qu'on pouvait mal interpréter mes démarches innocentes, mon affection fraternelle. Le fils de son fermier avait consenti avec peine à épouser Agathe.... Agathe aurait été méprisée par celui qu'intérieurement je dédaignais ! Comment supporter une pareille humiliation !

Mon père fit retentir jusqu'à mon cœur ces mots sacrés, probité, honneur : et je n'avais pas encore renoncé à Agathe, que je commençai à la regretter.

« S'il était possible, me dit-il, que vous aimassiez cette villageoise plus que vous-même, et que vous fussiez résolu à lui tout sacrifier, j'en mourrais de douleur ; cependant je pourrais vous estimer

encore : mais si ce n'est qu'une fantaisie ; si vous vous faites un jeu de séduire et tromper l'innocence, vous êtes impardonnable. »

Mon père parlait à mon cœur, à ma raison. Je me levai. — « Où allez-vous? me dit-il. — Je vais décider Agathe à vous obéir. » — Il me pressa dans ses bras ; je ne l'avais pas encore vu s'attendrir : jusqu'alors, j'avoue qu'il s'était rarement donné la peine de chercher à me convaincre, encore moins à me persuader. Jamais il n'était entré ni dans sa tête, ni dans la mienne, qu'il me fût possible d'avoir un avis différent du sien. — « Mon fils, mon cher Eugène, assieds-toi près de moi!... » — Dans son émotion, mon père me tutoya pour la première fois. Cette tendresse d'expression, la douceur de son regard lui livraient toute mon âme. — « Ta vie est encore pure, me dit-il ; ah! que volontiers je te demanderais de t'aimer autant que je t'aime! Connais-tu le monde? Veux-tu y réussir? » — Je serrai sa main. « Eh bien! laisse-moi te guider, profite de mon expérience ; c'est ainsi que tu hériteras de ma jeunesse : et ne faut-il pas que tout ce qui a été à moi te revienne? Jusqu'ici, tu n'as vu en moi qu'un maître ; aujourd'hui que tu as été un homme, que tu as eu de l'empire sur tes passions, je suis ton ami. »

Ah! dans ce moment mon père aurait pu m'ordonner les sacrifices les plus pénibles ; j'aurais été heureux de lui obéir.

Quelle nuit je passai après cette conversation! comme elle avait élevé mon âme! Avec quelle exal-

tation je me promettais d'être digne de ce titre d'ami qui semblait m'ouvrir une nouvelle existence! J'avais acquis toute la force qui m'empêchait de douter de moi-même. Par la suite, j'admirai mon père d'avoir essayé mes premiers efforts contre un attachement qui n'était qu'un simple goût, qui me laissait tout l'honneur d'avoir triomphé, sans que le combat eût été trop pénible. Je me crus de l'expérience; et, comme une chose facile, je me dis que la vie pouvait être soumise à la volonté. La première fois qu'on se croit son maître, commander à soi-même, commander aux autres, c'est toujours commander; je me crus vainqueur, et je m'estimais.

Le jour suivant, j'allai reporter à Agathe ce désir d'être bon, généreux, dont mon père avait rempli mon âme. Elle m'écoutait les yeux baissés. Je n'eus pas la force de lui parler de son mariage; mais je lui peignis la joie de soigner sa mère, d'avoir de l'aisance, de faire du bien. J'appelai Louise; je lui dis que sa fille était décidée. Agathe soupira, mais ne me démentit point. Dès le lendemain, mon père fit tous les arrangemens nécessaires pour son mariage. A mon tour, je devins triste, et fus au moment de maudire Louise, lorsque nous amenant son gendre et sa fille, elle me dit: « Je ne forme plus qu'un vœu; c'est que Dieu vous donne une bonne femme, un bel enfant, et qu'Agathe en soit la nourrice. » — J'en aurai bien soin, dit la pauvre fille; puis elle me regarda et reprit: « J'en aurais plus de soin que des miens! »

Pauvre Agathe! elle ne devinait pas l'amour maternel, et sentait encore notre jeune et douce affection. Mon père les combla de biens. En partant, Agathe me jeta le dernier regard d'amour; j'y répondis par un soupir, dernier soupir de regret et d'amour !

CHAPITRE IV.

Non-seulement mon père avait surmonté cette légère inclination, mais il en avait profité pour me rendre meilleur. Cependant il craignit que la solitude de sa terre ne m'attristât, et crut qu'il fallait à ma jeunesse une existence plus active. J'avais atteint l'âge d'entrer au service; mon père m'envoya au régiment.

Avant mon départ, il me parla, pour la première fois, de la retraite dans laquelle il m'avait élevé. « J'ai renoncé au monde, me dit-il, pour me consacrer à votre éducation, n'admettant chez moi que les personnes qui pouvaient vous instruire. On m'a accusé de misantropie. Les indifférens se sont plaints, les amis m'ont oublié. Mais votre cœur se formait; il devenait juste et bon, et j'étais satisfait. De votre côté, ignorant qu'on pût avoir une enfance plus dissipée, vous vous trouviez heureux. »

Il m'annonça l'intention de me laisser peu de temps au régiment, de voyager ensuite avec moi pendant trois ans, et de ne me présenter dans ma famille qu'à mon retour.

Je connaissais mon père ; il m'aimait uniquement, m'aurait sacrifié sa fortune et sa vie : mais lorsqu'il croyait un projet utile, ses résolutions devenaient tellement irrévocables, qu'elles avaient presqu'à mes yeux la stabilité d'une chose passée. Je me soumis donc à ce plan, et je partis.

A mon arrivée, je me vis soutenu par la bienveillance des chefs, que la réputation de mon père avait prévenus en ma faveur. Je parvins à me faire aimer ; et la vie militaire, libre, active, insouciante, me parut le bonheur même. J'aimais mon métier avec passion ; mon cheval était mon ami, le soldat mon camarade, les officiers mes frères. Mon cœur était si pur, mon âme si ouverte, que je rapprochais de moi tout ce qui m'environnait. Toujours de bonne humeur, les bêtises des beaux-esprits du corps me faisaient mourir de rire ; les gens d'un vrai mérite m'inspiraient les plus belles résolutions. Un grand avenir devant mes yeux semblait, en me laissant du temps pour tout, me porter à jouir pleinement de l'instant présent. Trop occupé des autres pour penser à moi-même, j'étais dans un état, je ne dirai point d'ivresse, mais d'évaporation continuelle. Que les premiers jours de la vie sont heureux ! Pas un retour sur le passé, pas un élan vers l'avenir ; j'étais content.

Au milieu de toute cette joie, je m'avisai de plaindre une petite actrice que mes camarades s'amusaient à siffler, dès qu'elle paraissait. Un soir, elle en avait pleuré sur le théâtre, et de ce moment la pitié me

rendit son défenseur. Je commençai par demander à mes amis de la protéger ; ils cessèrent de siffler. J'étais au balcon, attendant qu'elle parût ; je me démenais, je priais celui-ci, celui-là de ne rien dire : ils m'avaient caché le tour qu'ils lui réservaient. Cécile parut, et voilà tous les officiers à l'applaudir, mais à l'applaudir avec un tel acharnement, qu'après la première surprise, il partit du reste de la salle des éclats de rire qui la rendirent encore plus dégingandée et plus gauche que de coutume.

Je n'avais jamais parlé à Cécile : on voulut me faire honneur d'une belle passion pour cette charmante personne, et me voilà de la plus mauvaise humeur. On ne m'avait jamais vu d'humeur, et d'abord on ne me crut pas réellement fâché ; mais lorsqu'on s'en aperçut, deux ou trois de mes camarades voulurent, disaient-ils, me former le caractère. Tantôt on sifflait, tantôt on applaudissait : enfin je me pris de querelle avec l'un d'eux ; je me permis de ces expressions qu'il faut effacer avec le sang, et je retournai chez moi, après lui avoir donné un rendez-vous pour le lendemain.

La nuit, je pensai à mon père ; que j'étais malheureux ! Je sentais toute ma faute, et d'autant plus vivement qu'elle était irréparable : il fallait attaquer la vie d'un brave homme, et risquer la mienne qui ne m'intéressait guère en ce qui me concernait. Je puis affirmer que je ne pensai pas un instant à la perte de tant de jeunesse et d'espérance, si je succombais ; je n'étais occupé que de mon père.

Cependant je n'avais pas acquis le droit de reconnaître et d'avouer un tort ; il fallait m'être battu pour que mon courage ne fût pas douteux. J'arrive au rendez-vous : je m'approche de mon camarade ; je lui serre la main sans lui parler ; je craignais de dire un mot, il eût été d'excuse. Nous nous éloignons ; je me sens blessé, je tombe, et là, devant les témoins, je fais des réparations à celui que j'avais offensé. « Que j'ai regretté, lui dis-je, de n'avoir pas eu le droit de vous les faire dès hier ! » Il me serra la main à son tour, m'embrassa, et l'on me porta chez moi. J'appris quelques heures après qu'on avait chassé Cécile du théâtre. Assurément, on la flattait beaucoup en croyant qu'elle pût être l'objet même d'une distraction ; et j'en étais indigné. Cependant je lui envoyai quelque argent ; car j'étais bien sûr que non-seulement elle ne trouverait pas un autre fou qui se battît pour elle, mais qu'elle n'obtiendrait aucun secours de personne. Son air disgracieux ne lui promettait pas l'intérêt des insensés, et sa conduite n'appelait point la bienfaisance.

Cécile se vanta de ma générosité ; l'on en crut d'autant plus à ma ridicule fantaisie. J'entrai en fureur, et j'étais si bien corrigé que je me promettais fort de me battre contre toute la ville dès que je serais guéri.

Dans cette belle disposition, l'officier le plus goguenard du régiment vint me voir. Heureusement il me trouva seul, alors il était assez bon homme : s'il y eût eu du monde, il aurait repris son détesta-

ble persiflage. Il me plaignit d'avoir été blessé. Je me récriai sur le ridicule qu'on voulait me donner. — « Eh ! ne le prenez pas, me répondit-il. — Comment puis-je éviter cette belle histoire ! — Moquez-vous le premier de vous-même. » — Quel beau système il me développa ! c'était une tactique tout entière.

« Je me moque volontiers, me dit-il ; rien de plus divertissant que d'amener une bête à se croire capable d'occuper tout un cercle. J'ai pour cela de certaines manières d'écouter qui l'engagent à se montrer dans tout son jour. Pour les sots, j'encourage leurs sottises, les répète, les fais revenir sur quelques circonstances où ils ont été plus sots que de coutume. Ah ! les bêtes, les sots, tout ce peuple-là m'aime à la folie ; souvent je pense qu'ils me croient des leurs. Je pourrais même vous nommer des gens de mérite à qui j'ai préparé l'occasion de tomber dans quelques inadvertances, qui les ont rendus passablement ridicules. Mon cher, le persiflage n'est autre chose que d'ajouter toujours aux torts ou aux défauts des autres. Cependant il ne faut pas s'y tromper. Je me souviens qu'un jour je fis la balourdise de prendre pour bête un homme qui n'était que timide. Je m'en amusai beaucoup, je fus très-aimable, triomphant ; mais, avant de quitter le salon, je vis cet homme prendre son grand courage, s'approcher, et me dire très haut : « Je sais gré à ma gaucherie, sans moi vous n'auriez pas eu d'esprit de la soirée. » — Mon homme s'en alla, laissant tout

le monde rire à mes dépens. Ah! il ne faut pas s'y tromper! — Quoi, lui répondis je, rien ne trouve grâce devant vous!... les connaissances, les talens? — Bah! que faire de tout cela dans le monde? Ces choses-là ne sont bonnes que pour ceux qui les possèdent. — Je conçois, lui dis-je, que vous puissiez vous en passer. » — Cette naïveté m'échappa; il la crut volontaire, la prit pour du persiflage, et dès-lors en fut très-content. — « Fort bien, mon cher! s'écria-t-il en riant; très-bien! Il n'y a personne ici; la porte est fermée, vous pouvez vous moquer de moi sans que je m'en fâche: toutefois, souvenez-vous de l'avis d'un homme qui connaît le monde. Ne confiez jamais une sottise que vous pourrez cacher, pas de faiblesse sur ce point. Mais si on la sait, riez-en le premier, riez-en le dernier; et ne quittez jamais la place que vous n'ayez amené la société à s'occuper d'un autre que de vous. »

Il sortit, et je restai indigné de cet abus d'esprit qui, pour briller, égayer tout un cercle, fait taire les meilleures dispositions. Cet homme était bon, avait même de la générosité; mais jeune, il s'était amusé à n'examiner que le côté ridicule de tout le monde et de toute chose; actuellement il en était frappé d'abord, et pour ainsi dire malgré lui; sa vue était si exercée!

Je me promis de profiter de la moitié de ses conseils. Je me moquerai de ma folle aventure, me disais-je; mais jamais je ne me permettrai une plaisanterie qui puisse affliger un imbécile que je plains.

un sot qu'il vaut mieux éviter ou un homme de mérite dont l'embarras devrait me faire rougir.

CHAPITRE V.

Je dormis fort tranquille ; c'était la première fois depuis cette sotte affaire. Le lendemain, je reçus mes camarades très-gaiement : ils purent rire de moi, devant moi et avec moi tant qu'ils voulurent ; dès-lors ils n'y pensèrent plus. C'est ainsi qu'en vivant avec les hommes, si je ne me corrigeais pas de mes défauts, au moins évitais-je les leurs ; et c'est déjà beaucoup.

Lorsque je fus rétabli, j'allai chez le commandant de la place. C'était un homme très-rude avec un fort bon cœur. Il était né si impétueux, que ses moindres goûts paraissaient des passions. Il ne parlait des objets les plus indifférens qu'avec des expressions exagérées, toutes au superlatif. On l'entendait toujours crier après quelqu'un ou sur quelque chose. Cela était l'habitude, et on n'y faisait guère attention ; mais l'extraordinaire était lorsqu'il s'efforçait de se modérer. Il se craignait tellement lui-même, que dès qu'il sentait une véritable colère le gagner, sa voix s'affaiblissait, ses termes devenaient simples : il parlait lentement, s'arrêtant entre chaque mot comme s'il eût voulu les compter : malgré ce calme apparent, ses yeux étincelaient et semblaient près de lui sortir de la tête.

« Écoutez-moi, jeune homme, me dit-il ; j'avais votre âge lorsqu'on m'envoya pour la première fois à Nancy où était mon régiment. C'est une jolie ville que Nancy. Il y avait alors une femme de trente six ans qui me parut charmante, entendez-vous ? » — Il me jetait en même temps des regards terribles, et *charmante* tenait bien plus de place dans sa bouche que dans celle d'un autre.

« Ma jeunesse la frappa, je cherchai à lui plaire ; je réussis, et je me crus heureux ; entendez-vous, heureux ? » — Toute la chambre retentissait de ce mot *heureux*.

« Au bout de quelques jours, je crus m'apercevoir qu'un monsieur de la ville venait chez elle plus souvent que les autres... Il s'avisait de me traiter avec protection... de me sourire lorsque j'arrivais... Cela me déplut. C'était une connaissance ancienne, me disait-elle : je le savais ; mais elle avait été nouvelle une fois, et c'est de cette époque que je m'inquiétais.... Je songeais à tout cela, regardais ce monsieur fort en noir, répondais à peine à cette dame, lorsqu'un matin que j'étais chez elle il y arrive, et lui présente un petit bouquet d'un air si mignard que j'entre en fureur... Il avançait la main ; je fais sauter en l'air son bouquet, son chapeau, et lui propose de passer par la fenêtre. La dame tombe sans connaissance : je sors avec lui, nous nous battons, et je le tue ; oui, monsieur, me dit-il en me prenant le bras à me le casser, je l'ai tué ! un brave homme, un honnête homme à qui personne n'avait

peut-être jamais dit dans toute sa vie un mot plus haut que l'autre. Je l'ai tué!... » — Le pauvre commandant fit un tour dans la chambre, en essuyant ses yeux mouillés de larmes; il voulait que je crusse à ses regrets, et cependant il était embarrassé de ses larmes comme d'une faiblesse. Bon et brave homme! Il reprit, en se rapprochant de moi : « Je me désespérais auprès de ce corps mort. Ma mère, qui était pieuse, m'avait toujours dit qu'il y avait un ciel et un enfer : Dieu sait où ce pauvre homme était allé. Je m'échauffe, m'indigne contre moi-même. Je prends des chevaux et cours m'ensevelir à la Trappe. J'y restai six mois; c'est là que je fis un bel exercice de patience! J'ai manqué y devenir fou. Mes parens me tirèrent de ma retraite; on me maria. J'ai fait bien des sottises depuis, mais jamais d'irréparables. Trente ans après celle dont je viens de vous parler, le hasard me fit retourner à Nancy. Je pensai à cette dame, et j'eus l'idée d'aller lui faire mes excuses sur la manière dont je l'avais quittée... J'arrive chez elle. On y donnait un bal; c'était le mariage de sa petite-fille. Je demande ma dame, et j'aperçois un petit paquet tout gris, tout difforme; c'était ma dame, plus infirme que son âge, peut-être par le chagrin que je lui avais causé; c'était elle... Cette chambre était la même, cette fenêtre était la même; il n'y avait que la dame de changée. Plus je la regardais, plus elle devenait affreuse, hideuse. Est-il possible, me disais-je, que ce soit pour cette figure-là que j'aie proposé à un honnête homme de

passer par cette fenêtre? Je regardais cette femme, je regardais la fenêtre, je sentais la rage me gagner, et je m'en allai sans lui parler. Oui, monsieur, et je fis bien; car je l'y aurais fait passer en expiation à ce pauve homme. Savez-vous ce que c'est que de tuer un homme? Quelles larmes vous faites couler? Et vous vous querellez pour des femmes perdues! Si vous n'aviez pas été blessé, vous seriez encore aux arrêts; mais vous vous êtes conduit bravement. Je l'ai écrit à votre père. » — En disant cela, il me serra la main bien fort. « Jeune homme, j'ai conté cette histoire à mon fils, je la lui raconte souvent: cela ne l'a pas empêché de trouver les femmes jolies, mais cela fait qu'il n'a encore tué personne. »

CHAPITRE VI.

Après avoir passé quatre mois à mon régiment, mon père me fit revenir près de lui. Nous partîmes aussitôt pour voyager dans les différentes cours de l'Europe, et terminer ainsi mon éducation.

J'aimais passionnément mon père, et à peine osais-je le lui dire. Cependant, j'étais sûr qu'il aurait donné sa vie pour moi. Sa conversation était éclairée, instructive; je la préférais à toutes les autres; je l'écoutais, l'approuvais, mais n'y fournissais rien, ou peu de chose. Sa sévérité ne permettait pas qu'il y eût entre nous de doux épanchemens, aucun échange d'idées.

Mon père me surveillait avec le plus ardent intérêt; mais, dès qu'il jugeait un projet utile ou dangereux, il ne me quittait pas qu'il ne m'eût démontré ma folie, ou fait adopter son opinion : alors il n'était plus question de délai, de demi-sacrifice; les mots entraînement, faiblesse, lui étaient inconnus. Toutefois, il se croyait indulgent, parce qu'il sentait combien il m'aimait; et peut-être me croyais-je sage, parce que j'ignorais encore les passions.

Nous passâmes trois ans à voyager, menant la vie la plus active qu'il soit possible de concevoir. D'abord, cette extrême agitation avait charmé ma jeunesse; bientôt elle en fut excédée. J'avoue que mon cœur sentait bien plus le besoin de s'attacher, que mon esprit ne trouvait de plaisir à s'instruire, quoique je reconnusse bien que tant d'objets différens me préparaient à comparer et à réfléchir.

A peine étions-nous parvenus à nous faire connaître dans une ville, à y former des liaisons, que mon père la quittait. Il semblait épier l'instant où je commençais à m'y plaire pour m'en faire partir. Fatigué de visages nouveaux, je soupirais après une vie plus tranquille. Tous mes rêves de bonheur se portaient vers une existence assez douce, assez heureuse pour désirer à chaque jour un lendemain qui lui fût semblable, qui m'offrît les mêmes plaisirs, les mêmes sociétés, enfin ces petits intérêts de chaque instant qui font entre peu de personnes une vie commune, et pour ainsi dire une langue particulière. Il me fallait des amis que je crusse aimer le reste de mes

jours, une maison qui fût la mienne, et un pays où l'ambition de me distinguer pût m'être permise. Aussi, dès que nous fîmes un pas vers le retour, je fus transporté de joie. Jusque-là, j'avais vu passer les premières, les plus belles années de ma jeunesse sans gaieté comme sans affection, et je me disais souvent : « Je ne sais pas pourquoi je vieillis, car je ne vis pas. »

Quand nous sommes entrés dans Paris, j'ai éprouvé une satisfaction inexprimable, et j'ai cru que tous mes rêves de bonheur allaient se réaliser.

Après m'être ainsi retracé les premières années de ma jeunesse, je sens plus vivement encore le besoin de continuer à me rendre compte de mes impressions. Cependant, je souris d'avance à la contrainte que je vais m'imposer ; car j'entrevois fort bien qu'un censeur que l'on ne peut ni tromper, ni séduire, ni quitter, doit être parfois assez incommode.

CHAPITRE VII.

Le lendemain de notre arrivée à Paris, mon père me présenta à toute notre famille. Jusqu'alors, il n'avait voulu me lier avec aucun de nos parens. Dans les premiers temps de son séjour dans sa terre, ils s'étaient empressés de venir l'y chercher ; mais, peu à peu, ils l'avaient abandonné à la solitude qu'il paraissait désirer, et je les connaissais à peine. Je fus accueilli avec un véritable intérêt ; il paraissait qu'o

attendait plus de moi que d'un autre jeune homme. En effet, quelle espèce de prodige devait être celui pour qui son père avait tout quitté, afin de le mieux élever dans une retraite absolue, et qui, après tant d'années, venait se rejeter dans le monde pour le surveiller encore! J'étais donc l'objet de la curiosité un peu maligne des pères et des enfans. Il me mena chez la maréchale d'Estouteville. « C'est une femme que je n'aime point, me dit-il ; mais son rang, sa fortune, son esprit, lui ont acquis une telle autorité, que son suffrage est devenu nécessaire au succès d'un jeune homme qui paraît dans le monde. Cependant, j'ai hésité long-temps ; mais le public s'étonnerait trop si j'évitais de vous conduire dans une maison où, d'ailleurs, des relations de parenté semblent m'obliger à vous mener. Vous irez donc chez elle, mon fils. Quant à moi, je la verrai bien peu, » ajouta-t-il en soupirant.

Mon père, toujours sérieux, ne m'avait jamais paru triste ; jamais je ne l'avais entendu soupirer. Cette obligation d'aller voir une femme qu'il n'aimait point, cette première action contraire à sa volonté, diminua, je dois le dire, un peu de sa supériorité à mes yeux, et accrut beaucoup l'importance de madame d'Estouteville.

J'avais tort d'oser juger mon père ainsi, je l'avoue, car je n'écris point pour me montrer tel que je devrais être, mais tel que je suis.

La maréchale reçut mon père avec une politesse froide qui me surprit. Elle me sourit tristement, et,

sans me parler, dit à une femme qui était près d'elle : « Comme il ressemble à sa mère ! » En même temps ses yeux m'exprimaient un intérêt si doux, que j'en étais ému. Elle semblait chercher à retrouver dans mes traits ceux d'une personne tendrement aimée.

Cette ressemblance qui avait frappé madame d'Estouteville me rappela que je n'avais jamais vu de portrait de ma mère. J'en fis la remarque pour la première fois. Mon père m'avait dit qu'elle était morte en me donnant le jour. Ne l'ayant pas connue, ma pensée s'y était peu arrêtée. Mais pourquoi mon père n'avait-il pas eu besoin de s'entourer de son souvenir ?

La maréchale me questionna sur mes voyages ; j'étais timide, elle m'en sut gré. Elle m'écoutait avec une attention particulière, et j'étais étonné de me sentir près d'elle comme si je l'avais vue autrefois.

Au moment où mon père s'en allait, elle se leva, et fit quelques pas vers lui pour s'en rapprocher. J'entendis qu'elle avait l'indulgence de louer mon maintien, et elle ajouta, en me regardant avec affection, que, précédé par le bruit qu'avait fait mon excellente éducation, six mois d'une conduite sage me suffiraient pour acquérir la réputation la plus désirable.

Mon père, jusque-là, avait été froid et silencieux. Dans cet instant, un mouvement de satisfaction éclata sur son visage ; il la pria de m'accorder ses

bontés. En la quittant, il me parut moins aigri contre elle.

Cependant, dès qu'il fut en voiture, il retomba dans sa rêverie, ne me répondant que par monosyllab s. Je me livrais aussi à mes réflexions. Mon père était si absorbé dans les siennes, que tout-à-coup il lui échappa de se dire à lui-même : « Oui, j'ai eu raison ; il me consolera ! » Mon père consolé ! Qui avait pu l'affliger ? de qui avait-il eu à se plaindre ? — J'osai le lui demander ; il me regarda, comme étonné d'avoir ainsi laissé pénétrer son secret. Habituellement sérieux, il devint plus grave encore, leva ses yeux sur moi à plusieurs reprises ; mais, soit qu'il me crût trop jeune pour m'accorder sa confiance, soit qu'il fût résolu à ne jamais révéler ses chagrins, il me répondit vaguement qu'il n'était personne qui n'eût connu le malheur.

J'ai senti que cette seule réticence pouvait influer sur le reste de ma vie. Ces mots : *il me consolera !* me revenaient sans cesse. Oui, mon père, disais-je en moi-même, je pourrais me sacrifier à votre bonheur ; mais le mien n'est plus tout-à-fait en votre puissance. — Sa réserve venait de m'apprendre que j'avais besoin d'une âme qui me chérît dans toute la plénitude de sa confiance et de son affection, d'une âme dont je fusse toute la joie, toute la peine, et qui aussi dépendît de moi.

CHAPITRE VIII.

La semaine suivante, je tombai malade. Être en danger et guéri, fut l'affaire de quelques jours. Cependant je ne sortais pas encore, lorsque mon père reçut l'ordre de se rendre à Versailles. Le roi le chargea d'une mission très-délicate, dont le succès dépendait, en quelque sorte, du secret, de la promptitude, et surtout de l'estime que le caractère de mon père avait inspirée.

J'étais trop faible pour l'accompagner dans ce voyage, qu'il fallait faire sans perdre un instant, sans prendre aucun repos : il fut donc obligé de me laisser à Paris. Nous convînmes de dire qu'il était allé passer quinze jours dans ses terres. Son absence ne devait durer que six semaines; mais si elle se prolongeait, je lui promis d'aller le joindre aussitôt que mes forces me le permettraient.

Au moment de son départ, il me donna beaucoup plus d'argent que je ne devais raisonnablement en désirer. — « Mon enfant, me dit-il, ne contractez jamais de dettes : je sais qu'à votre âge tous les engagemens sont nuls, mais votre parole me serait sacrée. Oui, mon fils, ajouta-t-il en élevant la voix, vous n'avez point de frère, point de sœur qui partage mes devoirs, et je puis tout sacrifier à ce que j'appelle le véritable honneur. N'oubliez donc point que je languirai, souffrirai dans mes vieux jours, si votre jeunesse a été inconsidérée. A mon retour, je vous

ferai connaître ma fortune; c'est vous qui jugerez ce que je puis accorder à vos besoins, à vos goûts. Vous êtes mon ami. » Que j'étais ému ! Je pris ses mains dans les miennes. « Mon père, s'il est vrai que je sois votre ami, parlez à votre fils : vous avez eu des peines; mon cœur vous plaint, vous approuve d'avance ; chacune de vos paroles m'inspirera vos sentimens. *Il me consolera*, vous l'avez dit. Eh ! de quel autre, que moi pouviez-vous parler ? — Ce mot a fait sur vous une grande impression, me répondit-il tristement. Si j'avais des peines, mon fils, il me serait douloureux de les confier. » — Je le serrai dans mes bras, le pressai contre mon cœur ; j'espérais briser cette glace qui nous séparait. Mon père me repoussa doucement, mais il me repoussa. S'il avait su que de sa confiance dépendait toute la mienne !..... Pourquoi m'a-t-il appris qu'il pouvait y avoir entre nous une barrière insurmontable? Quel mal il me fit lorsque, reprenant toute la sévérité de sa raison, je l'entendis me dire froidement : « Croyez, mon fils, que je sais mieux que vous ce qu'il est bon de vous taire ou de vous apprendre. » En s'en allant il m'embrassa. C'était pour la première fois qu'il me quittait, et j'avais besoin d'être seul, de m'abandonner au regret que j'éprouvais. Il me semblait avoir perdu un ami que je n'avais fait qu'entrevoir ; je le regrettais d'autant plus que, comme père, je ne pouvais en imaginer un meilleur.

Le lendemain de son départ je me trouvai bien isolé dans sa grande maison. L'émotion que j'avais

éprouvée la veille n'étant plus si vive, le souvenir de ses bontés reprenait toute sa force. Je devins plus triste encore lorsqu'on me demanda les ordres que mon père donnait toujours. Ces mots si simples, *Monsieur dînera-t-il seul?* me troublèrent. Que je plains celui qui jouit du premier moment où il se trouve et maître et seul chez lui ! Son jeune âge n'a sûrement pas été environné de bienveillance et d'amour.

Ne pouvant m'occuper, j'allai me promener dans la campagne : plus calme, je m'étonnais de l'impression que ce refus de mon père m'avait causée. N'était-il pas maître de ses secrets? La veille, je n'avais jugé que mon père ; lui absent, je n'examinai que moi. Cependant je pensai à la conduite qu'à sa place j'aurais eue avec mon fils, et je me promis que mes enfans n'apercevraient jamais s'il y avait dans mon âme des points où ils n'arrivaient pas. Tout en marchant, je revenais sans cesse à l'objet qui m'avait blessé ; c'était l'article de la *confiance* que je discutais avec moi-même. Obligé de m'avouer que la jeunesse est indiscrète, imprudente, je ne pensais qu'à devenir meilleur, à devenir si parfait pour mon père, qu'il pût me bénir tous les jours de sa vie. A ma dernière heure, me disais-je, je lui demanderai de mettre ma main sur son cœur, de la placer là où mon affection n'a pu pénétrer. Oh ! quel est le jeune homme qui ne se rappelle qu'à la première peine de son âme toutes les idées d'une fin prématurée sont venues le consoler et l'attendrir ?

Dans la disposition mélancolique où je me trouvais, je résolus de ne pas aller encore dans le monde. En attendant, pour me distraire, je consacrai toutes mes matinées à des courses instructives, mes soirées aux spectacles. A mon retour j'écrivais, pour mon père, mes réflexions sur ce que j'avais vu; et je me disais, quelquefois avec amertume, tantôt avec une douce tristesse, tantot assez gaiement : Je ne suis pas content de lui, mais il sera content de moi.

CHAPITRE IX.

Il y avait déjà huit jours que je vivais ainsi, lorsque l'ambassadeur d'Espagne donna une fête superbe à laquelle je fus invité. En entrant dans la salle du bal, j'aperçus la maréchale d'Estouteville; elle y était venue pour conduire la marquise de Rieux, sa petite-fille.

Madame d'Estouteville, assise au haut de la galerie, regardait avec assez d'indifférence toute cette agitation; mais dès que ses yeux eurent rencontré les miens, elle me fit signe d'approcher : « Dites-moi donc ce que vous devenez, et pourquoi je ne vous ai plus revu. — Mon père est absent, répondis-je avec embarras. — Est-ce qu'il vous a défendu d'aller dans le monde sans lui? — Il m'a souvent dit, madame, combien je serais heureux que vous daignassiez me permettre de vous faire ma cour. » Elle

ne put dissimuler un peu d'étonnement, mais reprit aussitôt : « Demain, je veux que vous veniez dîner chez moi. » — J'acceptai avec une reconnaissance mêlée d'orgueil. Cette femme si respectée, dont le suffrage était assez important pour que mon père eût cru nécessaire de me mener chez elle, quoiqu'il ne l'aimât point; cette femme, que tout le monde recherchait, me prévenait, s'occupait de moi! Que je la trouvai bonne, aimable, et avec quelle fierté je me plaçai derrière son fauteuil! Dès qu'elle s'en aperçut, elle me renvoya. — « Ne restez point près de moi, me dit-elle avec cette douceur attentive qu'elle aurait eue pour son fils; à votre âge, au bal, il faut danser, s'amuser, et chercher à plaire aux jeunes femmes. » Je ne pus m'empêcher de sourire. Elle le remarqua. « Monsieur me trouve peut-être trop gaie? reprit-elle en plaisantant; cependant, croyez que je vous donnerais de fort bons conseils : ceux de votre père vous réussiront chez vous; les miens vous feront réussir dans le monde. » Cette personne si digne, si froide, me traitait avec une bienveillance qui avait quelque chose de tendre, et de si particulier, qu'il me venait toujours dans l'esprit que mon père s'était sûrement trompé lorsqu'il avait cru avoir à s'en plaindre; mais j'éloignai toute réflexion, et me lançai dans le bal. Je n'avais pas désiré les plaisirs bruyans, et j'en jouis comme si j'en eusse été privé. Les parures, les lumières, la musique, le mouvement du bal, tout m'enivrait.

Comme j'arrivais, on se rangeait pour faire place

à une jeune femme qui allait danser un menuet. Quelle grâce! quelle dignité! et que l'homme qui dansait avec elle me paraissait heureux! J'éprouvai très-vivement l'envie de me moquer de lui, et le besoin d'applaudir cette jeune personne.

A peine le menuet fut-il fini, qu'elle alla reprendre sa place. Je m'approchai; une sorte d'enchantement m'arrêtait près d'elle. Je ne pouvais détacher mes regards de cette physionomie vive, piquante, qui a conservé l'air de joie, d'ingénuité de l'enfance; de ces grands yeux noirs si parfaitement doux, qui semblent encore ignorer la peine et ne laisser prévoir aucun chagrin. Sa taille souple, légère, élégante; ses beaux cheveux noirs attachés avec des roses; un bouquet de roses, sa robe garnie de roses, tout en elle était si frais, si jeune et si agréable, qu'on aurait craint d'y trouver le moindre changement.

Les hommes les plus à la mode s'empressaient de l'environner. Je regrettais de la voir sourire à leurs plaisanteries, mais ce sourire était si gracieux qu'il paraissait de l'obligeance. Plusieurs fois elle porta ses yeux sur moi; je ne voyais plus qu'elle, ne m'occupais que d'elle: il me suffisait d'être près d'elle pour être content.

Quelque insensée que fût cette idée, je ne pus m'empêcher de croire qu'elle me regardait avec une impression triste. Il me parut même qu'elle détourna la tête, et qu'il lui échappa un soupir. Aussitôt, ayant voulu savoir son nom, j'appris avec transport que cette charmante personne était la jeune marquise

de Rieux, petite-fille de la maréchale d'Estouteville. Je fus à peine maître de ne pas m'écrier : *Je la verrai !* Mais je me le disais tout bas, et j'étais ravi.

Je désirai de lui être présenté ; elle me dit quelques mots polis sur mon père. Mon attachement pour lui était si connu, que je ne me rappelle personne qui ne m'ait d'abord parlé de lui. Il me parut donc simple qu'elle s'en occupât. Mais avec elle, toutes les phrases insignifiantes de la société m'inspiraient un intérêt nouveau. Elle me demanda si je dansais ; au lieu de lui répondre, je m'informai si elle était engagée. — « Oui, me dit-elle. — Ah ! repris-je involontairement, s'il en est ainsi, la danse ne me paraît plus qu'une fatigue. — Je suis priée pour la première valse, reprit-elle avec son regard séduisant. » — Et moi qui venais de déclarer presque une aversion pour la danse, je la suppliai de s'engager avec moi pour la seconde. Elle sourit. Sa coquetterie encore naïve ne chercha point à me dissimuler qu'elle apercevait bien que le seul plaisir de danser avec elle m'entraînait. Quelle danse que cette valse ! Jamais celle que j'aimerai ne valsera avec un autre que moi ; et jamais celle qui m'aimera ne valsera, même avec moi, devant personne.

Toutes les fois que madame de Rieux passait devant moi, nos yeux se rencontraient ; mais, excepté ce regard, elle ne s'occupa que de celui qui dansait avec elle. La valse finie, elle vint se remettre à la place que je lui avais gardée. Pendant qu'elle se reposait, elle me demanda si mon père était à Paris ?

— « Il n'y arrive que dans quinze jours. — Comment a-t-il pu rester éloigné de vous si long-temps, » me dit-elle avec une sorte d'emphase! — Je ne lui répondis pas ; car le *si long-temps* me paraissait un persifflage lorsqu'il s'agissait de si peu de jours. — « Vous croyez que je plaisante, me dit-elle, et vous avez tort ; en quinze jours on peut oublier... — Presque tout, » repris-je en cherchant à ôter à ma voix ce qu'il y avait de trop sévère dans mes paroles : « presque tout, hors un père...! — Vous êtes grave, répliqua-t-elle assez surprise ; mais je ne m'amuserai pas à défendre les personnes que vous paraissez si disposé à oublier. » — Je reconnus aussitôt tout le ridicule de mon humeur, et je voulus réparer ce tort ; elle ne parut ni se le rappeler, ni s'apercevoir de mon retour. Dédaignant également l'un et l'autre, parfaitement à son aise, me voyant toujours à ses côtés, elle continua de causer avec moi. Elle me parla de mes voyages, me demanda si je m'étais amusé, si aucun pays ne m'avait assez intéressé pour m'inspirer le désir d'y retourner. Enfin, elle ne me parla que de moi, et je ne m'occupai que d'elle.

Pendant que nous causions, je remarquai que le comte de Tavanne, avec qui elle avait valsé, passa devant nous, lui fit la révérence la plus profonde, mais en riant : elle lui rendit son salut, en riant aussi. — « *Jamais?* lui dit-il avec l'air du doute. — *Moins que jamais*, répondit-elle d'un ton très-positif. — *Je n'ai pas tant de confiance*, reprit-il en secouant la tête. » — Il alla parler à

une autre femme, et elle recommença à causer avec moi.

Son intimité apparente avec ce jeune homme me déplut ; je ne sais pourquoi je me croyais le sujet de ces mots mystérieux. — « Votre père vous a-t-il dit que nous étions un peu parens ? — *Jamais*, » répondis-je à mon tour, d'un air que je m'efforçai de rendre bien fin, quoique je n'attachasse dans ce moment aucune idée à ce mot qui m'avait blessé, lorsqu'elle l'avait prononcé, ni au motif qui avait empêché mon père de me parler d'elle. Aussi, quelle fut ma surprise lorsqu'elle me répondit tristement : « Je le crois, je m'en doutais... — Comment, vous le croyez ! m'écriai-je. Et pourquoi ? — Ah ! les intérêts de famille ont un sérieux qui ne convient pas au bal. Voulez-vous valser ? » — Je la suivis, la tenant dans mes bras, tournant dans cette chambre avec elle, partageant sa gaieté ; car la valse russe est si vive qu'elle ressemble un peu à la folie. J'éprouvais un sentiment de joie, de bonheur que je n'avais jamais connu. Si l'on m'eût dit que je voyais madame de Rieux pour la première fois, je ne l'aurais pas cru ; si l'on m'eût averti de craindre l'avenir, je me serais moqué de l'avenir et de la prévoyance. La valse finie, je ne quittai pas madame de Rieux de la soirée. — « Quel âge avez-vous ? me dit-elle — Sommes-nous bien proches parens ? lui répondis-je. — Pas assez pour nous aimer ni nous haïr. — Mais au moins assez pour que vous consentiez à me recevoir. — Oui..., nous nous chercherons par égard,

reprit-elle d'un air doucement moqueur; avec indifférence. » — En prononçant ces derniers mots il y avait sur son visage : Moi, cela n'est pas douteux; mais vous, nous verrons!

Je la ramenai jusqu'à sa voiture, et revenu chez moi, je me croyais encore au bal. Je voyais madame de Rieux sourire, me regarder. Un souvenir de musique, de danse, charma ce moment qui précède le sommeil; et je m'éveillai si content, si gai, que j'aurais craint d'ajouter un sentiment à l'impression vague et légère qui m'était restée.

CHAPITRE X.

Je me rendis chez la maréchale : elle n'était pas encore dans le salon; il y avait beaucoup de monde, mais point de femmes. C'était un jeudi, jour où elle invite toutes les personnes distinguées par un mérite quelconque. Les rangs y étaient réunis, sans être confondus : l'homme de lettres cherchait à plaire, le grand seigneur à obliger. Toujours attentif à s'oublier soi-même, toujours empressé à faire valoir les autres, il semblait qu'à ces jeudis le *grand moi* était effacé. Je crois bien qu'on le retrouvait en sortant, mais au moins chez elle il ne se faisait jamais sentir.

La maréchale parut, suivie de madame de Rieux. Qu'il a de charmes, ce premier penchant du cœur, ce goût qui porte l'un vers l'autre sans aimer en-

core, sans se demander même si l'on s'aimera jamais ! Je ne me suis pas aveuglé ; à peine madame de Rieux avait-elle fait un pas dans la chambre, qu'elle m'avait déjà salué d'un regard et que tout l'attrait de sa personne et la grâce de sa parure m'avaient enchanté.

La maréchale dit un mot à chacun en allant à sa place. Madame de Rieux la suivait, disant aussi ses petits mots obligeans. Lorsqu'elle fut près de moi, nos yeux se rencontrèrent, mais elle ne m'adressa point la parole ; je lui en sus gré : ce n'était pas me traiter comme un autre.

Je saluai madame d'Estouteville avec un profond et véritable respect. — « Aujourd'hui, me dit-elle, il sera de très-bon goût que vous restiez près de mon fauteuil et que vous vous occupiez de moi. » Elle ajouta gaiement : « La maîtresse de la maison où un jeune homme est admis, quelque vieille qu'elle soit, doit toujours lui paraître aimable. Messieurs, dit-elle en me désignant, je vous présente un jeune ami ; son éducation un peu sévère le rapprochera de notre âge. » — On m'accueillit avec bonté, avec intérêt, et j'allai me placer derrière madame d'Estouteville. Madame de Rieux s'assit à côté d'elle. Ce n'était plus cette femme à la mode, si vive, si brillante ; c'était une personne attentive, timide, désirant plaire sans y prétendre ; et j'ajoutais à l'agrément de sa figure tout celui que son esprit devait acquérir dans une telle société.

On jugea quelques livres nouveaux, sans engoue-

ment comme sans amertume. La maréchale parla du bal de la veille : parler de bal, c'est penser aux femmes ; elle nous dit : — « En France, une femme ne paraît dans le monde qu'après son mariage ; alors son sort est fixé ou du moins elle doit le croire. Je voudrais qu'une sorte de repos, de calme l'environnât ; que son regard fût doux et tranquille, que ses sentimens fussent plutôt devinés qu'aperçus. Elle doit arriver sans qu'on l'entende venir, rire sans éclats, et n'élever jamais la voix ; parler bas attire l'attention, parler peu fixe le souvenir. — Voilà, dit monsieur de Senecey, une personne toute charmante ; mais, pour naturelle, il faut y renoncer. — Pourquoi ? reprit la maréchale ; avoir envie de plaire, mais en douter, donne seulement au naturel une grâce de plus. — Quant à moi, reprit le marquis de Nangis, je consens que les femmes restent telles que Dieu les a faites, pourvu qu'elles sachent s'occuper. Madame la maréchale me permet-elle de lui raconter un des désespoirs de ma jeunesse ?

» Je me souviens, ajouta-t-il, d'avoir été très-lié avec une femme belle comme un ange, mais qui n'avait jamais ouvert un livre, jamais brodé, jamais dessiné ; aussi, quoique née avec autant de bon sens qu'une autre, il n'était pas possible de rester avec elle un quart d'heure. Moi, qui en étais éperdu, tout en admirant sa beauté, je ne pouvais me rendre compte de l'espèce de sommeil d'esprit qui me saisissait chez elle ; j'éprouvais une absence d'idées

qu'elle me faisait remarquer, en bâillant un peu plus que de coutume.

» Mon amie se faisait peindre souvent ; et par parenthèse j'ai remarqué que c'est l'amusement favori des femmes à qui le temps est à charge. Durant les séances, mon amie, droite, silencieuse, immobile, paraissait cependant moins nulle qu'à l'ordinaire ; car elle semblait alors prendre intérêt à quelque chose.

» N'ayant de goût pour rien, elle attendait toujours ses plaisirs du moment qui devait suivre ; et ses phrases, en me voyant, étaient presque toutes comme celle-ci : Ah! bonjour. Où irons-nous ce soir?

» Ne sachant comment occuper ma belle insouciante, je lui inspirai la fantaisie d'apprendre l'anglais, et je choisis pour mes leçons une comédie où le caractère d'un homme oisif est peint d'une manière admirable. Je l'expliquai à mon amie, espérant qu'elle s'y reconnaîtrait ; mais elle écrivait sous ma dictée, sans faire la moindre attention à ce que je lui disais.

» Dans la comédie, cet homme, excédé de la longueur du jour, éprouve un moment de joie dès qu'il arrive un nouveau personnage. Tous lui sont bons, aucun ne lui est meilleur. Aussi, à peine leur a-t-il entendu dire deux ou trois phrases que l'ennui le reprend. Il va voir à la pendule l'heure qu'il est, revient écouter d'un air distrait, répond en bâillant, regarde sa montre, et, accablé par le poids

du temps, il va sans cesse de la montre à la pendule, de la pendule à la montre, disant à chaque fois : Voyons comment va l'ennemi.

» Ma belle amie ne s'aperçut pas que l'ennemi était le temps; l'état de cet homme lui parut assez naturel, et elle me demanda, aussi en bâillant, ce qu'il y avait de piquant dans ce caractère. — J'éclatai de rire; elle se fâcha : je cessai de la voir, et ne suis pas bien sûr qu'elle s'en soit aperçue.

» Depuis lors, ajouta monsieur de Nangis, je n'ai eu garde de contempler la beauté d'aucune femme avant de m'être bien informé si elle savait comment va l'ennemi. »

On ne plaint guère un malheur ridicule, aussi trouvait-on plaisant celui que monsieur de Nangis appelait un des désespoirs de sa jeunesse. Mais on s'en amusait, parce qu'il s'en était moqué le premier; et personne ne se permit d'en rire plus haut que lui.

De l'usage du temps, on passa bientôt à l'emploi de la vie. A des idées bizarres succédaient les réflexions les plus tristes; ces réflexions ramenaient à des sentimens doux : enfin, causer chez madame d'Estouteville était une manière de penser haut, sans transitions, mais sans incohérence, sans prétention comme sans danger.

CHAPITRE XI.

J'avais quitté la maison de madame d'Estouteville si occupé d'elle, si enchanté de madame de Rieux, que je résolus d'y retourner dès le lendemain. J'arrivai chez elle avec assez d'embarras, craignant qu'elle ne me trouvât importun; mais elle parut bien aise de me voir, et me reçut comme si elle m'avait attendu.

Au moment d'aller à l'Opéra avec madame de Rieux, elle me proposa de les accompagner. Que j'étais heureux dans cette voiture, seul avec elles! Combien j'eus soin de madame d'Estouteville! Je lui donnai le bras pour monter dans sa loge : j'éprouvais une secrète complaisance à prévenir ses moindres désirs; elle m'observait avec intérêt, et je sentais pour elle un véritable attachement.

Elle me demanda ce que je faisais de mes soirées. Je lui avouai que, ne connaissant personne, je les passais ordinairement seul. — « Si mon grand âge ne vous effraie pas, me dit-elle, en attendant le retour de votre père, venez tous les jours dîner et souper chez moi; considérez-moi comme votre mère : si elle vivait, je suis sûre qu'elle serait touchée du sentiment que vous m'inspirez. » — Madame d'Estouteville soupira, regarda le spectacle sans me parler davantage; elle était triste et préoccupée. Sûrement elle a connu ma mère, mais comment pénétrer ce mystère? car madame d'Estoute-

ville, avec toute sa bonté, n'est point une personne à qui l'on ose faire des questions. Son air devient si vite imposant !

Un peu avant la fin de l'opéra, elle me dit avec un ton de voix rempli d'affection : — « Mon enfant, faites appeler ma voiture. » — *Mon enfant!* répétais-je intérieurement ; et mon cœur était satisfait. Oui, j'aimerai madame d'Estouteville comme madame de Rieux l'aime ; je la soignerai comme elle la soigne : c'est déjà un bonheur que d'avoir un intérêt commun, une pensée qui soit la même.

Il y avait beaucoup de monde chez la maréchale lorsqu'elle arriva. On me proposa de jouer : j'ignorais tous les jeux ; elle m'invita à les apprendre, pour me rendre utile, agréable, et ne pas m'ennuyer. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, ceux qui n'ont pas appris jeunes les jeux de calcul, ne les savent jamais bien ; ils commencent par jouer en dupes ; ils finissent par s'en fatiguer, et souvent se jeter dans les jeux de hasard et la mauvaise compagnie. » — Je trouvai qu'elle avait bien raison, surtout lorsque madame de Rieux se mit à jouer. Elle choisit pour faire sa partie deux vieillards peu riches, qui n'acceptèrent des cartes que pour passer le temps. On ne pensait point à eux ; elle s'en occupa. Égayés par la vue de sa jeunesse, heureux d'être l'objet de sa complaisance, cette soirée put encore embellir leur souvenir. Si j'avais su jouer, madame de Rieux m'aurait peut-être admis à cette partie d'enfans ; mais, sans y être appelé, je n'osai pas m'approcher d'elle.

Que je me sentis seul lorsque tout le monde se fut placé ! Peu à peu m'abandonnant à mes réflexions, je m'étonnai de n'avoir pas encore entendu parler de monsieur de Rieux. Je sais qu'il voyage depuis trois ans : assurément, en regardant celle qu'il oublie, il me paraissait bien insensé ou bien à plaindre.

Quel peut être le motif de cette longue absence? Madame d'Estouteville seule pourrait m'en instruire; mais, je le répète, sous quel prétexte oser faire une question à une personne qui possède si bien le sentiment des convenances?

La maréchale est une femme respectable par son âge, jeune par son esprit, recherchée par tout ce qui prétend à quelque considération. Ce n'est pas un petit succès pour un jeune homme ou une jeune femme qui entre dans le monde, que d'être appelé près de son fauteuil pour causer avec elle.

Distinguée surtout par une extrême politesse, madame d'Estouteville ne manque jamais aux égards qu'elle doit aux autres, et sait le respect qu'elle peut en attendre ; aussi ne souffre-t-elle point ces éclats de voix qui avertissent la contradiction et encouragent les disputes. Elle dit sa pensée telle qu'elle est, sans attacher le moindre prix à vous convaincre, ni laisser l'espoir qu'elle pourra être ramenée à votre opinion.

Jamais elle ne s'abaisse à dire une méchanceté positive, à porter une décision offensante : le blâme chez elle ne s'exprime que par le mépris ; l'aversion,

que par l'éloignement. Lorsqu'elle dit d'un homme, *on ne le connaît pas*, c'est qu'il n'a jamais été en bonne compagnie ; et lorsqu'elle se permet ces paroles, *je ne le vois point*, c'est qu'il n'est plus digne d'y être admis.

Voilà ce qu'elle est pour tout le monde ; mais pour moi, quelle tendre surveillance ! Je suis encore à concevoir pourquoi mon père avait évité de me mener chez elle ; pourquoi, dans mon enfance, il ne m'a jamais prononcé le nom d'aucun de mes parens. Je ne le blâme pas ; mais je ne puis m'empêcher de croire que, dans cet isolement, cette profonde retraite, il entrait bien autant de misantropie que de désir de me donner une merveilleuse éducation. Cependant, lorsque de telles idées se présentent à mon esprit, je les repousse comme une sorte d'ingratitude.

Mon père, mon excellent père ! si des chagrins vous ont dégoûté d'un monde brillant et heureux, n'avez-vous pas toujours laissé arriver jusqu'à vous les infortunés ? Moi-même, dans vos terres et pendant mes voyages, vous ai-je jamais imploré pour le pauvre sans obtenir plus qu'il n'aurait osé demander ? Vous me l'avez dit mille fois, votre plus cher désir était de former mon cœur. Hé bien ! le mystère que vous me faites de vos peines tournera à mon avantage. Je l'avouerai, votre éloignement de la société me paraît trop austère, votre séparation de ma famille un peu hors de l'ordre ; mais, si la conduite du meilleur des pères a besoin d'être expliquée

au fils le plus reconnaissant pour être approuvée, que sera-ce de la réputation de gens que je connais à peine et dont je me hasarde à parler?

En me rappelant que j'ai osé juger mon père d'après les apparences, je me souviendrai de ne jamais arrêter ma pensée sur des démarches, dont le plus souvent l'excuse ou le motif reste ignoré. Jamais je ne les interpréterai suivant mon humeur ou mon inexpérience.

CHAPITRE XII.

Hier matin j'allai chez madame d'Estouteville pour lui rendre compte d'une commission dont elle m'avait chargé.

On me fit entrer dans ce grand appartement où il y a toujours tant de monde et où je fus charmé de ne trouver personne. Je croyais presque être chez moi, faire partie de la famille de madame d'Estouteville; enfin j'étais satisfait.

Les portes, les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin. C'était un des plus beaux jours d'automne; le soleil, brillant de tout son éclat, donnait à cette matinée l'air d'une véritable fête. Toutes mes impressions, vives et nouvelles, me faisaient sentir pour la première fois ce bien-être, cette joie intérieure que donne un jour clair et serein. Jusque-là j'en avais joui sans trop m'en apercevoir.

Madame d'Estouteville me fit dire qu'elle allait passer dans le salon. A peine ce peu de mots avaient-

ils été prononcés que j'aperçus madame de Rieux dans le jardin, et courus la joindre.... Encore un bonheur! Je ne l'avais jamais vue que parée, qu'en présence de beaucoup de monde; et là, sans toilette, sans apprêt, elle me parut mille fois plus jolie.

Je ne sais pourquoi elle fut embarrassée de se trouver seule avec moi, mais aussitôt elle me proposa d'aller voir madame d'Estouteville; et s'avançant vers une grande porte de glace qui s'ouvre aussi sur le jardin: — « Maman, lui dit-elle, voici monsieur Eugène. » — Elle entra dans une galerie où je la suivis. La maréchale écrivait. — « Ah! mon Athénaïs, reprit-elle d'un air un peu chagrin, j'avais fait prier Eugène de m'attendre. » — Voyant que j'examinais de fort beaux tableaux dont cette galerie est ornée, elle ajouta tristement: « Ce sont les portraits de toutes les personnes que j'ai perdues. »

Un immense tableau représente monsieur d'Estouteville appuyé sur son fils aîné. La figure du maréchal est si froide, annonce tant d'orgueil, que j'en détournai les yeux.

En face de lui, dans un autre tableau, est un jeune homme qui m'intéressait par son air mélancolique: — « C'est mon second fils, me dit-elle, mon cher Alfred. » — Et ses yeux se remplirent de larmes.

Plus loin, je remarquai deux petits tableaux avec des cadres d'ébène représentant deux jeunes personnes. — « Le premier, me dit la maréchale, c'est

ma fille, la mère de mon Athénaïs. » — Elle ne parlait pas du second tableau. Je le lui rappelai. Alors elle me répondit en baissant les yeux : — « C'est votre mère. — Ma mère ! et c'est chez vous que je retrouve son portrait ! je ne l'ai jamais vu chez mon père. — Sûrement, reprit-elle, parce qu'il l'a trop regrettée. Ma douleur, douce et constante, s'est nourrie de souvenirs qu'un sentiment plus vif ne pourrait supporter. »

Ces deux tableaux doivent avoir été faits en même temps. Leurs cadres noirs, tant de jeunesse et de charmes qui n'étaient plus, me causaient une émotion inexprimable. La maréchale s'en aperçut. — « Je ne voulais pas que vous entrassiez ici, reprit-elle, et c'est pour cela que je vous avais fait prier de m'attendre ; car vous savez, Eugène, que je suis bien aise de vous voir à toutes les heures. »

Je considérais le portrait de ma mère sans pouvoir m'en détacher. Son regard doux et touchant portait le trouble, les regrets dans mon âme, et je m'écriai : « Elle m'aurait regardé, suivi, avec ces yeux-là. »

J'étais entré dans cette galerie avec un sentiment de gaieté très-vif, et à peine pouvais-je respirer. — « Voilà, continua la maréchale, ce qu'on gagne à vivre ; des regrets ! » — Puis, jetant un coup-d'œil sur sa petite-fille avec inquiétude, elle ajouta : — « Et des craintes ! — Maman, dit madame de Rieux, je suis bien fâchée de vous avoir amené monsieur Eugène. » — Ne sachant comment nous distraire,

elle me conduisit vers un portrait d'elle, placé au-dessus du secrétaire de madame d'Estouteville, et me demanda si je le trouvais ressemblant. Je dis oui, je dis non, comme elle voulut; car j'étais frappé d'étonnement et de tristesse. La maréchale regarda ce portrait avec un tendre intérêt. — « Je voudrais bien, nous dit-elle, que cette petite personne-là fût heureuse. — Ah! reprit madame de Rieux, qui a jamais eu une meilleure, une plus aimable mère? — Ma chère Athénaïs, répondit madame d'Estouteville, quand j'oserais le penser, ce serait un chagrin de plus. A mon âge, chaque jour semble pris sur le lendemain et le rendre plus douteux. — Maman, maman! s'écria Athénaïs, vous me glacez d'effroi. Je ne veux point que vous ayez de semblables idées : venez avec moi dans le jardin, profitons de ce beau temps. »

La maréchale se leva : sa petite-fille l'entraînait; mais avant de la laisser sortir, je l'arrêtai. — « Oh! permettez-moi de vous faire une seule question. Mon père sait-il combien vous regrettez ma mère? » — Elle devina qu'instruit des préventions qu'il avait contre elle, sans oser lui en parler, j'aurais bien désiré qu'elle consentît à les détruire. — « Votre père a été long-temps sans voir personne. Quels que soient les motifs qui l'aient déterminé, je suis sûre qu'il a cru avoir raison. Au surplus, c'est à lui à vous apprendre sur lui-même ce qu'il désire que vous en connaissiez. » — Je voulus insister, elle me regarda avec un sérieux presque sévère. — « En-

gène! moi, vous prévenir! moi!... Quand il s'agit d'un père, j'ignore s'il serait même permis de s'excuser. — Au moins n'oublierai-je pas que chez vous j'ai vu le portrait de ma mère pour la première fois. — N'attachez pas à ce souvenir plus d'importance qu'il n'en a réellement. Votre mère m'appartenait d'assez près pour que j'aie voulu réunir son portrait à celui des parens que j'ai perdus. » — Madame d'Estouteville cherchait à affaiblir mon émotion, et ce soin même la rendait plus vive.

En m'en allant, je repassai dans ce grand appartement. Le soleil l'éclairait encore. Mes impressions étaient si différentes qu'à peine me souvenais-je d'en avoir éprouvé de plus douces. Peu de minutes avaient suffi pour détruire cet enchantement. Je n'étais plus occupé que d'une seule idée; je ne pensais qu'au malheur de voir disparaître ce qu'on aime.

CHAPITRE XIII.

Le voyage de mon père se prolonge; voilà déjà deux mois qu'il est absent. Que je voudrais le revoir! et cependant que je crains son retour!

Je ne sais ce qu'il en pensera, mais je ne sors plus de chez madame d'Estouteville. Tout me plaît chez elle. L'homme qui ailleurs n'attirerait pas mon attention, chez elle m'inspire un véritable intérêt : près d'elle mon esprit s'éclaire, mon goût s'épure; et, lorsqu'il y a du monde, j'y gagne toujours

quelques conversations particulières avec madame de Rieux.

Qu'elle est aimable ! Nous ne nous sommes jamais dit une phrase d'usage, jamais un mot d'amitié ; et sur toute chose, nous nous entendons parfaitement. Quand je dis sur toute chose, je veux dire que c'est sur ce qui a rapport aux autres, que nous pensons de même ; car pour ce qui nous concerne, nous différons toujours. Combien de fois, dans la même journée, nous nous sommes boudés sans nous être fâchés ! Combien de fois sommes-nous revenus sans nous être raccommodés !

Madame d'Estouteville m'a permis de copier le portrait de ma mère. Hier, étant venu un peu avant dîner pour commencer à peindre, madame de Rieux me trouva seul dans la galerie : elle ne s'attendait pas à me voir, hésita un moment, mais s'approcha pour regarder mon ouvrage. Tout-à-coup elle me dit : « Et moi aussi j'ai un portrait de votre mère ! — Vous, madame ! et qui vous l'a donné ? — J'ignore, me répondit-elle, les motifs qui ont éloigné nos parens. Madame d'Estouteville ne s'est jamais permis de m'en parler. Ce que je sais, c'est que ma mère était amie intime de la vôtre, qu'elle portait toujours son portrait, et me l'a laissé en mourant avec l'ordre de le conserver toute ma vie. » — Je la regardais et me sentais entraîné vers elle par un attrait irrésistible. Dans cette maison, chaque jour me découvre un intérêt nouveau, m'inspire un sentiment doux et inattendu.

Je la suppliai de me montrer ce portrait de ma mère ; elle me répondit qu'elle allait le chercher, me quitta, mais revint presqu'aussitôt. C'est une miniature renfermée dans un petit médaillon en or. Je crus sentir que l'or conservait encore de la chaleur. Le ruban passé dans ce médaillon avait été noué : une voix secrète semblait me dire qu'Athénaïs n'était sortie que pour le détacher de son cou. Avec quelle émotion mon cœur adoptait une idée si chère ! Mais je me serais cru coupable de m'y arrêter. Je lui rendis le portrait : elle le reprit en rougissant ; et je baissai les yeux pour qu'elle ne s'aperçût pas que je l'avais vue rougir. Je lui demandai si jamais elle n'avait pu obtenir de sa grand'mère l'aveu des circonstances qui avaient brouillé nos parens. — « Croyez-vous, me dit-elle, que j'aie rien négligé pour les apprendre ? J'ai fait plus, j'ai questionné ceux qui les voyaient alors. Personne n'a pu m'instruire. Aucun événement n'a frappé le public ; aucune plainte, aucun mot ne leur est échappé : seulement ils ont cessé de se voir. Je crois que c'est un secret qui restera à jamais entre eux. — Il me semble, lui dis-je, que nous sommes entourés d'un nuage qui m'effraie. — Ah ! répondit-elle en souriant, il n'est pas bien sombre puisqu'on peut encore se voir. » — Aussitôt elle me rappela qu'il y avait déjà du monde dans le salon et qu'on allait dîner ; elle me quitta pour rejoindre madame d'Estouteville. — En la regardant s'éloigner, je disais tristement : « Puissions-nous toujours nous voir. »

Le soir, la maréchale désira que madame de Rieux fit un peu de musique; j'offris d'aller chercher sa harpe. Je n'avais pas encore vu son appartement, je désirais le connaître; cette occasion me parut excellente.

Quelle sensation j'éprouvai en entrant pour la première fois dans son cabinet! Tout y présentait l'habitude de l'occupation et l'inconstance des goûts; un piano, une harpe, une guitare, des dessins, des tableaux, des livres, des fleurs, des broderies. Toujours occupée, me disais-je; fixée, jamais! Massillon était à moitié ouvert sur sa table; un volume du Théâtre de Voltaire en était si près, qu'on voyait bien qu'ils avaient été lus presqu'en même temps.

En rentrant dans le salon, je ne pus m'empêcher de faire mon compliment à madame de Rieux sur la variété de ses goûts, la réunion de ses talens; elle s'amusa de mes plaisanteries, et se moqua d'elle-même de fort bonne grâce. — « Divertissez-vous à me raconter du mal de moi, me dit-elle : je vous devrai d'être obligé, pour me défendre, d'en dire du bien; c'est toujours un plaisir. »

Je lui apportai sa harpe, et, debout devant elle, je la soutenais pendant qu'elle l'accordait. J'osai la prier bien bas de chanter la romance qui lui plaisait davantage. — « Croyez-vous, me dit-elle aussi tout bas, qu'on puisse juger quelqu'un sur le choix des airs qu'il préfère? — Je ne veux le croire qu'après vous avoir entendue. — Oui, pour que, si je chante

quelque air vif et brillant, vous me supposiez légère, insouciante; ou que, si je choisis une romance mélancolique, vous me jugiez sentimentale.
— Non, non, un air brillant me laissera croire que la difficulté vous aura séduite; un air tendre, que vous serez inspirée par un souvenir. » — Dans l'instant sa figure changea, et retirant à elle sa harpe que je tenais encore : — « Un souvenir, me dit-elle sèchement! je ne l'imaginais pas. » — Elle préluda long-temps; tout en préludant elle me demanda avec un peu d'humeur : « A quel âge donc, monsieur, pensez-vous que les souvenirs commencent? » — Sans attendre de réponse, elle se mit à jouer une grande et terrible sonate, bien éclatante, bien travaillée, où il était impossible de deviner un sentiment.

Quand elle fut finie, la maréchale la pria de nouveau de chanter; tout ce qui était présent l'en sollicita : je m'étais placé dans un coin d'où je me gardais bien de dire un mot, et cependant elle ne chanta pas.

CHAPITRE XIV.

Lorsque je retournai chez la maréchale, madame de Rieux était près d'elle et travaillait : dès qu'elle m'aperçut, elle quitta son ouvrage et se mit à lire.

Je vis clairement qu'elle avait pris un livre pour me bien prouver qu'elle ne voulait pas me parler. Sans être fort habile à déjouer les caprices des fem-

mes, je crus cependant qu'il valait mieux avoir l'air de ne pas m'apercevoir de son humeur. Je commençai donc à causer avec la maréchale. Tout-à-coup madame de Rieux s'écria : « En vérité, je crois qu'il a raison. — Qui donc, dit sa grand'mère? — C'est une pensée de La Bruyère à laquelle je n'avais jamais fait attention et qui me frappe à présent. » — La maréchale la lui demanda, et elle reprit avec une sorte d'emphase, et me saluant à demi de sa jolie tête : — « Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un! — Ah! vous en êtes là? répliqua madame d'Estouteville. » — Elle baissa la voix, et me dit tout bas : « Ma pauvre Athénaïs n'est pas heureuse! » — Mais, soit qu'elle se plût à revenir sur sa jeunesse, soit pour distraire madame de Rieux, elle lui dit : — « Cette pensée a été pour moi une sorte d'avertissement qui a marqué les différentes saisons de ma vie. A dix-huit ans j'ai trouvé, comme vous, que ce n'était guère la peine d'écrire pour nous communiquer une pensée probablement fausse et exprimée d'une manière si commune; car à votre âge, mon enfant, le clair paraît commun et au-dessous de soi. Ce fut bien pis de vingt à vingt-cinq ans; je décidai que La Bruyère n'était qu'un misantrope. J'inspirais et j'éprouvais tant de bienveillance! Cependant, à mon premier chagrin, je fus obligée de m'avouer, non pas encore qu'il était difficile, mais bien malheureux de n'être pas content de tout le monde. » — Madame de Rieux soupira et quitta son livre. En apprenant que tous avaient

en leurs chagrins, elle semblait craindre l'avenir et me regarda tristement. J'étais si ému de ne pas la savoir heureuse qu'elle dut bien penser que, si j'en avais le droit, je ne lui causerais volontairement aucune contrariété. — « Un seul jour, continua madame d'Estouteville, c'était vers la moitié de ma vie, je crus entrevoir que La Bruyère pouvait bien n'avoir pas tort; mais ce ne fut qu'un moment. Bientôt le chagrin, l'humeur m'avaient gagnée, et le pauvre La Bruyère y perdit encore. Il me parut trop doux; oui, mon enfant, beaucoup trop doux; et je me disais qu'il était *impossible* d'être content de soi, ni des autres. Enfin, tout-à-fait vieille, je lui ai rendu tout-à-fait justice. Aussi, lorsqu'aujourd'hui je ne trouve pas les gens comme je les voudrais, je dis avec lui : « Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un! » — Cela me rend plus indulgente pour tout le monde et plus indifférente sur toute chose. Mais jeune, on ne veut pas croire ces vérités-là. »

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un grave personnage. Madame de Rieux passa dans le jardin; je la suivis avec un saisissement que je n'avais jamais connu. J'entendais encore la voix de madame d'Estouteville me dire : « Ma pauvre Athénaïs n'est pas heureuse! » — Je ne savais comment l'amener à me parler d'elle-même. Nous nous promenions sur une terrasse vis-à-vis des fenêtres de la maréchale; je n'osais dire un mot : il me semblait que ma première parole découvrirait

le trouble de mon âme. J'éprouvais une contrainte si douloureuse qu'à peine pouvais-je respirer. Madame de Rieux, qui vit combien j'étais agité, m'en demanda le sujet avec intérêt. Voyant que j'hésitais à lui répondre, elle reprit doucement : — « N'avez-vous pas d'amie? — Hélas! lui répondis-je, vous pourriez me le dire. — Moi! reprit-elle avec une gaieté trop vive pour être vraie, moi! je suis dans une singulière situation pour la confiance! Mon tuteur m'a recommandé de ne jamais parler de mes secrets, de mes peines à aucune femme; car, m'a-t-il dit, elles sont toutes perfides : et ma grand' mère m'a bien défendu d'avoir jamais d'intimité avec aucun homme, parce qu'ils sont tous dangereux. Cependant, continua-t-elle en me regardant, je sens que je pourrais cacher mes chagrins; mais comment consentir à ignorer ceux de ses parens, de ses amis? » — Elle s'arrêta; je m'empressai de l'assurer que je n'avais jamais eu de chagrin qui me fût personnel : en effet, je venais d'apprendre qu'elle n'était pas heureuse, et ses peines seules me troublaient. « Écoutez-moi, ajouta-t-elle; j'ai besoin aussi de causer avec vous : je voudrais vous confier tout ce qui a occupé mon enfance, affligé ma jeunesse; mais je ne veux vous parler que la veille du retour de votre père. » — Je m'empressai de lui demander ce que l'arrivée de mon père et sa confiance avaient de commun. — « Ah! répondit-elle, son retour a une telle influence sur moi, que s'il devait rester toujours absent, je ne vous parle-

rais jamais ; et s'il arrive, je ne veux plus rien vous cacher. — Quel est donc ce mystère? » — Elle reprit, en appuyant sur chacune de ses paroles, mais avec un regard si doux, qu'il m'était impossible de ne pas lui obéir : « La veille du jour où vous attendrez votre père, venez me trouver dans ce jardin, à cette même place ; alors je vous parlerai. — Pourquoi pas dans ce moment? m'écriai-je. — Dans ce moment je ne puis vous dire qu'un seul mot ; c'est que ce jour-là je serai bien contente si nos idées peuvent s'accorder. Puissions-nous rapprocher deux personnes si dignes de s'aimer et qui nous sont bien chères ! » — Elle se mit à fuir, en me défendant de la suivre ; et je restai, me disant pour la première fois : On peut aimer malgré soi, l'aimerai-je malgré mon père ?

CHAPITRE XV.

Je le disais bien, on peut aimer malgré soi. Mais dès qu'on aime malgré soi, doit-on compter sur sa raison et sur son bonheur?

Hier, madame d'Estouteville a eu une assemblée considérable. Le comte de Tavanne était arrivé avant moi. Je ne l'avais pas rencontré depuis le bal où j'ai vu madame de Rieux pour la première fois. Dès-lors leur apparente intimité m'avait déplu. Je n'aimais pas encore, et j'étais déjà blessé de cette préférence ; aujourd'hui j'ai connu la jalousie.

Quand je suis entré dans le salon, monsieur de Tavanne, placé derrière madame de Rieux, appuyé négligemment sur son fauteuil, causait, riait avec elle.

J'ignore quelle bizarrerie me procure toujours l'honneur d'attirer son attention; mais il m'a été facile de voir qu'il lui a long-temps parlé de moi. Lorsqu'il était sérieux, elle plaisantait; prenait-elle un air plus grave? il se moquait : enfin, l'un paraissait vouloir convaincre, l'autre essayer de persuader.

Quel droit monsieur de Tavanne a-t-il sur madame de Rieux? D'abord je m'étais approché d'elle; mais j'en avais reçu un accueil si froid, que, ne voulant pas être importun, j'étais allé me placer à l'autre extrémité de la chambre.

Monsieur de Tavanne me regardait, riait : et ce qu'il y avait de choquant, c'est qu'elle était de moitié dans ses plaisanteries; car tous deux baissaient les yeux, lorsqu'ils ne pouvaient plus contenir leur gaieté. Aussi, à l'instant, suis je venu m'asseoir tout à côté de madame de Rieux. S'ils me tourmentent, me disais-je, qui m'empêchera de les gêner? J'étais à peine assis, que madame de Rieux, sans demander si cela me plaisait ou non, me présenta à monsieur de Tavanne; je suffoquais de colère. Il s'approcha de moi, me parla avec un intérêt désolant : j'avais tant d'envie de le brusquer!

Il fallait que mon humeur me donnât un air un peu sauvage, car madame de Rieux me considérait

aussi avec un étonnement singulier. Pour monsieur de Tavanne, il s'en alla comme s'il eût voulu éviter un jaloux, un fâcheux. Suis-je donc de ces gens dont l'amour est fait comme la haine ?

Dès qu'il fut parti, madame de Rieux me témoigna son mécontentement. — « Monsieur Eugène, me dit-elle, savez-vous que vous avez été très-ridicule ? que vous avez très-mal reçu monsieur de Tavanne ? — Il ne tient qu'à lui de s'en offenser. — Et de quel droit, s'il vous plaît, vous avisez-vous de manquer d'égards pour mes amis ? — Monsieur de Tavanne est la première, la seule personne qui m'ait été insupportable. — Il est certain, reprit-elle avec ironie, que vous ne devez pas vous convenir. Il est doux, poli ; il a un sentiment des bienséances très-délicat. — Et de plus, répliquai-je tremblant de colère, il a l'air tout-à-fait convaincu de la bonne opinion qu'on a de lui. » — Quand elle vit que je n'étais plus maître de moi, elle parut devenir craintive. — « Eugène ! me dit-elle, avec le ton du reproche le plus touchant, ne m'est-il pas permis de plaisanter avec vous ? Est-ce le bon, l'honnête Eugène, qui compromettra une femme par son humeur, ou....? » — Elle s'arrêta ; et mon cœur achevant sa pensée, me dit qu'elle avait craint d'ajouter.... ou par son affection.

Ah ! que dorénavant monsieur de Tavanne vienne causer avec madame de Rieux, j'en souffrirai sûrement, mais sans jamais oser m'en plaindre. Elle me quitta, et alla rejoindre madame d'Estouteville.

Je passai dans un autre salon : malheureusement j'y trouvai quelques hommes qui jouaient au trente-et-quarante. Sans dessein de jouer, je me plaçai près d'eux.

Uniquement occupé d'Athénaïs, je ne prenais aucune part à ce qui se passait autour de moi : je voyais encore ce visage qui avait souri à un autre, ces yeux qui avaient évité les miens. Loin d'elle je sentis renaître ma colère, mais seulement contre monsieur de Tavanne. Sa voix vint réveiller mon attention. Il tenait la main, et demandait si le jeu était fait. Pour la première fois je voulus jouer : je désirai gagner. Que me faisait de perdre? est-ce que j'y pensais? Je ne voyais que la possibilité de piquer, de fâcher monsieur de Tavanne. Je jetai sur la table tout l'argent que j'avais dans ma bourse, et perdis. Bientôt, empruntant à mes voisins, je risquai cent, deux cents, trois cents louis. J'aurais hasardé ma fortune, pour attraper quelque coup favorable qui ne laissât pas à monsieur de Tavanne l'idée que, même au jeu, il était plus heureux que moi. Je ne me possédais plus ; j'allais jouer sur parole, lorsque j'entendis derrière moi la voix douce de madame de Rieux m'appeler. — « Monsieur Eugène, me dit-elle, ma grand'mère vous demande tout de suite. » — Je me retourne, et sa pâleur, son inquiétude me rendent ma raison, et me touchent : elle s'éloigne; je la suis. Nous restâmes seuls un moment au milieu de cette chambre; elle reprit alors, en levant les yeux au ciel : « Eugène!

est-ce vous! » — Elle me défendit de la suivre. Que j'étais humilié!

J'allai trouver madame d'Estouteville ; je m'approchai d'elle avec empressement : je la regardais, attendant les ordres qu'elle avait à me donner. De son côté, ses yeux semblaient m'interroger, pour savoir ce que je voulais. — « Madame de Rieux m'a dit que madame la maréchale me faisait appeler. — Ah! répondit-elle d'un air surpris, Athénaïs vous a dit cela! » — Je balbutiai quelques mots inintelligibles ; car, un peu revenu de mon trouble, je commençais à deviner que c'était un prétexte dont madame de Rieux s'était servie pour m'arracher au jeu. — « Ah! ma petite-fille me mêle dans ses plaisanteries! Eh bien! je prétends me mettre en tiers dans les explications : restez près de moi, monsieur, jusqu'à ce que tout le monde soit parti. » —Il fallut bien m'asseoir à côté d'elle.

Madame de Rieux s'était placée dans le coin de la cheminée. Triste, absorbée dans ses réflexions, elle ne paraissait plus se souvenir que j'étais là, jusqu'au moment où monsieur de Tavanne vint encore auprès d'elle. Je vis bien qu'il lui rendait compte de cette partie, où j'avoue qu'il avait paru regretter de me voir engagé. Madame de Rieux l'écoutait ; mais en lui répondant, c'était moi qu'elle regardait. Du moment où il s'est rapproché d'elle, toujours occupée de moi, elle ne m'a plus perdu de vue. Cette preuve d'affection, cette seule préférence calmait mon âme, y portait une douceur, un charme inex-

primable. Combien j'aimais madame de Rieux dans cet instant! et que n'aurais-je pas donné pour pouvoir me jeter à ses pieds, et m'avouer coupable!

Que j'ai été injuste! ridicule! Eh! quand monsieur de Tavanne l'aimerait! qui peut la connaître sans l'aimer? Elle a raison : il a de l'esprit, de la gaieté; on doit le trouver agréable : je l'aime presque, moi! N'a-t-il pas toutes les qualités qui me manquent?

Lorsque tout le monde fut parti, madame d'Estouteville s'établit dans son grand fauteuil, fit venir madame de Rieux auprès d'elle, me fit asseoir de l'autre côté, et nous demanda pourquoi elle m'avait fait appeler? — Nous ne répondîmes ni l'un ni l'autre. — « Mais enfin, nous dit-elle, je suis d'un âge à savoir ce que je fais : voulez-vous bien me dire, Eugène, pourquoi je vous ai fait appeler? — Ce que je sais, madame, c'est que je quitterais tout pour vous obéir. — Rien de plus poli; mais ce n'est pas cela que je désire savoir : un de nous a eu tort; voilà ce que je ne veux pas ignorer. » — J'avais bien envie d'avouer ma folie : mais il aurait fallu parler de la bonté de madame de Rieux; et à peine aurais-je consenti à l'en faire souvenir.

Après avoir hésité long-temps, elle prit la parole. — « Maman, on jouait : j'ai craint que monsieur Eugène ne s'oubliât; et je me suis servie de votre nom pour l'éloigner. — C'est un fort bon sentiment, reprit la maréchale : cependant, Athénaïs, une autre fois bornez-vous à éviter vous-

même les erreurs. A votre âge on ne corrige les autres qu'à ses risques et périls. Que ferez-vous, si demain le public parle de votre aimable intérêt pour Eugène, de votre sensible surveillance? — Maman, vous savez que je dois craindre le jeu plus que personne;... et d'ailleurs mon intention était pure. — Je n'en doute pas : mais, mon enfant, ce sont ces intentions pures qu'il faut examiner à deux fois; les mauvaises parlent d'elles-mêmes. »

La pauvre Athénaïs se leva, les yeux pleins de larmes, et embrassa sa grand'mère d'un air qui demandait grâce. — « Maman, lui dit-elle, en me regardant tristement, je renonce pour toujours à la perfection d'Eugène. — Voilà un parti extrême, répondit la maréchale, et ils sont presque toujours mauvais; seulement, à l'avenir, vous ferez passer par moi les conseils que vous voudrez lui donner. » — Je pris la main de madame d'Estouteville, et la baisai avec le plus tendre respect. — « Oh! pour vous, monsieur, ajouta-t-elle, c'est demain que je vous dirai mon avis sur votre conduite; attendez-vous à une sévère réprimande. » — Elle me congédia : et je m'en allai fort honteux de ma soirée, cependant plus occupé encore de savoir ce qui portait madame de Rieux à craindre le jeu plus que personne.

CHAPITRE XVI.

C'est demain le premier jour de janvier. On m'a remis ce matin un cachet sur lequel est gravé un petit Amour : il a déjà tracé la première lettre de mon nom, et est prêt à en former une seconde.... Mon cœur osera-t-il deviner cette lettre qu'on n'a pas commencée, celle que je désirerais voir unie à la mienne ?

A ce cachet était joint un portrait, beaucoup trop flatteur pour qu'il puisse me convenir. Aussi, sans égard pour mes malheureux vingt ans, l'auteur paraît s'attendre à ne trouver de la ressemblance que lorsqu'un lustre de plus m'aura corrigé. Quoi qu'il en soit, je me plais à le copier, à penser que celle qui me l'envoie a eu du plaisir à l'écrire. Il n'y a que la bienveillance qui puisse faire voir avec tant d'illusion.

Portrait d'Eugène lorsqu'il aura vingt-cinq ans.

« Eugène est d'une taille parfaite, à la fois élégante et noble. Tous ses mouvemens ont de la dignité. Il serait peut-être trop imposant, si une sorte de mollesse, d'insouciance ne lui donnait un charme particulier. On sent que, s'il se fâchait, il pourrait être fier; mais on se demande qui voudrait l'offenser ?

» Son regard est pur comme son âme ; le son de sa voix est doux et tendre : il a quelque chose de si

attrayant dans ses manières, qu'il semble que vous puissiez seul lui inspirer le mot qu'il vous adresse. Aussi, les phrases communes avec lesquelles on se salue, reprennent, lorsqu'il les emploie, leur expression première. Bon jour, dit par Eugène, signifie : puissiez-vous être heureuse! Lorsqu'il demande : comment vous portez-vous? c'est véritablement de vos nouvelles qu'il désire savoir.

» Un sentiment de grandeur règne dans toutes ses actions; il ne se croirait pas généreux, s'il n'était pas un peu prodigue.

» Personne plus que lui n'attire la confiance, mais sans jamais faire naître la crainte : il n'est ni léger ni trop sévère. Si vous lui avouez une erreur, il s'afflige des circonstances qui ont pu vous entraîner; il pénètre mieux que vous-même dans votre cœur, y découvre des motifs, ou des excuses qui vous avaient échappé. Enfin, il s'en prendrait plutôt aux travers, aux faiblesses de l'humanité entière, que de vous imputer une action répréhensible qui ne serait qu'à vous.

» On pourrait dire que la colère d'Eugène est douce, il appuie si légèrement sur ses plaintes ou ses reproches! La rancune lui est étrangère; la haine lui serait impossible; et si on voulait lui faire apercevoir des torts dans ses amis, il fermerait les yeux, demanderait grâce, en s'étonnant qu'on veuille l'affliger.

» A vingt ans, Eugène avait des dispositions à la jalousie. Un jour il fut au moment de compromet-

tre, par son humeur, une femme qui à peine lui avait parlé d'amitié. Eugène a de l'honneur; il est sensible, délicat. Le souvenir d'avoir été si près d'une faute qu'on ne répare ni n'efface jamais entièrement l'a corrigé pour toujours. Dans cette circonstance, un mot lui a suffi pour le faire rougir de son injustice; un regard aurait dû la prévenir.

» Jamais Eugène ne se permet d'être méchant; toutefois, si une expression piquante excite sa gaieté, il n'a pas encore le courage de la blâmer: il ne peut même s'empêcher de sourire, mais on sent que c'est malgré lui, qu'il s'en accuserait volontiers, et du moins son rire se voit et ne s'entend pas.

» Si Eugène était encore jeune, on regretterait l'intérêt qu'il inspire, par la peur de n'en être pas uniquement aimée. Cependant cette âme si bonne, ce caractère si facile, si aimable, perdraient trop en changeant. Mais peut-on espérer de le fixer? Osera-t-on se flatter de le consoler seule dans les difficultés de la vie, de le prévenir contre ses illusions séduisantes? Si j'avais rencontré Eugène lorsqu'il avait vingt ans, je lui aurais dit: Défiez-vous de vos premières impressions, de ces entraînemens qui font qu'on ne sait jamais si l'on vous retrouvera comme on vous a laissé, qui peuvent même faire craindre de vous perdre sans retour. Assurez davantage vos qualités; faites que vos dispositions deviennent des principes, sans quoi ces qualités seront peut-être plus à craindre que des défauts. »

J'ai relu plusieurs fois ce portrait, et j'avoue que

j'aime assez l'Eugène qu'il représente. Cependant, je sens fort bien qu'il m'apprend plutôt ce que je dois être que ce que je suis. D'ailleurs ces dernières lignes ne me gâtent pas trop. Mais comme Saint-Preux, j'adore ma jolie prêcheuse ; je suis prêt à lui crier merci, à me soumettre à sa raison. Quelle autre femme aurait pu s'occuper de moi ? je n'ai jamais pensé, parlé qu'à madame de Rieux.

CHAPITRE XVII.

Ce cachet, ce portrait m'avaient enchanté! Je ne me rappelais plus l'humeur que m'avait donnée monsieur de Tavanne, et je me flattais que madame de Rieux l'avait oubliée ; ne lui en voulant plus, je ne doutais pas de son pardon. Hier au soir, je courus chez elle, ne songeant qu'à la manière de lui dire que mon cœur l'avait devinée. Je la trouvai assise près de sa grand'mère, elle lui lisait un ouvrage nouveau. Mon arrivée ne la dérangea point : elle n'eut pas l'air de me savoir dans la chambre et ne me regarda même pas.

Madame d'Estouteville, plus gaie, plus aimable que je ne l'avais jamais vue, lui fit quitter son livre. — « Je comptais vous gronder aujourd'hui, me dit-elle; mais je remets à demain mon sermon : car les grand'mères prétendent qu'il ne faut pas se fâcher le premier jour de l'an, elles disent que cela porte malheur. Eh bien, Eugène, avez-vous reçu beau-

coup d'étrennes? — Aucune, madame. » Car ce portrait, ce cachet ne me paraissaient pas un présent d'usage : mon cœur voulait les croire le don d'une éternelle amitié. — « Comment ! s'écria la maréchale en affectant de me plaindre, pauvre jeune homme! pas une marque de souvenir ! — Non, madame. — Eugène, votre discrétion m'édifie beaucoup; cependant, entre nous, elle est un peu exagérée. Je vous ai envoyé ce matin un cachet. — Quoi! m'écriai-je, ne revenant pas de ma surprise, c'est vous, madame? — Oui, ce petit Amour, c'est moi qui vous l'ai offert. » — J'avoue qu'il me fut impossible de dissimuler mon chagrin.

Apparemment que j'avais un air confus tout-à-fait ridicule, car la maréchale ne put s'empêcher d'en rire ; et Athénaïs, un peu riant, un peu de mauvaise humeur, s'écria : « Je parie, maman, qu'il a cru que ce présent lui venait de moi. — Je ne m'attendais pas à cette belle observation, reprit la maréchale. Mon enfant, il n'a sûrement pas imaginé une pareille folie. Je lui ai envoyé un petit Amour qui est près de joindre une lettre à son chiffre : vous jugez que ce ne peut être la vôtre? »

Madame de Rieux reprit son livre, et moi je retrouvai mes douces impressions. Après elle, ce qui m'est le plus cher, ce qui me plaît le plus au monde, c'est son excellente mère : car non-seulement madame d'Estouteville est bonne, gaie, indulgente avec sa petite-fille; mais elle est toujours aimable, et peut-être même l'est-elle plus avec nous qu'elle ne l'a

jamais été pour personne. Cependant je conviens qu'elle me paraît souvent plus incompréhensible que sa fille. Une sorte d'enchantement leur a-t-il fait oublier monsieur de Rieux?... Au moins, puisse mon bon génie le tenir éloigné long-temps!

Qu'Athénaïs est charmante! Comment peindre ce mélange d'un grand usage du monde avec une parfaite innocence de cœur? Mariée depuis quatre ans, elle n'en a pas dix-huit, et n'a jamais quitté madame d'Estouteville. Surveillée, sans être contrainte, son esprit a conservé toute sa grâce, toute sa liberté; son caractère sincère, franc, lui persuade que tout ce que sa grand'mère ne défend pas est permis. Athénaïs, sensible et naïve, a encore ce sourire d'enfant qui donne à l'imprudence l'air de la sécurité.

Combien ces trois mois que j'ai passés, uniquement occupé d'elle, m'ont paru doux! Je voudrais pouvoir revenir à la première de toutes ces heures, pour les recommencer; oui, même celles où j'ai connu la jalousie. Un seul moment je me suis cru dédaigné, oublié, et ce moment est pour moi le plus cher de ma vie. Dès qu'Athénaïs a vu le trouble de mon âme, elle n'a plus su, ni peut-être voulu me cacher son intérêt. Sa tendre surveillance n'est-elle pas venue m'arracher au jeu, à l'instant même où, aveuglé par ma folle humeur, j'avais risqué de la compromettre!

O Athénaïs! avant d'oser vous jurer un amour éternel, que de sermens je me serai fait à moi-même de vous aimer toujours!

CHAPITRE XVIII.

Mon père arrive demain. J'en suis ravi de joie ; et cependant une inquiétude secrète me tourmente. Je suis allé ce matin chez toutes les personnes que j'avais négligé de voir. Il me semble que lorsque mon père me demandera dans quelle société j'ai vécu pendant son absence, et que je lui nommerai chacune de ces personnes, il ne s'arrêtera pas plus à madame d'Estouteville qu'à une autre. Puisque je n'ose lui parler de mes sentimens, je désire au moins l'empêcher de les deviner.

J'ai couru chez madame de Rieux pour lui apprendre cette grande nouvelle. Je l'ai trouvée seule. J'imaginais qu'elle allait partager mon agitation; sa froideur, son air mécontent m'ont arrêté. Toute occupée de cette malheureuse soirée, que je me reprocherais bien plus si elle l'oubliait, elle ne daignait ni me regarder, ni m'adresser la parole.

Madame de Rieux ignorait mon inquiétude, je le sais ; mais le cœur ne croit-il pas être entendu, deviné par ce qu'il aime ? Quand j'ai vu qu'elle avait pris le parti de se montrer fâchée, j'ai été me placer loin d'elle. Que me faisait cet orage ? J'étais bien sûr de le dissiper avec un mot ; je n'avais qu'à dire : « Mon père revient. » — Nous verrons, me disais-je intérieurement, si, lorsque je voudrai parler, elle pensera encore à cette vieille querelle.

Nous sommes restés quelque temps dans un pro-

fond silence. Enfin, elle l'a rompu la première.
« Êtes-vous allé vous faire écrire chez monsieur de Tavanne? — Je n'ai seulement pas pensé à lui. — Il me semble cependant que, comme il est entré dans le monde long-temps avant vous, et qu'il y est généralement bien vu, c'est une politesse que vous lui deviez. D'ailleurs, votre amabilité envers lui aurait dû le rappeler à votre souvenir. — La politesse pour moi n'est que de la bienveillance; quand je ne suis pas poli, c'est qu'apparemment je ne désire pas de l'être. — C'est un goût particulier. Du reste, pourriez-vous me dire, monsieur Eugène, ce qui avait provoqué votre incroyabble humeur? — Je me la reproche beaucoup, madame, mais j'ose croire que vous n'en ignorez pas l'objet. — Je vous assure que je suis à en chercher le motif depuis deux jours, sans pouvoir le trouver. — Au moins, suis-je heureux d'avoir pu vous occuper deux jours. » — Elle s'est sentie offensée, et a rougi. — « Oui, monsieur, on peut penser deux jours à quelqu'un qu'on veut oublier toute sa vie. » — Son émotion, ses larmes, m'ont vivement touché. — « Oh! pardonnez-moi! car je m'avoue coupable, et me repens, » lui ai-je dit en me rapprochant d'elle; « mais croyez-vous que que si je n'aimais pas?... — Belle amitié que celle qui, loin d'ajouter au bonheur, le détruit? — Vous savez bien que je n'étais plus maître de moi. — Monsieur, je n'entends rien à toutes ces exagérations; je veux qu'on m'aime comme j'aime, et pas davantage. — Et moi j'aime plus que moi-même! et vous

n'en doutez pas. » — Elle a baissé les yeux, mais il n'y avait plus de courroux. — « M'affliger ! a-t-elle dit ; et, ce qui est pis encore, risquer de perdre sur parole ! Eugène avoir un tort, je ne l'aurais pas cru. — Nous n'avons qu'un instant à être seuls, voulez-vous m'entendre ? l'avenir sera peut-être assez malheureux. » — Elle m'a regardé avec une crainte, une anxiété qui a remis le calme dans mon cœur. J'étais sûr qu'un mot sur l'avenir lui ferait oublier le passé. — « Mon père arrive demain. » — Aussitôt elle s'est levée et s'est approchée de moi. — « Eugène, je comptais vous bien gronder aujourd'hui ; mais, plus affligée que fâchée, je voulais seulement que mon humeur vous apprît à maîtriser la vôtre ; promettez que... » A l'instant la porte s'est ouverte, la maréchale a paru, et je n'ai pu savoir ce que madame de Rieux désirait obtenir de moi ; mais elle avait le droit de tout en attendre.

J'ai appris à madame d'Estouteville le prochain retour de mon père : elle en a été troublée. — « Eugène, m'a-t-elle dit, pourquoi cette tristesse ? vous êtes sûrement bien aise de le revoir. — Comment pourrais-je ne pas l'être ? Mais tout changement de situation étonne d'abord. — Je sais que votre père a un peu d'éloignement pour nous ; je ne prétends ni m'excuser ni le blâmer, seulement je vous prie de ne point attaquer cette prévention, de la laisser se détruire d'elle-même. S'il lui était désagréable que vous vinssiez ici, cessez de nous voir aussi longtemps qu'il le désirera ; car je le connais, sa ten-

dresse inquiète sera jalouse de votre affection. D'ailleurs, Eugène, soyez certain que l'absence ne vous fera rien perdre dans mon esprit. »

A cette supposition d'être long-temps sans nous voir, madame de Rieux a pâli. Désespérée de ne pouvoir lui parler, j'ai protesté qu'aucune puissance n'affaiblirait jamais mon attachement, mon respect pour toutes deux. — Madame d'Estouteville m'a arrêté : — « Eugène, ne pensez aujourd'hui qu'à satisfaire votre père : enfin, qu'il soit content : je le désire pour son bonheur, et plus encore pour le vôtre ; car la faiblesse paternelle peut faire aimer un fils coupable, mais on n'estime que les enfans dont les pères sont heureux. »

Madame de Rieux n'a pu retenir ses larmes ; sa grand'mère n'a pas eu l'air de les apercevoir. Cependant, soit qu'elle voulût en détourner mon attention, soit pour lui donner du courage, elle a ajouté : « Par exemple, mon Athénaïs comble ma vieillesse de soins si tendres, si attentifs, que je ne sens ni les ennuis ni les infirmités de l'âge. Je ne me crois point de trop près de sa jeunesse, et mon cœur la bénit chaque jour. » Madame de Rieux est venue l'embrasser ; cet éloge lui a rendu la force de cacher sa peine.

En allant dîner, j'ai osé lui rappeler que le retour de mon père était l'instant qu'elle avait choisi pour me raconter ce qui l'avait intéressée depuis son enfance. — « *Raconter*, » a-t-elle repris tristement, « ah ! Eugène, je crois que j'ai dit *confier*. »

Je l'aime autant qu'il est possible d'aimer, et jamais je ne puis lui exprimer ce que j'éprouve, de manière à me satisfaire, à me flatter d'être deviné; tandis qu'elle, d'un regard, d'un mot, vient surprendre toute mon affection, me donner mille petits bonheurs inattendus qui enchantent mon âme et me persuadent toujours.

Après dîner, lorsque j'espérais qu'Athénaïs trouverait le moyen de m'instruire de ces détails si solennellement promis, madame d'Estouteville l'a appelée près d'elle, et l'a priée de lui commencer un ouvrage en tapisserie. Il fallait voir comme cette grand'mère, penchée sur Athénaïs, paraissait suivre avec attention cet ouvrage, qui, je crois, ne l'intéressait pas du tout. Nous nous entendions parfaitement tous trois; la maréchale, pour craindre que de nouvelles larmes ne vinssent m'enhardir jusqu'à parler à sa fille de mes sentimens; Athénaïs, pour partager mes regrets, mon impatience. Ses yeux m'exprimaient si bien le chagrin d'être comme fixée aux côtés de sa grand'mère!

A l'heure du spectacle, madame d'Estouteville a eu la fantaisie d'aller à l'Opéra. Renfermés dans sa loge, il n'était même plus possible de se dire de demi-mots, à peine de se regarder. Mais le hasard, qui s'amuse quelquefois à servir l'amour, a permis que le vieux marquis de Canaples vînt saluer madame d'Estouteville. Nous allions partir: je lui ai cédé volontiers l'honneur de donner le bras à la maréchale, qui a deviné ma satisfaction, et, en pas-

sant devant moi, n'a pu s'empêcher de sourire.

Tout naturellement, j'ai offert mon bras à madame de Rieux, et j'en demande pardon à cette bonne maréchale, mais j'étais bien content de la lenteur du pas de ces deux graves personnes.

Athénaïs et moi nous descendions derrière elle. Nous sommes convenus de ne pas laisser échapper une occasion de ramener mon père à des sentimens plus doux. Ne pouvant nous voir seuls, je l'ai suppliée de m'écrire ces détails qu'elle a promis de me confier. Elle s'y refusait. J'ai été presque indigné qu'elle hésitât à se fier à ma probité, à mon honneur. — « Laissez, lui ai-je dit, à ces femmes qui sont devenues prudentes parce qu'elles ont été trompées, laissez-leur la crainte d'écrire ce qu'elles consentent à dire ; mais vous !... mais à moi !... » — Elle me voyait affligé, c'était peut-être notre dernier jour de bonheur, et elle m'a répondu : — « J'écrirai. »

Uniquement occupés de n'être pas entendus par madame d'Estouteville, nous descendions la tête baissée, parlant bien bas pour qu'elle ne pût nous comprendre. Deux jeunes gens ont passé ; l'un a dit à l'autre : « Où est donc ce tranquille monsieur de Rieux ? » — J'ai relevé la tête, et les ai regardés en frémissant de colère. Athénaïs s'est attachée pour ainsi dire à mon bras ; elle tremblait : — « Et vous, m'a-t-elle dit, pensez-vous aussi à monsieur de Rieux ? — Il oublie tout le monde, ce me semble, et je ne vois pas pourquoi l'on s'occuperait de lui. — Ah !

Eugène, » a-t-elle repris avec un profond soupir, « m'avez-vous crue capable de l'oublier? » — Nous entrions dans le vestibule où l'on attend les voitures, madame d'Estouteville m'a dit de faire appeler la sienne. En revenant, j'ai trouvé Athénaïs presque cachée derrière sa grand'mère, et n'ai pas osé m'approcher d'elle.

A peine avons-nous été arrivés chez madame d'Estouteville, qu'Athénaïs lui a dit : « Maman, je souffre, et vais me retirer. » — Elle m'a dit en passant : — « Eugène, que vous m'avez mal jugée! oui, oui, j'écrirai. » — Et elle est sortie.

Je suis resté bien contrarié, bien agité; cette soirée m'a paru éternelle.

CHAPITRE XIX.

On m'a remis ce matin la lettre suivante de madame de Rieux.

« Je viens de vous quitter, Eugène, et je sens avec chagrin que vous vous affligez sûrement de passer sans moi cette soirée où nous aurions tant besoin de nous parler. Si j'osais, je redescendrais; mais que penserait ma grand'mère, qui a peut-être annoncé que je suis souffrante? Restons. D'ailleurs, il m'est nécessaire de vous tout dire, de me placer dans votre cœur, avec la pureté de sentiment qui est dans le mien; et aujourd'hui il m'importe bien plus de vous écrire que de vous voir.

» Je ne comprends pas pourquoi le retour de votre père me paraît le commencement d'un malheur, mais je ne puis m'empêcher de redouter sa présence. Vous ignorez qu'il a déjà cruellement influé sur mon sort.

» Les motifs qui ont brouillé nos parens me sont inconnus. Je sais seulement que des amis communs cherchèrent à les rapprocher en leur proposant de nous unir. Ils crurent que ce mariage, convenable sous tous les rapports, mettrait un terme à cette ancienne division. Je dois à ma grand'mère la justice de dire qu'elle y consentit sans peine. Votre père s'y refusa, et témoigna ouvertement contre elle une humeur et des préventions révoltantes.

» Ma grand'mère, piquée de ce refus, voulut me marier avant qu'il fût connu dans le monde. J'avais quatorze ans; on lui parla de monsieur de Rieux, qui n'en avait que seize. Son grand nom, une fortune immense, décidèrent ma grand'mère à le préférer; mais on convint qu'immédiatement après notre mariage, monsieur de Rieux voyagerait pendant deux ans, et qu'à son retour seulement on nous réunirait chez la maréchale. Ces sortes de mariages étaient fort en usage alors. C'était les biens qu'on réunissait : deux familles se décidaient après avoir examiné les convenances; mais pour les rapports de caractère, de goût et d'humeur, on s'en remettait au hasard.

» Je ne fis pas une réflexion sur l'éternel engagement que j'allais contracter. Monsieur de Rieux

venait toujours accompagné de son gouverneur ; je ne le voyais qu'en présence de ma grand'mère, et lorsque je l'épousai, c'était la personne que je connaissais le moins. En sortant de l'église, ma grand'-mère donna un dîner de famille : nous y fûmes placés l'un près de l'autre, monsieur de Rieux et moi, sans trouver un seul mot à nous dire : il partit aussitôt après pour commencer ses voyages.

» Dès le lendemain je repris mes études habituelles ; des maîtres de tous genres m'occupaient. Je fus quelques jours assez touchée du plaisir de m'entendre appeler *madame*. Je m'y accoutumai promptement ; et bientôt je ne me souvins de mon mariage que lorsque des circonstances imprévues en faisaient parler à quelqu'un, car, de moi-même, je n'y pensais jamais.

» Il y avait un an que je vivais ainsi fort tranquille, quand, un matin, l'oncle de monsieur de Rieux, qui était son tuteur, vint chez ma grand'-mère. Il témoigna le désir de la voir seule ; on me renvoya : et cette manière de me traiter en enfant, sur des intérêts qui me touchaient de si près, commença à me blesser.

» Bientôt après ma grand'mère me fit rappeler. Elle était seule ; je lui trouvai un air grave que je ne lui avais jamais vu ; ma présence n'attira même pas ses regards. J'imaginai que monsieur de Rieux était malade, et moi qui n'avais jamais parlé de lui j'en demandai des nouvelles. Cette question parut la surprendre, elle s'étonna que j'en fusse inquiète. C'est,

lui dis-je, que j'aperçois bien qu'il y a quelque chose d'extraordinaire. — Mais, me répondit-elle, la maladie, la mort vous semblent-elles donc les seuls malheurs à redouter? — Ah! repris-je, sans penser à toute la confiance qu'il y avait dans ma réponse; je ne crains que les malheurs dont vous ne pouvez pas me sauver! Elle ouvrit ses bras, m'appela près d'elle, me serra contre son cœur, et je vis des larmes dans ses yeux. C'est alors que je fus réellement effrayée. Ma grand'mère crut qu'il valait mieux m'apprendre toute la vérité. — Monsieur de Rieux a perdu au jeu une somme considérable, me dit-elle, une somme immense. Son oncle, qui est très-avare, veut qu'on assemble un conseil de famille; que ce soit moi qui le demande pour sauver votre dot, et que son neveu, réduit à une pension modique, aille passer dans ses terres l'année qui doit s'écouler jusqu'à votre réunion. Cette retraite serait sans doute raisonnable s'il s'y résignait de lui-même; mais s'il la regarde comme une injustice, car il se croit maître de ses biens, on risque de l'irriter, et de le jeter dans des travers encore plus graves. — Je priai mon excellente grand'-mère de payer la dette de monsieur de Rieux sur ma fortune. — J'y consentirais sans balancer, dit-elle, si vous aviez assez vu monsieur de Rieux pour l'aimer; mais vous déranger pour un mari fort riche, et que vous ne connaissez point, paraîtrait une exagération folle, dont le public s'étonnerait. J'obtins d'elle cependant qu'elle ne provoquerait aucune

des mesures de rigueur que voulait prendre la famille de monsieur de Rieux, et que mon nom ne lui parviendrait jamais d'une manière désagréable.

» C'était son intention ; mais elle fut bien aise de m'en laisser le mérite. Ce déplorable événement, qui m'annonçait un si triste avenir, établit entre elle et moi une intimité dont je n'avais pas encore joui. Devenue son amie, j'osai lui demander pourquoi elle m'avait mariée à monsieur de Rieux, dans un âge où son caractère, à peine formé, ne pouvait donner aucune certitude de bonheur. Voulant excuser la précipitation qu'elle avait mise à disposer de mon sort, elle me parla de vous pour la première fois, et m'apprit le refus de votre père.

» La conduite de monsieur de Rieux, comparée à vos excellentes qualités, ajoutait aux regrets de ma grand'mère. Sans nous en douter, vous étiez devenu le sujet habituel de nos conversations. Je n'avais jamais pensé à monsieur de Rieux pour en espérer mon bonheur ; j'oubliai même que j'avais à craindre de lui mes peines ; je ne m'occupais que de vous, ne rêvais qu'à cette félicité idéale qu'elle m'avait imprudemment fait entrevoir.

» Le baron de Rieux poursuivit le système de rigueur qu'il avait adopté. Son neveu s'en offensait ; ses torts en devinrent plus graves. Le croyant malheureux, je lui écrivis pour le prier de reprendre la pension qu'il m'avait accordée par mon contrat de mariage. Je lui offris mes diamans, en l'assurant que si ma jeunesse me jetait jamais dans quelque embar-

ras semblable, je le préférerais à ma famille pour m'en tirer.

» Ma grand'mère fut enchantée du sentiment qui avait dicté ma lettre. Dès qu'il y avait deux personnes réunies, elle ne se permettait point de parler des égaremens de monsieur de Rieux; mais à chacune d'elles, mais à part, mais tout bas, elle me louait, et ne pouvait s'empêcher de raconter ce qu'elle appelait mes généreux procédés. Elle ne se souvenait plus de m'avoir souvent dit qu'il n'est permis aux femmes d'avoir raison qu'en silence, qu'avec une sorte d'égard, de réserve, et pour ainsi dire à leur insu. Sa tendresse pour moi l'aveuglait; je ne puis pas m'en plaindre.

» Monsieur de Rieux n'accepta ni ma pension ni mes diamans, et me remercia assez froidement. Il parlait avec beaucoup d'aigreur de son oncle qui, en me faisant connaître, disait-il, une erreur pardonnable à son âge, avait sans doute diminué l'estime que je devais avoir pour lui. Enfin il était facile de juger qu'il craignait de me trouver le sentiment insupportable de ma supériorité.

» Dès que ma grand'mère put prévoir le sort qui m'était réservé, elle s'attacha à moi davantage : elle formait mon cœur et ma raison. A seize ans j'étais déjà assez avancée pour me dire, sans trop me révolter, que personne n'était complètement heureux, et que je le serais peut-être moins que personne.

» Au moment où l'on attendait le retour de monsieur de Rieux, il m'écrivit qu'il ne reviendrait ja-

mais en France. — Le baron de Rieux a cru, me disait-il, ne jouir pleinement de son autorité qu'en me faisant sentir toute l'étendue de ma faute. Ses éternelles plaintes ont mis le public dans la confidence de mes torts; les éloges de madame d'Estouteville l'ont instruit également de vos bons procédés. Croyez, madame, que je ne les eusse pas laissé ignorer; mais un mari ne doit pas consentir à les apprendre du dehors, et notre réunion serait mêlée de trop d'orages. — D'ailleurs, il convenait qu'il avait formé en Angleterre une liaison devenue l'objet exclusif de son attachement. — Vous auriez tort de penser, ajoutait-il, que ce secret que je confie à votre générosité soit une nouvelle manière de vous offenser; soyez sûre qu'il n'échappe ni à mon humeur ni à ma faiblesse, et qu'il est volontaire. J'envisage ma folie sans pouvoir en triompher : je me blâme plus sévèrement que vous ne ferez peut-être; mais j'ai cru, par cet aveu, devoir vous rendre toute votre liberté. Si vous daignez me pardonner, m'écrire quelquefois, m'accepter pour ami, je tâcherai d'en mériter le titre par le plus constant intérêt. — Nos deux familles furent indignées, révoltées; moi seule je défendis monsieur de Rieux. Ma grand'mère voulait à l'instant demander la cassation de mon mariage. Notre jeunesse rendait vraisemblable et admissible le défaut de consentement. Monsieur de Rieux même semblait indiquer ce moyen : je m'y opposai cependant pour ne pas jeter son oncle dans des partis extrêmes, et avoir toujours le droit

de défendre celui dont je porterais encore le nom.

» Maman, disais-je à ma grand'mère, ne nous fâchons point, ne nous faisons pas plaindre pour un malheur que nous ne sentons pas. Je suis mille fois plus tranquille, depuis que monsieur de Rieux a signifié son éloignement, que je ne l'étais lorsqu'on annonçait son retour.

» Pour éviter les propos du public, nos parens convinrent qu'on cacherait la résolution de monsieur de Rieux, et que ma grand'mère attendrait deux ans avant de faire aucune démarche pour annuler notre mariage. Elle s'y détermina dans l'espoir que peut-être, pendant ce temps, monsieur de Rieux reviendrait à des sentimens plus raisonnables.

» Le premier moment de sa colère passé, elle retrouva son indulgence ordinaire. — Votre neveu est encore un enfant, dit-elle au baron de Rieux ; ne le punissez pas en homme, respectez sa réputation. Ils sont si jeunes l'un et l'autre, qu'on ne doit toucher à leur avenir qu'en tremblant. — Je la vois encore me frapper doucement sur l'épaule, et dire à nos deux familles : cet avenir-là se composera, j'espère, d'un bien grand nombre d'années.

» Cette grande affaire, qui décidait de mon sort, avait à peine attiré mon attention ; je repris mes occupations habituelles.

» Résolue de conserver mon indifférence, de la garantir de toute atteinte, je me moquais sans cesse de l'amour, et tenais à mon mariage comme à l'heureux empêchement d'en contracter un autre.

» C'est à seize ans que je prétendis arranger le reste de ma vie. Je me proposais de la consacrer à soigner mon excellente grand'mère, à faire de bonnes actions, mais à craindre tout sentiment; enfin, je voulais ne pas risquer ma liberté, mon indépendance, m'amuser de tout, et ne m'attacher à rien.

» Depuis que ma grand'mère était instruite des torts de monsieur de Rieux, elle avait l'air plus triste; elle s'exprimait sur votre père avec moins d'amertume. Vous aviez commencé vos voyages : elle s'informait avec soin de votre conduite dans les différens pays que vous parcouriez. Votre nom n'était prononcé qu'avec les plus grands éloges; elle aimait à les entendre, et toujours ils ajoutaient à sa mélancolie.

» A votre retour je lui vis une agitation extraordinaire. Vous parûtes dans le monde. Un de vos parens vint le soir nous parler de l'intérêt que vous aviez généralement inspiré. Il n'oublia rien : cet air de douceur, de bienveillance, qui frappe au premier abord; le tendre respect que vous portiez à votre père, il faisait tout valoir. Que sa conversation fut fatigante pour moi! il me semblait que c'était m'offenser que de vous louer.

» En s'en allant, il demanda à la maréchale la permission de lui amener votre père le lendemain. Elle y consentit avec plaisir; et aussitôt je formai la résolution de ne pas me trouver chez elle. Je fuyais votre présence. Je ne sais pourquoi il m'était entré dans l'esprit que votre père devait vous avoir pré-

venu contre moi. Pour la première fois, l'abandon de monsieur de Rieux m'humiliait. Ne paraissait-il pas justifier le refus de votre père et votre prévention? Pour la première fois aussi j'avais de l'humeur contre ma grand'mère. En consentant à vous recevoir, je pensais qu'elle manquait à sa dignité, blessait la mienne ; enfin, j'étais mille fois plus fâchée contre vous que je ne l'avais été contre monsieur de Rieux.

» J'étais loin de m'avouer que mon cœur pressentait peut-être que vous auriez pu me rendre heureuse : on disait tant de bien de vous! Le jour où vous vîntes chez ma grand'mère, je m'en allai dès le matin voir une de mes amies à la campagne : je ne la quittai que fort tard, pour ne pas vous rencontrer à mon retour.

» En revenant, j'étais déjà fâchée de ce bien que j'allais entendre dire de vous; et aujourd'hui je m'aperçois que jamais je n'ai eu l'idée qu'on pût en dire du mal.

» Je trouvai ma grand'mère à son whist, et tout le monde occupé d'une nouvelle politique assez importante. On ne parla pas de vous : mon agitation se calma peu à peu; mais en même temps la curiosité me gagnait. Vers la fin du souper, quelqu'un s'avisa de vous nommer. Mon oreille attentive recueillait avec surprise les éloges qu'on vous donnait. Vous aviez réuni le suffrage des personnes les plus difficiles, les plus sévères; tout le monde était enchanté de vous. Cet engouement, cet aveuglement, me paraissaient une folie dont je ne me consolais qu'en

me disant : — Je le verrai ! Il sera bien parfait, si je ne lui découvre pas un défaut, ou tout au moins un ridicule ; et si le malheur veut qu'il n'ait ni ridicule ni défaut, il ne manquera pas d'avoir quelques vertus bien exagérées, bien insociables. — Enfin, je vous attendais avec autant d'impatience que j'avais mis d'empressement à vous fuir.

» Trois semaines se passèrent sans que vous daignassiez seulement vous faire écrire chez ma grand'-mère. C'était clair, vous n'étiez pas poli ; j'aurais dû le deviner.

» J'allai à la fête donnée par l'ambassadeur d'Espagne ; je pensais qu'il était impossible que vous n'y fussiez pas. Je me rappelle qu'en m'habillant j'éprouvais presque un sentiment de gaieté qui tenait du dépit. Ma grand'mère, frappée de la recherche et de l'élégance de ma parure, me répéta plusieurs fois que j'étais très-bien mise ; et j'avais peine à ne pas lui avouer combien son approbation m'était agréable.

» Dès que vous parûtes, mon cœur vous devina. Je vous sus gré du respect avec lequel vous allâtes saluer ma grand'mère. Vos manières pleines d'égards, de dignité, étaient si différentes de celles des autres jeunes gens que je ne pus m'empêcher de me dire : s'il est poli, c'est donc moi qu'il évitait.

» On me pria de danser : vous vous approchâtes ; vous suivîtes tous mes pas : je le voyais et me troublais. Après le menuet, vous vîntes auprès de moi. Que je fus tranquille, lorsque je jugeai que votre

père, non-seulement ne vous avait point parlé du projet de nous unir, mais vous avait laissé ignorer jusqu'à mon existence! Pour la première fois, la coquetterie entra dans mon âme. Je serai si aimable, me disais-je, si aimable pour lui, qu'il me regrettera toute sa vie.

» Vous rappelez-vous que j'allai valser avec le comte de Tavanne qui est, après vous, le jeune homme le plus distingué de la cour? Il avait cru être amoureux de moi, et le serait peut-être devenu, si je ne lui avais peint mon indifférence, de manière à lui persuader qu'il était impossible de la vaincre. Sa conduite avait été si franche, si naturelle, si exempte de prétention, qu'il m'inspira une amitié sincère. La maréchale l'ayant admis dans sa société, il avait conservé avec moi la familiarité d'un frère ou d'un vieil ami.

» Je ne sais si l'amour le mieux guéri, le moins encouragé, est encore susceptible de jalousie; mais il découvrit avant moi tous les mouvemens de mon âme. En valsant, comme nous passions devant vous, je vous regardai un seul moment, et il me dit : « Voilà celui qui nous vengera tous. » Je me fâchai : mon humeur, au lieu de le détromper, le persuada. — Si vous aviez ri de ma prédiction, me dit-il, je me serais bien gardé d'y ajouter foi; mais... Il s'arrêta. Cette fantaisie de monsieur de Tavanne me piquait réellement. — « Jamais, jamais, lui répondis-je avec colère; c'est le seul homme que je doive haïr. — Ah! s'écria-t-il en riant, n'en parlons plus; c'est

terrible! le seul qu'on doive haïr! Véritablement ce jeune homme-là est trop à plaindre. — Il me ramena à ma place, et s'éloigna. — S'il fût resté près de nous, je n'aurais sûrement osé vous rien dire : mais il ne me voyait plus; personne ne me soupçonnait la faiblesse de désirer vous plaire. Mon amour-propre se complaisait dans le beau projet de chercher à me faire aimer de vous, et dans la résolution de vous rendre bien malheureux.

» Nous causâmes long-temps; aucune de vos qualités ne m'échappa; toutes m'impatientaient. Vous parlâtes de votre père avec un attachement extrême; je crus que c'était pour me choquer. Enfin, vous bouleversiez mon âme, et cependant je ne vous aimais pas encore.

» Vous m'occupiez tellement que je ne m'apercevais pas que le comte de Tavanne nous observait. Il s'approcha de moi, en disant avec l'air du doute : Jamais? D'après ce qui venait de se passer entre nous, ce mot, de lui à moi, signifiait : Vous n'aimerez jamais? — Moins que jamais, repris-je véritablement indignée contre moi, contre vous, et bien plus contre monsieur de Tavanne, qui prétendait ainsi, hors de propos, se mêler aux secrets de mon cœur.

» J'étais d'autant plus irritée que je remarquai dans vos regards un extrême étonnement de l'intimité qui paraissait exister entre monsieur de Tavanne et moi. Assurément mon projet était bien de vous persuader de mon indifférence pour vous; mais

j'aurais été désolée que vous pussiez me croire du penchant pour un autre. Vous restâtes près de moi pendant tout le bal, et j'en ressentis une joie involontaire. Depuis votre retour à Paris, c'était le premier moment doux et calme que j'avais éprouvé.

» Ne croyez pas qu'un amour-propre offensé ait eu le pouvoir d'exciter la préférence que vous m'inspiriez. Ma grand'mère, sans penser à ma jeunesse, parlait si souvent de vous, et toujours avec tant d'éloges ! Elle m'avait trop laissé voir que vous seul auriez pu me rendre heureuse.

» Le jour suivant, vous revîntes chez elle avec empressement. Vous l'aviez négligée avant de me connaître ; dès que vous m'eûtes aperçue, vous ne la quittâtes plus : mon cœur vous en tint compte. Chaque jour je me disais avec une joie vive, avec la plus douce confiance : Il m'aimera ! Insensée ! tout entière à ce désir de me faire aimer de vous, surtout de me faire regretter, je ne sentais pas que déjà vous étiez l'unique objet qui m'intéressât.

» Ma grand'mère nous examinait. Je voyais bien qu'elle désirait qu'un même sentiment pût nous attacher ; qu'elle n'aspirait qu'à reprendre l'espoir de nous unir. Pour moi, sans rien prévoir, je laissais les jours et les mois s'écouler. Combien ce temps a eu de charme ! Que j'étais follement heureuse !

» Ce jour où monsieur de Tavanne vous inspira une si forte jalousie, pendant que vous m'accusiez, je ne songeais qu'à me défendre du sentiment secret qu'il nous croyait l'un pour l'autre. Il me faisait

observer votre agitation, riait de l'inquiétude visible que vous éprouviez, prétendait que je devais le remercier de votre colère, de votre humeur ; avait-il raison ?

» Vous fûtes au moment d'attirer sur moi tous les regards ; je le craignis, mais oserai-je le dire ? sans avoir la force de m'en fâcher. Il fallait que l'aimable, le noble Eugène aimât passionnément pour ne pas sentir son imprudence.

» Vous jouâtes ; en vous voyant si près de vous oublier, je fus effrayée d'avoir eu le droit de vous rendre coupable. Ah ! Eugène ! qu'un tel empire ne m'appartienne plus, et ne soit jamais accordé à aucune autre ! Cependant, combien alors votre repos me devint cher ! Seule dans un coin du salon, je ne vous regardais pas, mais vous étiez dans mon âme. Que de promesses secrètes de ne plus vous causer une peine !

» Sûre de notre mutuelle affection, je me disais souvent que mon cœur et ma main pourraient se donner, si je consentais à demander ma liberté. Les espérances attachées aux mariages heureux me troublaient. Ce rêve de l'existence entière consacrée à se plaire, à s'aimer, m'entraînait malgré moi. Cependant, effrayée par le sentiment injuste de votre père, les pensées de bonheur me rendaient triste.

» J'ignore ce qui a pu diviser nos parens : c'est un secret impénétrable. Comment détruire ce qu'on ne connaît pas ? Quoique ces préventions ne m'aient pas pour objet, puisqu'ils ont cessé de se voir il y a

vingt ans, ne nous exposons point à ce que votre père refuse une seconde fois de consentir à notre union. Bornons-nous à une amitié comme il n'en exista jamais ; à une amitié dont je me suis fait une image enchanteresse.

» Votre père arrive demain : peut-être voudra-t-il vous éloigner de nous ! C'est cette crainte qui m'a jetée dans tous les aveux que je viens de vous faire. J'ai passé la nuit à vous écrire. D'abord, je ne comptais vous peindre qu'à demi les agitations de mon âme, mais ma sincérité m'a entraînée : n'importe, je n'effacerai rien. Vous saurez comme moi-même mes sentimens, mes pensées, mes résolutions. Promettez-moi que, malgré le retour de votre père, vous nous donnerez une heure de chaque jour. Je ne demande que des heures pour cette amitié qui remplira toute ma vie.

» ATHÉNAÏS. »

J'ai volé chez madame de Rieux ; pour la première fois, j'ai osé monter dans son appartement sans y être autorisé, ni par son aveu, ni par celui de la maréchale. J'espérais qu'Athénaïs serait bientôt libre ; elle m'aimait, je l'adorais : qui pourrait s'opposer à notre union? Elle m'a reçu avec le plus touchant embarras.

« Je suis depuis ce matin à me reprocher ma franchise, » m'a-t-elle dit en rougissant. J'ai essayé de lui peindre le ravissement que sa lettre m'avait

fait éprouver. Son regard avait une sérénité, une innocence qui pénétraient mon âme.

Hier, le mot d'amitié m'aurait paru bien doux! aujourd'hui, j'en désirais un plus tendre. — « Non, non, m'a-t-elle dit, une passion nous donnerait toutes ses peines, toutes ses injustices; je n'éprouve que bienveillance et bonheur. » — Comme elle, je jouissais d'une félicité qui avait quelque chose de céleste. — « Parlons de votre père, a-t-elle ajouté; je crains d'autant plus ses préventions que j'en ignore le motif. Promettez-moi que vous viendrez ici autant que vous faisiez avant son retour. » — Je m'y suis engagé. — « Ce n'est pas assez : dites, après moi, que vous viendrez comme pendant son absence. — Comme pendant son absence, » ai-je répété après elle. — « Tous les jours. — Tous les jours, » ai-je repris, transporté de joie. — « Et moi, je m'engage à ne jamais prononcer un mot qui puisse l'affliger; à être votre amie, votre meilleure amie. » — J'ai osé douter que cette amitié si tendre pût suffire à notre bonheur; je lui ai rappelé qu'il ne tenait qu'à elle d'être libre. — « Je crains que votre père ne consente pas à notre mariage. Il a fait le malheur de ma vie; peut-être le voudrait-il encore. N'importe, je ne serai occupée que du bonheur de la sienne. Enfin, je veux que si la mort ou le malheur nous sépare, vous cherchiez dans votre pensée s'il est un seul moment où je n'aie pas été votre plus parfaite amie. » — Le sentiment que j'éprouvais était si vif, que je me suis écrié : — « Laissez-moi vous fuir ou espérer

que vous répondrez à mon affection! — Écoutez-moi, Eugène, je m'abuse peut-être ; mais je me suis fait de notre amitié une image toute divine. Je veux vous amener à mes sentimens, au moins le tenter. Abandonnez-moi votre âme seulement un mois. » — Je la regardais, et ne concevais pas comment il me serait possible de résister à ses volontés, comment il me serait possible de m'y soumettre. Elle a repris avec une inquiétude si tendre : « Seulement un mois! Aujourd'hui, si l'on vous forçait à ne plus me voir, y consentiriez-vous sans peine? — Oh! non! Mais aujourd'hui, je puis encore m'éloigner, et dans un mois..... » Elle ne m'a pas laissé achever. — « Alors il sera temps de vous dire : Je veux qu'Athénaïs me regrette toujours ; je veux qu'Athénaïs soit malheureuse!.... » — Athénaïs malheureuse! Oser croire en avoir le droit, n'est-ce pas la félicité suprême? L'empêcher n'est-il pas mon premier devoir?... Je sentais bien que je risquais tout mon repos à venir. Mais j'ai pris tous les engagemens qu'elle m'a dictés. Une idée nouvelle était suivie d'une promesse nouvelle ; elle paraissait enchantée. Ses yeux remerciaient le ciel et moi-même!...

Ah! celui qui n'a pas cru pouvoir préférer la tranquillité de son amie à son propre bonheur, celui qui ne l'a pas cru au moins un jour n'a jamais aimé.

CHAPITRE XX.

Mon père vient d'arriver. Lorsque son courrier l'a annoncé, mon cœur a battu de joie. J'en demande pardon à l'amour ; mais, dans ce premier instant, il n'y avait pour moi que mon père. J'ai été ouvrir la portière de sa voiture ; je l'ai reçu dans mes bras ; je ne pouvais parler, lui exprimer combien j'étais aise de le revoir. Dans l'excès de ma satisfaction, toutes mes inquiétudes étaient dissipées.

Il paraissait content ; et nous avons été heureux aussi long-temps que, nous livrant à nos impressions, nous n'avons pu dire une seule phrase suivie. Mais, après avoir épuisé tous les détails sur son voyage, sur sa santé, sur la mienne, sur le succès de sa négociation, que d'anxiété lorsqu'il m'a demandé ce que j'avais fait pendant son absence. — « Mon père, demain nous parlerons d'objets indifférens ; aujourd'hui, laissez-moi ne m'occuper que de vous. — Si ce sont réellement des objets indifférens, je veux bien attendre jusqu'à demain pour connaître vos liaisons, vos goûts ; mais... » Je me suis empressé de l'interrompre. — « Mon père, grâce pour ce seul jour ! Laissez-moi dans ce moment vous revoir, vous chérir, vous regarder sans mélange de peine. — Mon fils, m'a-t-il dit tristement, ce n'est pas moi qui vous ai appris à tant espérer du lendemain ! Il me semble que madame d'Es-

touteville a fait de vous un grand politique; elle s'y entendait autrefois. — Mon père, il y a deux choses dont je vous prie d'être convaincu : c'est que jamais je n'accorderai à personne le droit de me dire un mot que vous ne puissiez entendre; et que jamais madame d'Estouteville ne s'en est permis un seul que je ne puisse vous répéter. »

Il a pris mon bras, l'a fortement serré, en me disant : — « Rappelez-vous, mon fils, que je la connaissais avant votre naissance..... Je vous la ferai connaître un jour. » — Effrayé de cette résolution, qu'il me présentait comme une menace, je me suis écrié : — « Mon père, je pense du bien de tout le monde; ne désenchantez pas mon âme. » — Il m'a regardé avec un sourire de pitié. Nous sommes devenus tristes, contraints. Immédiatement après souper, il m'a dit : — « J'ai affaire; il est tard : je dois aller demain de bonne heure à Versailles; vous y viendrez avec moi. » — Il m'a salué de la main, et je me suis retiré.

CHAPITRE XXI.

Ce matin, mon père est parti comme il en avait eu l'intention, et je l'ai suivi. Il est resté trois heures dans le cabinet du ministre. Je l'attendais dans le salon, me promenant seul. J'ai eu le temps de comparer une si ennuyeuse matinée avec celles qui s'écoulaient si vite chez madame d'Estouteville près

d'Athénaïs. Le reste du jour s'est perdu en présentations, en visites de devoir; et nous ne sommes revenus qu'au milieu de la nuit.

Quelle agitation j'éprouvais dans cette voiture auprès de mon père! Il était calme, silencieux. Je n'avais garde de dire un seul mot; mais quel orage au dedans de moi! C'est hier que j'ai promis à Athénaïs de ne jamais passer un jour sans la voir; et, dès le lendemain, je ne puis lui donner un seul moment! C'est la première promesse que mon cœur ait voulu prononcer, et je suis obligé d'y manquer aussitôt!

Après avoir accompagné mon père jusqu'à son appartement, je suis ressorti pour aller chez madame de Rieux. Je me trouvais plus à mon aise en approchant de sa maison.

J'ai frappé à sa porte. Je savais bien qu'il était trop tard pour la voir; mais au moins le suisse dirait que j'étais venu. Effectivement, il s'est levé pour ouvrir, et a paru bien surpris de me voir à une telle heure. Son étonnement a rappelé ma raison. Je lui ai donné deux ou trois excuses, toutes invraisemblables, toutes fausses, moi qui prétendais à l'honneur de mourir sans m'être permis un mot qui ne fût pas exactement vrai! Je lui ai dit qu'en revenant de Versailles je m'étais endormi, et que j'ignorais qu'il fût si tard. — « Mais monsieur est à pied, a repris cet homme. — Ma voiture est à deux pas. — Mais, monsieur, il pleut; voulez-vous que j'aille la chercher? — Non : dites seule-

ment à madame d'Estouteville que je suis venu pour la voir. » — J'ai tiré la porte à moi ; et, avant de m'en aller, j'ai jeté un dernier regard sur l'appartement de madame de Rieux. Je me sentais consolé ; j'avais satisfait, en quelque sorte, à ma promesse.

Je ne suis point insensé : je pourrais vivre un jour loin d'elle ; mais ne pas chercher à la voir, lorsque je m'y suis engagé, manquer à ma parole était impossible. Quelle journée elle a dû passer, m'attendant à toutes les heures ! Que doit-elle espérer de l'avenir ?...

La pluie tombait avec violence ; je ne la sentais pas, et ne pouvais m'arracher de cette maison, lorsque ce maudit suisse, qui peut-être m'avait vu par sa fenêtre, a r ouvert la porte pour me dire spirituellement : — « Monsieur est encore là ?... S'il est arrivé quelque chose à monsieur, je ferai éveiller madame la maréchale. — Non, mon cher. — Dans une circonstanc e comme celle-là, madame ne le trouvera pas mauvais. — Eh ! mon ami, il n'y a pas de circonstance ; seulement, demain, vous écrirez mon nom pour ces dames. »

Je suis revenu plus tranquille ; j'avais prouvé au moins combien ma promesse m'était chère. Je n'ai même pas été trop fâché que ce vieux suisse eût rouvert sa porte. La première fois je n'avais parlé que de madame d'Estouteville ; la seconde, je n'osais pas encore nommer madame de Rieux ; mais j'ai eu la présence d'esprit de dire *pour ces dames*.

Que j'étais content d'avoir trouvé cette manière de faire parvenir mon nom à toutes deux !

Ah ! j'avais raison de craindre. Je suis déjà bien agité : mais ne serai-je pas trop dédommagé si je parviens à prouver à Athénaïs combien je l'aime ? si je réussis à rapprocher mon père de madame d'Estouteville ? Il croit avoir à s'en plaindre ; j'espère qu'il se trompe. Quoi qu'il en soit, dans le premier moment, je ne disputerai pas avec lui. Qu'il s'accuse ou lui pardonne ; qu'il ait été injuste ou se persuade qu'il est trop indulgent ; je consens à ne rien approfondir. Je ne lui demande que d'éloigner de pénibles souvenirs et de me laisser le soin de leur bonheur à tous. Malgré les contrariétés que je prévois, mon cœur est satisfait. Athénaïs, mon père vont me tourmenter un peu : j'aurai des chagrins, mais je suis trop heureux.

CHAPITRE XXII.

A mon réveil, on m'a remis ce billet de la part de madame d'Estouteville.

« Quoique je m'attende à toutes les inconséquences de votre jeunesse, je ne puis m'empêcher d'être inquiète, mon cher Eugène. On dit que vous êtes venu chez moi au milieu de la nuit. Si j'en veux croire mon suisse, vous devez vous battre. Moi, j'espère que ce n'est qu'une folie.

» Athénaïs a eu de l'humeur hier toute la jour-

née. Ce matin, on a parlé devant elle de vos courses nocturnes ; j'en ai été fâchée, car je craignais qu'elle ne fût inquiète : point du tout, elle a ri, et, depuis ce moment, elle est extrêmement gaie... Eugène! Eugène! ce n'est qu'une folie, je n'en doute pas ; mais encore dites-la moi : que je vous plaigne ou vous gronde. »

Avec quel empressement j'ai couru chez madame d'Estouteville! J'étais sûr que madame de Rieux était contente de ma fidélité à tenir la parole que je lui avais donnée. Aussi, comme elle m'a reçu! quelle satisfaction dans ses yeux! Oh! comment exprimer cette sorte d'enchantement qui suit le plaisir d'avoir fait quelque chose d'imprévu, d'extraordinaire pour ce qu'on aime! Comme elle passait et repassait devant moi sans besoin, seulement pour me dire tout bas : « Bon Eugène! » Mon cœur était enivré de joie.

Madame d'Estouteville a voulu être instruite du motif qui m'avait amené la veille à une heure aussi étrange J'ai osé l'embrasser pour la première fois : la mère d'Athénaïs était devenue la mienne. Je la serrais dans mes bras ; elle s'impatientait, renouvelait ses questions ; je ne savais que lui répondre : enfin, je lui ai dit que je l'ignorais. — « Comment, vous l'ignorez? et qui avez-vous demandé? — Ah! personne que vous. — Personne que moi n'est pas poli! — Maman, ma bonne maman! lui disais-je en imitant le ton doux et caressant d'Athénaïs, ne grondez pas, ne parlez même pas ; je suis trop

heureux. — Mais je ne suis point votre maman ; je ne suis point contente, et je veux vous parler. — Une autre fois, a dit madame de Rieux si tendrement, d'un air si timide! — Non, mes enfans, » a repris madame d'Estouteville, croyant que nous écouterions sa prudence. Mais cette expression : *mes enfans*, avait retenti jusqu'au fond de nos cœurs. Nous la répétions avec une joie insensée. Je suis tombé à ses pieds. Athénaïs l'embrassait pour la remercier, l'embrassait encore pour l'empêcher de gronder ; et madame d'Estouteville a fini par n'avoir pas le courage de troubler notre bonheur. Au milieu de tous nos transports, je me suis rappelé l'heure du dîner de mon père, et les ai quittées aussitôt sans m'arrêter une minute. Oh! j'avais besoin aussi que mon père fût content.

Dans le courant du jour, je me suis prêté à toutes ses volontés avec empressement. Le soir il m'a proposé de faire des visites ; j'y ai consenti avec plaisir : partout je portais la bienveillance, la satisfaction dont mon cœur était rempli. D'ailleurs j'avais un peu l'espoir de revoir madame de Rieux. Mon père ne manque à rien ; et certes, dans nos devoirs de parenté, madame d'Estouteville ne pouvait pas être oubliée. Mais mon père est aussi un homme d'ordre, et naturellement il arrange ses courses pour que ses chevaux fassent le moins de chemin possible. C'est donc à sa dernière visite qu'il a donné l'ordre d'aller chez madame d'Estouteville.

Quel battement de cœur en arrivant près de la

maison de madame de Rieux! En vérité je m'aime davantage, la vie m'est plus chère, j'ai une bien autre opinion de moi-même depuis que je suis aimé d'elle.

Lorsque nous sommes arrivés chez la maréchale, Athénaïs faisait de la musique. Après les premiers complimens d'usage, mon père l'a priée de lui permettre de l'entendre. Je me suis rappelé le jour où elle m'avait si sèchement refusé de chanter; je me suis approché de sa harpe. — « Accordez-moi aujourd'hui, lui ai-je dit tout bas, de choisir l'air que vous préférez. — Je le veux bien, a-t-elle répondu de manière à n'être entendue que de moi, si auparavant vous prononcez encore le mot d'amitié. — Disons *affection*, chacun de nous entendra ce qu'il voudra. — Non, amitié rassure mon âme. — Eh bien, amitié. » — Aussitôt elle a fait quelques accords et a chanté :

De plaire un jour, sans aimer, j'eus l'envie :
Je ne voulais qu'un simple amusement ;
L'amusement devint un sentiment ;
Ce sentiment, le bonheur de ma vie *.

Moi, faire le bonheur de sa vie! Que j'étais ému! J'osais à peine respirer. Il me semblait que je laisserais trop voir ma joie si je ne parvenais pas à contraindre toutes mes impressions.

Madame d'Estouteville s'est aperçue du trouble qui nous agitait; et, peut-être pour nous avertir de

* Vers de madame la marquise de Boufflers.

le dissimuler, elle a dit à Athénaïs : « Ce couplet est d'autant plus joli que vous pourrez chanter alternativement *bonheur* ou *malheur de ma vie;* la mesure du vers s'y trouvera également. — Ah! pour cela, a répondu madame de Rieux, c'est comme la vie elle-même; malheur ou bonheur, la mesure des jours est égale aussi. ».

J'ai trouvé qu'elle avait fort bien répondu, et l'ai approuvée de mes regards. J'étais très-satisfait. Pourquoi chercher à lui inspirer des craintes? Elle a posé sa harpe avec un peu d'humeur, s'est mise à son ouvrage, et madame d'Estouteville a eu l'air assez mécontent.

Athénaïs avait pris de l'humeur contre sa grand' mère, je ne sais par quelle fatalité j'en ai pris aussitôt contre mon père. Il a parlé de la jeunesse, de son imprévoyance. — « Combien, disait-il, les jeunes gens, en écoutant leurs parens, éviteraient de fautes et de chagrins! » — Il était évident qu'il avait aperçu la petite fâcherie de madame de Rieux et se plaisait à le lui faire sentir. Que de belles choses il nous a dites sur la modération, la circonspection, la raison! Pendant qu'il parlait, je ne pouvais m'empêcher de sourire à ce vain espoir d'une sagesse prématurée. Il répétait que l'expérience des pères était perdue pour les enfans; et je pensais, moi, qu'elle était également perdue pour les pères. Aussi ai-je dit à madame d'Estouteville : — « Mon excellent père désire que ma barbe pousse blanche. » — Il m'a regardé avec assez d'indulgence, et n'a

pas eu l'air de croire que j'eusse grand tort. Athénaïs, à son tour, m'a témoigné, par un petit signe, combien elle était satisfaite que je n'eusse rien laissé à dire à mon père.

Que nous sommes heureux! pas un sentiment qui ne soit partagé, pas un mot qui ne soit entendu, pas un coup-d'œil, pas un mouvement qui nous échappe. Que nous sommes heureux!

CHAPITRE XXIII.

J'ai osé dire que j'étais heureux.... Ah! que ma situation est changée! Il y a déjà long-temps que je n'ai écrit. Je crains d'envisager l'incertitude de mes espérances; car si j'en conserve, c'est parce que je m'attache à tout ce qui peut m'aveugler.

Accablé de véritables chagrins, je suis encore environné de mille petites contrariétés. Mon père voudrait toujours disposer de mon temps ou du moins en connaître l'emploi. Nous ne sommes plus ensemble comme nous étions avant son départ. Ces trois mois, où j'ai joui d'une liberté entière, m'ont peut-être trop dégagé de l'assujettissement de l'enfance, des entraves de la jeunesse.

Nous avons chacun du chemin à faire pour nous rapprocher; lui, pour se persuader que j'ai acquis le droit d'avoir une volonté, d'arranger ma vie d'après l'honneur, mais suivant mes goûts; moi, pour me rappeler qu'il y a si peu de temps que mon père réglait encore toutes mes actions. Vraisemblable-

ment cette déférence se serait prolongée, sans même se faire sentir, s'il ne m'eût jamais quitté ; mais son absence a tout changé.

Si du moins je le retrouvais dans un lieu inconnu avec une société nouvelle, nous pourrions nous refaire une vie commune ; mais il revient et me voit avec des liaisons établies, une passion qui l'inquiète ; et cette passion s'est emparée de toute mon âme. Si j'ai l'air gai, il craint que je ne sois séduit par un bonheur qu'il n'approuve pas ; si je lui parais triste, il s'afflige, et ses yeux semblent m'accuser d'ingratitude.

Plus d'harmonie entre nous : toutefois au milieu de tant d'intérêts contraires, de sentimens opposés, je tâcherai de rester le même. Mon père n'aura jamais un seul reproche à me faire. Madame d'Estouteville trouvera en moi un ami attentif jusqu'au jour où je pourrai être pour elle un fils respectueux ; et jusque là, ma bien aimée Athénaïs, toujours présente à ma pensée, remplira mon cœur et partagera mes chagrins.

Mon père met tout son esprit à m'éloigner de madame d'Estouteville ; moi, j'emploie tout le mien à me rapprocher de madame de Rieux ; voilà notre constante occupation. Chez lui, à la campagne, dans ma première jeunesse, il m'accordait beaucoup plus de liberté qu'il ne voudrait m'en laisser aujourd'hui ; cela me paraît un peu injuste : mais c'est mon père ; et ma volonté, mon serment de toutes les heures, est de le rendre heureux.

Quelquefois j'admire les motifs qu'il invente pour me retenir près de lui. Je vois trop qu'il croit avoir gagné le temps que je ne donne pas à madame de Rieux. — Un jour il prend toute ma matinée pour me soumettre l'arrangement de sa fortune, lui, *trop certain* pour jamais consulter. Une autre fois, ce sont ses opinions politiques dont il m'entretient; dans d'autres instans, ses principes qu'il me déclare. — Je l'écoute avec respect, attachement, reconnaissance; mais, à part moi, je réponds à tous ses discours : « Mon père, je la verrai une heure et vous disposerez de toutes les autres. »

Cependant je commence à m'apercevoir qu'on peut vivre parmi les indifférens avec des sentimens opposés; mais que, dans les relations intimes, chaque mot les rappelle, le silence même avertit. Mon père ne me parle plus sans projet; je le vois venir, le devine, et pourrais presque lui répondre avant qu'il m'ait rien dit. D'abord, jamais il ne manque de me faire sentir indirectement tout ce qui, dans la société, a quelque rapport à l'état de mon âme. Je ne vais plus au spectacle que je ne rencontre ses yeux, lorsqu'il y a un mot applicable à notre situation. Il parle peu, mais notre vie est remplie de *sous-entendus* trop faciles à comprendre. Enfin je suis agité, malheureux, et depuis trois semaines je ne saurais écrire. D'ailleurs pourquoi écrirais-je? Pour me plaindre de mon père? mon cœur lui rend plus de justice. Je sais qu'il ne veut que mon bonheur : il est vrai qu'il l'arrange mal; n'importe,

je tâcherai de ne pas me tromper sur le sien.

Qu'aurais-je à dire sur madame de Rieux? Le plus souvent content, satisfait, enivré de joie, je suis près d'elle gai jusqu'à la folie; d'autres fois elle se fâche, m'afflige; mais son humeur, ses reproches ne portent jamais que sur le peu de temps que je passe avec elle. Aussi, lors même qu'elle me tourmente, je suis touché du sentiment qui l'aigrit.

Ne lui arrive-t-il pas quelquefois de prétendre douter de mon affection, de m'assurer qu'elle veut m'oublier? Ce qui me console, c'est qu'au milieu de nos plus grands débats, s'il arrive un tiers qui nous empêche de nous raccommoder, au moins nous trouvons bien le moyen de ne pas nous séparer sans savoir quand nous nous reverrons.

L'autre soir, au milieu d'une de mes plus grandes colères, elle m'a fait rire malgré moi. Il vint du monde : elle ne pouvait me parler, et d'ailleurs elle ne l'aurait peut-être pas voulu; car lorsque nos regards se rencontraient, c'était à qui détournerait plus tôt les yeux. Cependant, comme je m'en allais, elle se lève tout-à-coup, prétend que la pendule va mal, et vite, vite, se met à tourner les aiguilles jusqu'à ce qu'elles arrivent à deux heures. Alors elle me demande : « Monsieur Eugène, quelle heure est-il exactement? » — Je le lui dis, sans pouvoir conserver ni sérieux, ni rancune; elle se remit à tourner ses aiguilles, et, comme nous, la pauvre pendule revint où elle en était. Le lendemain je fus exact à deux heures.

CHAPITRE XXIV.

Est-il possible que j'aie aussi des jours d'humeur? Hier au soir j'ai été tout-à-fait injuste, et combien Athénaïs a été bonne!

Mon père m'ayant retenu tout le jour, je ne pus lui échapper que vers le soir. En arrivant chez madame de Rieux, il me fut facile de voir qu'elle avait pleuré: que j'étais ému, tremblant, avant d'en savoir le motif! Je la considérais saisi d'effroi. — « J'ai passé ma journée à prendre pitié de moi-même, me dit-elle. Eugène, ne demander qu'une heure et ne pas l'obtenir! » — Je reconnus qu'elle avait raison d'être mécontente; je me révoltai contre l'exigence de mon père: ma colère autorisa la sienne. Elle blâmait son injustice, regrettait son retour. L'amertume de ses reproches me rappela à mes devoirs. J'avais secoué ma chaîne; mais j'étais loin de vouloir la briser: je suppliai madame de Rieux de parler de lui avec plus de bonté. Inquiet sur ses sentim ns, je craignais pour les miens; et cette crainte rendait à mon père sa puissance.

Madame de Rieux, appuyée sur une table, couvrait son visage de ses mains pour m'empêcher de voir ses larmes. Je la conjurai de me regarder, elle ne le voulait pas: alors je tâchai de lui faire comprendre toutes les anxiétés de mon âme. Avec quelle tendresse je cherchais à revenir sur mes expressions, à les expliquer pour les adoucir! « Mon amie, lui

disais-je, lorsque, moi, je m'oublie jusqu'à me plaindre de mon père, je sais combien, au fond de mon cœur, je le respecte, le chéris ; mais vous, si vous vous permettez un seul mot contre lui, j'imaginerai qu'il n'exprime qu'une partie de ce que vous sentez. Qui sait si, par degrés, vous ne m'accoutumeriez pas à vous entendre juger mon père avec légèreté? Enfin je me croirais plus coupable de vous écouter que de me plaindre, et vos pensées même viendraient me troubler. » — Elle ne me répondit pas : résolue à ne point me regarder, elle me cachait ses larmes, mais j'entendais sa douleur ; j'en étais navré. Je parvins à détacher ses mains ; elle détournait la tête, fermait les yeux pour ne pas me voir. Désolé, désespéré : — « Ma chère Athénaïs, m'écriai-je, voulez-vous que je vous redoute, que je ne vous cherche pas dans mes peines? ou que, plus sûr de mon amie que de moi-même, je trouve en elle une conscience pour m'avertir, un cœur pour me consoler? — Ah! s'écria-t-elle, j'ai eu tort. Oui, vous m'aimerez toujours, car je respecterai toujours votre père; mais à qui demanderai-je la promesse de n'être pas trop malheureuse? » — Ce fut moi qui le lui jurai, moi qui aimerais mieux sacrifier ma vie que de l'affliger.

Je l'ai suppliée de permettre qu'on fît des démarches pour annuler son mariage ; mais loin d'y consentir, c'est elle qui les arrête. Monsieur de Rieux prétend accuser son oncle d'avoir forcé sa volonté : madame d'Estouteville répète sans cesse qu'alors il

serait facile de rompre cette union ; madame de Rieux seule veut la conserver. — « Eugène, me disait-elle, jusqu'à ce que votre père me connaisse assez pour revenir de ses préventions, laissons subsister l'ombre du lien qui m'engage. Tant qu'il croit mon sort fixé, si vos sentimens l'inquiètent, il n'en craint pas la durée. Cette situation incertaine lui voile notre amour, et nous cache peut-être une partie de sa haine. Mais s'il savait que je puis être libre, et qu'il vous refusât son consentement, j'en mourrais de douleur. » — Je voulus insister ; elle me conjura d'attendre quelque temps. — « J'ai bien observé votre père quand il regarde la maréchale ; ses yeux ont encore l'expression de la colère. Il est tranquille, parce qu'il se persuade qu'il vous éloignera de nous ; moi, je suis heureuse, parce que j'espère parvenir à lui inspirer plus de bienveillance. Attendons.... notre affection est inaltérable, et notre cœur assez pur pour être rempli de résignation et d'espérance. » — Je me soumis à ses désirs, j'acquiesçai à ce délai : la pensée que peut-être la douceur d'Athénaïs ramènera mon père put seule me le faire supporter. Cependant, je me promis de lui déclarer en toute occasion mon estime pour madame d'Estouteville, mon attachement pour madame de Rieux.

Demain, je dois le laisser seul, et aller dîner avec elles. Ce premier pas m'inquiète ; mais il faut bien que mon père connaisse mes sentimens et prévoie mes résolutions.

CHAPITRE XXV.

Je passai hier la matinée avec mon père, sans oser pourtant lui parler de l'engagement que j'avais contracté : non que je ne fusse décidé à le remplir, mais parce que je craignais de le fâcher. Quand j'allai m'habiller, je n'avais encore rien dit. En descendant pour prendre congé de mon père, son valet de chambre m'apprit qu'il y avait quelqu'un chez lui. Je le chargeai de l'avertir que je dînais dehors, et partis tout joyeux de m'être ainsi émancipé. Plusieurs fois j'avais observé que, pour ces petites sujétions de la vie, le premier jour où l'on y manque est le seul qui soit orageux.

Madame d'Estouteville me reçut à merveille; Athénaïs était dans une satisfaction qu'elle pouvait à peine contenir. Quand elle est heureuse, personne ne sait aussi bien qu'elle vous faire sentir combien vous contribuez à son bonheur. Qu'elle était jolie! Il y avait beaucoup de monde. Au milieu de ce grand cercle, où je gardais la réserve qui convient à mon âge, je remarquai tous les soins qu'elle avait pris pour ajouter au plaisir de nous voir. Rien n'avait été oublié; mais aussi rien ne m'échappa.

Elle avait une petite robe rose que je m'étais avisé de louer un jour où, comme de vrais enfans, nous nous sommes brouillés et raccommodés, sans savoir pourquoi. Elle avait ôté ses gants, pour me faire voir une bague que je portais la première fois que

je l'ai vue, et que depuis elle m'a demandée, uniquement parce qu'elle pensait que j'y attachais du prix. Dans différentes occasions, je lui ai donné deux ou trois colliers, quelques chaînes, rapportés de mes voyages; elle les avait tous réunis à son cou. Cette bizarre parure avait surpris madame d'Estouteville, et fait rire tout ce qui était présent. Madame de Rieux en riait aussi, mais prétendait vouloir amener une mode nouvelle.

Que de douces émotions inaperçues par ce cercle imposant! La première fois que nos yeux se rencontrèrent, elle toucha sa robe, regarda sa bague, puis passa ses doigts à travers ses colliers. Je devinais ses pensées, et me disais: L'amour seul donne du prix à ces circonstances fugitives et légères; il les grave à notre insu dans le souvenir, et elles y restent inconnues, oubliées, jusqu'à l'instant où le cœur les retrouve, pour s'en faire encore des preuves d'amour.

A dîner, j'eus quelque mérite à me rappeler qu'il convenait à ma jeunesse d'aller prendre la plus mauvaise place: et, à mon grand regret, je fus bien loin d'Athénaïs; mais, avec un sérieux inaltérable, je lui faisais passer, comme si elle l'eût demandé, tout ce qu'elle préférait. J'ajoutais au plaisir de la prévenir celui de la saluer avec un profond respect, et d'en être remercié par un sourire bienveillant.

Amour! amour! je te remercie pour tout le bonheur dont mon cœur commence à jouir. Mes projets

étaient remplis de souvenirs, mes souvenirs brillans d'espérances.

Tous les jours, après dîner, madame de Rieux se met à travailler sur un métier si grand, qu'elle est obligée de se tenir un peu à l'écart. Avant le retour de mon père, dès que madame d'Estouteville était à son whist, j'approchais peu à peu de ce bienheureux métier, et m'asseyais près de madame de Rieux. Nous finissions par être si parfaitement à nous-mêmes, si isolés au milieu du monde, que ces momens avaient un charme inexprimable. Hier, j'avais repris ma place accoutumée : je jouissais du plaisir de la voir, de me dire que j'en étais aimé, que je lui consacrerais ma vie. Heureux lorsqu'elle m'écoutait, heureux lorsqu'elle évitait mes regards, je l'aimais de respecter les convenances, je l'adorais de les oublier pour moi.

Tout-à-coup les portes s'ouvrent, et on annonce mon père. Le premier objet qui dut le frapper fut madame de Rieux, entourée de lumières pour mieux voir son ouvrage, mais aussi par là mieux éclairée, et moi assis près d'elle. Nul autre ne pouvait s'en être approché; car il n'y avait à côté de son métier que le fauteuil que j'occupais.

Dès que mon père parut, je fis l'étourderie d'aller au-devant de lui, comme s'il m'eût été permis de faire les honneurs de cette maison; puis, au lieu de retourner auprès de madame de Rieux, j'allai me placer devant la cheminée. Madame d'Estouteville

en parut mécontente ; Athénaïs me fit un signe de reproche.

Mon père s'assit : il était extrêmement sérieux. Après deux ou trois phrases insignifiantes, il dit à madame d'Estouteville qu'il comptait partir pour ses terres à la fin de la semaine, et y passer six mois. Il ne m'en avait pas encore parlé. Je trouvai quelque chose de cruel à m'annoncer ce départ devant du monde, sans m'avoir averti, sans que j'eusse pu y préparer Athénaïs... Ah! si mon père s'était seulement donné le temps de la connaître, je suis convaincu qu'il l'aurait aimée, et lui aurait confié mon bonheur sans inquiétude.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Athénaïs comme pour moi. Sa contenance changea : trop émue, trop agitée, ne pouvant se contraindre, elle laissa son ouvrage et quitta la chambre. Comme elle la traversait, je m'approchai d'elle, lui ouvris la porte, et n'eus que le temps de lui dire tout bas : « Si vous vouliez, nous nous verrions tous les jours. » — Dès qu'elle fut sortie j'allai me cacher derrière le cercle. Là, je restai dans un accablement profond ; je ne puis exprimer ce que j'éprouvais. Six mois sans se revoir ! impossible ! Laisser mon père partir seul ! l'abandonner dans cette terre où il m'a élevé ! lui paraître ingrat ! il vaudrait mieux mourir.

Cependant Athénaïs était toujours devant mes yeux ; je la voyais pâle, oppressée, traverser cette chambre en se tenant à peine. Aussi, au premier bruit, à la première personne qui vint, je m'échap-

pai et montai chez madame de Rieux. — « Ah! Eugène, me dit-elle, les torts sont toujours punis. Un vain orgueil m'a fait désirer que votre père me regrettât : j'ai voulu être aimée de vous, et c'est moi qui vous aime! moi qui serai malheureuse! » — Avec quelle tendresse je la rassurai sur mes sentimens, mais en lui avouant que j'accompagnerais mon père! — « Cédez au désir de madame d'Estouteville; faites annuler votre mariage, alors j'aurai le droit de demander à mon père de vous recevoir comme sa fille, comme ma femme ; et le bonheur de vivre avec vous sera le prix de mon obéissance à le suivre dans ses terres. » — Elle s'y refusait encore ; mais ce n'était plus cette ferme résolution de la veille : la certitude d'être six mois séparés ne lui laissait plus la force de refuser le seul moyen de nous voir. Aussi, après avoir hésité quelques instans, elle me permit d'engager la maréchale à commencer les démarches nécessaires pour lui rendre sa liberté. Cet aveu dissipa toutes mes inquiétudes ; et, condamnés à prévoir quelques peines, au moins nous ne craignions plus de malheurs.

Madame d'Estouteville vint nous rejoindre. Elle me gronda d'avoir suivi sa petite-fille ; elle la réprimanda de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle même. Je lui demandai d'approuver notre union : elle nous écoutait comme des enfans qui se bercent d'espérances trompeuses.

Alors je tombai aux pieds d'Athénaïs, et, avec la gravité, la solennité que j'aurais mise devant les au-

tels, je lui dis : « Il m'est impossible de déterminer l'instant où mon père consentira à notre mariage ; mais j'ai le droit de vous jurer que jamais ni mon cœur, ni ma main, ni mon nom, n'appartiendront à un autre que vous, et que je suis à vous pour toujours. Sachez, dis-je à madame d'Estouteville, que lorsque j'apprendrai à mon père qu'Athénaïs a reçu ma promesse, mon serment, peut-être en sera-t-il affligé jusqu'à ce qu'il la connaisse davantage ; mais lui-même ne supporterait pas l'idée d'un fils parjure : il me l'a répété mille fois. — Ce n'est pas assez, répondit madame d'Estouteville ; les rapports de naissance, les avantages de fortune ne suffisent pas. Il faut que ma petite-fille soit reçue par votre père comme pouvant contribuer à son bonheur et à celui de sa maison. » — Je me relevai sans lui répondre, j'osai prendre la main d'Athénaïs, et, devant sa mère, je lui répétais encore : A vous pour toujours. — Elle me demanda si je la verrais le lendemain. Dans cet instant où il était question de toute la durée de la vie, combien mon cœur lui sut gré d'attacher la même importance au plaisir de nous voir un moment ! Je ne pouvais me séparer d'elle ; Athénaïs était devenue la compagne de toutes mes heures, celle dont l'image se mêlait à toutes mes idées d'avenir, à toutes mes espérances de bonheur ; et seul, en la quittant, je renouvelai le serment d'un éternel amour.

CHAPITRE XXVI.

En revenant chez mon père, j'éprouvais une tranquillité, une force d'âme qui m'étaient inconnues. Sûr de mon respect pour lui, je me croyais à l'abri de ses reproches; sûr de mon affection pour elle, je ne redoutais plus son injustice. Ils pouvaient m'affliger, sans que je leur donnasse le droit de se plaindre. Décidé à me dévouer à leur bonheur, je n'aurais pas permis à madame de Rieux de me demander un seul des instans que je devais consacrer à mon père; et assurément je n'aurais pas consenti non plus de sacrifier mes sentimens pour elle.

Il se promena assez long-temps dans sa chambre sans me parler. Enfin, il me dit: « Quoique je n'aime point madame d'Estouteville, je crois devoir, en honnête homme, vous avertir qu'aujourd'hui votre humeur a compromis madame de Rieux. — Je n'ai pu me défendre d'un moment de surprise que votre bonté aurait pu m'épargner. — De mon temps, les surprises, la passion même, n'étaient pas reçues comme excuses pour une indiscrétion. — Il me semble, mon père, que vous auriez pu me préparer à ce voyage. — Ce n'est pas vous que j'ai voulu y préparer, ce sont les personnes chez lesquelles je vous trouvais.

— Mon père, depuis quatre mois je vois tous les jours madame de Rieux; il n'est pas une de ses actions que je ne connaisse et n'aie approuvée, pas

un de ses sentimens qui ne me promette du bonheur. Voici la lettre qu'elle m'a écrite la veille de votre arrivée : lisez-la ; mais sachez que depuis il n'est pas de jour où nous n'ayons renouvelé l'engagement de vous rendre heureux. — Grand Dieu ! s'écria-t-il, madame de Rieux serait-elle libre ?... Ah ! que voulez-vous dire.... expliquez-moi ce mystère qui me fait trembler. — Mon père, Athénaïs n'est plus libre, et elle a promis d'être à moi. — Hé bien ! moi je promets que jamais... » — Je pris ses mains dans les miennes. — « Mon père, m'écriai-je, ne promettez rien ; mon serment a précédé le vôtre, il est irrévocable. — Imprudent ! connaissez-vous les raisons invincibles qui m'éloignent de cette famille ? — Vous n'avez pas voulu me les dire lorsqu'elles pouvaient prévenir mon cœur et l'empêcher de se donner... Malgré ces raisons, vous ne m'en avez pas moins conduit chez madame d'Estouteville ; j'y ai vu madame de Rieux, et pouvais-je la voir sans l'aimer?... Mon père, je me suis lié par tous les sermens qui engagent l'honneur : j'ai promis le bonheur d'Athénaïs ; mais je vous confie le mien. — Eh ! que puis-je faire pour le vôtre, quand vous vous êtes engagé sans mon aveu ? — Il est vrai, j'ai promis mon cœur et ma main ; mais aussi j'ai juré d'attendre votre consentement. — Tant que j'existerai, je ne permettrai pas... » — Un cri affreux s'échappa de mon âme ; il effraya mon père, et, grâce au ciel, suspendit l'arrêt qu'il allait prononcer. — « Mon père, n'attachez jamais l'époque d'un bonheur pour

moi, au moment de vous perdre..... Usez de votre pouvoir, abusez-en même; je n'en souhaiterai pas moins la durée de votre existence; mais vous pouvez me faire haïr la vie. » — Mon père paraissait désespéré. — « Allez, mon fils, me dit-il; demain, vous connaîtrez, vous jugerez votre père. » — Je voulais rester, il me fit signe de me retirer, et je le quittai plus malheureux qu'il n'était lui-même.

Quelle nuit j'ai passée! Ce matin, accablé de fatigue, je m'étais assoupi; un bruit de voiture m'a réveillé : j'ai sonné, et l'on m'a dit que mon père venait de partir pour sa terre en me laissant la lettre suivante.

CHAPITRE XXVII.

Lettre du comte de Rothelin à son fils.

« J'avais résolu, mon fils, de ne jamais vous parler de mes peines; mais je vois que même nos enfans interprètent défavorablement notre conduite, dès qu'elle sort des routes communes et que le motif leur en est inconnu.

» Je veux bien aujourd'hui vous rendre compte des raisons qui m'ont déterminé; ensuite je vous permets d'opter entre vos nouveaux amis et moi.

» J'ai été élevé par un père qui avait toute la sévérité des anciennes mœurs. Le respect qu'il nous inspirait était tel, qu'un de ses regards suffisait

pour tout mouvoir ou tout suspendre dans sa maison. Sa volonté suprême, immuable, me paraissait le droit naturel du chef de sa famille; la soumission de ma mère, l'état convenable d'une épouse.

» Mon père, ayant éprouvé une injustice, avait quitté la cour encore jeune et s'était retiré dans ses terres. Là, sans rien regretter, sans rien vouloir, sans daigner se défendre, il avait acquis l'importance et l'autorité dont jouissaient autrefois les seigneurs suzerains. Juste, loyal, bienfaisant, vraiment noble, son château était le rendez-vous de toute la province. Appui du pauvre, conseil du riche, son estime était un bien nécessaire à tous.

» Il m'avait fait entrer dans l'état militaire à seize ans; grièvement blessé dès ma première campagne, ma santé affaiblie me força de quitter le service : je me fixai près de lui. Ses vertus, ses préceptes me donnèrent cette austérité de caractère, qui m'inspire pour la faiblesse presque autant de mépris que les autres hommes en ont pour les fautes.

» Je venais d'avoir vingt-cinq ans lorsque mon père mourut. Il me recommanda de me marier, mais de ne point épouser une femme dont je serais amoureux; parce qu'elle me subjuguerait, au moins pendant ce temps de passion, et qu'ensuite elle ne pourrait revenir sans débats à la déférence qui n'est que l'ordre dans le mariage.

» Il me conseilla de ne point épouser une femme riche, parce que les biens considérables que je tiendrais de lui ne me laissaient rien à désirer, et que

peut-être les avantages qu'elle me devrait lui inspireraient de la reconnaissance.

» Il m'ordonna de la choisir dans ces familles dont le nom historique réveille d'illustres souvenirs : — Car, me disait-il, si ses parens n'ont point conservé les nobles vertus de leurs ancêtres, au moins par orgueil elle entretiendra ses enfans de leurs hauts faits d'armes, de leurs sentimens généreux; et la grandeur qui vient des belles actions élèvera leur jeune courage. Puissent-ils apprendre ainsi, dès le berceau, que les vertus ordinaires ne sont pas le but, mais le commencement de leur carrière!

» La succession de mon père me força de venir à Paris. J'allai voir madame d'Estouteville. Sa maison était alors, comme elle l'est aujourd'hui, une sorte de tribunal où tout ce qui prétendait à quelque distinction se croyait obligé de comparaître. Je m'aperçus trop tard que les sentimens vrais et simples n'existaient plus chez madame d'Estouteville, et que tout ce qui est convention était devenu pour elle une seconde nature.

» Le maréchal d'Estouteville, presque aussi ambitieux que sa femme, avait encore plus d'orgueil. Parlant à peine, saluant à demi, tenant tout à distance, on disait de lui que sa lunette ne regardait les hommes que par le côté qui éloigne : ses enfans, sa femme même ne l'ont jamais approché sans crainte. Malgré cette fierté révoltante, monsieur d'Estouteville était cependant fort considéré; une réserve impénétrable le rendait d'une société sûre. Sa taille.

plus élevée que celle des hommes ordinaires, donnait à son regard dédaigneux une sorte de naturel : il était comme obligé de n'apercevoir qu'au-dessous de lui.

» Le fils aîné de monsieur d'Estouteville devait hériter de toute sa fortune ; le second, déjà chevalier de Malte, avait prononcé ses vœux et possédait une riche commanderie : l'un et l'autre se trouvaient absens lorsque j'arrivai à Paris.

» Mademoiselle d'Estouteville était chanoinesse. Son père prétendait la faire nommer abbesse de Remiremont ; non qu'il désirât sacrifier sa fille, non qu'il n'eût pu choisir pour elle entre les partis les plus considérables, mais parce qu'il voulait qu'elle eût cette place, la première de tous les chapitres nobles.

» La sœur de monsieur d'Estouteville avait épousé le comte d'Estaing ; elle était morte jeune en accouchant d'une fille : avant de mourir elle avait confié cet enfant à madame d'Estouteville. Des circonstances malheureuses ayant dérangé la fortune de monsieur d'Estaing, il s'était remarié pour la rétablir, avait eu un fils ; et, en mourant, peu d'années après, il n'avait pensé à mademoiselle d'Estaing que pour la recommander aux bontés du maréchal.

» Lorsque je fus présenté à madame d'Estouteville, sa fille était avec elle : Sophie grande, belle, avait cet air digne et noble qui semble annoncer toutes les vertus ; mais à dix-huit ans elle avait à peine jeté un regard sur le monde, et elle se croyait le

droit de comparer, de juger, d'avoir une opinion.

» Près d'elle était mademoiselle d'Estaing; je la savais sans fortune : on la disait malheureuse chez son oncle. En la voyant, je me rappelai les conseils de mon père; je ne pouvais même les éloigner de mon esprit; ils me poursuivaient malgré moi, et tous les mouvemens d'Amélie attiraient mon attention.

» Elle avait une douceur et une grâce particulières : sa figure, extrêmement blanche, mais un peu pâle, offrait quelque chose de si pur, de si transparent, que la moindre agitation la colorait. Elle venait d'avoir seize ans; son air était sensible, mais craintif; son regard baissé, sa voix douce, presque incertaine, ses pas légers, sa démarche timide; enfin il semblait qu'elle n'avancerait dans la vie qu'en tremblant.

» Je ne doutais pas qu'Amélie ne fût la femme que mon père aurait préférée, mais je me demandais si elle ne m'avait point paru trop séduisante? Sa timidité me rassura; un sentiment secret me disait que ces yeux n'auraient jamais de colère, que cette voix ne s'élèverait jamais jusqu'à la plainte.

» Je fus quinze jours sans retourner chez madame d'Estouteville. Pendant ce temps, je cherchais tous ceux qui fréquentaient sa maison. Je parlais d'abord de Sophie : on la louait généralement; mais on s'accordait à lui trouver ces qualités brillantes, prononcées, qui attirent trop l'attention, jettent trop d'éclat et ne laissent pas sentir assez le besoin d'un soutien.

» Pour Amélie, on ne la louait pas; mais on l'aimait. Oui, mon fils, tout le monde l'aimait. Les religieuses qui l'avaient élevée parlaient de sa piété; ses parens, de sa soumission; ses jeunes compagnes, de sa douceur; le pauvre, de sa bienfaisance. Ce qui me touchait encore, c'est qu'on ne disait du bien d'Amélie que relativement à soi, parce qu'elle-même était toujours occupée des autres.

» Après avoir pris toutes les informations que je pus imaginer et m'être convaincu que je trouverais dans Amélie l'épouse attentive, exemplaire, sans laquelle je ne pouvais être heureux, je retournai chez madame d'Estouteville et lui demandai un rendez-vous pour le lendemain. Il était connu que c'était par elle seule que l'on arrivait à monsieur d'Estouteville.

» Une fois décidé à épouser Amélie, je ne voulais ni la laisser un jour de plus chez son oncle, ni donner à l'amour le temps de me subjuguer.

» Je ne puis rendre l'espèce de chagrin que j'aperçus dans les yeux de madame d'Estouteville, lorsque je lui demandai sa nièce en mariage. — « Amélie! s'écria-t-elle d'un air surpris et affligé. — Mademoiselle d'Estaing, repris-je en baissant les yeux. — Mais vous avez, je crois, quatre ou cinq cent mille livres de rente? — A peu près, madame. — Je me persuadais que, pouvant choisir dans toute la France, vous auriez cherché des avantages plus considérables. » — J'imaginai qu'elle regrettait ma fortune pour sa fille, et m'empressai de l'assurer

que jamais je n'épouserais une femme qui pût avoir d'autres avantages que ceux qu'elle tiendrait de moi. — « C'est un goût louable autant que rare, reprit-elle ; cependant je crois ma délicatesse obligée à vous rappeler qu'Amélie n'a aucune fortune. — Je le sais, madame. — Vous êtes donc bien déterminé à vous marier? — Assurément ; et je ne conçois pas que madame la maréchale puisse douter d'une résolution dont je prends la liberté de lui parler. » — Elle me regarda d'un air étonné.... puis elle reprit : — « Je devrais peut-être borner là mes réflexions ; cependant je vais vous parler avec une franchise dont votre caractère m'assure que je ne puis jamais me repentir... Monsieur d'Estouteville veut que ma fille soit chanoinesse, et je désire la marier : il veut qu'Amélie se fasse religieuse ; l'austérité du cloître, cette séparation du monde et de sa famille, me paraissent une première mort à laquelle je ne puis consentir. C'est donc Amélie que je voudrais voir chanoinesse. Du moins elle conserverait sa liberté, pourrait vivre chez moi ; et, destinée à n'éprouver que des affections douces, peut-être se trouverait-elle heureuse. — Mais, madame, pourquoi ne pas songer à établir en même temps mademoiselle d'Estouteville et mademoiselle d'Estaing? — Vous nous connaissez bien peu! reprit-elle avec un sourire plein d'amertume. Faire revenir monsieur d'Estouteville sur une de ses volontés me paraît déjà une entreprise assez chimérique ; jugez si, en même temps, j'essaierai de le faire changer de

résolution sur le sort de mes deux filles ; car je regarde Amélie comme ma fille. » — Après un assez long silence que je n'avais pas envie de rompre, elle ajouta : — « Sophie est l'aînée, il est juste que d'abord je m'occupe d'elle. J'ai en vue un mariage considérable et qui lui convient sous tous les rapports. Amélie n'a que seize ans, son caractère se formera ; et lorsqu'elle aura dix-huit ans je penserai à elle. » — Je me sentais indigné de voir Amélie sacrifiée au désir de marier Sophie, aussi répondis-je à madame d'Estouteville : « Je vous parlerai, madame, avec une égale franchise. La dernière volonté de mon père m'engage en quelque sorte à me marier cette année même. J'oserai donc vous supplier de présenter ma demande à monsieur le maréchal. — Je n'ai pas le droit de vous refuser, me dit-elle sèchement ; mais souvenez-vous que j'aurais voulu éloigner l'instant où il prononcera sur la destinée de Sophie et d'Amélie. » — Elle s'arrêta, comme si elle eût encore espéré de me faire revenir au plan qu'elle avait formé. Voyant que je persistais, elle ajouta : « Dès aujourd'hui je rendrai compte à monsieur d'Estouteville de vos intentions ; demain, à pareille heure, je vous donnerai sa réponse. »

» Le lendemain, je me rendis chez la maréchale. « Monsieur d'Estouteville consent à vous donner sa nièce, me dit-elle avec une froideur marquée ; mais Amélie craint, comme moi, que vous ne regrettiez un jour de lui avoir fait de trop grands sacrifices ; et voici une lettre qu'elle a voulu vous écrire. —

Pourquoi n'a-t-elle pas daigné me parler ? — Parce que monsieur d'Estouteville s'y est opposé. Lorsque ce mariage sera arrêté, lorsque les articles seront signés, il permettra que vous revoyiez sa nièce : jusque-là, elle restera à son couvent. Elle y est allée avec ma fille qui a désiré l'accompagner. »

» L'air, le ton de madame d'Estouteville étaient bien changés. Depuis l'instant où je la priai de demander pour moi la main d'Amélie, elle ne me regarda plus qu'avec une humeur qu'il lui était impossible de dissimuler.

» Je croyais l'avoir blessée en ne pensant point à sa fille. Je pensai qu'elle était mécontente de voir Amélie mariée la première ; et je m'empressai de répéter que jamais je n'aurais épousé une femme que le monde eût pu croire un grand parti, ou que j'eusse aimée vivement. — « J'espère cependant, répliqua la maréchale, que vous aimez un peu Amélie, puisque vous désirez l'épouser ? — Tout ce qu'on m'a dit de son caractère convient parfaitement au mien. — En effet, » reprit-elle avec une émotion qui me surprit, « il est impossible d'avoir un caractère plus doux, plus sensible. Amélie se croyait malheureuse sans se plaindre ; elle jouira de la fortune avec modération. Mais lisez sa lettre. »

» Elle était décachetée ; la maréchale s'aperçut que je le remarquais. — « C'est monsieur d'Estouteville qui a ouvert cette lettre. Sophie nous l'avait envoyée fermée. En vérité, a-t-il dit, je crois que le mot de mariage tourne la tête aux jeunes filles.

Aussi, pour toute réponse, il lui a fait demander depuis quand elle croyait que sa cousine pût écrire à qui que ce fût sans son aveu. »

» Pendant ce temps, je lisais la lettre d'Amélie. — « Vous trouverez peut-être monsieur d'Estouteville un peu rigoureux, me dit la maréchale, mais ma fille et ma nièce sont élevées comme je l'ai été moi-même, comme on l'était autrefois. Mon père disait toujours : Pour qu'un mariage soit heureux, c'est aux parens seuls à calculer les chances de l'avenir. »

» J'appuie sur tous ces détails, mon fils : d'abord ils me sont si présens, que je crois entendre encore la voix de madame d'Estouteville ; ensuite, ils vous expliqueront comment tout le bien qu'on disait d'Amélie a dû me décider à l'épouser. D'ailleurs, je l'avouerai, la sécheresse, la dureté de ses parens, augmentaient mon intérêt pour elle. Leur sévérité n'était point le résultat d'un système réfléchi, mais l'absence de toute affection du cœur.

» Ces détails vous expliqueront aussi pourquoi je n'ai pu parler à Amélie avant mon mariage. Au surplus, cette manière de disposer de ses enfans sans les consulter était en usage parmi les personnes de notre rang ; ainsi, dans tout cela, rien ne devait ni me surprendre, ni m'arrêter.

» Voici la lettre d'Amélie :

« Monsieur d'Estouteville m'a dit, monsieur, que » vous étiez disposé à unir votre sort au mien. Sou-

» mise entièrement à mon oncle, qui a rendu toute
» justice à vos vertus, je ne m'occupe plus de mon
» bonheur, mais le vôtre m'inquiète.

» Je me suis réservé le droit de vous rappeler que
» ma fortune est absolument nulle. Destinée au cloî-
» tre, j'ai peu cultivé les talens qui font réussir dans
» le monde ; j'en ignore les convenances, les habitu-
» des ; je n'en désirais point les avantages. Je crains
» même que la retraite, en me laissant plus sensi-
» ble qu'une autre à toutes les peines de la vie, ne
» m'ait fait sentir par avance le vide de ses consola-
» tions.

» Voilà, monsieur, ce que j'ai cru devoir vous
» dire. Si ces aveux ne changent point vos résolu-
» tions, ils seront assez présens à mon esprit pour
» me rappeler toujours ce que je vous devrai.

» Amélie. »

» Je demandai à madame d'Estouteville la permission de répondre à sa nièce ; elle y consentit. — « Mais, ajouta-t-elle, je crois devoir vous engager à me remettre votre lettre ; car monsieur d'Estouteville vous prie de ne pas aller au couvent sans lui. Ma fille est avec Amélie : il ne veut point, m'a-t-il dit, qu'elle ait l'exemple de ces conversations sentimentales, qui lui rendraient peut-être un jour la soumission difficile.

» Assurément, j'étais fort loin de vouloir inspirer des idées romanesques à une jeune personne ; mais

je ne pus blâmer la réserve que monsieur d'Estouteville exigeait.

« Apportez-moi votre réponse, me dit la maréchale, je la donnerai à ma nièce. Monsieur d'Estouteville vous attend demain au soir pour convenir des articles. Il a décidé qu'Amélie reviendrait ici le jour de la signature du contrat, et que le lendemain on célébrerait votre mariage. »

» Je vous l'avoue, mon fils, je regrettais de ne point voir Amélie, de ne pas interroger son cœur. Cependant, ce sentiment de résignation, d'obéissance, me paraissait tellement l'état convenable d'une jeune personne envers sa famille, que je ne voulais rien disputer à l'autorité du maréchal.

» Le lendemain, j'apportai ma réponse à madame d'Estouteville. J'avais cru devoir y détailler mes opinions, fondées sur des principes invariables. La crainte d'induire Amélie en erreur, ou de la laisser se tromper elle-même, m'avait engagé à me montrer encore plus austère que je ne comptais l'être après notre union.

» La maréchale lut ma lettre. — « Je veux vous donner une grande marque d'intérêt, me dit-elle. Cette lettre est très-propre à effaroucher une jeune personne. J'aime à vous croire disposé à plus d'indulgence ; mais Amélie l'ignore. Pourquoi l'effrayer? Hélas! ajouta-t-elle tristement, la vie n'est bonne que par les illusions. Si à votre âge vous n'en éprouvez plus, au moins ne renoncez pas à celles que vous pouvez faire naître. »

» Madame d'Estouteville avait raison. Cependant, l'inquiétude de laisser à Amélie une seule espérance trompeuse me tourmentait. J'avais mis tant de soins à m'informer de son caractère, que je croyais la connaître mieux qu'elle ne se connaissait elle-même. Mais moi, qu'elle n'avait fait qu'entrevoir; moi, si sévère, n'étais-je pas obligé, en honnête homme, de la prévenir sur tout ce qui pouvait lui déplaire?

» Pendant que j'étais livré à ces pensées, madame d'Estouteville me présenta du papier, de l'encre, et, avec un air d'autorité assez aimable, elle me dit: « Allons, adoucissez vos déclarations *anti-sociales*; j'espère que vous m'en remercierez un jour. » — Je lui obéis; mais, en écrivant, j'étais encore tout occupé de ces principes dont j'avais été imbu dans mon enfance. S'il m'eût été permis de parler à Amélie, je les aurais peut-être en effet adoucis. Ma seconde lettre ne valait donc guère mieux que la première.

» Vous voyez, mon fils, que je vous dis le bien comme le mal. En m'accusant moi-même avec tant de sincérité, je crois acquérir le droit de vous persuader, lorsque j'aurai à me plaindre des autres.

» La maréchale était loin d'être contente. Monsieur d'Estouteville parut; elle lui soumit ma réponse, il l'approuva, et dès-lors sa femme ne se permit plus une objection.

» Elle partait pour le couvent; je la conduisis jusqu'à sa voiture, assez tourmenté de l'impression

que ma lettre produirait sur Amélie ; mais si elle en était satisfaite, quel triomphe pour moi, quel espoir de repos, de tranquillité pour mon avenir !

» Je m'empressai de retourner chez la maréchale. — « J'ai encore une lettre à vous donner, me dit-elle ; monsieur d'Estouteville veut que ce soit la dernière. Désormais, » ajouta-t-elle en souriant, « je ferai les demandes et les réponses, car vous n'avez guère plus de raison l'un que l'autre. »

» Amélie m'écrivait : — « En apprenant la résolution où vous êtes de guider mon inexpérience, je deviens plus tranquille ; mes pas, dirigés par vous, seront plus assurés. Il me semble que je n'aurai ni à m'occuper de mon bonheur, ni à craindre pour le vôtre. Aussi, puis je promettre sans effort une déférence que rien n'altérera jamais. »

» Le soir, je me rendis chez monsieur d'Estouteville. Après avoir eu la bonté de me dire qu'il était flatté de me voir allié à sa famille, il m'avoua qu'il avait consenti avec peine au mariage d'Amélie. — « Je n'aime point les grandes obligations entre deux époux, ajouta-t-il. Je sais qu'avec un homme honnête, délicat comme vous l'êtes, elles ont moins d'inconvénient ; cependant, il eût été plus raisonnable pour mademoiselle d'Estaing de s'enfermer dans un cloître. Je l'avais résolu, elle y était déterminée ; mais madame d'Estouteville ne pouvait supporter l'idée de ces vœux éternels. Il semblait, à l'entendre, qu'Amélie serait la première qui, par res-

pect pour les siens, aurait embrassé l'état religieux. Enfin, vous vous êtes présenté, et il n'a plus été question de couvent. »

» Rappelez-vous ces paroles, mon fils, qui ne me frappèrent alors que pour trouver monsieur d'Estouteville un barbare, capable de tout sacrifier à son orgueil.

» Le jour de la signature du contrat, Amélie revint chez le maréchal. Je la vis pour la première fois. Sa timidité était encore augmentée. Sophie ne la quitta pas : attentive à suivre tous ses regards, prévenant ses moindres désirs, elle semblait avoir deviné les sollicitudes d'une jeune mère qui marie sa fille. Leur mutuelle affection me répondait de la bonté de leur cœur.

» Je ne sais quelle circonstance me fit passer dans un salon voisin ; Sophie vint m'y trouver.—« Monsieur, » me dit-elle avec une inquiétude si naïve, si facile à calmer, « demain vous promettez à Dieu de rendre ma cousine heureuse !... Sûrement, vous tiendrez cette promesse? » — Ses mains étaient jointes, comme si son propre bonheur eût dépendu de moi. Je me récriai sur l'injustice d'en douter. — « Ah ! » reprit-elle en soupirant, « vous avez l'air bien sévère ! » — Et cet air sévère, qui effrayait Sophie, vint encore m'expliquer les craintes d'Amélie.

» Lorsqu'il fallut signer le contrat, Amélie tremblait, son nom était à peine lisible. Comment fus-je assez préoccupé pour que son trouble ne m'éclairât

point ! Je lui offris les présens d'usage ; la maréchale seule parut les apprécier ; Amélie les vit, parce qu'on lui dit de les regarder. Mon fils ! mon cher fils ! quand on commence à s'aveugler, tout accroît notre illusion. Amélie si indifférente ne me parut que raisonnable et modérée : ce qui aurait dû m'avertir ajoutait à mon erreur.

» Le lendemain, la famille de mademoiselle d'Estaing, celle de monsieur d'Estouteville, la mienne, se réunirent à midi chez le maréchal : c'était tout ce qu'il y avait de grand, de connu en France, qui venait être témoin de notre union.

» On se rendit dans la chapelle de monsieur d'Estouteville. Amélie, qu'on disait à sa toilette, se fit assez attendre ; dès qu'elle arriva, le prêtre monta à l'autel pour célébrer notre mariage.

» Elle était pâle, respirait à peine. Je la vis chanceler.... Jusque-là elle s'était contrainte ; je ne l'avais jugée que timide ; dans ce moment, elle me parut mourante, désespérée.

» A l'instant, comme éclairé par un trait de lumière, et avec une secrète horreur, je me demandai pour la première fois si monsieur d'Estouteville ne l'aurait pas forcée de consentir à m'épouser. Mais, mon fils, à l'autel, au milieu même de la cérémonie, comment suspendre ce mariage ? Mademoiselle d'Estaing était troublée, il est vrai ; mais qu'avait-elle dit, qu'avait-elle fait, pour autoriser un pareil éclat devant toute la France ? éclat qui m'aurait déshonoré, s'il ne l'avait perdue sans retour.

— « Amélie, lui dis-je tout bas, parlez à votre ami ; quelle terreur vous a saisie ! » Elle se mit à genoux sans me répondre. Mon inquiétude était au comble. — « Amélie, dites un seul mot, ou je ne serai plus maître de moi. — Calmez-vous, » me répondit-elle avec une voix angélique, « je vais promettre à Dieu de vous consacrer ma vie. » — Je voulus me récrier, tout suspendre ; elle releva encore sa tête, me regarda avec une douceur si craintive !... Mon fils, quel regard ! Ces yeux-là m'apparaîtront à mon dernier moment. — « Prions tous deux, » me dit-elle avec un triste sourire, « prions !.. » — et sa tête retomba de nouveau, et la cérémonie s'acheva sans que je fusse rendu à moi-même.

» Ce que je souffris pendant cette journée ne saurait s'exprimer. Agité par les sentimens les plus contraires, quelquefois j'étais prêt à conjurer Amélie de me confier le secret de son cœur ; dans des instans plus calmes, je pensais qu'il valait mieux lui laisser ignorer que j'avais douté de son affection. Tant qu'elle croirait à mon estime, elle pourrait me voir sans embarras, revenir à moi avec confiance.

» Il me suffisait de regarder la figure céleste d'Amélie pour être plus tranquille. Cependant une voix intérieure semblait m'avertir qu'elle était subjuguée par une préférence involontaire. Mais je me flattais que sa piété douce et pure me la ramènerait, et qu'elle finirait par être sensible à mes soins.

» Ayant pu concentrer dans mon âme toutes mes impressions, ce premier, ce terrible jour, je rede-

vins tout-à-fait maître de moi, et résolus de ne jamais laisser apercevoir les tourmens qui me déchiraient.

» Cependant, je n'envisageais plus monsieur et madame d'Estouteville sans une sorte d'horreur : lui, pour avoir voulu sacrifier Amélie en la renfermant dans un cloître ; elle, pour avoir fait mon malheur, et, en affectant les dehors d'un faux abandon, avoir contribué à m'aveugler.

» Trois jours après mon mariage, j'emmenai Amélie dans mes terres. Là, les semaines, les mois s'écoulaient, sans que j'eusse un mot, un mouvement à lui reprocher.

» Cette autorité souveraine, que j'avais prétendu exercer dans ma maison, me fut trop accordée. Amélie était douce et soumise, mais si froide, si réservée, que je me sentais seul chez moi. Mes volontés étaient toujours suivies, mes désirs jamais devinés. Il paraissait également impossible d'arracher une plainte à Amélie, ou d'en obtenir un sourire. Enfin, comme dans ces cloîtres où l'ordre d'un jour marque l'emploi de toute la vie, si je n'avais pas changé moi-même quelque chose dans mes journées, elles auraient été toutes semblables.

» Amélie ne recevait de lettres que de madame d'Estouteville et de Sophie. Inquiet de cette correspondance, je n'eus qu'à témoigner le désir de savoir de leurs nouvelles ; aussitôt elle me présenta la lettre qu'elle venait d'en recevoir ; et, depuis cet instant, elle me montrait toutes celles qui lui arrivaient.

» Je n'avais donc rien, absolument rien à dire contre Amélie. Cependant je voyais qu'elle était loin d'être heureuse; je ne l'étais pas non plus. Peut-être aurais-je mieux fait de mettre tous mes soins à obtenir sa confiance; mais, mon fils, comment s'oublier assez pour aller au-devant d'un aveu de préférence pour un autre, ou d'éloignement pour soi?

» Amélie devint grosse : lorsqu'elle me l'annonça, je la serrai contre mon cœur. Hélas! dans ce moment de joie pour toutes les mères, je n'osai même pas lui demander si elle m'aimait! Sa sincérité m'effrayait presque autant pour elle que pour moi.

» Oui, mon fils, votre père, disposé à tant de sévérité pour la femme dont il aurait été aimé, éprouvait, malgré lui, une tendre pitié pour la timide Amélie. Que n'aurais-je pas donné pour qu'elle se jetât dans mes bras, et, d'elle-même, vînt chercher près de moi indulgence et consolation?

» Amélie avançait péniblement dans sa grossesse. J'avais placé près d'elle une jeune fille qui avait paru lui plaire; car je ne savais comment traiter cette âme souffrante : mes soins la troublaient, mes plaintes auraient brisé son cœur.

» Tous les matins, appuyée sur cette jeune fille, elle s'acheminait lentement vers l'église, et y restait long-temps en prières. Tous les matins, à son insu, je la voyais revenir : ses pas la ramenaient toujours par le même sentier qu'elle avait suivi la veille. Amélie n'évitait ni ne préférait rien.

» Mon fils, Dieu vous préserve de l'horrible tourment de voir près de vous quelqu'un de vraiment malheureux! Je fuyais ma maison, et passais tout mon temps avec mes vassaux; je ne songeais qu'à m'étourdir, et n'étais plus ni à moi, ni chez moi.

» Le jour de ma fête, tous mes amis se réunirent pour la célébrer. Amélie voulut me témoigner sa reconnaissance : elle fut plus animée, parla à toutes les femmes de leurs intérêts, de leurs familles. Déjà je m'applaudissais de lui avoir dissimulé mes impressions, et croyais mes espérances près de se réaliser. Mais l'effort qu'elle avait fait pour sortir d'elle-même, pour s'occuper des autres, lui avait été trop pénible; le soir elle se trouva fort mal. Alors je renonçai à la contraindre, et l'abandonnai à ses volontés, à ses fantaisies; me flattant que, lorsqu'elle serait accouchée, le bonheur d'être mère la rattacherait à la vie et à moi.

» Quelque temps après, la guerre éclata. Amélie ne put cacher son extrême agitation. Dès le matin, ce n'était plus par le sentier qu'elle se rendait à l'église; c'était par le village. Elle s'arrêtait auprès de chacun, regardait tout le monde avec une sombre inquiétude. Elle ne se promenait plus dans le parc. Toujours sur la grande route, elle semblait attendre, aller au-devant de quelqu'un. Souvent accablée de fatigue, elle s'appuyait contre un arbre; mais, dès qu'elle avait repris un peu de force, elle continuait sa marche, ne rentrait que tard, revenant à regret sur ses pas.

» Amélie touchait au dernier mois de sa grossesse. Je craignis que cette agitation ne fût nuisible à sa santé, ne détruisît votre existence; car je vous aimais, mon fils, avant que vous fussiez au monde! Frémissant aussi que cette conduite d'Amélie ne fût mal interprétée, un matin qu'elle était restée plus long-temps que de coutume à l'église, j'allai l'y trouver. Elle était prosternée contre terre : je me mis à genoux près d'elle; je la suppliai de soigner son enfant. Elle me regarda; son visage était baigné de larmes. Je la pris dans mes bras. « Amélie, lui disje, pleurez avec moi, que vos larmes tombent sur mon cœur; mais que je les voie seul! Craignez qu'on ne vous croie coupable! — Coupable, répondit-elle, oh! non, jamais coupable! Il m'a laissé au moins le bonheur de prier pour lui! » Je voulus l'emmener. « Non, non, me dit-elle tout bas; il y a eu une bataille : je respire, moi!.... Mais lui!.... » Et elle se prosterna de nouveau. J'osai rappeler à Amélie ses devoirs, ce Dieu qui pouvait le punir!... Oui, mon fils, votre père, si sévère, était réduit, pour sauver vos jours, à faire trembler votre mère pour celui qu'elle aimait.

» Je réussis. Amélie effrayée prit mon bras, et m'entraîna hors de l'église. Revenu avec elle dans sa chambre, je lui demandai quand avait commencé cette passion funeste. — Elle couvrit son visage de ses mains, et répondit seulement : « Nous avons été élevés ensemble.... » — Tout-à-coup, elle se précipita à mes pieds. — « Dites-moi que vous me

pardonnez! oh! dites-le moi; que Dieu lui pardonne aussi! » — Mon fils, je pensai à vous, et je pardonnai.... Mon fils, j'ai pu supporter la plus cruelle douleur pour vous sauver; et vous ne pouvez vaincre un sentiment qui me rendrait odieuse la fin de ma vie!

» Voulant dérober à mes gens l'état d'Amélie, je devins sa garde, son soutien, son consolateur; je voyais en elle votre mère, et cherchais à vous la conserver.

» Une nuit que j'avais passée tout entière près de son lit, vers le matin le sommeil m'ayant surpris, je fus éveillé par ses pleurs. Je m'approchai. A travers ses rideaux, je la vis à genoux; elle priait. « Mon Dieu, disait-elle, je n'ai pas eu un jour de bonheur, et je meurs à dix-sept ans! Pour ma jeunesse, pour tant de larmes que j'ai versées, mon Dieu, qu'il vive! accordez-moi qu'il vive! » — J'agitai son rideau; elle se cacha dans son lit, et je l'entendais étouffer ses sanglots.

» Ma fierté, mes principes même avaient fait place à la plus tendre compassion. Je ne pouvais me défendre d'une secrète horreur, en attendant la nouvelle de cette bataille. Le moindre bruit épouvantait votre mère; elle ne me quittait plus : on fut donc obligé de me dire, devant elle, que quelqu'un me demandait. Amélie se précipita avant moi vers la porte; elle aperçut Sophie, devina trop le malheur qu'elle venait lui annoncer, et tomba sans connaissance.

» Nous la portâmes sur son lit. En revenant à elle, Amélie mit sa main sur la bouche de Sophie, comme effrayée d'entendre ce qu'elle avait à lui dire. Elle ferma les yeux ; des larmes s'en échappaient ; elle ne respirait ni ne parlait.... Sophie, à genoux près d'elle, s'efforçait de la ranimer par l'excès de la douleur, lui rappelait son jeune frère, l'aimable Alfred, lui demandait de le pleurer avec elle. Amélie, sans ouvrir les yeux, lui répondit : « Ma vie est finie. » — Je lui parlai de vous, de moi, du ciel même. Ses yeux restèrent fermés; elle joignit les mains : « Pardon et pitié, me dit-elle, ma vie est finie. » — Et le soir, elle mourut en vous donnant le jour. »

Mon père n'ajoutait ni réflexions, ni prière, ni défense; ses peines m'en disaient assez. Je résolus d'aller le retrouver ; auparavant, je courus chez madame de Rieux : « Plus de bonheur pour nous, jamais de bonheur, lisez. » — Je lui remis la lettre de mon père; elle commençait à la parcourir tout bas. Je lui demandai de la lire haut. Je voulais l'entendre encore, m'en pénétrer, me détailler tous ces malheurs qu'il avait éprouvés.

J'étais indigné de la légèreté avec laquelle madame d'Estouteville avait disposé du sort de ma mère. Cette longue souffrance, cette mort soudaine me jetaient dans des angoisses que je ne puis exprimer.

Madame de Rieux pleurait en lisant, me regardait, et pleurait encore davantage. — « Je ne sau

rais excuser ma pauvre grand'mère, me dit-elle, mais laissez moi l'aimer encore ; il ne lui reste que moi. — Qu'elle a été cruelle ! — Je l'ai toujours vue bonne. Mon Dieu ! est-ce que l'âge rend si différent de soi-même ? — Adieu, ma chère Athénaïs, adieu : vous m'êtes plus chère que jamais ; vous m'êtes plus chère que ma vie. Ce n'est pas vous qui êtes coupable. — Ah ! s'écria-t-elle, pour l'amour de ma mère qui a tant aimé Amélie, ne prononcez pas adieu pour toujours ! » — Je n'en avais pas eu la pensée : je n'osai pas examiner si je le devais ; je ne pouvais concevoir ni un retour vers elle, ni l'obligation de m'en séparer.

« Eugène, je vous l'ai dit : en mourant, ma mère m'a laissé le portrait de la vôtre ; c'est le seul bien qu'elle m'ait ordonné de conserver. Depuis que je vous aime, il ne m'a pas quittée un instant ; chaque jour je lui adresse mes promesses de vous rendre heureux. » — Je demandai à voir ce portrait de ma mère ; je fondis en larmes. Elle ! si bonne ! si douce ! qui, avec tant de résignation, disait sans se plaindre : « Pas un jour de bonheur, et je meurs à dix-sept ans ! » Je m'agitais, je ne savais que répéter : « Par qui ma mère a-t-elle tant souffert ! — Mais moi ! Eugène, reprit madame de Rieux, vous l'avez dit ; je ne suis pas coupable. »

Je ne répondais pas, ne pouvais lui répondre ; je ne pensais qu'à la cruelle légèreté de madame d'Estouteville. Mon silence effraya Athénaïs. — « Eugène, me dit-elle, jamais je ne me serais séparée du

portrait de votre mère ;.... si vous devez cesser de m'aimer, détachez-le vous-même de mon cou, portez-le à votre père ; tandis que, seule ici, j'expierai des malheurs que je n'ai pas causés. »

Ses reproches me rendirent à moi-même. Moi, cesser de la chérir ! Eh! que deviendrais-je ? N'occupe-t-elle pas toute mon âme ? Ah ! que de sermens nous fîmes de nous aimer toujours, cependant sans oser prévoir si jamais nous serions unis ! Avec quelle tendresse je l'appelais mon Athénaïs ! Ce nom me rassurait, calmait mes craintes, répondait à toutes les pensées déchirantes qui venaient m'assaillir. — « Je vais trouver mon père ; dites-moi que vous y consentez. Je l'avouerai, dans ce moment j'irais également si vous vous y opposiez ; cependant il me sera doux que vous vouliez être bien pour lui. — Je consens à tout, me répondit-elle, hors à perdre votre affection. — Bonne Athénaïs ! »

Je regardai encore le portrait de ma mère ; je l'approchai de mes lèvres avec un sentiment religieux. — « Il vous a été confié, ma chère Athénaïs, gardez-le ; peut-être il nous protégera, nous inspirera quelque moyen d'être moins misérables. » J'osai la presser contre mon cœur, et je m'échappai pour aller rejoindre mon père !

CHAPITRE XXVIII.

Il était nuit lorsque j'arrivai chez mon père. Je le trouvai seul dans le grand salon. Pas de livres,

à peine de lumière, rien autour de lui qui eût pu le distraire. Il était visible qu'il avait passé le jour à réfléchir, à s'inquiéter sur sa situation et sur la mienne.

Lorsqu'il me vit, il leva ses mains et ses yeux vers le ciel, et se détourna pour me cacher son émotion. Pourquoi me la cacher? Avec des droits éternels à ma reconnaissance, fort de ses intentions, de sa bonté, il a cru sans injustice pouvoir prétendre à me subjuguer. Hélas! il eût mieux valu pour tous deux qu'il eût cherché à rapprocher mon cœur du sien. Ses peines m'étaient insupportables; j'étais venu pour les partager, les adoucir; et je n'osai même pas lui parler de l'objet qui nous intéressait le plus.

« Je vais vous mener à l'appartement que je vous ai fait préparer, me dit-il; car celui que vous occupiez dans votre enfance ne vous convient plus. — Mon père, m'écriai-je vivement ému, vous m'attendiez donc? » — Il me regarda comme surpris que j'en eusse douté. Mon père m'attire par ses vertus, par cette conviction qu'il m'a donnée de sa tendresse pour moi; et aussitôt il m'éloigne par sa froideur, par cette volonté immuable que rien ne peut faire fléchir. Combien nous différons!.... Tout m'émeut, m'agite; mon cœur, mon âme m'entraînent : la raison seule le conduit; le meilleur sentiment lui paraîtrait une faiblesse, s'il ne croyait pas pouvoir toujours le maîtriser.

En passant devant un appartement qui tient au

salon, il s'arrêta et me dit : « C'est ici la chambre de votre mère. » — Comme il se trompe sur les impressions qu'il veut me donner ! Il pensait réveiller mes regrets, exciter mon ressentiment, et je ne sentis que les doutes qui le poursuivaient : je fus affligé qu'il crût devoir me rappeler ses peines pour espérer que je les partageasse. Il ajouta avec un profond soupir : « Elle y a bien souffert ! — Oui, lui répondis-je ; mais on y meurt jeune. » — Il me regarda étonné et s'en alla.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, j'allai au sentier qui conduit à l'église et que ma mère suivait chaque matin. Que de pensées douloureuses m'accablaient ! La vie ne m'offrait qu'un avenir effrayant. J'enviais à l'aimable Alfred la douceur d'avoir été si parfaitement aimé ; je lui enviais même ce repos de la mort qui avait suivi cet amour si tendre dont mon cœur a besoin. Ma pauvre mère ! combien elle a dû souffrir lorsqu'elle s'est vue condamnée à repousser jusqu'au souvenir d'un sentiment si cher ! Ah ! madame d'Estouteville, vous n'avez pas pensé à cette situation où les larmes mêmes sont interdites et deviennent des fautes !

Ce sentier n'a rien de triste, j'y ferai planter des arbres consacrés à la mélancolie et à la mort.

J'entrai dans l'église, je demandai au curé s'il avait connu ma mère. — Il soupira ; c'était me répondre. Il s'attendrit en me montrant sa place. — « Elle venait ici tous les jours, me dit-il. Bien souvent j'ai vu des pauvres à genoux derrière elle, at-

tendre avec confiance qu'elle eût fini de prier. En s'en allant, elle les devinait et leur donnait ; car jamais les pauvres n'ont été obligés de lui demander deux fois. » — Je voulus savoir le nom, l'état de toutes les familles dont ma mère prenait soin. — « Prenait soin? reprit-il. Non, elle ne prenait pas soin ; elle donnait avec la même bonté à tous les infortunés qui se présentaient. Monsieur le comte encourage et paie le travail ; madame la comtesse secourait le malheur. Triste, pensive, les pauvres mêmes évitaient de la distraire ; ils se bornaient à se mettre sur son passage : c'était assez pour eux et pour elle. »

A l'heure du dîner, je revins près de mon père ; loin de me ramener au souvenir de ma mère, il parut éviter d'en prononcer le nom.

Le soir il fit une grande promenade ; je l'accompagnai. Le jour commençait à tomber quand nous revînmes au château. Cette obscurité enhardit mon courage ; j'arrêtai mon père au moment où il allait rentrer. Je lui dis d'une voix tremblante : « Après cette mort affreuse, combien vous fûtes malheureux ! — Oui, mon fils ; mais le temps et la volonté finissent toujours par donner la force de surmonter ses passions et même ses peines. — Mon père, qui vous soigna dans ce premier moment ? » — Il ne me répondit point, hâta sa marche ; je ne le quittai pas. — « Mon père, par pitié, rassurez mon cœur ; dites-moi qui resta près de vous dans ce premier moment ? » — Il gardait le silence. Enfin, pour-

suivi par mes questions, il me dit en baissant les yeux : « Sophie. — Ah ! je respire, m'écriai-je ; Sophie se placera donc entre madame d'Estouteville et Athénaïs ! — Si Sophie eût vécu, peut-être serais-je moins inflexible, reprit-il ; mais madame de Rieux a été élevée par sa grand'mère ; elle l'aime, elle est accoutumée à la respecter, à recevoir d'elle toutes ses impressions. Elle a dû en contracter la légèreté cruelle, l'égoïsme froidement barbare. Je vous empêcherai, mon fils, d'être aussi malheureux que l'a été votre père. Jamais Athénaïs ne sera ma fille. » — Il s'éloigna avec précipitation ; je n'eus pas le courage de le suivre.

Le voilà donc prononcé cet arrêt que je voulais empêcher ! Serais-je condamné à être un fils ingrat ou un ami perfide, parjure ? Et quand je voudrais choisir, le pourrais-je ? Mon père, c'est mon devoir ; Athénaïs, c'est ma vie.

J'errais dans ses jardins sans savoir où j'étais. Après avoir envisagé l'horreur de ma situation, je m'en représentais une nouvelle pour en épuiser également tous les côtés douloureux.

Il était onze heures lorsque je m'entendis appeler ; mon père était à table. « J'ai craint, me dit-il, que vous ne fussiez souffrant ; car c'est la première fois que vous me faites attendre. » — Il mangea peu, me regardait souvent, et détournait promptement les yeux. Il semblait qu'avec la volonté de m'affliger, il n'osât point en considérer l'effet. Les jours suivans, même silence, même chagrin.

J'écrivis à Athénaïs pour lui peindre ma douleur, mon affection plus vive encore. Que de sermens de lui appartenir un jour! Avec quelle anxiété je lui répétais que nous étions éloignés sans être séparés! Cependant, je me crus obligé de lui apprendre cette terrible résolution, et je frémissais en écrivant : « Jamais Athénaïs ne sera ma fille! »

On me remit la réponse de madame de Rieux devant mon père. J'étais si ému que je m'assis pour la lire, et puis je sortis de la chambre pour la relire encore. Ma douce amie tremblait à l'idée de m'inquiéter, comme à l'aspect d'un malheur. — « Je prévoyais depuis long-temps la décision de votre père, m'écrivait-elle; je vous conjure de ne vous préparer aucun remords : qu'il voie toujours en vous un fils tendre et respectueux. » — Elle m'avouait qu'elle n'avait pas eu la force de parler de ma mère à madame d'Estouteville; mais qu'involontairement elle ne se sentait plus la même pour elle.

Voilà donc encore un intérieur troublé! Avant de me connaître elles étaient heureuses.

CHAPITRE XXIX.

Que la vie m'est importune! et cependant il n'y a personne, pas même moi, que je puisse entièrement blâmer; personne que je voulusse haïr ou dont j'aie un droit certain de me plaindre.

Avec des sentimens que je crois purs et bons je

suis malheureux. J'estime mon père comme la vertu, la morale elle-même, et il me rend malheureux. Madame d'Estouteville, qui me paraissait si aimable, si indulgente; madame d'Estouteville, par ses qualités, et, oserais-je le prononcer, par ses torts, me rend aussi malheureux. Athénaïs, que j'aime si chèrement, je désirerais presque, quand elle s'afflige, n'en être plus aimé.... Si je pouvais le craindre, je voudrais mourir... Mourir d'amour! combien les âmes froides riraient de cette expression!

Hier, mon père parlait de places, de fortune, de distinctions; je l'écoutais, confondu qu'il pût y attacher du prix. Apparemment que mon ambition, plus jeune que moi-même, est si cachée dans mon âme, que je n'en devine pas encore les jouissances.

J'aime, et mon cœur ne connaît que le besoin, que le bonheur d'être aimé d'Athénaïs. Heureux par elle, sûrement alors je deviendrais sensible aux succès, à la gloire; il me faut un regard d'Athénaïs pour ranimer en moi toutes les passions nobles et généreuses.

Les jours se succèdent sans que mon père puisse me reprocher la moindre négligence dans mes devoirs envers lui, ni qu'il ait à espérer un moment de distraction dans mes sentimens pour elle.

Je vois trop que ma douleur le tourmente. Aussi, loin de m'en servir comme d'un misérable artifice pour le toucher, j'évite de lui montrer ma peine; mais je dédaigne également de lui dissimuler mon amour.

On porte chez mon père toutes les lettres qu'on envoie à la poste. C'est un usage établi de tout temps dans sa maison. Il les met lui-même dans une boîte qu'il ferme soigneusement, pour qu'en allant jusqu'à la ville voisine on n'en égare aucune. Chaque jour je lui remets une lettre pour madame de Rieux ; chaque jour aussi m'apporte une réponse. La seule différence, c'est qu'au lieu de me donner cette lettre, il la pose sur une table. Sans doute il croirait autoriser notre affection si l'écriture d'Athénaïs passait de ses mains dans les miennes.

Comme, à chaque preuve de cet injuste éloignement, mon cœur se rattache à elle et voudrait pouvoir la chérir davantage ! Cependant, que je souffre ! Souvent je vais loin de mon père pour me le représenter comme dans les premiers jours de ma jeunesse, lorsqu'ignorant les passions, je croyais, sinon à son indulgence, du moins à son désir de me rendre heureux. Quelquefois j'aurais besoin qu'Athénaïs osât se plaindre de lui, pour me raccoutumer à le défendre. Mais Athénaïs respecte mes devoirs ; elle m'aime, et jamais ne m'écrit un mot que mon cœur voulût effacer.

CHAPITRE XXX.

Aujourd'hui la boîte est revenue ; non-seulement elle m'a rapporté une lettre d'Athénaïs, mais une aussi de madame d'Estouteville. Mon père a frémi

en reconnaissant l'écriture de la maréchale ; pour moi, j'ai été persuadé que, dès qu'elle consentait à m'écrire, elle pouvait s'excuser. D'ailleurs, elle m'a toujours montré tant d'égards pour lui que, parfaitement sûr des sentimens de mes deux amies, je lui ai dit : -- « Permettez que je vous remette la lettre de madame d'Estouteville sans l'ouvrir, c'est par vous surtout que je désire qu'elle soit lue. — Non, m'a-t-il répondu, éloignez même son écriture de mes yeux ; cette femme a fait tout le tourment de ma vie. — Mon père, ayez cette bonté, cette seule complaisance ; lisez la lettre de madame d'Estouteville. — Vous êtes donc bien sûr de ce qu'elle contient ? a-t-il repris avec amertume. » — Et ce moyen, que je croyais infaillible, puisque je lui donnais une lettre que je ne connaissais pas encore ; ce moyen, qui me semblait fait pour dissiper sa défiance, l'a augmentée : il a cru que c'était un projet imaginé par elle pour le convaincre malgré lui. Il accuse cette malheureuse femme de tout ce qui peut lui déplaire ; et ce qu'il eût approuvé jadis, aujourd'hui ne lui paraît qu'une intrigue pour le ramener. S'il m'accorde encore des intentions pures, il ne me suppose plus une action simple. Hélas ! il est à plaindre, et presqu'autant que moi.

Je le répète, si je pouvais cesser pour un moment de l'aimer, secouer le joug, disposer de mon sort, ma situation serait moins cruelle : mais les bontés de mon père me sont toujours présentes et commandent à ma passion ; ses peines sont toujours là

pour affaiblir son injustice. Non, non, quatre mois d'amour n'effaceront point vingt années de respect, d'attachement et de soins.

Mon père s'étant retiré, j'ouvris la lettre de madame d'Estouteville.

CHAPITRE XXXI.

Lettre de madame d'Estouteville.

« Me voilà donc obligée de comparaître à ce tribunal de deux têtes de vingt ans, de deux cœurs aux premiers jours de leur passion ! Quand, à mon âge, je me vois prête à me soumettre à ce jugement, je me crois insensée et trouve que la seconde enfance est encore plus déraisonnable que la première. N'importe, j'ai aussi ma passion qui me domine. Mon Athénaïs souffre, et son chagrin m'empêche d'examiner ses torts.

» Cependant, combien elle est coupable envers moi ! Elle se renferme pour pleurer seule, m'abandonne tout le jour ; et le soir, j'aperçois trop la violence qu'elle se fait pour venir m'accorder quelques instans. J'aurais droit de me plaindre, mais ne puis que m'affliger. Qu'il faut qu'Athénaïs soit malheureuse pour être si différente d'elle-même !

» Aussitôt après mon mariage, je m'étais si tendrement attachée à la sœur de monsieur d'Estouteville, que nous étions devenues inséparables. A sa

mort, je me chargeai de sa fille, et l'ai toujours regardée comme la mienne.

» Monsieur d'Estouteville n'aimait que son fils aîné ; lui seul, dès l'âge le plus tendre, était admis près de nous dans le salon. Alfred, Sophie, Amélie restaient dans leur appartement, et ne venaient dans le mien que lorsque leur père était absent.

» Il s'établit entre eux une espèce de famille à part. Si Alfred, Amélie eussent été seuls, leur extrême affection aurait éveillé ma prudence : mais Sophie était avec eux ; Sophie les chérissait autant qu'ils s'aimaient, et sa présence jetait une couleur égale et fraternelle sur leur liaison.

» La préférence si marquée de monsieur d'Estouteville pour son fils aîné blessait mon cœur. Hélas! croyant seulement dédommager mon second fils, je me laissais aller à la même injustice, et ne pensais qu'à mon Alfred. Il venait d'avoir dix-neuf ans lorsque son père me déclara qu'il devait prononcer ses vœux. Son entrée dans l'ordre de Malte était une chose convenue, décidée depuis sa naissance ; il en portait même la croix dès le berceau : aussi, quelle fut ma surprise lorsqu'il me demanda du temps pour se résigner au sacrifice de sa liberté

» Je ne savais comment faire part de cette réponse à monsieur d'Estouteville, l'homme le plus despote qui ait jamais existé. Peut-être devrais-je aujourd'hui, comme alors, couvrir d'un voile ses défauts ; mais il s'agit du bonheur d'Athénaïs, et je ne puis me taire.

» Dans le monde on me croyait maîtresse absolue de mes enfans. Je paraissais tout diriger dans ma maison, parce que monsieur d'Estouteville dédaignait de transmettre ses ordres à un autre qu'à moi ; au fait, je ne prononçais sur rien, ne disposais de rien, et chaque matin, en trois mots, il me signifiait ses volontés.

» Je l'avais épousé fort jeune ; je lui étais entièrement soumise, et je savais trop combien il était inutile de chercher à l'attendrir. Ce fut donc Alfred que j'essayai de ramener ; il me répondait avec calme, mais différait toujours le moment de s'engager. Cette opposition si constante dans le caractère le plus doux, le plus sensible, ne pouvait qu'être l'effet d'une passion ; et j'avais presque deviné son secret lorsqu'il me l'avoua.

» Alfred, Sophie, à genoux devant moi, me firent promettre que je tenterais de fléchir monsieur d'Estouteville. Dieu m'est témoin si je les aimais, et si je n'aurais pas donné ma vie pour le bonheur d'Alfred !

» Aux premiers mots que je hasardai, monsieur d'Estouteville ne parla que d'éloignement, de séparation, de la nécessité d'arracher mes enfans à ma faiblesse. Une commanderie, disait-il, que ses pères avaient fondée lors de la création de l'ordre, était vacante, et, par le mariage d'Alfred, serait perdue pour sa maison. D'ailleurs il ne pouvait supporter l'idée de partager sa fortune entre ses deux fils.

» Monsieur d'Estouteville ordonna qu'Amélie partirait le lendemain pour l'abbaye de Chelles et s'y ferait religieuse, ou du moins n'en sortirait pas, même pour une heure, tant qu'il existerait.

» Ce fut lui qui voulut conduire sa nièce au couvent. Alfred resta près de moi. Sophie, qui avait un peu de la fermeté de son père, l'encourageait à une respectueuse résistance. Monsieur d'Estouteville s'en aperçut, et la mit dans un monastère éloigné de celui où était Amélie.

» Désolée de la dispersion de ma famille, je voulus, en dissimulant mon chagrin, dérober à la connaissance du monde ce genre de peine qu'il était si nécessaire de cacher. Ma maison resta ouverte et brillante comme de coutume. J'abandonnais mes jours, ma vie à des indifférens. On me croyait heureuse ; peut-être enviait-on ma destinée, tandis que mon cœur était rempli d'inquiétude et d'affliction. Mes enfans souffraient ! mais ce n'est pas moi qui les faisais souffrir.

» Dès qu'Alfred, mon aimable Alfred, me savait seule, il venait me confier sa douleur. Trouvant dans sa mère la plus tendre amie, il lui suffisait d'être près de moi pour devenir plus tranquille. Et quelle était mon occupation? D'adoucir aux yeux d'Alfred la sévérité de son père; d'excuser auprès de monsieur d'Estouteville la conduite d'Alfred. Lorsqu'ils ne s'entendaient que par moi, ils se croyaient toujours au moment d'être contens l'un de l'autre ; s'ils se parlaient, les emportemens de

monsieur d'Estouteville désespéraient mon pauvre Alfred. Que j'étais malheureuse!

» Je suis bien vieille, et ne conçois pas qu'en disant : J'étais malheureuse! on ne ramène pas vers soi l'esprit le plus prévenu.

» Mon Alfred ne jouit pas long-temps de la consolation d'être près de moi. Son père craignait que, trop indulgente et trop tendre, je ne fusse disposée à le soutenir dans sa désobéissance; il lui fit donner l'ordre de rejoindre son régiment.

» Quelques jours avant son départ, monsieur d'Estouteville me dit devant lui : « Amélie a regagné mon estime; elle m'a écrit ce matin qu'elle consentait à se faire religieuse, plutôt que de porter le trouble dans ma famille. » — Il nous quitta sans attendre de réponse. Dès qu'il fut sorti, Alfred se jeta à mes pieds. « Voilà ce que je redoutais! s'écria-t-il. Ma mère, mon excellente mère, sauvez Amélie d'elle-même. Elle est douce, craintive : mon père lui aura persuadé qu'elle ferait notre malheur à tous; et elle se sacrifie pour moi! » Ses angoisses, son désespoir ne connaissaient plus de bornes. Le lendemain matin, il vint trouver son père, et lui déclara devant moi qu'il s'engageait à partir le jour même pour Malte, si on lui promettait de rappeler Sophie et Amélie; et qu'il y prononcerait ses vœux, s'il était assuré qu'Amélie n'en fît jamais.

» Monsieur d'Estouteville fut indigné que son fils osât lui prescrire des conditions; cependant il me

permit de lui faire espérer qu'elles seraient acceptées, mais seulement lorsqu'il aurait obéi.

» Mon pauvre enfant plus tranquille partit, et entra dans l'ordre. Amélie revint chez moi. Elle n'avait pas seize ans; Alfred en avait dix-neuf: je me persuadais que cet amour d'enfance se dissiperait avec les distractions de la jeunesse.

» Qui ne l'aurait pensé comme moi! Amélie pieuse, résignée, ne témoignait que le désir de surmonter le sentiment qui avait surpris son âme. Alfred m'écrivait sans cesse pour me recommander le bonheur d'Amélie; il semblait avoir renoncé au sien, et ne me parlait plus de son amour.

» Cependant, quoique soumis, mon Alfred ne pouvait obtenir la permission de quitter Malte. Plusieurs fois j'avais sollicité son retour; monsieur d'Estouteville m'avait toujours refusée. Enfin il me signifia que, tant que mademoiselle d'Estaing ne serait pas mariée ou religieuse, il ne permettrait point à son fils de venir près d'elle entretenir une passion que l'honneur ne lui permettait pas d'encourager.

» Alfred avait prononcé ses vœux, pour sauver Amélie de l'horreur du cloître; Amélie promit de se marier, pour rendre Alfred à sa famille.

» Le comte de Rothelin se présenta; il me pria d'obtenir l'agrément de monsieur d'Estouteville. C'était un parti trop brillant pour ne pas flatter son orgueil; il consentit donc avec joie à cet établissement.

» Chacune des lettres d'Alfred me conjurait de

marier. Amélie, d'assurer son indépendance et sa liberté ; chaque jour elle me voyait malheureuse, et pleurant l'absence d'Alfred. Séduite par l'espoir de rendre un fils à sa mère, elle promit à son oncle, sans me consulter, d'épouser le comte de Rothelin.

» Dès que monsieur d'Estouteville eut obtenu ce consentement, il craignit que la sincère Amélie n'avouât à votre père les sentimens qu'Alfred lui avait inspirés. Quoique monsieur d'Estouteville les traitât de folie, il ne se dissimulait pas qu'un tel aveu pourrait rendre cette union malheureuse. Ce fut lui qui exigea que jamais sa nièce ne vît le comte seul avant son mariage. Votre père approuva cette mesure, parce que, n'étant point contraire à nos mœurs, elle entrait dans la sévérité de ses principes.

» Lorsque votre père me demanda la main d'Amélie, je ne doutai pas que monsieur d'Estouteville ne fût séduit par la proposition d'un mariage si convenable. Mais, pour laisser à ma pauvre Amélie le temps de rassurer son cœur, je confiai à monsieur de Rothelin le désir que j'avais de ne pas l'établir avant deux ans. Hélas ! il n'aperçut dans cette résolution que le regret d'une mère qui voulait qu'on préférât sa fille. Enfin, cette destinée qui semble favoriser les événemens dont il ne doit résulter que des suites funestes, cette destinée entraînait votre père.

» Que ses reproches sont injustes! Assurément

il n'était pas homme à demander des conseils, et une réflexion même lui aurait inspiré de la défiance.

» Aussitôt que monsieur d'Estouteville eut promis la main d'Amélie, il ne songea qu'à presser ce mariage. J'osai m'y opposer encore : il ne m'accorda qu'un jour, ou pour la reconduire au couvent, ou pour consentir à la marier. Effrayée de la voir à seize ans prête à consumer sa jeunesse dans un amour sans espoir, je me persuadai que, par la suite, ce sentiment du devoir qui satisfait et console, les bontés de monsieur de Rothelin, son noble caractère, enfin les distractions du monde, effaceraient ces premières impressions.

» Cependant, plus tremblante qu'elle-même, je l'accompagnai jusqu'à l'autel ; mais Amélie pria, et j'espérai.

» Je ne me fais qu'un reproche ; c'est de n'avoir pas lutté plus fortement contre la volonté de monsieur d'Estouteville. Toutefois, aujourd'hui même je suis encore persuadée que, loin de le convaincre, je n'aurais fait que l'irriter.

» Votre père emmena sa femme : Alfred revint ; son cœur était rempli de souffrance et d'amour. Nous passâmes six mois ensemble ; monsieur d'Estouteville menant toujours son fils aîné avec lui ; moi restant avec mon cher Alfred.

» La guerre se déclara. Mon fils, mon Alfred fut mortellement blessé, je ne puis encore tracer ce mot sans frémir ! Je l'adorais, n'existais que pour lui,

et mon Alfred n'était plus ! Mourante moi-même, je ne m'occupai que d'Amélie. Mon cœur voulait se persuader que mon fils me verrait encore veiller sur celle qu'il avait aimée. Je lui envoyai ma fille. Sophie près de moi, Sophie absente, ma douleur, mes regrets, étaient les mêmes : rien n'aurait pu les adoucir.

» En apprenant la fin de votre mère, je la pleurai comme si j'eusse perdu Alfred une seconde fois. A son retour, Sophie m'avoua qu'après la mort d'Amélie, votre père désespéré m'avait accusée de son malheur. Ma fille ne pouvait me justifier sans accuser son père ; entre deux devoirs également sacrés, le silence seul est permis.

» Cependant, à genoux près de votre petit berceau, couvrant votre visage de larmes, apaisant vos premiers cris, elle dit à votre père : « Je vous conjure, au nom d'Amélie, de m'avertir si jamais cet enfant est malade, et a besoin d'une mère. Je demande à Dieu que cet enfant respecte son père, comme dans ce moment je respecte le mien.... Si Amélie vivait, je prierais pour qu'il aimât sa mère comme j'aime la mienne. » — Elle s'en alla ; et, dans la suite, ce respect qui empêchait Sophie de blâmer son père vint encore augmenter les préventions du vôtre contre moi.

» Depuis lors, monsieur de Rothelin, pour me fuir, s'éloigna de toute société. Nous cessâmes de nous voir, mais sans nous permettre un mot qui pût attirer l'attention du public. Cette réserve m'était

prescrite plus sévèrement encore qu'à lui-même.... Je le savais tourmenté par un sentiment de haine, et je ne pouvais me défendre. Il y a néanmoins tant de confiance dans une âme délicate, que j'étais encore plus surprise qu'affligée de son injustice. Sûre que ma conduite était exempte de blâme, avec quelle certitude je me fiais à l'avenir pour être mieux connue ! Souvent il m'arrivait de plaindre votre père, et de me dire : Il se reprochera de m'avoir mal jugée !

» La campagne suivante mon fils aîné nous fut enlevé. Je sentis alors combien je l'aimais ! Les espérances de monsieur d'Estouteville étaient anéanties. Je ne me permis pas de lui dire que nous avions contribué à notre malheur ; j'avais trop su qu'Alfred s'était exposé en homme qui veut mourir.

» Monsieur d'Estouteville maria Sophie à un de ses proches parens. Elle ne cessait de pleurer la mort des deux amis de son enfance. Peu d'années après je la vis dépérir, s'éteindre, et finir ; mes soins ne purent la sauver. Elle me confia sa fille, mon Athénaïs, qui ne me consola point de la perte de mes enfans, mais du moins me promit une destinée nouvelle à rendre heureuse.

» Vous savez que mon premier désir fut de vous la donner ; car je me persuadais que le temps calmerait la haine de votre père, et qu'il finirait enfin par se demander, si moi, qui n'avais jamais affligé personne au monde, j'aurais pu navrer de douleur mon Alfred, celle qu'il aimait, et que j'avais élevée

comme ma fille? J'ai attendu long-temps ; j'espère toujours.

» Constamment occupée d'Alfred, d'Amélie, je cultivais avec soin dans Athénaïs les qualités qui les avaient rendus si aimables. Je vous la destinais, en me disant : Le fils d'Amélie sera heureux par elle ; sa voix, encore inconnue, mais déjà chérie, m'appellera sa mère.

» Votre père, ignorant les motifs qui m'ont entraînée, m'accuse d'avoir disposé trop légèrement du sort d'Amélie : il ne me voit qu'avec les torts qu'il me suppose, et ne daigne pas se rappeler combien j'ai été malheureuse.

» Eugène, dites-lui que vous avez risqué d'affaiblir dans l'âme d'Athénaïs sa reconnaissance, son attachement pour moi ; d'Athénaïs, qui reste seule à mon affection et à mes regrets. Dites à votre père que vous m'avez enlevé mon dernier bonheur ; que vous avez peut-être laissé ma vieillesse solitaire ; que vous m'avez peut-être ôté les consolations que j'attendais de mon dernier enfant ; dites-le lui, et il ne voudra plus me haïr. Ne sera-t-il pas assez vengé ? »

La lettre de madame d'Estouteville me fit éprouver une satisfaction, un sentiment de confiance que la sévérité de mon père ne pouvait plus détruire. Je la renfermai sous enveloppe, et l'adressai à mon père avec ces seuls mots : « Je ne vous prie pas de la lire actuellement ; mais gardez-la pour le jour où votre cœur vous demandera de rendre justice à votre fils. »

CHAPITRE XXXII.

Les jours suivans, mon père, morne, abattu, oubliait même de me parler. A l'embarras qu'il éprouvait, je me persuadai qu'il avait lu la lettre de madame d'Estouteville. Ce n'était plus l'homme qui croyait avoir raison sur le passé, mais bien celui qui pensait encore ne pas se tromper sur l'avenir.

Dans une perpétuelle contrainte l'un vis-à-vis de l'autre, il me devint impossible de rester près de lui. Je passais les jours entiers à la chasse. Un exercice violent, une fatigue excessive, me procuraient seuls un peu de sommeil. Je l'attendais comme le seul bien qui pût suspendre un peu mes peines.

Un soir que j'étais rentré plus tard que de coutume, au moment où mon père allait souper, il s'arrêta devant moi, me regarda, et me dit : — « Vous ne pouvez donc surmonter une passion qui ferait mon malheur ? — La surmonter ? jamais. La sacrifier ? toujours. — Ne craignez-vous pas, mon fils, que cet exercice immodéré ne nuise à votre santé. — Mon père, je ne le crains pas. » — Il baissa les yeux, et ne me parla plus de la soirée.

Le lendemain, à l'heure ordinaire, on apporta les lettres ; et, suivant son usage, il posa sur la table celle de madame de Rieux. Je la pris, je sortis pour la lire. Ainsi que moi, n'osant entrevoir aucune espérance, et dégoûtée de l'avenir, elle m'écrivait : « Je vis seule, ma plus douce pensée est d'offrir à votre

mère souffrance pour souffrance, malheur pour malheur, années pour années ; car je n'ai aussi que dix-sept ans, et, comme elle, je voudrais mourir ! »

Ah ! j'avais la force nécessaire pour supporter mes peines ; mais celles d'Athénaïs me laissaient sans courage.

Mon père ne me voyait plus qu'aux heures des repas ; encore étaient-ce les dehors de convenance qui me ramenaient. Tout le jour, au milieu des bois, je luttais dans ces combats intérieurs qui usent et l'esprit et la vie.

Une après-dînée qu'il faisait un temps affreux, mon père s'approcha de moi avec timidité. Lui, réduit à me craindre ! et je me plaignais ! — « Mon fils, me dit-il, vous n'êtes pas bien, ne sortez pas aujourd'hui, votre père vous en prie. » — Il s'en alla sans attendre ma réponse ; et je restai comme attaché dans cette chambre : il m'aurait été impossible de sortir.

Accablé d'idées sombres, je sentais sans regret mes forces s'éteindre, ma jeunesse se flétrir. « Près de ma fin, me disais-je, il permettra que la main d'Athénaïs presse la mienne. »

Faible, fatigué, je m'étais jeté sur un canapé, et m'y étais endormi. En m'éveillant, je vis mon père assis près de moi. Des larmes coulaient de ses yeux; j'y aperçus une tendre pitié, et je me relevai !... Je pris sa main ; il me l'abandonna, et, sans me regarder, et bien bas, comme s'il eût craint de s'entendre

lui-même : — « Mon fils, me dit-il, j'ai lu la lettre de madame d'Estouteville. Cependant, je ne l'absous qu'en partie, et ne puis consentir, encore moins contribuer au mariage que vous désirez. Partez pour Paris, arrangez votre bonheur comme vous l'entendrez : envoyez-moi les papiers où mon nom sera nécessaire, je les signerai sans les lire ; » et il trembla en ajoutant : « La femme que vous m'amènerez sera ma fille. » — Je me précipitai à ses pieds. — « Laissez-moi à ma douleur, lui dis-je, ou consentez sans réserve. Peut-être qu'Athénaïs accepterait aujourd'hui la condition que vous imposez ; mais le temps viendra où elle la trouvera offensante, et me reprochera ma faiblesse et la sienne. Mon père, je vous en conjure, prenez pitié de mon avenir. » — Il essaya doucement de m'éloigner, je l'entourai de mes bras : — « Mon père, voulez-vous que j'aille à l'autel sans être béni par vous ?... que mes enfans l'apprennent un jour ? et autoriserez-vous d'avance leur manque d'attachement, de respect pour moi ? — Ah ! Eugène, reprit-il tristement, ne serait-il pas juste que vos enfans vous punissent des chagrins que vous me causez ? — Oui, s'ils ignorent que, ne pouvant vivre sans Athénaïs, j'aimais mieux mourir que de vous déplaire ; s'ils ne voient que votre fils abandonné par vous dans l'action la plus solennelle de sa vie. Mon père, vos vertus mêmes me condamneraient. — Eugène, » me dit-il, et il se pencha vers moi comme pour adoucir ses reproche, « croyez-vous remplir tous vos devoirs en for-

çant ma volonté ? — Loin de la forcer, je m'y soumets : défendez-moi d'être heureux, je souffrirai et me résignerai. — Ingrat ! s'écria-t-il, pensez-vous donc que j'aie oublié qu'on peut s'éteindre et mourir de douleur ?... Chaque jour je vous examine avec inquiétude. Mon fils ! vous êtes pâle de la maladie de votre mère.... Tout-à-l'heure encore, pendant votre sommeil, je regardais votre jeune tête inclinée et souffrante, et je me disais : Faudra-t-il revoir une seconde fois la fin lente du malheur ?—Si j'avais su que vous fussiez poursuivi par de si cruelles pensées, n'en doutez pas, mon père, je me serais contraint, et vous aurais dissimulé mes peines. — Eh bien ! » me demanda-t-il avec l'accablement d'un homme qui renonce à lui-même, « Eugène, que faut-il que je fasse ? — Venez avec moi, voyez, connaissez Athénaïs ; ensuite, quelle que soit votre détermination, je m'y soumettrai. » — Il céda à ma prière ; le lendemain, nous partîmes pour Paris. A la dernière poste, j'ordonnai d'aller à l'hôtel d'Estouteville. Il était loin de le prévoir ; mais je connaissais trop la violence qu'il se faisait, pour retarder cette visite promise et nécessaire.

Il s'aperçut de mon dessein lorsque nous étions près d'arriver. — « Mon fils ! » s'écria-t-il d'un ton de reproche ; et il n'ajouta pas un mot : la voiture entrait dans la cour. Nous montâmes chez madame de Rieux. — « Je ne vous amène pas encore un père, lui dis-je, mais un ami. » — Ne s'attendant point à mon retour, encore moins à voir mon père,

elle fut saisie d'un tremblement universel. Touché de son trouble, il s'assit près d'elle; il la regardait avec intérêt, et ne pouvait lui parler. — Je sentais vivement ce qu'il en coûtait à ce caractère si ferme, si impérieux; et ce moment me prouvait plus son affection que les soins donnés à ma vie entière. Avec quelle effusion de cœur, quelle reconnaissance je le remerciais! Je pris sa main, celle d'Athénaïs, et les joignis dans les miennes... Il tressaillit, elle remercia le ciel. — « Athénaïs, m'écriai-je, je ne vous demande qu'une seule promesse de bonheur: jurons ensemble de rendre mon père heureux. » — Ne pouvant plus maîtriser son émotion, elle fondit en larmes, serra la main de mon père, et me répondit: « S'il y consent, je m'y engage de toute mon âme. » — Il se leva, et, après un effort qui semblait briser son cœur et qui déchirait le mien: — « Eugène, mon fils, » me dit-il avec un profond soupir, « la tendresse des pères est plus sûre que celle des enfans. » — Il prit Athénaïs dans ses bras, ferma les yeux; il tremblait, frémissait, mais prononça: « Ma fille, oublions le passé. » — Je tombai à ses pieds; Athénaïs s'appuyait contre son cœur. Il rouvrit les yeux, me regarda, la nomma une seconde fois *ma fille*, et lui dit à son tour: « Athénaïs, promettez-moi de le rendre heureux. »

Le lendemain, nous allâmes chez madame d'Estouteville; elle nous reçut avec un embarras mêlé de crainte. J'étais bien sûr qu'une fois décidé à oublier le passé, mon père ne manquerait à rien de ce

qu'il lui devait : il la pria de me considérer comme un fils. — « Ah ! répondit-elle, si j'ai causé des peines, au moins ce fut sans le prévoir. Heureux celui qui voudrait recommencer sa vie sans y rien changer ! » — Il s'empressa de l'interrompre. — « Ne pensons qu'à l'avenir, madame. Votre lettre à mon fils m'a fait aussi réfléchir sur ma conduite, et je n'aurais pas la même non plus si je recommençais à vivre. Mais je crois que nous devons tous dire :

« Dieu fit du repentir la vertu des mortels. »

Mon père ne fait rien à demi. Depuis ce moment, il a pour madame d'Estouteville les mêmes égards qu'il aurait eus si mon mariage avait été arrangé par lui avant que je l'eusse désiré.

Il est rempli de soins aimables pour Athénaïs ; mais on voit qu'il l'examine avec attention. Lorsqu'un mot d'elle lui plaît, on sent qu'il l'approuve. Cependant, il ne me le dit pas encore, et souvent même il baisse les yeux pour que je ne triomphe pas trop de la satisfaction qu'il ressent. Je devine toutes ses impressions, il connaît toutes les miennes, et bientôt nous pourrons nous féliciter également de notre bonheur.

CHAPITRE XXXIII.

Depuis long-temps madame d'Estouteville avait commencé les démarches nécessaires pour casser le

mariage de madame de Rieux. J'en attendais l'effet avec impatience, mais sans inquiétude.

Athénaïs et moi nous semblions avoir changé de famille. Attentive, caressante, prévenant tous les désirs de mon père, elle lui faisait connaître des sentimens doux et tendres dont le charme l'étonnait ; peut-être même l'aimait-il avec un peu de faiblesse. Notre amour rajeunissait son cœur. Pendant qu'elle s'occupait de mon père, je restais près de madame d'Estouteville : jamais légère, rarement sérieuse, son esprit m'amusait en m'éclairant.

Un jour que je me promenais avec elle dans son jardin, nous entrâmes dans une de ces allées droites où l'on se voit de si loin. Mon père et Athénaïs venaient à nous. — « Eugène, » me dit madame d'Estouteville, « pendant que ces deux personnes ne peuvent nous entendre, si nous nous amusions à en médire un peu !... qu'en pensez-vous ? J'ai bien envie de faire un beau retour sur les imprudences d'Athénaïs. — Oh ! m'écriai-je, parlons plutôt des nôtres. — *Des nôtres !* » reprit-elle d'un air surpris... « à la bonne heure. Vous avez raison : votre père vaut mieux que nous ; en consentant à nous réunir tous, il a changé en bonheur notre imprévoyance. Il reste donc trois personnes que j'aime assez, mais que je ne considère pas beaucoup..... D'abord, si monsieur Eugène avait bien voulu accorder à son père le droit d'éloigner le moment de sa confiance ; si du moins il s'était dit qu'un cœur blessé, qu'un caractère un peu trop susceptible, conseillent mal,

monsieur Eugène aurait respecté les préventions de son père, et serait venu moins souvent chez madame d'Estouteville.

— » D'abord, répliquai-je, si madame la maréchale ne m'avait pas attiré par sa bonté, par son air d'intérêt, de bienveillance.... — Je vous entends, me dit-elle, cet air doux, bienveillant, que, sans le respect, vous appelleriez la coquetterie de la vieillesse! — Coquetterie ou bonté, madame la maréchale s'était si bien emparée de mon cœur, que je la chérissais comme un fils, même avant d'aimer sa fille. »

Athénaïs et mon père s'approchaient; nous continuâmes tous notre promenade. Que nous étions heureux d'être ensemble! Je donnais le bras à madame d'Estouteville. Athénaïs était près de moi; elle s'appuyait sur mon père. Tout entier à notre bonheur, disant quelques mots à de longs intervalles, nous éprouvions ce calme de l'âme qui ne laisse qu'une seule impression; nous étions comme séparés du reste de la terre: le passé, l'avenir, l'instant qui devait suivre, tout était loin. Je dis à Athénais:

« Être avec les gens qu'on aime, cela suffit: rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. »

Elle baissa les yeux; et je lui demandai si elle ne croyait pas cette pensée de La Bruyère plus vraie qu'une autre que je ne voulais pas répéter. —

« Ah ! me répondit elle d'un air timide et tendre, il fait si beau aujourd'hui ! ne parlons pas des jours d'orage. »

Aussitôt que nos parens apprirent qu'Athénaïs était libre, ils fixèrent le jour de notre union.

C'est à la campagne, c'est loin du monde que je reçus la main d'Athénaïs. — « Je suis superstitieuse, nous disait madame d'Estouteville ; les feux de joie m'effraient. Le malheur est un maître qu'il ne faut ni avertir ni tenter. »

Après la cérémonie, j'aperçus dans l'église la bonne Agathe, son mari, sa mère et ses deux petits enfans. Ils avaient tous de gros bouquets pour fêter mon bonheur ; on voyait sur leur visage qu'ils venaient de le demander au ciel. Je regardais Agathe, l'exemple du village, la joie de son époux, l'honneur de sa mère ;... je pensai à mes premières années ; je regardai aussi mon père, et je saluai cette heureuse famille avec satisfaction.

De retour au château, lorsque nous nous trouvâmes seuls, je pressai mon père dans mes bras ; je ne pouvais assez lui dire combien la vie s'offrait à moi brillante de vertus et d'amour.

Athénaïs remerciait tout bas madame d'Estouteville ; et cette excellente mère embrassait sa petite-fille avec tant de tendresse ! On eût dit que c'était uniquement pour lui faire plaisir qu'Athénaïs paraissait heureuse. J'étais ravi, enchanté ! madame d'Estouteville riait de mes transports. — « Eugène, me dit-elle, comme votre amie, je dois cependant vous

en prévenir ; le mariage est grave : pour l'ordinaire, il ne trouve l'amour bon qu'à rendre l'amitié plus parfaite. » — Ah ! maman ! s'écria Athénaïs toute fâchée, pouvez-vous parler ainsi de l'amour ? — Mon enfant, reprit la maréchale, c'est qu'il a un peu perdu dans mon esprit. Mais, malgré mon irrévérence, si jamais vous croyez avoir à vous en plaindre, ne le dites qu'à moi. »

FIN D'EUGÈNE DE ROTHELIN.

AGLAÉ*.

CONTE**.

> Une morale nue apporte de l'ennui :
> Le conte fait passer le précepte avec lui.
>
> LA FONTAINE.

Il y avait une fois une reine qui croyait que rien ne pouvait s'opposer à ses désirs. Les dieux, dans un moment de complaisance, lui avaient donné une fille d'une beauté si rare, qu'avant d'avoir atteint sa quinzième année, elle était déjà l'objet de l'admiration générale. Les poètes la célébraient dans leurs vers, et elle inquiétait surtout l'amour-propre des femmes.

On la nommait Aglaé. Elle avait de la noblesse dans les traits, et cependant un extérieur modeste. Avec de l'esprit naturel, de la sensibilité, des dis-

* Ce petit ouvrage est celui que madame de Verneuil donne à lord Sydenham, dans *Adèle de Sénange*.

** Ce conte a été fait pour une jeune personne que sa toilette occupait beaucoup; elle avait déjà tous les défauts d'Aglaé, que nous n'avons fait princesse que par égard pour la Fée, qui ne pouvait pas trop se mêler d'une éducation ordinaire.

positions à la bienveillance, Aglaé, sans mériter tout-à-fait des ridicules, fournissait souvent des prétextes à ceux que la malignité amuse. Les soins outrés de sa toilette absorbaient sa journée ; les modes les plus exagérées étaient celles qu'elle préférait; et sa taille souple et légère perdait toute sa grâce sous l'amas fastueux des étoffes les plus riches. Quant à son esprit, tout ce qu'il fallait apprendre la fatiguait. Les leçons la conduisaient à la mélancolie, l'étude aux vapeurs, le raisonnement à la tristesse. Pour la guérir de tant de maux, il fallait lui parler de sa beauté, de ses parures, sujet intarissable de ses conversations et de ses plaisirs.

La reine, mère d'Aglaé, comme toutes les mères tendres et faibles, s'amusa d'abord de ce besoin de briller, et l'augmenta peut-être en cédant à des fantaisies qu'elle crut toujours pouvoir gouverner. Sous le prétexte de la rendre heureuse, elle avait commencé par la gâter. N'ayant pas la force de l'affliger, espérant du temps ce qu'elle ne pouvait attendre de son courage, cette mère aveugle reculait toujours l'époque d'une éducation plus sévère. Dans l'enfance, elle voyait devant elle des années pour corriger sa fille et l'instruire ; à présent elle attendait l'âge et la raison. Insensiblement elle l'aurait amenée à être comme presque toutes les femmes, qui passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre.

Du temps que les royaumes méritaient les soins

des êtres surnaturels, ces génies bienfaisans surveillaient les humains, réparaient les excès de la précipitation ou les maux nés de l'insouciance : ils rendaient les erreurs des rois moins funestes, et rétablissaient tout à la fois leur gloire et la félicité de leurs peuples. Ces êtres merveilleux se nommaient des Fées.

Celle qui protégeait les augustes parens d'Aglaé vint à leur secours. Elle suppléa leur volonté tardive, enleva leur fille, la transporta dans une île déserte, et lui donna une gouvernante sévère dans ses principes, mais que le repentir des fautes rendait indulgente; une de ces femmes rares, dont l'excellent esprit aurait pu se passer de l'expérience, et qui, vouées par penchant à la raison, mettent au rang de leurs devoirs l'art de la rendre aimable; une de ces femmes enfin, qui savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue perfection humaine, mais qui gardent soigneusement leur secret de peur que la jeunesse n'en abuse : telle était celle qui devait seconder les vues de la Fée.

On sait que ces espèces de divinités terrestres ne font rien comme les autres et préfèrent toujours les moyens les plus bizarres; ce qui, soit dit en passant, prouve de leur part une grande connaissance des hommes.

La Fée transporta dans cette île les vieilles les plus décrépites de la cour, celles dont la jeunesse avait été célèbre par la beauté, l'esprit et les inconséquences : car, je ne sais pourquoi ces dons

brillans coûtent toujours quelque chose à la raison.

La plus jeune de ces femmes avait cent ans. La Fée dit à Aglaé : « Vous ne sortirez point d'ici que vous n'ayez découvert par quel attrait, par quels charmes, chacune de ces femmes brillait dans sa jeunesse. Mais aussi, chaque fois que vous devinerez juste, vous serez parée d'une grâce nouvelle. Je vous doue de toutes celles qu'elles ont perdues, si vous pouvez les deviner. »

Après ces mots la Fée disparut, laissant Aglaé dans l'ivresse de la joie et au plus haut degré du bonheur, *l'espérance*. Elle courut chez toutes les vieilles, et les examina avec tant d'attention qu'elles prirent pour de l'intérêt un sentiment très-personnel ; car, s'il faut l'avouer, Aglaé s'attendait bien à être parfaite avant la fin de la journée. L'âge, les maladies, les regrets avaient tout détruit. Cependant leur extrême laideur étonna moins Aglaé que l'horreur qui les saisit machinalement, à l'aspect imprévu de la beauté unie à tout l'éclat de la jeunesse. Le silence envieux des unes, les murmures des autres, l'embarras de toutes, ôtèrent à Aglaé le courage d'entrer en conversation. Elle se retira plongée dans des idées sombres, mais qui avaient bien moins pour objet la dégradation de la nature humaine, que la difficulté d'accomplir les conditions de la Fée. Le lendemain, même épreuve, même chagrin. Elle vint tristement trouver sa bonne, le cœur gros de soupirs, les yeux humides de pleurs, la tête pleine de projets, malheureuse, regrettant des biens dont

jusque-là cependant elle s'était si légèrement passée. « La Fée se moque de nous, lui dit-elle avec aigreur, et veut que nous restions toujours dans cette île; je suis sûre qu'aucune de ces femmes n'a été jeune. Pour l'amabilité, elle ne fait qu'augmenter avec l'expérience et le savoir; du moins, c'est ce qu'on me disait en m'accablant de leçons, et l'on ne saurait ni les voir, ni les écouter. »

La gouvernante sourit; elle observa en général que les défauts d'autrui nous trouveraient plus indulgens, si nous étions moins adroits à détourner les yeux des nôtres. Cette réflexion déplut à Aglaé, qui s'éloigna avec une humeur que, jusque-là du moins, elle avait pris la peine de cacher. Les remords ne tardèrent pas à l'avertir de son injuste vivacité; et, ne pouvant plus long-temps se dissimuler ses torts, elle vint les expier dans les bras de sa gouvernante. Le besoin d'un pardon rend modeste et sensible : on croit effacer sa faute par un excès de confiance, et dans la joie que donne le raccommodement l'abandon est entier.

Aglaé supplia sa bonne de la diriger, de l'aider dans ses recherches. Celle-ci, qui épiait avec soin les retours de la sensibilité et qui voulait faire solliciter jusqu'à ses leçons, lui répondit : « Vous vous y êtes mal prise : vous cherchiez des perfections dans ces femmes, et leur laideur vous en frappait davantage. Ce n'est point ainsi que l'on juge les vieilles coquettes, elles n'ont plus que la grimace de leurs agrémens. Soyez sûre que leur plus grand travers

est toujours la dernière trace de leurs anciennes prétentions. Cette vieille, par exemple, que vous voyez si sémillante jouer encore la gaieté, se rappelle que dans sa jeunesse un continuel sourire laissait voir les plus belles dents du monde; aujourd'hui elle croit avoir sauvé, du moins, des mouvemens agréables, et n'est que ridicule. Les femmes ressemblent aux couleurs : deux ou trois nuances seulement brillent de leur propre éclat; les autres sont ou trop pâles ou trop prononcées. Ainsi les femmes qui ne sont que jolies ne vivent que quelques années, le reste est livré à l'ennui et aux regrets. Vous les préviendrez si vous pouvez vous bien convaincre que la beauté fait naître les passions, mais que le caractère seul attache. »

Par les soins de la Fée, il n'y avait dans cette île ni miroirs ni ruisseaux. Aglaé pouvait y douter de sa beauté : les vieilles y oubliaient leur laideur; leurs ridicules en augmentaient, et c'est ce qu'il fallait pour la guérir.

Nous avons déjà dit que la plus jeune de ces femmes avait cent ans; et toutes osaient encore espérer de l'avenir, et ne parlaient que des erreurs du bel âge. Tantôt elles redisaient les chansons qu'elles croyaient avoir inspirées; tantôt elles montraient des portraits repris à des infidèles, des volumes de madrigaux et de sonnets, enfin tous les petits tributs de la galanterie. Aglaé avait aussi déjà ses portefeuilles. Quel fut son étonnement, de voir qu'un siècle n'avait presque rien changé au protocole d'a-

mour! même style, mêmes idées, mêmes sermens, mêmes exagérations, même amour-propre. Mais comment s'avouer que ces vieilles avaient aussi été belles, puisqu'elles avaient obtenu les mêmes hommages! Aglaé aima mieux croire que les poètes d'alors étaient plus enthousiastes et ceux de nos jours plus difficiles.

Cependant, l'insatiable besoin de briller lui fit ouvrir ses portefeuilles, même à ces vieilles. A peine en fut-elle écoutée : les unes bâillaient, les autres critiquaient. Celles-ci faisaient des comparaisons, celles-là trouvaient partout des plagiats. Aglaé, un peu confuse, voyant que les vers faits pour elle n'étaient que des réminiscences, se dégoûta d'un encens si vulgaire, et jeta avec mépris ce trésor qui jusque-là ne l'avait point quittée.

L'ennui nous ramène quelquefois à la raison. Aglaé retourna vers sa gouvernante, lui demanda des livres, de l'ouvrage, des conseils, et surtout le secret d'abréger le temps. La gouvernante commença à espérer de son élève, lui indiqua l'étude ou du moins la lecture qui y dispose. Cette ressource parut infaillible à Aglaé. Elle voulut tout entreprendre à la fois; la musique, le dessin, la mesure du ciel, la division de la terre, les rêves brillans de la fable, les rêves moins amusans de l'histoire. Pendant deux ou trois jours son temps fut plus occupé que celui d'un sage : mais l'excès du travail en affaiblit le goût, et en fait une tâche fatigante au lieu d'une paisible et douce occupation.

La gouvernante, qui voulait prévenir le dégoût, l'engagea à se dissiper, lui conseilla de revoir ses vieilles; sûre qu'à chaque visite elle reviendrait et plus tôt et meilleure. Aglaé se mit donc à observer leur caractère, leurs habitudes; c'était comme le fil qui la guidait. La plus âgée se nommait Delphine : sa décrépitude était extrême, elle n'entendait plus et ne voyait qu'à peine. Aglaé s'attacha plusieurs jours à l'observer, et parvint enfin à s'en faire entendre. Cette vieille, dont l'aspect ne lui avait inspiré que de l'aversion, en peu de jours commença à l'intéresser. Elle joignait à beaucoup d'usage du monde un sentiment des convenances si juste, qui l'avertissait toujours si à propos, que tout ce qu'elle disait avait une manière, un ton qui n'appartenait qu'à elle. Aglaé conclut avec raison que Delphine avait eu dans sa jeunesse une conversation fort piquante.

Cette jeune princesse, dont l'esprit naturel manquait par les formes, avait le défaut ordinaire de celles que de trop grands avantages rendent presque toujours sûres d'être écoutées : elle parlait beaucoup et se répétait souvent. Le jour qu'elle fut frappée du genre d'esprit que Delphine avait dû avoir, sa gouvernante, étonnée de la délicatesse de son langage et de la vivacité de ses expressions, ne put s'empêcher de lui en faire compliment; et Aglaé enchantée vit qu'elle avait deviné juste, et que la Fée lui avait tenu parole.

Les jours suivans, elle essaya de pénétrer le caractère de Nathalie; mais celle-là lui donna de l'oc-

cupation : elle était sotte, bête, vaine et de méchante humeur. Aglaé la mit sur toutes sortes de sujets, sans pouvoir faire une seule découverte à son avantage, lorsque par hasard Rosalie, une de ces vieilles, parla avec enthousiasme de la musique. Nathalie se fâcha comme si on avait voulu la blesser, et loua excessivement la danse. Leur sentiment dégénéra en dispute, leur dispute en personnalités. Aglaé devina aisément que l'une avait eu la voix belle, et que l'autre avait dû bien danser.

Elle invoqua la Fée, se mit à un clavecin, et en joua avec une grâce qui les charma toutes deux. Nathalie surtout était transportée de l'entendre mêler différens airs de danse à ses variations ; et Rosalie pouvait croire, au brillant de son jeu, qu'elle en avait fait sa principale étude. Contentes l'une et l'autre, elles se réunirent du moins pour la louer.

Aglaé les quitta, en réfléchissant aux succès qu'elle venait d'obtenir par des agrémens qui rendent toujours plus aimable, mais qui ne suffisent jamais. Elle entrevit qu'on ne plaît par les talens qu'en offrant aux autres ceux qu'ils possèdent ou qu'ils préfèrent; qu'on a besoin de leurs éloges, même pour être averti de sa propre valeur : au lieu que les qualités se font sentir dans la solitude, dédommagent de l'oubli du monde, et, sans rendre insensible à la louange, ne vous font cependant rien faire pour elle.

Encouragée par ses succès, Aglaé mit le même soin à les étudier toutes. Elle devina qu'Eugénie

avait été d'une douceur extrême, qu'Herminie avait très-bien dessiné : elle s'appliqua surtout à en bien connaître une dont l'ensemble l'avait frappée d'étonnement. Son visage n'avait jamais eu de jeunesse ; mais come elle ne l'avait point su, sa vieillesse n'en valait pas mieux. Il n'y avait aucune nuance dans son esprit, aucun ensemble dans sa personne. Son bonnet ne tenait pas à sa tête ; sa tête semblait toujours prête à se détacher de son cou. Elle avait du trait, de l'imagination ; mais ses idées étaient si extraordinaires, sa conversation si étrangement mêlée, que ce qu'elle disait de bien avait plus l'air d'être l'effet de son bonheur que celui de son bon sens. Elle fatiguait à force de vouloir plaire ; choquant tous les usages, ne manquant jamais de faire une chose ridicule, ou d'en dire de déplacées. Les habiles voyaient bien qu'elle était née folle, mais savaient bien aussi qu'elle s'était sauvée par ce grand mot : *elle est extraordinaire!* car la folie est une maladie dont on n'accuse que ceux qui ont eu quelques momens de raison. Aglaé fut long-temps sans pouvoir comprendre comment il lui avait été possible de plaire ; mais elle finit enfin par s'apercevoir qu'une indiscrétion prolongée avait bien pu être prise pour un excès de franchise ; et elle sentit que le premier de tous les charmes est d'être naturelle et vraie.

Aglaé tacha de démêler les secrètes pensées d'une autre qui affectait de parler sans cesse de sa nullité, de dire qu'elle radotait, et qu'enfin elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Quel eût été son désespoir

si on l'eût prise au mot, ou si on lui eût révélé qu'elle ne parlait si volontiers de ce qu'elle avait perdu que pour apprendre ce qu'elle avait possédé ? Aglaé ne s'y trompait presque plus; elle était modeste avec la fière, soumise avec le bel esprit, piquante avec celle qui voulait paraître douce. Elle flattait leurs défauts par une sorte de pitié, caressait leurs goûts, les invitait à raconter leur histoire, et leur fournissait au moins le plaisir inépuisable de parler d'elles-mêmes.

Ces différentes anecdotes donnaient matière à des réflexions un peu malignes, qu'elle confiait à sa gouvernante, et surtout à des questions qui amenaient des détails intéressans, propres à hâter le développement de son esprit. Par exemple, elle lui demandait un jour pourquoi il en coûtait tant aux femmes de vieillir? « C'est, répondit la gouvernante, parce que rien ne peut jamais remplacer ce qu'elles perdent. Quand les hommes renoncent au bonheur de plaire, ce n'est qu'un échange de passions : l'amour de la gloire leur tient lieu des jouissances qui leur échappent ; le fantôme qu'on appelle réputation s'empare de toutes leurs facultés. Vieillissant avec des passions nouvelles, ils gagnent le terme sans s'en apercevoir, et finissent par se croire toujours jeunes. Si les femmes voulaient, de bonne heure, se faire des occupations, consentir à s'oublier et renoncer à la louange, se former des amis, ne pas confondre le besoin de briller avec le désir de plaire, toutes les saisons auraient pour elles quelques beaux jours. Lorsque vous rentrerez dans le monde, vous serez la

seule qui, grâce à la Fée, aurez commencé votre jeunesse au milieu d'un cercle où vos agrémens étaient presque des torts; où, pour plaire, vous étiez obligée de les faire oublier : que ce soit la leçon de votre vie. Je sais que pour être heureuse il faut être aimée. Profitez donc de tous vos avantages : vous êtes belle; en évitant le faste, que votre toilette ne soit jamais trop négligée; à la ville ou à la campagne, ayez toujours cette recherche qui, sans être ce qu'on appelle parure, prouve si bien le désir de plaire. Cultivez votre esprit, ajoutez chaque jour à son étendue; et souvenez-vous que la conversation de la femme qui sait le plus doit toujours laisser croire qu'elle cherche à s'instruire. L'air du doute console l'ignorant et flatte celui qui croit pouvoir éclairer. Mais, surtout, soyez bonne; soyez-le si vous voulez être aimée et l'être toujours. La bonté nous porte à secourir l'indigent, à excuser le coupable, à écouter avec compassion les plaintes même les plus insensées, à consoler tout ce qui souffre. Trouver une âme bonne est le besoin de tous les momens, la posséder est le charme de tous les âges, charme sans lequel aucune vertu n'est suffisante, et qui peut-être ferait pardonner mille défauts. Le génie qui nous gouverne n'a point donné à la bonté un rang brillant parmi les vertus : il n'a pas compris non plus l'ingratitude dans le nombre des fautes qui nous font bannir de sa cour. Sûrement il a cru que l'amour ou la justice des hommes nous récompense ou nous punit assez. »

Ces réflexions, communiquées avec un tendre intérêt, attachaient Aglaé, la ramenaient à la raison, à ses études, et l'invitaient à y mettre encore plus de suite. Mais plus elle avançait, plus elle sentait le besoin d'être guidée : aussi demanda-t-elle à sa gouvernante, avec cette bonne foi de la première jeunesse, de la diriger, de l'aider à regagner son enfance perdue. — Celle-ci lui sauva les premières difficultés, lui cacha surtout ce qu'il faut de peines, de travail, de persévérance, pour arriver à un genre quelconque de perfection. Ce n'était pas toujours de longues lectures; c'était moins encore de fatigantes allégories : jamais de gène; ne courant ni après l'esprit ni après le savoir ; évitant l'ennui qu'on redoute à tous les âges : mais dans des promenades utiles tout devenait un sujet d'instruction et de plaisir. La nature, si belle et si riche, fournissait des développemens toujours nouveaux. Un observateur attentif a dit : « Aux yeux de l'ignorant tout est prodige ou tout est naturel. » Aglaé, qui jusque-là n'avait promené que des regards indifférens sur tant de richesses, Aglaé s'arrêtait à tout, questionnait sans cesse, dévorait l'instruction, et s'étonnait également de ce qu'elle ne savait pas, et du temps qu'elle avait passé sans chercher à s'instruire.

Elles entreprirent un jour de faire le tour de l'île, et arrivèrent à une petite maison isolée, paisible habitation d'une vieille qui les reçut avec ce mélange de tristesse et de douceur qui trahit les âmes sensi-

bles. Aglaé se sentit attirer vers elle, et n'eut pas besoin de se garantir de cette première impression qui, près de toutes les autres, portait à la plaisanterie. Aglaé n'éprouva qu'un sentiment mêlé d'intérêt et de respect. Elle n'osait point lui demander ses aventures ; elle craignait presque de les lui rappeler. Elle aurait voulu lui plaire, attirer sa confiance, la consoler s'il était possible. La vieille la devina, la fit approcher d'elle, et lui raconta son histoire en ces mots :

« Je ne vous parlerai point de mon enfance, rien ne me la rappelle. Mes souvenirs ne commencent qu'au jour où je vis, pour la première fois, un homme qui fut le maître du reste de ma vie. Jusque-là je m'étais crue jolie, spirituelle ; de ce moment j'en doutai ; ma toilette ne finissait plus ; je n'étais jamais contente de mon esprit ; et le jour où il me dit qu'il m'aimait je me crus parfaite.

» On nous unit. Contente alors, je vivais dans une espèce de rêverie : j'oubliai toute chose. Je n'existais que les heures qu'il me donnait ; les autres se passaient à l'attendre ou à le regretter. Lorsqu'il arrivait, il semblait changer l'air que je respirais ; je me trouvais heureuse sans avoir besoin de le dire : je suivais tous ses mouvemens ; je l'écoutais avant qu'il parlât ; ce qu'il disait, je croyais l'avoir pensé. Long-temps il fut heureux par tant d'affection ; mais, dans mon bonheur, je ne songeais pas qu'il faut des soins pour conserver même ce qu'on aime : je négligeai ma figure, mon esprit, mes amis ; je ne

pensais qu'à lui, je ne voyais que lui, je ne parlais que de lui.

» Tout le monde m'avait abandonnée sans que je l'eusse remarqué; je finis par l'ennuyer aussi. Je sentais qu'il se détachait; ses retours n'étaient plus que des complaisances, ses soins que des procédés. Au lieu d'appeler les plaisirs à mon secours, je passais dans les larmes et les reproches le temps qu'il me donnait par habitude : j'exigeais l'amour, j'éloignai l'amitié : je ne le voyais presque plus..... Qui m'eût dit alors que j'allais souffrir davantage?....

» Quelle douleur je ressentis en apprenant qu'il était occupé d'une autre femme! Je demandai avec hauteur, comme s'il m'aimait encore, je demandai qu'il ne la revît plus : il me refusa sans colère ni pitié. C'est alors que je me crus perdue... Je le priai de m'aimer, comme on demande aux dieux de vivre. Je ne prétendais plus à aucun sacrifice. Voyez-la, aimez-la, m'écriai-je; mais ne m'oubliez jamais tout-à-fait... Mon humeur l'avait éloigné; ma douceur le ramena, et, une seconde fois, je me crus heureuse....

» Bientôt après, il se laissa entraîner par l'ambition. Je n'étais plus jeune; le temps avait passé, et je ne m'en étais point aperçue. Je me plaignais, quoique sûrement j'eusse été une des plus fortunées; mais il fallut bien des années pour me l'apprendre.

» Je lui cachais mes peines; elles en influaient davantage sur mon caractère et sur ma santé. J'étais

devenue triste et souffrante : je n'en étais que moins aimable. J'espérais toujours que le lendemain m'apporterait quelque consolation ; et ce n'était qu'un jour de plus passé dans les larmes. Enfin, j'entendis parler d'un devin qui, disait-on, faisait des miracles ; on y croit dès qu'on en a besoin : j'allai le consulter. Comme j'arrivai chez lui, j'en vis sortir une vieille à qui je demandai ce qu'il lui avait dit : je n'en obtins pour réponse que ces quatre vers que n'ai jamais oubliés :

De l'avenir point de nouvelle ;
Il ne m'a dit que le passé :
Les plaisirs d'un âge avancé
Sont les plaisirs qu'on se rappelle.

» Je n'entrai point chez l'oracle, et pris cet avis pour moi-même. Je renonçai au bonheur : celui des autres m'intéresse encore, il me console quelquefois ; mais il ne m'empêche pas d'attendre avec impatience la fin de ma vie. »

Aglaé avait écouté la vieille avec ce vif intérêt qui fait qu'on partage toutes les sensations. Sa gouvernante, qui avait surpris ses yeux remplis de larmes, aurait peut-être désiré que ce tableau n'eût pas été rendu avec tant d'énergie ; mais elle se promit bien de dire sans affectation, dans leur premier entretien, que le malheur de la vieille était commun à toutes les femmes sensibles ; et ce n'est pas un jour perdu que celui qui apprend que l'amour est bien loin de tenir ce qu'il promet.

Aglaé, de son côté, réfléchissait, mais se disait qu'elle reverrait souvent cette intéressante vieille, et lui ferait répéter des détails qui l'avaient si vivement affectée. Ces épreuves ne réussirent pas au gré de son attente; l'histoire était toujours la même. Aglaé sentit qu'il est impossible de parler long-temps de soi sans fatiguer.

Elle avait cru que chaque jour elle aimerait cette vieille davantage, et, chaque jour, elle l'écoutait avec moins d'intérêt. Rien ne pouvait la distraire. La morale, l'ambition, la campagne, les comparaisons, les différences, tout la ramenait à celui qu'elle avait aimé. Parlait-on d'une belle action? il l'aurait faite; d'une chose simple? il l'aurait embellie. De toutes ces femmes, c'était encore la plus aimable; ses souvenirs venaient du cœur. Aglaé allait chez elle avec plaisir, y restait avec ennui, et cependant la quittait avec peine; mais elle la quittait quelquefois avant que le soleil eût marqué l'heure de son retour. La vieille, sans se plaindre, lui disait adieu avec tristesse. Aglaé revenait lentement, mécontente d'elle-même, se reprochant sa cruauté, se trouvant incapable d'aucun sacrifice.

Le lendemain, après ses heures d'étude, elle volait chez son amie; il semblait, à la voir courir, que jamais elle n'arriverait assez tôt; et, jouissant d'avance du plaisir que causerait son empressement, elle s'accoutuma peu à peu à s'oublier elle-même, à se croire nécessaire au bonheur d'un autre, première des illusions, et la plus douce de toutes: elle

en vint même jusqu'à retourner chez celles qui lui avaient paru si ridicules.

Ce n'était plus la raillerie ; ce n'était plus le cruel besoin de se moquer. Elle flattait encore leurs défauts, mais comme on console un malade qui n'a plus de ressource. Cependant leur extrême crédulité l'effraya sur elle-même. — « Rassurez-moi, dit-elle un jour à sa gouvernante ; je ne vous demande point d'éloges, mais j'ai besoin d'être encouragée. Suis-je jeune? M'avez-vous donné les moyens d'être aimable? Comme ces femmes, ne suis-je pas aussi dans l'aveuglement? » A ces mots, la Fée parut. — « Soyez tranquille, mon Aglaé, lui dit-elle, vous êtes ce que vous étiez : je ne pouvais rien ajouter à votre beauté. Il ne m'était pas permis non plus de vous corriger, sans que vous prissiez un peu de peine. Je vous ai offert à la fois tous les défauts que le temps et le besoin de la louange vous auraient donnés : ils vous ont guérie de la vanité ; de la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable et la vieillesse ridicule. C'est avoir gagné plus que je ne vous avais promis. Puisse votre âme douce et sensible n'avoir jamais besoin des exemples de la vertu pour se porter au bien! Je vais vous rendre à vos États ; mais, avant de vous quitter, je veux, comme les bonnes mères, vous récompenser d'avoir travaillé à votre bonheur : que souhaitez-vous?

Aglaé lui demanda de rajeunir son amie ; mais la vieille refusa cette faveur si son amant ne la partageait pas. — « Je ne désire point de vivre, leur

dit-elle, je ne vous demande point des années : rendez-moi seulement les jours de mon bonheur, et que je meure celui où il cessera de m'aimer. » — La Fée combla ses vœux, lui rendit sa jeunesse, son amant, ses plaisirs et ses peines.

Elle ramena Aglaé à sa mère qui, en la voyant, la crut parfaite, et se persuada qu'elle avait employé tout le temps qu'elle ne lui avait pas vu perdre. Cette fois, l'amour maternel ne la trompa point. Elle remit sa couronne à sa fille, qui passa le reste de sa vie à douter d'elle-même, et à excuser les autres.

FIN.

TABLE.

